DICTIONNAIRE

RAISONNÉ-UNIVERSEL

DE

MATIERE MÉDICALE,

TOME VI.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ-UNIVERSEL
DE
MATIERE MÉDICALE,

CONCERNANT

Les Végétaux, les Animaux & les Minéraux qui ſont d'uſage en Médecine; leurs deſcriptions, leurs analyſes, leurs vertus, leurs propriétés, &c. recueillis de Manuſcrits originaux, & des meilleurs Auteurs anciens & modernes, tant étrangers que de notre pays.

Avec une Table raiſonnée de tous les noms que chaque pays a donnés aux mêmes végétaux, animaux & minéraux.

TOME SIXIEME.



A PARIS,
Chez P. FRANÇ. DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



DICTIONNAIRE RAISONNÉ, UNIVERSEL DE MATIERE MÉDICALE.

PAI

PAIN. *Panis.* Tout le monde, dit M. MALOUIN, *Descript. de l'art du* BOULANGER, &c, doit se mettre en état de juger de la qualité du pain en général, particuliérement de celui dont on use ordinairement : le grand usage qu'on fait du pain, rend cette connoissance fort utile. Il ne s'agit pas ici de prononcer laquelle des différentes sortes de pains, faits de différents grains, est la meilleure, soit le pain de froment, ou celui de seigle, ou celui d'orge, &c : l'expérience a décidé en faveur de celui de froment en général ; il est question ici des bonnes qualités que doit avoir le pain en général, par rapport à sa fabrication, & pour la santé.

Il faut choisir le pain relevé dans sa forme, sans baisure, dont la croûte soit unie & point éraillée, d'une couleur jaune, ni trop claire, ni trop brune.

On doit le prendre bien cuit, qui ne soit point pâteux ; ce qu'on nomme *gras cuit* ; il faut qu'il ait

la consistance que donne au pain une bonne cuisson.

Il est nécessaire qu'il soit bien fermenté; qu'il ne soit pas doux levé, ni pesant; ce qu'on nomme *pain mat*, qu'on doit rebuter comme on rebute le pain métourné, qui est un pain défiguré & inégal.

Ce n'est pas seulement par la croûte qu'il faut juger du pain, c'est sur-tout par la mie: il faut que la mie du pain soit bien & également cuite, sans que la croûte soit brûlée; il ne faut pas que la mie du pain soit grumeleuse, ni visqueuse, ni trop friable, trop aisée à s'émier & à sécher. C'est du pain refroidi dont nous parlons, & du pain de froment: la mie du pain de millet s'émie plus que celle d'aucune autre sorte de pain: c'est pourquoi lorsque les peintres ont du pain de millet, ils le préferent pour effacer ce qu'ils veulent ôter en travaillant.

La mie d'un bon pain tendre se releve comme un ressort lorsqu'on l'a pressée: cette élasticité dénote une bonne liaison, qui est la suite d'une bonne combinaison par le pêtrissage, & par la fermentation. Lorsque, par le levain & le pêtrissage, les parties de la farine ont été affinées, elles sont plus liées entr'elles dans la pâte, & sont en même temps plus dissolubles; ce qui fait connoître la nécessité du travail & du levain pour faire de bon pain.

La mie d'un bon pain, d'un pain bien fait, a beaucoup d'yeux: les trous viennent de l'air & du levain, ils donnent à connoître la qualité du pain. Les trous de la mie du pain, qui viennent de l'air qu'on y a renfermé en travaillant la pâte, sont petits & en grand nombre. Ceux qui viennent du levain, sont plus grands, plus longs, & en moindre nombre; ce qui dénote un mauvais travail, tant pour le pain que pour les échaudés.

Si les yeux du pain sont trop petits, & en trop grand nombre, il a moins de goût; il ne faut pas

non plus qu'il ait trop peu de trous, & qu'ils soient trop grands, parceque ce seroit signe que la pâte n'auroit pas été assez travaillée : cela dénoteroit qu'il y auroit eu trop peu de levain, ou que la pâte auroit trop levé ; ce qui fait un pain sur, dont la croûte est dentelée.

Lorsqu'au contraire on n'a pas assez pris de levain pour pêtrir, ou que la pâte n'a pas assez levé, comme est la pâte pour le pain brié, qui est trop ferme, il n'y a point d'yeux dans le pain ; la mie n'a pas assez de ces petits trous, parceque la fermentation n'a pas eu assez lieu, le levain n'a pas eu assez d'action pour gonfler la pâte. Il n'y a pas assez d'eau dans la pâte trop ferme, & la fermentation ne peut s'y faire bien : c'est pourquoi le raisin sec ne fermente point ; mais si on lui rend l'eau qu'il a perdue en séchant, il fermentera.

Il faut que le pain soit sans aigreur & sans amertume, qu'il n'ait pas un goût de poussiere, ou de farine échauffée, ou de grain gâté. Il ne seroit ni bon, ni sain de manger du pain composé de froment mêlé de graines qui ne soient point propres à faire du pain. Il ne faut pas non plus que le froment ait été piqué du ver ou du charançon : le grain piqué par les vers a un goût désagréable, comme les fruits piqués de vers ont un goût amer : les vers donnent au grain un goût encore plus mauvais que ne font les charançons.

Le pain de froment nouveau échauffe, & il n'est pas aussi sain que celui d'un bled d'un an ; mais le pain de bled nouveau est meilleur au goût que celui de vieux bled.

Le pain, pour être bon à manger, doit avoir un jour ; comme la farine, pour en faire de la pâte, doit en général avoir un mois ; & comme le grain, avant de le faire moudre, doit avoir un an.

On ſçait que le pain trop tendre n'eſt pas ſain ; non plus que le pain trop raſſis : comme le pain ſe fait encore, & ſe perfectionne en ſe refroidiſſant, il ſe détériore au contraire, ou ſes bonnes qualités s'affoibliſſent en vieilliſſant ; ce qui arrive à tout. En général, l'état où le pain eſt le meilleur, c'eſt celui où il eſt tendre, mais tout-à-fait refroidi ; plus le pain eſt petit, plus aiſément il ſe refroidit & durcit.

Lorſque le pain a été fait avec le levain ſans levure, il eſt meilleur le lendemain que le jour même de la cuiſſon. Au contraire, celui fait avec la levure ſeule, n'eſt pas bon le lendemain qu'il a été cuit, il faut le manger le jour même, dès qu'il eſt réfroidi ; & même les petits pains de fantaiſie, dont nous avons donné la préparation, ſont meilleurs étant encore un peu chauds ; mais l'uſage de ces pains n'eſt pas ſain. Le pain en général ne doit pas être mangé chaud ; il n'y a que le pain de millet qui n'eſt bon que lorſqu'il eſt mangé chaud : lorſque le pain de millet eſt raſſis, il eſt ſec & il s'émiette. Quoique le millet ſoit très nourriſſant en bouillie, il l'eſt peu en pain. Il a la qualité de reſſerrer.

Autrefois le pain ne ſe faiſoit que comme les autres aliments, qu'on prépare chaque fois pour chaque repas ; c'étoient les cuiſinieres qui l'apprêtoient ; ce qui mettoit dans le cas de manger le pain preſque toujours chaud, comme on mange la pâtiſſerie.

Pour ce qui eſt du pain, conſidéré ſelon ſa peſanteur & ſa légéreté, il en eſt du pain comme de l'eau par rapport à la légéreté : de même qu'on croit vulgairement que toute eau légere eſt bonne, de même on croit que le pain le plus léger eſt le meilleur ; ce qui n'eſt pas toujours vrai, ni à l'égard de l'eau, ni à l'égard du pain. Le pain le plus léger n'eſt pas toujours le meilleur ; il eſt même con-





Pain à Coucou.
Lujula alléluia.



traire à certains estomacs. En général le pain de pâte ferme, ou du moins le pain mi-mollet, vaut mieux lorsqu'il est bien levé & bien cuit.

PAIN-BLANC ; arbrisseau. *Voyez* OBIER.

PAIN-A-COUCOU ; Alléluia. *Lujula ; Alleluia ; Acetosella ; Oxys ; Trifolium acetosum ; Oxytriphyllum ; Panis cuculi*, off. *Oxys flore albo*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Oxys*, sive *Trifolium acidum flore albo*, J. B. *Trifolium acetosum vulgare, flore lacteo*, C. B. Pin. *Alleluia*, LACUN. & LONICER. *Lujula*, FRACASTOR. *Oxalis scapo unifloro, foliis ternatis, radice squamoso-articulatâ*, LINN.

La racine de la plante, qui s'éleve peu, est menue, écailleuse, d'un blanc-rougeâtre, répandant de côté & d'autre plusieurs filets longs, blanchâtres. Cette plante n'a point de tiges ; mais elle pousse des queues grêles, cylindriques, foibles, de la longueur de quatre à cinq pouces, qui soutiennent trois feuilles menues, taillées en cœur, lisses, d'un verd pâle, d'une saveur acide. Du milieu de ces queues, s'élevent des pédicules qui portent chacun une fleur d'une seule piece ; en cloche évasée, coupée en cinq portions, blanchâtre, soutenue par un calyce divisé en cinq ; le pistil, qui est attaché en maniere de clou à la partie postérieure de la fleur, devient un fruit cylindrique, à cinq angles, divisé en cinq loges, dans lesquelles sont renfermées des semences luisantes, rousfsâtres.

Le pain à coucou, qui fleurit au printemps, se trouve dans les haies & dans les bois.

Le suc de ses feuilles, qui ont un goût acide & agréable, change en rouge la couleur bleue du papier : mêlé avec de l'huile de tartre, il fermente & exhale une odeur urineuse.

Cette plante contient beaucoup de sel essentiel acide ; on l'emploie à la place de l'oseille, & il n'est

point inutile aux phthisiques, dit SCHULZE, *Mat. med. p.* 195. Son suc est même préférable à l'oseille dans les apozêmes & les bouillons rafraîchissants. Lorsqu'on n'a point d'autre acide, on peut donner pour boisson une forte infusion de pain de coucou *ou* alléluia dans toutes les maladies où conviennent le citron & le limon. Pour l'extérieur, le sel de cette plante est bon pour effacer les taches de rouille qui sont sur le linge; pour l'intérieur, il égale en vertu la crême de tartre.

PAIN-MOLLET, arbrisseau. *Voyez* OBIER.

PAIN D'OISEAU. *Voyez* JOUBARBE âcre; troisieme espece.

PAIN DE POURCEAU. *Cyclamen orbiculato folio infernè purpurascente*, C. B. Pin. *Cyclaminus folio rotundiore vulgatior*, J. B. *Cyclaminus orbicularis rotundifolius*, DODON. Pempt. *Panis porcinus*, & *Arthanita*, *Rapum terræ*, LOBEL. Icon. *Cyclaminus minor*, & *Umbilicus terræ*, TRAGI. *Cyclamen foliis cordatis corollâ reflexâ*, LINN.

Sa racine est épaisse, charnue, sphérique, un peu applatie, noirâtre en-dehors, blanchâtre en-dedans, & garnie de fibres noirâtres, inodore; d'une saveur âcre, piquante, brûlante, désagréable. Ses feuilles, qui sont nombreuses, sont portées sur des pédicules de quatre à cinq pouces; elles sont arrondies, fort ressemblantes à celles de cabaret, plus minces, d'un verd-foncé en-dessus, purpurines en-dessous. Des pédicules longs & tendres soutiennent des fleurs d'une seule piece, en rosette, taillées en godet, partagées en cinq portions, panchées vers la terre, d'un pourpre clair ou foncé, odorantes. Du calyce, divisé en cinq parties, sort un pistil qui devient un fruit de forme sphéroïde, & membraneux, dans lequel sont contenues des semences oblongues, anguleuses, & d'un brun-jaunâtre.



Pain de Pourceau
Cyclamen.













dessiné par Mr de Garceault et gravé par Martinet.




Palmier - Dattier.
Palma major.
a. 1.
a. 1.
a. 4.
a. 2.
a. 2.

Cette plante, qui fleurit sur la fin de l'été, ou au commencement de l'automne, se cultive dans les jardins de botanique. Elle est fort commune dans la Hongrie, l'Esclavonie & l'Autriche.

Les anciens faisoient un très grand usage de sa racine, qui est fort âcre lorsqu'elle est récemment tirée de terre, & qui possede à-peu-près les mêmes vertus que celle de concombre sauvage. On la met au nombre des purgatifs drastiques. Si on en frotte le ventre, dit Dioscoride, elle procure des évacuations; en décoction, elle est bonne contre les maladies de la peau; elle n'est pas moins utile contre les ulceres de la tête & les engelures, ou mules des talons.

On ne doit en faire usage intérieurement qu'avec beaucoup de circonspection, parcequ'elle cause l'inflammation de la gorge, de l'estomac & de l'anus. A l'extérieur, elle amollit & résout les tumeurs dures, & écrouelleuses. Elle fait la base de l'onguent *de arthanitâ*, qui est émollient, hydragogue, diurétique.

PALAIS de lievre. *Voyez* Laitron, premiere espece.

PALIURE. *Voyez* Épine de Christ.

PALMIER-DATTIER. *Palma major*, C. B. Pin. *Palma dactylifera major vulgaris*, Jonston, Dendrol. *Palma drachel*, Prosp. Alpin. *Palma hortensis*, Kœmpf. Amœnit. 668. t. 1. 2. *Phœnix frondibus pinnatis, foliolis alternis ensiformibus, basi complicatis, petiolis compressis, dorso rotundatis*, Linn.

Le palmier-dattier, dit Kœmpfer, *Amœnit. exot. fascicul.* v., pousse une racine simple, épaisse, ligneuse; & quelquefois deux, selon que le terrein le permet. Elle est environnée vers son collet de menues branches, dont les unes sont tortueuses, sim-

ples, nues le plus ſouvent, qui ſe répandent au loin ſur la ſuperficie de la terre, & ſont différemment ondées. Les autres ne ſont pas ſimples, mais garnies de fibres très courtes. Le bois & l'écorce des unes & des autres branches ſont fibrés, fermes & pliants, de couleur rouſſe-foncée, d'une ſaveur acerbe.

Le tronc de cet arbre eſt très droit, ſimple, ſans branches, cylindrique, un peu moins gros vers ſon ſommet, de groſſeur & de longueur différente ſelon l'âge; mais le plus haut ſurpaſſe à-peine quarante-huit pieds. Il n'a point d'écorce; mais il eſt garni lorſqu'il eſt jeune, par des queues de branches feuillées, qui reſtent après qu'on les a coupées, & que l'on appelle branches taillées courtes, chicots, & qui ſont placées ſymmétriquement, y en ayant toujours ſix autour du tronc, de ſorte que les ſix qui ſont au-deſſus répondent à l'endroit des interſtices qui ſe trouvent entre les queues des branches inférieures. Mais lorſque la vieilleſſe ou l'injure du temps les fait tomber, la ſuperficie du tronc eſt nue, rude au toucher, de couleur fauve, & encore marquée des impreſſions de l'origine des branches feuillées, de la même maniere que la tige du chou pommé, lorſque ſes feuilles ſont tombées. La ſubſtance intérieure, depuis le ſommet juſqu'à la racine, eſt compoſée de fibres qui regnent dans toute la longueur, épaiſſes, ligneuſes, fermes, légeres cependant, & ſi peu unies enſemble par le moyen d'une matiere fongueuſe, qu'on peut les ſéparer même avec les doigts. C'eſt pour cela que le tronc de cet arbre eſt difficile à couper, n'ayant point de ſolidité. Les troncs, qui n'ont qu'un an, n'ont point de moëlle; mais à la place une eſpece de nerf ligneux, qui ſe trouve au milieu, beaucoup plus gros & plus ferme que les autres fibres auxquelles

il eſt ſi peu adhérent, qu'on l'en ſépare aiſément avec les ongles. Dans les jeunes troncs, toute la partie intérieure eſt molle, bonne à manger, & ſemblable à de la moëlle; dans ceux qui ſont plus avancés, il n'y a que le ſommet, & dans les vieux troncs il n'y a que les boutons du ſommet où ſe trouve cette moëlle dont la ſubſtance eſt très blanche, tendre, charnue, caſſante, douçâtre & ſavoureuſe. Lorſqu'on coupe cette moëlle, l'arbre meurt; car elle eſt le germe de nouvelles productions, & le principe des branches qui doivent naître.

Le palmier eſt toujours terminé par une ſeule tête : ſelon les différents états de l'arbre, elle eſt compoſée au moins de quarante branches feuillées & de quatre vingts au plus, qui font un bel effet, & qui ſont placées en rond; ce qui n'arrive pas aux autres arbres. Car au ſommet du tronc ſe trouve un grand bourgeon conique, de deux coudées de longueur, grêle, terminé en pointe, & compoſé de branches feuillées, prêtes à ſe développer, dont celles qui ſont à l'intérieur, & qui ne ſont pas encore totalement épanouies, l'entourent immédiatement, & ſont de la même longueur, au-deſſous deſquelles ſont pluſieurs autres branches qui ont acquis la longueur naturelle, & qui s'écartent de plus en plus du bourgeon, de ſorte que les dernieres & les plus anciennes, ſont courbées en arc vers l'horiſon.

Des aiſſelles des branches, ſortent des grappes branchues qui ont chacune leur ſpathe, ou enveloppe, & qui portent des fleurs dans le palmier mâle, & des fruits dans le palmier femelle; ces ſpathes ſont d'un verd-gai, recouvertes d'un duvet roux-foncé.

La grappe mâle qui en ſort, eſt parſemée d'un

grand nombre de petites fleurs : elle porte deux cents pédicules, dont les plus courts ſupportent quarante petites fleurs ; les moyens, ſoixante ; les plus longs, quatre-vingts. Ces petites fleurs ſont moins grandes que celles du muguet, oblongues, à trois pétales, d'une couleur blanchâtre, tirant ſur le jaune-pâle, & d'une odeur déſagréable ; elles n'ont point de pédicule propre, mais un principe charnu de couleur herbacée. Les pétales de ces petites fleurs ſont droits, oblongs, concaves, terminés en pointes mouſſes, pleins de ſuc, charnus, fermes. Les étamines ſont velues, roides, très courtes, blanchâtres, terminées par de petits ſommets remplis de pouſſiere très fine.

Sur la fin du mois de Février, & au commencement de Mars, les ſpathes ſe rompent, les grappes femelles pouſſent d'abord ; & peu de jours après ayant quitté leurs enveloppes, elles ſont nues, portant les embryons des fruits enveloppés de deux petites membranes ou calyces, dont l'un eſt extérieur & plus court, & l'autre eſt intérieur, qui enveloppe immédiatement le fruit preſque tout entier. L'un & l'autre calyce a un bord inégal & une ſuperficie un peu rude. Ces embryons ſont en très grand nombre ſur une grappe ; ils reſſemblent aux grains de poivre pour la groſſeur & la rondeur ; leur ſaveur eſt acerbe. Dans le mois de Mai, ces fruits acquierent la groſſeur de nos ceriſes, & ils ſont d'une couleur herbacée. Au commencement de Juin, ils reſſemblent à des olives pour la figure & la groſſeur : leurs oſſelets ſe durciſſent, & leur chair perd de ſon humidité, & devient plus ſolide : mais le goût & la couleur ne ſont point changés ; ils mûriſſent dans le mois d'Août.

Ces fruits mûrs ou ces dattes ont le plus ſouvent la figure des glands de chêne ; mais elles ſont plus

groſſes ordinairement, revêtues d'une pellicule mince, tranſparente, luiſante, de différentes couleurs, ſelon celle de la pulpe. Elles contiennent beaucoup de chair graſſe, pulpeuſe, d'un goût vineux, très douce, peu attachée à ſon noyau, dont elle eſt ſéparée par une petite membrane blanchâtre, tendre, molle comme de la ſoie, & diviſée en pluſieurs pédicules. Le noyau eſt ſolide comme de la corne, dur & ferme.

Cet arbre croît dans la Perſe, en Judée, en Syrie, dans les Indes orientales & occidentales. Il ſe plaît dans les pays brûlants, & dans une terre ſablonneuſe & limoneuſe, légere & nitreuſe. Il vient des noyaux, du fruit ou des racines d'un autre palmier. Lorſqu'on ſeme des noyaux, il en naît des palmiers mâles & femelles; mais lorſqu'on plante des racines, les palmiers qui naiſſent ſuivent le ſexe de leur mere racine. Il aime les plaines arroſées par l'eau de fontaine, ou par l'eau de puits, au défaut de la premiere, qu'on détourne, & que l'on fait venir dans les rangs de ces arbres lorſqu'il eſt à propos.

On nous apporte les dattes de Tunis; il faut les choiſir groſſes, jaunâtres, peu ridées, tendres, pleines de pulpe, un peu dures en-dedans, blanchâtres près du noyau, rougeâtres vers la peau, d'une ſaveur vineuſe.

Les peuples, qui habitent les lieux où croiſſent les palmiers, mangent les dattes; c'eſt pour eux une agréable nourriture. Avant leur maturité, elles ſont aſtringentes: mûres, outre leur ſaveur douce & viſqueuſe, elles ont encore une douce aſtriction: elles ſont même utiles à l'eſtomac & à la poitrine. Cependant, ſi l'on en mange une trop grande quantité, elles ſe digerent difficilement, elles cauſent des maux de tête, & même la colique. A cauſe

de leur ſuc épais & viſqueux, un trop long uſage occaſionne des obſtructions, & conduit peu-à-peu à la cachexie mélancholique.

Comme médicament, dit M. VOGEL, elles temperent les humeurs âcres, ce qui les rend efficaces contre l'enrouement, la toux & l'ardeur de l'urine, ainſi que contre les pertes utérines, les hémorrhagies, les crachements de ſang & les dyſenteries.

Elles entrent dans différentes compoſitions pharmaceutiques.

PANACÉE antimoniale. *Voyez* ANTIMOINE.

PANACÉE mercurielle. *Voyez* MERCURE.

I°. PANAIS ordinaire des jardins; Panais domeſtique, *ou* cultivé; Paſtenade, *ou* Paſtenaille blanche; grand Chervi cultivé. *Paſtinaca ſativa latifolia*, C. B. Pin. TOURN. Inſt. rei herb. *Paſtinaca ſativa latifolia, germanica, luteo flore*, J. B. *Elaphoboſcum ſativum*, TABERN. Icon. *Siſarum ſativum magnum*; *Olus cervinum*; *Pabulum cervi*; *Ophioctonon*, nonnullorum.

La racine du panais eſt longue, plus groſſe que le pouce, charnue, d'un jaune-blanchâtre, ayant au milieu un nerf qui parcourt ſa longueur, d'une odeur & d'un goût aſſez agréables. Ses feuilles ſont oblongues, larges d'un pouce environ, dentelées en leurs bords, velues, d'un verd-brun, rangées comme par paires le long d'une côte ſimple, terminée par une ſeule feuille, d'un bon goût, d'une odeur agréable & un peu aromatique. Aux ſommités de la tige & des branches, naiſſent de grandes ombelles ou paraſol, qui portent de petites fleurs en roſe, à cinq pétales jaunes. A ces fleurs ſuccedent des graines unies deux à deux, grandes, ovales, applaties, minces, légérement cannelées.

Cette plante, qui fleurit en Juillet & en Août la ſeconde année, ſe cultive dans les jardins pota-

Panais.   Pastinaca.

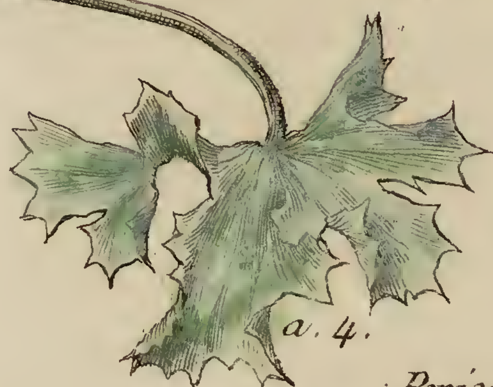




Dessiné par Mr de Garsault   Gravé par Martinet







Penicant de Mer.
Eryngium Marinum.



gers, à cause de son grand usage dans la cuisine.

II°. PANAIS sauvage; petit Panais. *Pastinaca sylvestris latifolia*, C. B. Pin. TOURN. Inst. r. h. *Pastinaca germanica sylvestris, quibusdam Elaphoboscum*, J. B. *Pastinaca latifolia sylvestris*, DODON. & GERARD. & PARK. & RAII. *Elaphoboscum erraticum*, seu *Branca leonina*, TABERN. Icon. *Pastinaca foliis simpliciter pinnatis*, LINN.

Sa racine, qui est blanche, simple, jette quelques grosses fibres sur les côtés; son odeur & sa saveur ne different pas de l'espece précédente; mais elle est plus menue, plus dure, plus ligneuse. Sa tige, qui s'éleve de trois à quatre pieds, est droite, ferme, cannelée, de la grosseur du pouce, velue, rameuse, garnie de feuilles alternes qui ressemblent à celles du panais des jardins, moins grandes néanmoins, d'un verd plus obscur. Des aisselles des feuilles, il sort des rameaux ombelliferes qui soutiennent de petites fleurs jaunes à cinq pétales. Ses semences sont semblables à celles du panais cultivé.

Elle croît dans les lieux incultes, dans les prés secs, sur les collines. Sa fleur paroît en été.

Ces deux plantes sont diurétiques, diaphorétiques, emménagogues, carminatives, vulnéraires, & fébrifuges.

Sa semence, dit M. VOGEL, est un peu chaude, & passe pour être bonne contre les fievres tierces.

PANICAUT. *Voyez* CHARDON-ROLAND.

PANICAUT de mer. *Eryngium maritimum*, C. B. Pin. *Eryngium marinum*, J. B.

Ses racines sont fort longues, éparses de tous côtés, grosses comme le doigt ou le pouce, noueuses, blanchâtres, odorantes, d'une saveur douce & agréable. Ses feuilles, que portent de longs pédi-

cules, ſont larges, arrondies, anguleuſes ſur leurs bords, épaiſſes, munies d'épines dures, d'une ſaveur aromatique. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, eſt rameuſe, & porte à ſon ſommet de petites têtes ſphériques & épineuſes, groſſes comme des noix. Ses fleurs reſſemblent à celles du chardon-roland, & ſont blanchâtres.

Cette plante ſe trouve fréquemment ſur les côtes de la Méditerranée & de l'Océan.

Ses racines, qui ne ſont en uſage que dans les lieux où elle croît, poſſedent les vertus du chardon-roland, à un plus haut degré même. Elles ſont encore bonnes contre la peſte (dit Ray), & la contagion de l'air, priſes le matin à jeun, confites avec le ſucre. On s'en ſert encore utilement, ajoûte-t-il, contre la vérole, & pour rétablir les perſonnes maigres & atrophiées.

PANIS, *ou* Paniz; Panic. *Panicum germanicum, ſive paniculâ minore, flava*, C. B. & Tournef. Inſt. rei herb. *Panicum vulgare*, J. B. *Panicum*, Dodon. *Panicum album vulgare*, Park. *Elymus; Meline, Milium agreſte ſive exiguum*, nonnull.

De la racine, qui eſt forte & fibreuſe, s'élevent de trois pieds & plus des tiges ſolides, rondes, noueuſes, qui vont en diminuant inſenſiblement de groſſeur, comme le roſeau. Ses feuilles, qui ſont rudes, pointues, arondinacées, & longues d'un pied & demi, ſortent des nœuds. Au ſommet de la tige naît un épi long de dix à onze pouces, gros, rond, compoſé de grains ronds, luiſants, jaunâtres ou purpurins.

On ſeme le panis dans les champs en France, en Italie, en Allemagne. Sa graine ſert d'aliment en pluſieurs endroits; cependant elle fournit peu de nourriture; le pain qu'on en fait, eſt ſec & friable,

&


Panis. Panicum.
a. — 2.
dessiné par Mr. de Garsault
Gravé par Martinet



Pavo, Paon.



& ne convient qu'en temps de disette, & à des estomacs forts & robustes.

Quant à ses vertus médicinales, elle est apéritive, adoucissante ; on en fait des crêmes & des bouillies qui peuvent convenir dans le crachement de sang, & pour corriger l'âcreté du sang & des humeurs. Elle peut aussi entrer dans les cataplasmes résolutifs.

PAON ordinaire, *ou* commun. *Pavo*, off. *Pavo*, & *Pavus*, Belon. *Pavo caudâ longâ*, Linn. *Avis medica*, seu *persica ; Avis picta*, vel *junonia*, nonnullorum.

Oiseau domestique de la taille d'un dindon ; il est d'une grande beauté par sa figure & par son plumage.

Le mâle a la tête, le col, & le haut de la poitrine d'un beau bleu foncé, le ventre plus foncé tirant sur le violet, le bec blanchâtre, les yeux surmontés d'une bande blanche, étroite, qui va du bec au derriere de la tête, une autre plus large, passe sous les yeux dans le même sens ; huit ou dix tuyaux de plumes, longs de deux ou trois pouces, s'élevent du sommet de la tête, formant un éventail ou couronne, terminée par des especes de bouts de plumes, imitant une petite houppe ; le dos & le dessous de l'aîle d'un blanc cendré, semé de taches noires, transversales ; les plumes du bas de l'aîle rousses, le croupion d'un verd foncé, la queue entre cinq & six pieds de long, les jambes & les pieds gris.

Les plumes de la queue sont étagées depuis le croupion jusqu'au bout, & en grand nombre ; mais elles sont très légeres ; leurs cotons sont blancs, garnis de deux rangées de barbes, d'un verd changeant & couleur d'airain, assez longues, mais étroi-

tes & diſtantes l'une de l'autre, excepté à l'extrémité où elles ſe joignent, & forment un rond, au milieu duquel eſt une tache rouſſe, ronde; au milieu de celle-ci, & plus vers le bas, ſe voit une autre tache bleue, changeant en verd, dans laquelle eſt une troiſieme tache en cœur renverſé, bien foncée, preſque noire: c'eſt cet aſſemblage de taches qu'on appelle œil de paon. Quand le paon fait la roue, ſa queue eſt alors dans tout ſon luſtre; on la voit brillante & changeante ſuivant les aſpects, ou d'un beau verd, ou d'une belle couleur de cuivre rouge. La queue du paon mue à la fin de l'automne, & ne revient qu'au printemps ſuivant.

La couleur de la femelle n'a rien de remarquable; elle a un aſpect général mêlé de gris, de roux & de cendré; une huppe & une queue proportionnée à l'oiſeau.

Le paon eſt très commun dans l'iſle de Ceilan & dans l'Inde. C'eſt de ces contrées ſans doute qu'il a été apporté en Europe, où il s'eſt multiplié, & où l'on en éleve avec ſoin, à cauſe de leur beauté.

Il ſe nourrit des mêmes aliments que les poules; il aime ſur tout l'orge. Il ſe perche volontiers ſur le faîte des maiſons, qu'il dégrade. Le paon eſt auſſi lubrique que le coq; on dit qu'il attaque même la femelle qui couve, & caſſe ſes œufs. Suivant M. Zinanni, la femelle ne pond au plus que huit œufs deux fois l'an, en commençant dès le mois de Juin: ces œufs ont la coque ferme, d'une couleur griſe-claire, joliment pictée à la ſuperficie. Les petits, qui en naiſſent, ſont très difficiles à élever. Cet oiſeau, qui fait tant de plaiſir à voir, n'a qu'un cri très déſagréable.

La chair du paon étoit ſervie autrefois ſur les tables les plus magnifiques & les plus ſomptueuſes;

ce fut le luxe qui l'introduisit ; car sa chair est dure & coriace ; les jeunes paons néanmoins sont un manger assez délicat.

On a vanté sa *chair* contre le vertige. On en fait des bouillons qui sont diurétiques, & qui procurent l'expulsion des graviers des reins & de la vessie : on les dit bons encore contre la pleurésie.

On met le *fiel* au nombre des remedes détersifs des yeux ; ils en mondifient, dit-on, les ulceres.

On dit que sa *fiente* est un spécifique contre le vertige & l'épilepsie : Vogel. On la donne en poudre, depuis un scrupule jusqu'à un gros, ou seule, ou mêlée avec un peu de sucre, ou dans une infusion de vin rouge qu'on a passée.

Les *plumes* du paon brûlées servent en fumigations dans les accès hystériques ; mais comme c'est à raison de l'huile & du sel volatil qui s'en exhale, & de sa fœtidité, cette vertu ne lui appartient pas à l'exclusion des plumes de bien d'autres oiseaux.

PAPAROI. *Voyez* Grenadier-Balaustier.

PAQUERETTE. *Voyez* Marguerite.

PAREIRA-BRAVA, *ou* Butua. *Pareira-brava & Butua*, off. *Boutoua & Membrocq*, Brasil.

Racine longue, grosse, ligneuse, dure, tortueuse ; brune au-dehors, rude, d'un jaune-obscur intérieurement, comme entrelacée de plusieurs fibres ligneuses, ensorte que, si on la coupe transversalement, elle représente plusieurs cercles concentriques, coupés de beaucoup de rayons qui vont du centre à la circonférence, inodore, un peu amere, d'une saveur douce.

Le nom, que porte cette racine, est espagnol, & signifie *vigne sauvage*. En effet, la plante que les Européens ne connoissent pas beaucoup, croît çà & là dans le Mexique & dans le Brésil ; elle monte comme la vigne. Elle est nommée par les habitants du pays

Caapeba, & par les botaniſtes, *Clematis baccifera glabra & villoſa, rotundo & umbilicato folio*, Plum. Amer. & Sloane, Jamaïc. *Caapeba folio orbiculari & umbilicato lævi*, Plum. Gen. 33. *Ciſſampelos foliis peltatis, cordatis, emarginatis*, Linn. Mat. med.

Elle fut annoncée d'abord, & vantée comme un excellent lithontriptique; mais ſa réputation ne ſe ſoutint pas long-temps. Cependant, dit M. Vogel, elle atténue les humeurs, & elle eſt très utile contre les affections cachectiques & arthritiques. Elle a été louée comme un ſpécifique contre les flueurs blanches, par Carlius, *Medic. rathſchl.* xij. *p.* 67. & par Hoffman, *Med. ſyſt.* contre l'aſthme humide; on en fait bouillir deux gros dans une livre d'eau, qu'on partage en trois doſes, qu'on boit tiede de trois heures en trois heures. On lit dans les *Mémoires de l'Acad. des ſc. de Paris, ann.* 1710, qu'un ictere accompagné de tranchées & de douleurs conſidérables, fut diſſipé en vingt-quatre heures par ce moyen. Quelques médecins craignent qu'elle n'excite l'ardeur des reins, & même l'inflammation, ſi on en boit abondamment; mais Loesek. *Mat. med. p.* 269, n'a point vu cet effet, quoiqu'il l'ait ordonné peu-à-peu à la doſe d'une livre. On peut auſſi en prendre en poudre depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

PARIÉTAIRE; Paritoire; Vitriole; Caſſe-pierre; Perce muraille. *Parietaria*, off. & Dioſcoridis, Casp. Bauhini, Pin. *Parietaria, vulgaris & major*, Tragi. *Parietaria foliis lanceolato-ovatis*, Linn. *Helxine, Urceolaris*, ſive *Perdicium*, Cæs. *Vitriola*, Lobel.

De ſa racine, qui eſt fibreuſe & rougeâtre, s'élevent d'environ deux pieds des tiges rondes, rougeâtres, fragiles, rameuſes. Ses feuilles reſſem-


Pariétaire . Parietaria.
a. 1.
a. 1.

blent à celles de la mercuriale ; elles sont oblongues, pointues, velues, d'un verd-brun, luisantes, rudes, portées sur de longs pédicules, alternes. Des aisselles des feuilles, sortent un grand nombre de petites fleurs, composées chacune de quatre étamines, d'un verd-jaunâtre, à sommets d'un blanc purpurin, si élastiques, qu'en y touchant avec un stylet, ils se développent subitement, & secouent leur poussiere avec impétuosité : le calyce, qui les soutient, est d'une seule piece partagée en quatre. A chaque fleur, succede une capsule séminale rude, où est renfermée une graine menue, oblongue, luisante.

Cette plante, qui fleurit au mois de Mai, croît sur les vieux murs (ce qui lui a fait donner le nom de *parietaria*), & le long des haies.

Le sel essentiel de la pariétaire est nitreux ; il prend feu & pétille comme le nitre sur les charbons allumés.

Elle possede toutes les vertus des émollientes au nombre desquelles elle est rangée ; elle est d'une saveur insipide & aqueuse. On peut donner ses feuilles en poudre depuis un gros jusqu'à deux. Son suc dépuré est déterfif, vulnéraire, bon pour déterger les vieux ulceres. Le syrop est peu d'usage. L'eau distillée de pariétaire est calmante, anodyne, apéritive, diurétique ; sa dose est de cinq onces : elle convient dans la néphrétique, la gravelle, les inflammations des reins & de la vessie, de l'estomac & des intestins ; en un mot, c'est un bon remede dans toutes les chaleurs internes.

Ses feuilles résolvent, dit Gourraigne, le sang coagulé dans les contusions ; elles excitent l'écoulement des urines ; elles possedent cette vertu diurétique à un tel dégré, au rapport de M. Poissonnier, qu'elles ont guéri une personne hydropique

à laquelle on avoit auparavant procuré l'écoulement des eaux par la paracentese, en lui faisant prendre du lait d'une chevre qu'on nourrissoit avec cette plante. Elles arrêtent encore le sang, suivant WELSCH, *Miclomim.*; leur suc a la même propriété. Frites dans le beurre, avec du cerfeuil, & avec l'addition d'un peu d'huile de scorpions, elles sont très utiles extérieurement contre la suppression d'urine; & pour appaiser les douleurs causées par la présence du calcul, si l'on en frotte la région du pubis & le périnée; SCHULZ. Leur décoction en clystere lâche le ventre.

PARNASSIA; Hépatique blanche. *Hepatica alba*, off. *Parnassia palustris & vulgaris*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Gramen Parnassi*, GER. *Gramen Parnassi vulgare*, PARK. Theatr. *Gramen Parnassi flore albo simplici*, C. B. Pin. *Gramen Parnassi* Dodonexo, quibusdam *Hepaticus flos*, J. B. *Cistus humilis palustris*, *hederæ folio*, Perfoliata nostras, PLUK. Almag. *Pyrola rotundifolia palustris nostras, flore unico ampliore*, Hist. oxon.

Ses feuilles sont arrondies & disposées circulairement. Sa fleur est en rose, unique sur chaque tige, & composée de pétales frangés, & de différentes grandeurs; elle est portée par un calyce à cinq feuilles. L'ovaire devient un fruit de figure conique, partagée en trois ou quatre loges faites en forme de bassin, où sont contenues des semences fort menues.

Cette plante, qui fleurit au mois d'Août, croît dans les lieux humides & marécageux.

Le suc de ses feuilles, & la décoction de sa racine, sont estimés pour les maladies des yeux; ils levent les obstructions du foie Cette plante passe encore pour être vulnéraire, astringente, & propre par conséquent pour arrêter les hémorrhagies. Sa


Passe-pierre, Baccille
Frenouil marin.
Crithmum, Sive,
Fœniculum Maritimum.

semence est diurétique, & a la propriété d'arrêter le cours de ventre & le vomissement.

PAS-D'ANE. *Voyez* Tussilage.

Pas-d'ane (grand). *Voyez* Pétasite.

PASSE-FLEUR. *Lychnis coronaria* Dioscoridis, *sativa flore dilutè rubente*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Lychnis coronaria*, off. *Lychnis coronaria rubra simplex*, Parad.

Les feuilles de cette plante sont opposées & entieres. Sa fleur, qui ressemble à celle de la giroflée musquée, a cinq pétales, placés circulairement, & taillés en forme de cœur : ses étamines sont quelquefois au nombre de dix ; elle est soutenue par un calyce d'une seule piece, arrondi, composé de plusieurs tuyaux, ordinairement cannelé. Son fruit est de figure conique. Ses semences, qui sont en forme de rein, sont nombreuses, rondes, anguleuses.

Cette espece, qui se cultive dans les jardins, fleurit au mois de Juin. Dioscoride dit que sa semence purge par bas, & guérit la piquure du serpent.

PASSE-PIERRE ; Perce-pierre ; Fenouil marin ; Bacile ; Herbe de saint-Pierre ; Criste marine. *Crithmum*, sive *Fœniculum maritimum minus*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Crithmum*, *Fœniculum marinum*, *Herba sancti Petri*, off.

Sa racine, qui est longue & forte, dure pendant plusieurs années. Sa tige, qui ne s'éleve guere que d'un pied, est garnie de feuilles plus larges, plus courtes & plus épaisses que celles du fenouil commun ; elles sont d'un verd-sale. Cette tige porte à son sommet de petites fleurs jaunes en ombelle, auxquelles il succede de petites semences rondes, assez semblables à celles du fenouil commun, mais un peu plus grosses.

Toute la plante, qui est d'une odeur & d'une

ſaveur aromatiques, croît ſur les rochers, le long des bords de la mer, ſur les côtes de France & d'Angleterre.

La paſſe-pierre ſe cultive dans les jardins le long des murailles, à cauſe de ſon uſage dans la cuiſine: on confit ſes feuilles dans le vinaigre avec les cornichons, & on les mange en ſalade, ou on les mêle comme aſſaiſonnement dans certains mets: elle fortifie l'eſtomac, excite l'appétit, provoque la ſortie des urines, leve les obſtructions des viſceres, & ſoulage dans la jauniſſe. On la met encore au nombre des plantes qui diſſolvent le calcul, & des emménagogues.

Hippocrate ordonnoit, pour l'hydropiſie de la matrice, l'écorce de fenouil à jeun, dans du vin, avec les graines de pivoine & de ſureau; & dans les douleurs à la même partie, les racines & les graines de la même plante priſes intérieurement.

PASQUERETTE. *V.* Marguerite gr. & petite.

PASSE-VELOURS. *Voyez* Amaranthe.

Passe-velours. *Voyez* Coquelourde.

1°. PASSERAGE. *Lepidium vulgare*, off. *Lepidium latifolium*, C. B. Pin. Tournef. Inſt. rei herb. *Lepidium* Pauli, J. B. *Lepidium* Plinii, Dodon. Pempt. *Piperitis*, ſive *Lepidium vulgare*, Park. *Raphanus ſylveſtris*, off. Adv. Lobel. icon. *Raphanus ſylveſtris*, off. *Lepidium* Pauli æginetæ *&* Lobel. Gerard.

Sa racine, qui eſt rampante, eſt groſſe comme le doigt, d'une ſaveur vive & âcre qui ſe diſſipe bien-tôt. Ses tiges, qui ſont en grand nombre, & qui s'élevent de deux coudées, ſont cylindriques, liſſes, moëlleuſes, rameuſes, couvertes d'une pouſſiere d'un verd de mer qui s'emporte aiſément. Ses feuilles ſont longues, larges, pointues, ſemblables à celles du citronnier, mais ſouvent plus grandes

Passerage.
Lepidium.









Le charp.^t sc.



Passerage Sauvage.
Lepidium Iberis.





Le charp.r Sc.

grandes, molles, lisses, grosses, d'un verd-foncé, dentelées à leurs bords, alternes. Du sommet des tiges & des rameaux, sortent de très petites fleurs en croix, composées de quatre pétales blancs; ramassées en bouquets, & portées sur des pédicules grêles. Le pistil devient un fruit fort petit, applati, pointu en forme de lance, divisé en deux loges par une cloison mitoyenne, où sont contenues des semences menues, oblongues, rousses.

Toute cette plante est d'une saveur âcre, qui approche de celle du poivre & de la moutarde : son suc rougit le papier bleu.

Elle est incisive, apéritive, antiscorbutique, stomachique. Elle convient dans l'hydropisie; ses feuilles, mâchées, excitent l'appétit, & favorisent la digestion des aliments; pilées avec du beurre, ou de la graisse, elles forment un très bon topique contre les douleurs de la goute sciatique, qu elles appaisent. Ces mêmes feuilles, séchées & mises en poudre, font évacuer les eaux des hydropiques : on en met une demi-once dans du vin, que le malade boit le matin à jeun.

Sa racine est résolutive; elle est bonne contre les maladies de la peau, la goute & les rhumatismes.

II°. Passerage sauvage; *ou* Cresson sauvage, *Lepidium hortense*, Anguill. & off. *Lepidium gramineo folio*, sive *Iberis*, Tournef. Inst. rei herb. *Iberis latiore folio*, C. B. Pin. *Iberis cardamantica*, Adv. Lobel.

Sa racine est blanche, ligneuse, médiocrement grosse, un peu fibreuse : ses tiges, qui s'élevent de neuf à dix pouces, sont en grand nombre, dures, creuses, rameuses. Ses premieres feuilles sont portées sur de longs pédicules; elles sont longues de deux ou trois pouces, larges d'un pouce, dentelées tout autour : celles qui naissent sur les tiges & les

rameaux, ressemblent à celles de la linaire; elles sont étroites, pointues, sans pédicule & sans crénelure. Ses fleurs, ramassées aux extrémités des rameaux, sont blanches, composées de quatre pétales; en croix, semblables à celles de la précédente espece, de même que ses fruits & ses semences.

Elle possede les mêmes vertus que la passerage ordinaire, à la place de laquelle on peut l'ordonner. Elle est louée sur-tout pour appaiser les douleurs de la sciatique. On pile, dit M. Geoffroy, une grande quantité de sa racine, lorsqu'elle est encore fraîche, avec un peu de graisse; on l'applique sur toute la jambe, & principalement sur la cuisse: on l'y laisse pendant quatre heures, on l'ôte ensuite, & l'on met la jambe dans le bain, puis on la frotte avec de l'huile & du vin; & après avoir essuyé la graisse & la sueur, on l'enveloppe de flanelle, afin que le malade puisse marcher.

I°. PASSEREAU; Moineau franc, domestique, *ou* commun. *Passer vulgaris*, off. *Passer domesticus*, Aldrov. & Willughby. *Passer domesticus*, Strouthos, Raii, Synopſ. *Fringilla remigibus rectricibusque fuscis, gulâ nigrâ, temporibus ferrugineis*, Linn. Faun. suec. *Voyez* la figure du Mésange, celle du Passereau y est représentée.

Cet oiseau, dit Willughby, pese un peu plus d'une once; sa longueur, depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue, est de six pouces & demi. Le bec, qui est assez gros, est noir dans le mâle, & jaunâtre aux coins de la bouche, au-dessus des yeux; il est brun dans la femelle: sa longueur est à peine d'un demi-pouce. L'iris est couleur de noisette, les pieds de couleur de chair tirant un peu sur le brun, les ongles noirs, la tête d'un brun-cendré, le menton noir, deux petites taches blanches de chaque côté au-dessous des yeux, une large ligne d'un bai brun, qui prend depuis les yeux; les petites

plumes, qui couvrent les aîles, cendrées; la gorge d'un blanc-cendré, un grande tache blanche des deux côtés au-dessous des oreilles; le ventre & la poitrine blancs, les plumes qui séparent le dos & le col rousses au côté extérieur du tuyau, & noires au côté intérieur; mais vers le fond, le roux est terminé par quelque chose de blanc, le reste du dos & le croupion de la même couleur que les grives, mêlé en quelque façon de verd, de brun, & de cendré. A chaque aîle dix-huit grandes plumes brunes, à bords roussâtres. La femelle n'a point la barbe noire, ni les taches blanches d'auprès des yeux; elle a la tête & le col de la même couleur que le croupion, le dessous du corps d'un blanc sale, & au lieu de la ligne blanche aux aîles, des plumes noires à pointes blanches-rousses; tout le corps en général d'un plumage moins vif.

Il se nourrit de grains, comme froment, orge, &c. il mange aussi les mouches à miel, dont il fait un grand dégat, sur-tout lorsqu'il a des petits. Il en fait aussi dans les colombiers, parcequ'il tue les pigeonneaux en leur ouvrant le jabot avec son bec pour en tirer le grain. Il se nourrit encore de toutes sortes d'insectes, tels que mouches, papillons, guêpes, fourmis, grillons, scarabées, vers, &c.

Il s'apprivoise aisément quand il est jeune. Lorsqu'il est en liberté, il est défiant, & ne se laisse pas aisément attrapper dans les piéges qu'on lui tend. Il vit jusqu'à sept à huit ans. Il est très fécond, & fait son nid, tantôt dans le creux d'un arbre, tantôt sous un toit, ou dans un trou de muraille, tantôt dans un vieux nid de pie, tantôt au haut d'un orme ou d'un pommier, quelquefois même dans un puits à une certaine profondeur: il s'empare aussi quelquefois du nid des hirondelles à cul blanc, qu'on nomme *petits martinets*, & alors il se livre de rudes com-

bats entr'eux. Il eſt fort chaud & lubrique. Il entre en amour dès le commencement du printemps. Il fait ſon nid d'herbes ſeches, & de plumes : la femelle pond chaque fois quatre ou cinq œufs à coque très mince, de couleur cendrée, pictés çà & là d'une détrempe d'encre & de lacque. Cet oiſeau n'eſt guere d'uſage en aliment, parceque ſa chair eſt maigre & dure : on prétend même que l'uſage de ſa chair en nourriture, & de ſes plumes en matelats, cauſe l'épilepſie.

Il n'eſt guere employé en médecine, quoique l'on diſe que ſa fiente, mêlée dans de la bouillie à la doſe de deux ou trois grains, ſoit capable de lâcher le ventre des petits enfants ; & qu'unie avec du ſain-doux, elle forme un liniment contre la chûte des chéveux. On a débité encore qu'elle étoit coſmétique, & que diſſoute dans de l'eau chaude, c'étoit pour les mains un moyen de les blanchir & d'en adoucir la peau.

II°. PASSEREAU troglodyte, *ou* Roitelet. *Paſſer troglodytes*, off. & GESN. & ALDROV. *Trochilus*, *rex avium*, *ſenator*, & *regulus*, BELON. *Motacilla griſea*, *alis nigro cæruleoque undulatis*, LINN. *Paſſerculus qui dicitur troglodytes*, *ſive in cavernis degens* ; *Regulus apricus* ; *Regaliolus*, ſeu *Baſilicus avis*, nonnullorum. *Voyez* la figure du MÉSANGE, celle du ROITELET y eſt repréſentée.

Il peſe trois gros, ſuivant WILLUGHBY. Sa longueur eſt de quatre pouces & demi depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrêmité de la queue ; & ſa largeur, quand ſes aîles ſont déployées, de ſix pouces & demi. Il a la tête, le col & le dos d'un bai-brun ; le croupion plus bai, de même que la queue ; le dos, les aîles & la queue bigarrés par des lignes noires tranſverſales ; la gorge d'un jaune-pâle, le milieu de la poitrine blanchâtre, ayant inférieurement des lignes noires en travers, comme auſſi les


Pastel, ou Guede.
Isatis Sativa.
a-4.
a-1.
a-5.
a-1.

côtés ; le bas-ventre d'un brun-roux, les bouts des plumes du second rang, aux aîles, marqués de trois ou quatre petites taches blanches ; les pointes des plumes de la queue en recouvrement piétées de la même façon ; dix huit grandes plumes à chaque aîle ; la queue, que l'oiseau tient le plus souvent relevée, composée de douze pennes ; le bec long d'un demi-pouce, menu, jaunâtre inférieurement, brun supérieurement ; la bouche jaune en-dedans ; l'iris couleur de noisette.

Il rampe à travers les haies & les trous des fossés & des murailles ; il fait de courtes volées, & toujours basses. Il place son nid le long des murs, au derriere des maisons & des étables couvertes de paille ; mais le plus souvent dans les bois & dans les haies ; il le compose de mousse en dehors, de plume & de crin en-dedans, lui donnant la forme d'un œuf dressé sur un de ses bouts, avec une petite porte vers le milieu, par laquelle il entre & sort. Il entre en amour au mois de Mai. La femelle pond jusqu'à neuf à dix œufs, & même davantage. Il se nourrit de petits vers. Son chant est très agréable. Il peut s'apprivoiser, & vit trois ou quatre ans.

Il ne paroît pas qu'il soit d'un fréquent usage en médecine. Cependant on a dit que, mangé cuit, ou pris en poudre dans du vin, après l'avoir fait sécher, c'étoit un bon lithontriptique. Il possede au moins une vertu diurétique, si on en croit ZACUT, de Portugal, médecin.

PASTEL, *ou* Guede. *Isatis sativa, sive latifolia*, C. B. Pin. TOURN. Inst. rei herb. *Isatis, Glastum*, off. *Isatis, sive Glastum sativum*, J. B.

II°. PASTEL sauvage. *Isatis sylvestris, vel angustifolia*, C. B. Pin. *Isatis foliis radicalibus crenatis, caulinis integerrimis, penè acutis, siliculis oblongis*, LINN.

La racine du paſtel eſt forte, ligneuſe, & s'enfonce profondément en terre. Ses feuilles inférieures ſont larges, longues, unies, terminées en une pointe mouſſe, d'un verd bleuâtre. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds & demi, & même davantage, ſont environnées de petites feuilles pointues, placées fort près les unes des autres, ſans pédicules. Au ſommet des tiges, naiſſent beaucoup de fleurs en ombelles; elles ſont compoſées de quatre petits pétales jaunes d'une ſeule piece. Son fruit eſt taillé en forme de langue; il eſt large, comprimé par les bords, monocapſulaire, & renfermant une ſemence longue, foible, plate.

Cette plante ſe cultive en différents endroits, pour l'uſage des teinturiers, qui en compoſent leur bleu. Les anciens Bretons s'en peignoient le corps pour ſe rendre plus terribles.

Le paſtel eſt aſtringent & deſſiccatif; il peut être utile pour arrêter les hémorrhagies, tant internes qu'externes. On l'applique avec ſuccès dans les hernies, dans les relâchements, & toutes les fois qu'il s'agit de fortifier les jointures. HIPPOCRATE, *lib. de ulcerib.* preſcrivoit les feuilles broyées du paſtel avec la graine de lin en cataplaſme pour les ulceres, lorſque l'éréſipele étoit à craindre. BOERHAAVE recommande le paſtel contre la jauniſſe & l'atrabile.

On trouve le paſtel ſauvage, dit M. CHOMEL, dans les terres ſeches & ſablonneuſes; celui qu'on cultive dans certains endroits, n'en differe que par la culture Ses feuilles, pilées & appliquées extérieurement ſur les tumeurs, ſont un des plus puiſſans réſolutifs: leur infuſion fait pouſſer la petite vérole, & les payſans de la Provence s'en ſervent pour guérir la jauniſſe; mais l'eſpece cultivée, dit M. VOGEL, eſt préférable à la ſauvage, la pre-


Patience de jardin.
Lapathum hortense.
a. 4.
a. 1.
a. 3.
Dessiné par Mr. de Garceault
et gravé par Martinet

miere ayant plus de vertu. Wedel, docteur & professeur de médecine en l'université d'Iene, a tiré du véritable sel volatil de cette plante par la seule fermentation, & sans employer le feu.

PASTENADE ou PASTENAILLE. *Voyez* Panais, premiere espece.

PASTÉ; Coq *ou* grand Baume. *Voy.* Tanaisie.

PATIENCE. *Lapathum.* Sous ce nom latin se trouvent désignées par les botanistes plusieurs plantes;

1°. La *patience* ou *parelle des jardins.*
2°. La *rhubarbe des moines.*
3°. Le *lapathon violon.*
4°. Le *sang-dragon*, ou *patience rouge.*
5°. La *patience sauvage ordinaire.*
6°. La *fausse rhubarbe*, ou *rhubarbe bâtarde.*
7°. La *patience aquatique*, ou *parelle de marais.*
8°. *Epinard.*
9°. *Oseille.*
10°. *Bon-Henri.*

I°. Patience *ou* Parelle. *Lapathum hortense folio oblongo, sive secundum* Dioscoridis, C. B. Pin. *Lapathum sativum*, Dodon. Pempt. *Hippolapathum sylvestre*, Matth. *Rumex hortensis, vel secundus*, Trag. *Parella; Patientia*, off. & culin.

Sa racine est droite, longue, fibreuse, jaune en-dedans. Sa tige, qui s'éleve de trois pieds & plus, quelquefois même de cinq, est noueuse. Ses feuilles sont oblongues, terminées en pointe obtuse. Ses fleurs, disposées par anneaux le long des branches, sont petites, sans pétales, composées de six étamines vertes, courtes, garnies de sommets blancs & droits, soutenues par un calyce à sept feuilles. Le pistil devient une semence triangulaire, enveloppée d'une capsule membraneuse.

Cette plante, qui ſe cultive dans les jardins, eſt de peu d'uſage en médecine.

II°. RHUBARBE des moines. *Voyez* RHUBARBE n°. ij.

III°. LAPATHON VIOLON, *ou* Patience ſinuée. *Lapathum ſinuatum*, off. *Lapathum pulchrum bononienſe, ſinuatum*, J. B. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Lapathum pariſienſe, ſinuatum*, Hort. reg. pariſ.

Sa racine eſt épaiſſe. Ses feuilles, qui ſont ſoutenues par de longs pédicules, ſont nombreuſes, longues de deux pouces, larges d'un pouce, échancrées dans leur milieu de chaque côté, arrondies dans leur extrêmité : cette figure a fait donner à la plante le nom de *violon*, dont ces feuilles ont à-peu-près la forme. La tige, qui ſort du milieu de ces feuilles, s'éleve d'un pied & davantage ; elle ſe diviſe en pluſieurs rameaux recourbés ; elle eſt garnie de nœuds, entre leſquels naiſſent des fleurs vertes à étamines ; il leur ſuccede des capſules anguleuſes, où ſont renfermées des ſemences triangulaires rouſsâtres.

Cette plante, qui croît d'elle-même aux environs de Paris, ſe cultive dans les potagers de Provence, où on la mange durant l'hyver.

IV°. PATIENCE rouge, *ou* Sang dragon. *Lapathum ſanguineum ; Lapathum rubrum ; Lapathum nigrum*, off. *Lapathum folio acuto, rubente*, C. B. Pin. TOURN. Inſt. rei herb. *Lapathum ſanguineum, ſive, Sanguis draconis herba*, J. B. *Lapathum rubens*, DODON. Pempt.

Cette plante, qui eſt aſſez ſemblable à la patience des jardins, ſe diſtingue aiſément des autres patiences par ſon ſuc rouge, par les nervures couleur de ſang de ſes feuilles, & par les pédicules de ſes feuilles de même couleur. Ce ſuc teint d'abord les mains



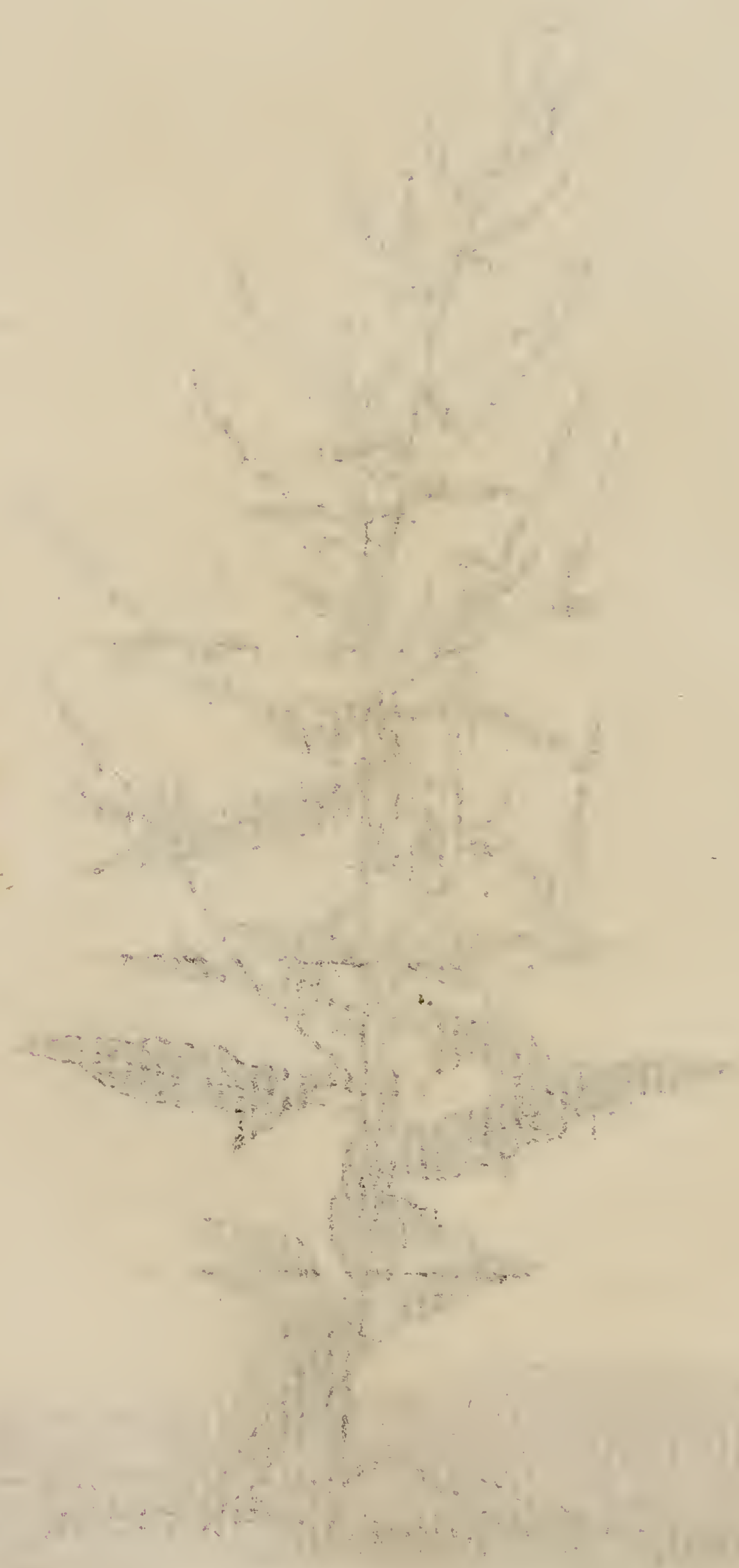




Lapathum Violon.



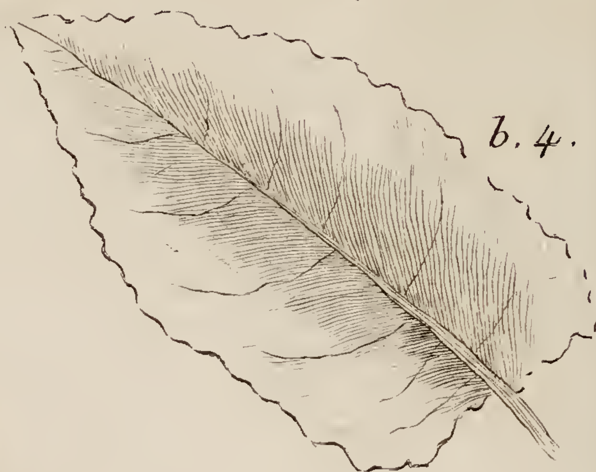

Patience roug.e ou Sang-dragon.
Lapathum sanguineum.



Lapathum. Patiences.

. Folio minus acuto.
à Feuille arondie.





. Lapathum folio acuto plano.
Patience commune.

mains en pourpre, qui se change ensuite en bleu.

Elle se cultive dans les jardins comme plante potagere.

Ses feuilles lâchent le ventre; on les fait quelquefois entrer dans les bouillons émollients & rafraîchissants. Ses semences sont fortifiantes, astringentes, & anodynes. Elles se prescrivent à la dose de demi-gros ou d'un gros en poudre que l'on délaie dans une liqueur convenable, lorsqu'on se propose d'arrêter les flux de ventre sanglants & accompagnés de tranchées, & les écoulements excessifs de la matrice.

V°. PATIENCE SAUVAGE; on emploie indifféremment sous ce nom les trois especes suivantes.

(A) *Patience sauvage* à feuilles arrondies. *Lapathum folio minùs acuto*, C. B. Pin. *Lapathum vulgare, folio obtuso*, J. B. *Lapathum sylvestre, vulgatius*, PARK. *Lapathum sylvestre folio minùs acuto*, GERARD.

Sa racine, qui est simple, quelquefois branchue, épaisse, brune en-dehors, jaune en-dedans, s'enfonce profondément en terre. Ses feuilles sont larges de deux à trois pouces, & deux fois aussi longues, tantôt fort arrondies & obtuses, tantôt alongées & aiguës, très sinuées sur leurs bords, lisses des deux côtés, garnies d'une côte mitoyenne, & de grosses nervures velues en-dessous; elles sont d'un verd-pâle. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi, ou deux pieds, sont cannelées, cylindriques, moëlleuses, rameuses, noueuses, un peu velues. Au haut de la tige & des rameaux, naissent de longs épis, composés de plusieurs fleurs disposées par anneaux; elles sont petites, sans pétales, soutenues chacune sur un pédicule court & grêle, & par un calyce à six feuilles. Sa graine, qui est uni-

que dans une capſule, eſt triangulaire, luiſante, de couleur de chataigne.

On trouve cette plante aux environs de Paris, près de Montmorenci.

(B) *Patience ſauvage* friſée. *Lapathum folio acuto, criſpo*, C. B. Pin. Tournef. Inſt. rei herb. *Lapathum acutum criſpum*, J. B. *Lapathum acutum, minus*, Park. *Lapathi acuti varietas, folio criſpo*, Gerard. emac.

Cette eſpece differe en général de la précédente par la petiteſſe de ſes parties. Ses feuilles ſont plus étroites, plus longues, d'un verd plus foncé, crêpues & ſinuées à leur bord, principalement près de leurs pédicules. Ses fleurs, fort petites, pendantes & attachées à des pédicules plus longs. Sa ſemence eſt groſſe comme celle de la précédente, & de couleur de châtaigne plus foncé.

Cette plante, qui eſt d'un uſage fréquent en médecine, croît dans les environs de Paris.

(C) *Parelle*, ou *Patience ſauvage* ordinaire. *Lapathum folio acuto, plano*, C. B. Pin. Tournef. Inſt. rei herb. *Lapathum acutum*, ſive *Oxylapathum*, J. B. Dodon. Pempt. *Lapathum acutum*, Gerardi, Raii, Hiſt. *Lapathum acutum majus*, Park. *Rumex floribus hermaphroditis, valvulis crenatis, granulo incumbente*, Linn. *V.* la fig. de la Patience sauvage.

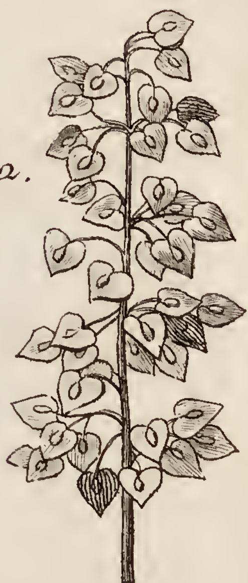
Elle a les feuilles moins longues que la précédente. Ses tiges ſont grêles, roides, & quelquefois tortueuſes. Ses rameaux s'écartent davantage de la tige. A l'extérieur des feuilles qui forment le vaiſſeau qui contient la graine, naît un tubercule ou une verrue rouge aſſez groſſe.

Cette plante ſe cultive dans les jardins; elle peut être employée en médecine; mais en ſa place on fait plus ſouvent uſage de la patience ſauvage friſée.

Lapathum crispum.

Patience Sauvage Frisée.





dessiné par Mr. le Chevalier de Garceault. et Gravé par Martinet.

Patience aquatique.
Lapathum aquaticum.



La racine de patience ſauvage eſt apéritive, fondante, déſobſtruante, ſtomachique, fébrifuge à cauſe de ſon amertume; elle rétablit l'eſtomac languiſſant; elle entre dans les ptiſanes ou apozêmes à la doſe de demi-once par chopine : elle convient dans les maladies cutanées, dans les rhumatiſmes, contre la goute, la cachexie, les obſtructions du foie & des autres viſceres; contre la jauniſſe & la fievre lente. A l'extérieur, elle eſt réſolutive & fondante. On peut l'appliquer en cataplaſme pour réſoudre les tumeurs inflammatoires, fondre les ſquirrhes. Elle fait la baſe de la pommade contre la gale.

La décoction de cette racine qui purifie le ſang, peut ſe ſubſtituer à celle de ſalſepareille; *Frank. Samml.* Outre ſes vertus contre la jauniſſe & les fievres intermittentes, pluſieurs médecins, tels que Boerhaave, Munting, Willis, Chomel, l'ont recommandée contre le ſcorbut, & comme un préſervatif contre la goute. On lit dans les *Act. berol. dec.* ij. *vol.* iij. 12. qu'infuſée dans de l'eau, ou dans du vin, on en prépare des gargariſmes ſalutaires pour raffermir les gencives des ſcorbutiques. En lotion, elle deſſeche & mondifie les ulceres de la peau; mais en même temps elle donne à la peau une couleur jaune, qu'on n'efface pas aiſément. On en prépare un onguent très uſité contre la gale, on y fait entrer la racine d'aulnée, & du ſoufre.

VI°. Rhubarbe bâtarde, *ou* fauſſe Rhubarbe. *Voyez* Rhubarbe n°. iij.

VII°. Patience aquatique, *ou* Parelle de marais. *Lapathum aquaticum, folio cubitali*, C. B. Pin. *Lapathum aquaticum maximum, ſive Hydrolapathum*, J. B. *Lapathum paluſtre*, Tabern. Icon. *Lapathum longifolium nigrum paluſtre*, ſive *Britanica*

antiquorum vera, vel *Hydrolapathum nigrum* Muntingii, Raii, Hist.

Sa racine est très fibreuse, noire en dehors, jaune comme le buis en-dedans, astringente & amere. Il s'en éleve des tiges de trois à quatre pieds. Ses feuilles sont longues, larges, dures, roides, terminées en une pointe aiguë, crêpues à leurs bords, légérement acides & très astringentes. Ses fleurs & ses semences ressemblent à celles de la patience sauvage ordinaire; mais elles sont plus grosses.

Cette plante, dont les racines & les feuilles sont employées en médecine, croît ordinairement dans les lieux humides & marécageux.

Le suc de ses feuilles teint fortement en rouge le papier bleu; celui des racines lui donne une teinte plus foible.

Sa racine est émolliente & relâchante. On l'emploie avec succès contre les obstructions des visceres, les affections cutanées, les douleurs rhumatismales, celles de la goute & de la sciatique. On la fait infuser dans des bouillons apéritifs : la dose est d'une once ou deux, lorsque cette racine est fraîche; lorsquelle est seche, on n'en met qu'un gros ou deux.

Extérieurement, toute la plante est déterſive, astringente, & agglutinative : on l'applique sur les ulceres de toute espece, la gangrene, & les dartres.

VIII°. Épinard. *Voyez* ce mot à son rang.

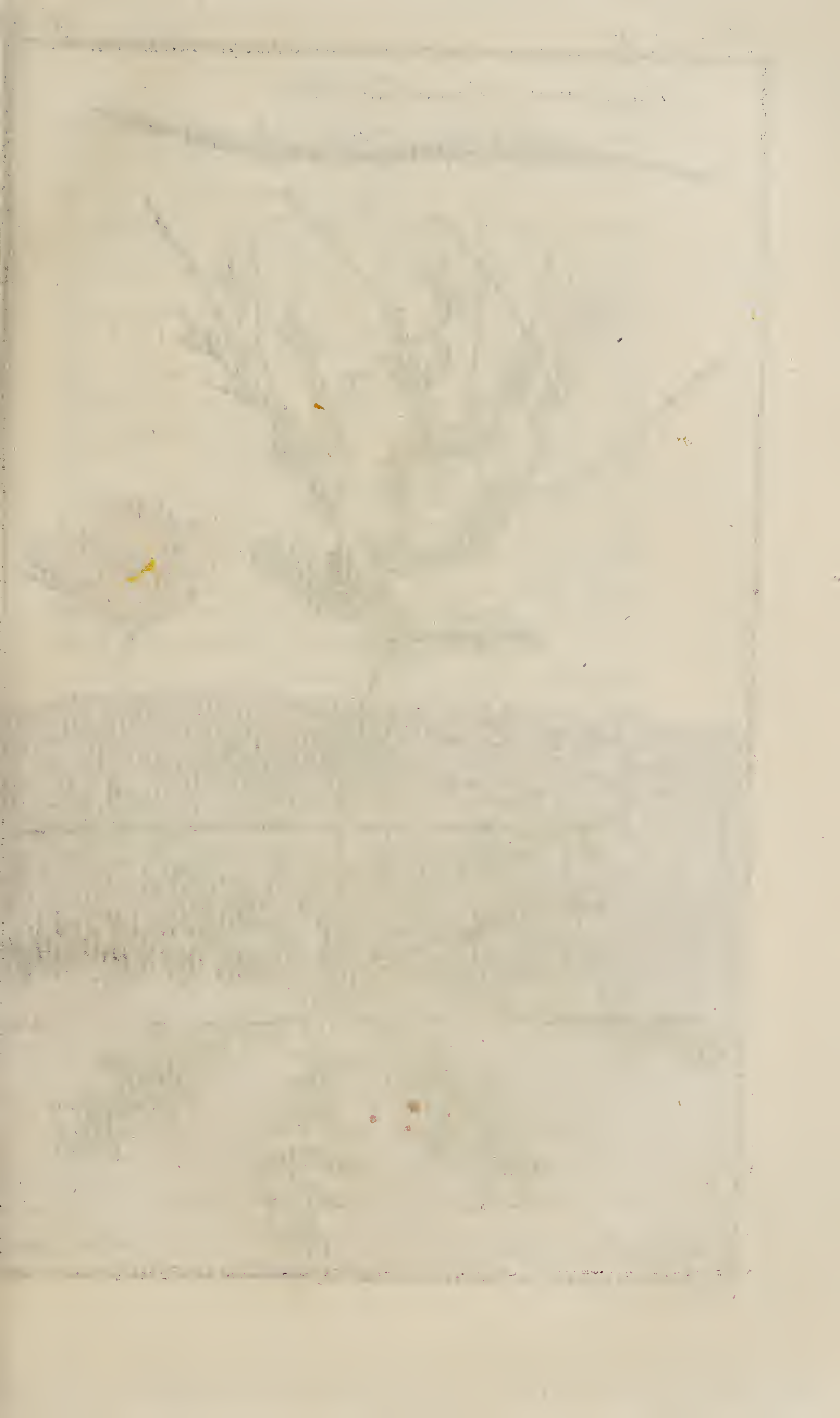
IX°. Oseille. *Voyez* aussi ce mot à son rang.

X°. Bon-Henri. *Voyez* encore ce mot à son rang.

PATTE-DE-LOUP. *Voyez* Mousse rampante à massue.

I°. PAVOT blanc. *Papaver hortense*, *semine albo*, *sativum* Dioscoridi, *album* Plinio, C. B. Pin.


Papaver Hortense.
Pavot Blanc.
a. 1.
a. 2.
a. 1.




Pavot cornu. Papaver cornutum.
a. 2.
a. 1.
a 1.
Dessiné par Mr de Garceault
Gravé par Martinet

Papaver album, J. B. *Papaver album ſativum*, Lobel. *Papaver caule multifloro, foliis ſimplicibus, glabris, inciſis, caulinis*, Linn.

Sa racine, qui eſt groſſe comme le doigt, contient, ainſi que toute la plante, un ſuc laiteux amer. Sa tige, qui s'éleve de trois pieds, eſt branchue, communément liſſe, quelquefois un peu velue. Les feuilles, qui garniſſent la tige, ſont oblongues, découpées, crêpues, d'un verd de mer. Ses fleurs ſont en roſe, compoſées ordinairement de quatre pétales blancs, qui ne durent pas long-temps; le calyce, qui les ſoutient, eſt à deux feuilles; il en ſort un piſtil garni d'un grand nombre d'étamines; il devient un fruit ovalaire à une ſeule loge, couvert d'un chapiteau: ſes parois internes ſont munies de lames minces, auxquelles ſont attachées beaucoup de ſemences petites, arrondies, blanches, d'une ſaveur douce & huileuſe.

Cette plante ſe cultive dans la Natolie; on la ſeme dans les champs. Dès que les têtes ſont formées, on y fait une légere inciſion; il en ſort quelques gouttes d'une liqueur laiteuſe, à laquelle on donne le temps de ſe figer, & qu'on recueille enſuite. Ce ſuc épaiſſi ſe nomme Opium. *Voyez* ce mot & Pavot noir.

II°. Pavot cornu; Glaucium à fleurs jaunes. *Papaver corniculatum luteum, Ceratitis* Dioſcoridis, Theophraſti; *ſylveſtre, Ceratitis* Plinio, C. Bauh. *Glaucium flore luteo*, Tournef. Inſt. rei herb. *Papaver cornutum flore luteo*, Gerard. & Gesn. *Glaucium foliis tomentoſis, imis pinnatis, ſuperioribus ſerratis, amplexicaulibus*, Haller, Helv.

Sa racine, dont la groſſeur égale celle du doigt, eſt noirâtre, remplie, ainſi que toute la plante, d'un ſuc jaune d'une odeur vireuſe, & d'une ſaveur amere. Sa tige, qui ne monte que la ſeconde an-

née, eſt ſolide, noueuſe, branchue. Ses feuilles, attachées à de gros pédicules, ſont longues, larges, charnues, épaiſſes, velues, profondément découpées, dentelées ſur leurs bords, d'un verd de mer. Au ſommet de la tige & des rameaux, naiſſent de grandes fleurs compoſées de quatre pétales jaunes, diſpoſés en roſe, d'entre leſquels ſort un grand nombre d'étamines auſſi jaunes. A ces fleurs, ſuccedent des ſiliques longues de trois à quatre pouces, grêles, courbées en forme de cornes, rudes au toucher, obtuſes au bout; elles contiennent un double rang de graines rondes & noires.

Cette plante, qui donne ſa fleur en Juin & en Juillet, & ſa graine mûre en Août, vient d'elle-même ſur le bord de la mer, & dans les terres ſablonneuſes.

Ses feuilles, dit M. Tournefort, ont une vertu diurétique & lithontriptique, propriété que Dioscoride attribue particuliérement à la racine. Ainſi que l'opium, cette plante eſt vénéneuſe; mangée ou priſe en boiſſon, elle cauſe les mêmes ſymptômes, leſquels ſe diſſipent avec les remedes qu'on emploie contre les effets de l'opium: c'eſt une remarque faite d'abord par Dioscoride, mais auſſi par les Anglois, *Tranſ. philoſ.* ij. *pag.* 642. Ses feuilles & ſes fleurs, broyées avec de l'huile & appliquées en maniere d'emplâtre, enlevent les croûtes qui ſe forment ſur les ulceres & ſur les parties brûlées, Dioscor. Elles ont auſſi la propriété de diſſiper les taies des yeux des bêtes de ſomme.

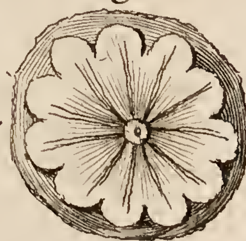
III°. Pavot noir. *Papaver hortenſe, nigro ſemine, ſylveſtre* Dioſcoridi, *nigrum* Plinio, C. B. Pin. *Papaver fimbriatum, flore purpureo & albo*, J. B. *Papaver nigrum, ſativum*, Dodon. Pempt. *Papaver minus nigro ſemine*, Gesn. Hort.

Sa racine, qui égale le doigt en groſſeur, contient

Pavot noir. *Papaver nigrum.*







Papaver rhœas.

Pavot rouge ou Coqueticoq.







dessiné par Mr. de Garsault. gravé par Martinet

tient, ainsi que toute la plante, un suc laiteux amer. Sa tige, qui s'éleve de trois pieds, est droite, ordinairement lisse, quelquefois un peu velue, rameuse. Ses feuilles sont oblongues, larges, dentelées, d'un verd de mer. Aux sommités de la tige & des rameaux naissent de grandes fleurs disposées en rose, frangées ou non frangées, simples ou doubles, rouges, incarnates, panachées. Du fond du calyce, qui est à deux feuilles, sort un pistil, qui devient un fruit en forme de tête, couvert d'un chapiteau étoilé, dans lequel sont renfermées beaucoup de graines arrondies noirâtres.

Cette espece se cultive dans les jardins dont elle fait l'ornement, à cause de ses variétés. Elle fleurit en Mai & en Juin.

Le pavot noir est plus commun que le pavot blanc; il donne un suc un peu gras, d'une odeur vireuse qui porte à la tête; il contient un huile grasse. Sa semence possede les mêmes vertus que celle du pavot blanc; elle tempere & adoucit l'acrimonie des humeurs; elle appaise les spasmes, s'ils ne sont pas trop considérables. C'est dans cette vue qu'on en fait des émulsions qui se prescrivent dans les catarrhes du poumon, & les veilles fatigantes des fievres. C'est mal-à propos, dit M. Vogel, qu'on lui attribue une vertu somnifere; je ne la lui ai jamais reconnue. Les anciens faisoient boire du vin dans lequel on avoit broyé sa semence, pour arrêter le cours de ventre & les flueurs blanches.

IV°. Pavot rouge des champs *ou* sauvage; Coquelicoq; Ponceau. *Papaver erraticum majus, rhœas* Dioscoridi, Theophrasto, Plinio, C. B. Pin. *Papaver erraticum rubrum campestre*, J. B. *Papaver rhœas, sive caduco flore puniceo*, Lobel. Icon. *Papaver caule multifloro, folioso, hispido, foliis pinnatifidis, capsulis levibus*, Linn.

Sa racine, qui égale en grosseur le petit doigt, est simple, blanche, garnie de quelques fibres, amere au goût; il s'en éleve d'un pied & demi ou deux, plusieurs tiges, solides, velues, rameuses. Ses feuilles, qui ont des découpures placées sans ordre, sont dentelées sur leurs bords, d'un verd-brun. Aux sommités des tiges & des rameaux, naissent des fleurs à quatre pétales, larges & minces, d'un rouge-foncé. Il leur succede des fruits (ou coques) arrondis, lisses, oblongs, partagés en plusieurs cellules, où sont contenues des graines menues, noirâtres, ou d'un rouge-obscur.

Cette plante, qui se trouve dans les champs, le long des chemins, parmi les bleds, fleurit en Mai, en Juin & en Juillet.

En médecine, on se sert principalement de ses fleurs, qui donnent un suc visqueux un peu amer. On les prescrit avec utilité en infusion, en poudre, en extrait, dans les maladies de la poitrine, tant aiguës que catarrhales; BAGLIVI, *p.* 38. Elles temperent le mouvement des humeurs, & procurent un léger sommeil, qui n'a jamais paru suspect qu'à DODONÉE. Aussi en fait on encore usage avec succès dans toutes les maladies où il faut calmer. BRUCKER (*Introd. to physic and surgery*) a guéri avec ses fleurs un homme attaqué d'une dyssenterie chronique.

PEAU *d'*agneau. *Voyez* BREBIS.
*d'*anguille. *Voyez* ANGUILLE.
de chat. *Voyez* CHAT.
de chien. *Voyez* CHIEN.
humaine. *Voyez* HOMME.
de lapin. *Voyez* LAPIN.
de lievre. *Voyez* LIEVRE.
de mouton. *Voyez* BREBIS.


Pecher.
Malus Persica.
a. 1.
a. 1.
a. 3.
a. 2.

PEAU *de* pattes d'oie. *Voyez* OIE.
de taupe. *Voyez* TAUPE.

PÊCHER ordinaire. *Malus persica vulgaris. Persica molli carne & vulgaris, viridis & alba*, C. B. Pin. *Malus persica*, J. B. *Amygdalus foliorum serraturis omnibus acutis*, LINN.

Cet arbre, que tout le monde connoît, est d'une hauteur médiocre ; son tronc est assez gros, ses branches cassantes ; son écorce est d'un rouge tirant sur le brun ; son bois est ferme, roux, & vers le centre purpurin. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de l'amandier, mais plus grandes, sont oblongues, pointues, crenelées, d'une saveur amere & un peu aromatique. Ses fleurs, qui paroissent avant les feuilles au commencement du printemps, sont en rose, à cinq pétales rouges, peu odorants, disposés en rond ; soutenues par un calyce rougeâtre, divisé en cinq portions aiguës : du milieu de ce calyce s'éleve un pistil accompagné de plusieurs étamines longuettes, blanches ou purpurines. Le pistil devient un fruit sphérique un peu applati d'un côté, couvert d'un duvet dans certaines especes, & lisse dans d'autres, dont la chair est succulente, d'une saveur douce un peu vineuse : le noyau est ovoïde, ligneux, sillonné sur sa surface, dur, épais, lisse & uni en-dedans ; l'amande qu'il renferme est oblongue, pointue, blanche, d'une saveur assez agréable, quoiqu'elle soit un peu amere.

Si l'on fait des incisions à l'écorce de cet arbre, il en découle une gomme liquide, qui se durcit avec le temps.

Le pêcher est originaire de Perse : on le plante dans les jardins & dans les vignes. Il croît promptement, & ne vit pas un grand nombre d'années.

Toutes les parties de l'arbre s'emploient en médecine.

Ses fleurs ont une ſaveur amere, aromatique; elles purgent doucement, chaſſent les vers, levent les obſtructions; ce qui en rend l'uſage très utile aux hydropiques. On les preſcrit en infuſion, ou bien on ordonne le ſyrop qu'on en fait, & qui ſe trouve dans les boutiques. On recommande auſſi aux hydropiques de manger en ſalade ces fleurs récentes.

Il eſt à propos de remarquer, dit M. Vogel, que Craton préparoit les feuilles pour le même uſage, & qu'elles ſont vantées par Dover, comme ſpécifiques contre le calcul & la goute. Les feuilles de pêcher ſont encore laxatives & anthelmintiques.

On a cru long-temps que les pêches étoient un poiſon en Perſe. Cette opinion a été ſolidement réfutée. Ce fruit eſt très agréable; l'eau qu'il contient eſt rafraîchiſſante, relâchante, & appaiſe la ſoif. Il faut cependant en manger avec ſobriété, ſi l'on ne veut pas être expoſé à la colique, la diarrhée, la dyſſenterie. Il ſe ſert plus communément ſur les tables, dont il fait les délices, qu'il n'eſt employé comme remede.

Les amandes, contenues dans les noyaux de pêches, ſont un peu ameres : on dit qu'elles pouſſent les urines, & qu'elles tuent les vers. Du vin dans lequel on a fait infuſer, pendant pluſieurs jours, un gros de ces amandes pulvériſées, eſt, dit Ettmuler, un remede excellent contre le calcul des reins. On en prépare auſſi à ce deſſein des émulſions, avec des eaux diurétiques. Elles paſſent encore pour anodynes.

On tire par expreſſion de ces amandes une huile qu'on a donnée comme un ſecret contre les maux d'oreilles, tels que la ſurdité, le tintement, les douleurs, &c.

Le noyau contient une huile empyreumatique,

Percefeuïlle, Perfoliata.

a. 1.



a. 1.



a. 1.





Le charp.^{r} fc.

dont sa vertu convient avec celle des amandes ameres. On l'emploie en épithême, & on en met sur des frontaux, qu'on applique pour appaiser les douleurs de tête, & procurer un doux sommeil.

La gomme, qui découle de l'arbre, adoucit l'acrimonie des humeurs : on la recommande contre la toux, la diarrhée, l'ardeur du gosier, l'hæmoptysie. On la regarde encore comme diurétique, & même comme lithontriptique.

PEIGNE de Vénus. *Voyez* Aiguille de Vénus.

PELOTTE de chamois, *ou* Ægagropile. *Voyez* Chevre troisieme espece.

PENSÉE. *Voyez* Violette des trois couleurs.

PERCE-BOSSE. *Voyez* Corneille, plante.

I°. PERCE-FEUILLE annuelle ; vraie Perce-feuille. *Perfoliata vulgatissima sive arvensis*, C. B. Pin. *Perfoliata simpliciter dicta, vulgaris, annua*, J. B. *Bupleurum perfoliatum, rotundifolium, annuum*, Tourn. Inst. rei herb. *Perfoliatum vulgatius, flore luteo, folio umbilicato*, Lobel. Icon. *Perfoliata vera seu genuina, Diaphyllon*, quorumdam. *Bupleurum involucro universali nullo, foliis perfoliatis*, Linn.

Sa racine, qui égale en grosseur le petit doigt, est simple, ligneuse, blanche, un peu fibreuse, d'une saveur douce, peu différente de celle de la raiponce. Il s'en éleve d'un pied, ou d'un pied & demi, une tige unique, ferme, grêle, ronde, sans poil, cannelée, creuse, noueuse, branchue, d'une odeur aromatique qui saisit l'odorat quand on la rompt. Ses feuilles sont alternes, simples, ovales, nerveuses, comme percées & enfilées par la tige & par les branches (ce qui lui a fait donner le nom de *perfoliata* en latin, & *perce-feuille* en françois), d'un verd de mer, d'une saveur âcre. Aux sommets des rameaux, naissent de petites fleurs jaunes en

ombelles, à cinq pétales diſpoſés en roſe, ſoutenus ſur de courts pédicules. Ses graines ſont jointes deux à deux, oblongues, arrondies ſur le dos, cannelées, noirâtres.

Cette plante, qui donne ſa fleur en Juin, en Juillet, & en Août, ſe trouve parmi les bleds, dans les vignes, & dans les terres ſablonneuſes. Elle eſt annuelle, & ſe multiplie de graines.

Elle eſt miſe au nombre des plantes vulnéraires-aſtringentes. On en fait boire la décoction à ceux qui ſont tombés de haut, & qui ont reçu de fortes contuſions : on la prend même en poudre. On en forme des cataplaſmes avec la farine de féves, contre les hernies. Schulze dit que ſes feuilles, cuites dans le vinaigre, ſont un topique éprouvé pour diſſiper les ganglions, ſi on les applique chaudes deſſus.

Ses ſemences poſſedent les mêmes vertus. Elles contiennent une huile graſſe qu'on tire par expreſſion.

II°. Perce-feuille vivace; Oreille de lievre. *Bupleurum; Coſta bovis; Auricula leporis*, off. *Bupleuron folio ſubrotundo, ſive vulgatiſſimum*, C. B. Pin. *Auricula leporis, umbellâ luteâ*, J. B. *Auricula leporis* Monſpelienſium, Gesn. Hiſt. *Bupleurum anguſtifolium*, Tabern. icon. *Iſophyllon*, Cord. Hiſt.

Sa racine, dont la ſaveur eſt âcre, eſt verdâtre, petite, ridée, fibrée. Il s'en éleve d'un pied & demi, ou deux pieds, une tige grêle, cannelée, noueuſe, creuſe, branchue, tantôt verte, tantôt rougeâtre. En général, ſes feuilles ſont ſimples, étroites, longuettes, nerveuſes, alternes. Au ſommet des tiges & des rameaux, naiſſent des fleurs en paraſol, à pluſieurs pétales diſpoſés en roſes; elles ſont jaunes & reſſemblent à celles du fenouil. Ses

graines



Perce — neige.

Narcisso-Leucoium.



graines, semblables à celles du persil, sont oblongues, cannelées, grises, d'une saveur âcre.

Cette plante, qui fleurit en Juillet & en Août; & dont la graine est dans sa maturité en automne, croît en grande quantité le long des haies, parmi les broussailles, sur les hauteurs, & dans les terres argilleuses.

Toute la plante a une saveur âcre un peu amere. Ses feuilles sont vulnéraires, déterſives, deſſiccatives. Ses graines sont apéritives, sudorifiques, diurétiques, sialogogues.

PERCE-MOUSSE. *Voyez* CAPILLAIRE doré, vij. espece.

PERCE-MURAILLE. *Voyez* PARIÉTAIRE.

PERCE NEIGE; Violettes de Février, *ou* de la Chandeleur; Violier bulbeux; Campanes blanches; Baguenaudier d'hiver, *ou* de printemps. *Narcisso-leucoium vulgare*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Leucoium bulbosum vulgare*, C. B. Pin. *Leucoium bulbosum, hexaphyllon, cum unico flore, rariùs bino*, J. B. *Leucoium bulbosum serotinum*, GERARD. *Leucoium bulbosum præcox, majus*, PARK. *Leuconarcissolirion pratense vernum*, Adverſ. LOBEL. *Viola alba bulbosa*, FUCHS. *Viola alba*, THEOPHR.

Sa racine est bulbeuse; la tunique extérieure est brune & garnie de fibres blanchâtres; les tuniques intérieures sont blanches; leur saveur est visqueuse, leur acrimonie est à-peine sensible. Il sort de cette bulbe plusieurs feuilles qui ressemblent à celles du porreau; elles sont larges, vertes, luisantes, & lisses. Sa tige, qui s'éleve de sept à huit pouces, est anguleuse, cannelée, creuse, renfermée dans une espece de fourreau blanc, ainsi que ses feuilles. On n'y voit communément qu'une seule fleur au sommet; quelquefois cependant elle en porte deux, & rarement trois. Cette fleur est composée de

ſix, de ſept, & même de huit pétales, en forme de cloche, blancs, terminés en pointe aiguë, d'une odeur aſſez agréable. Son calyce ſe change en un fruit membraneux, en forme de poire, partagé en trois loges, où ſont contenues des graines arrondies, dures, d'un blanc-jaunâtre.

On trouve cette plante dans les prez, dans les bois épais, dans les buiſſons & les haies; elle donne ſa fleur dès le mois de Février; mais ſa bulbe, qui ſe conſerve en terre, ſert à la multiplier dans les jardins lorſqu'on veut orner les parterres des fleurs du printemps.

Sa racine eſt la ſeule partie de la plante qui ſoit d'uſage en médecine. C'eſt un vomitif aſſez doux, qui peut être d'un bon ſecours pour les gens de la campagne & le peuple. PAUL HERMANN lui attribue une vertu émolliente, digeſtive & réſolutive. L'eau diſtillée de ſes fleurs eſt bonne, dit-on, contre la cataracte, & pour effacer les taches de rouſſeur du viſage. Suivant SCHWENCK, on fait uſage, contre les douleurs de côté, des fleurs de cette plante bouillies dans du vin.

PERCE-PIERRE. *Voyez* PASSE-PIERRE.

PERCHE de riviere. *Perca fluviatilis*, BELON. *Perca fluviatilis major*, ALDROV. *Perca lineis utrinque ſex tranſverſis nigris, pinnis ventralibus rubris*, ARTEDI. *Perca pinnis dorſalibus diſtinctis, ſecunda radiis ſedecim*, LINN.

Ce poiſſon, ſuivant ARTÉDI, eſt long de ſept pouces cinq lignes. Il a le dos élevé au-deſſus de la tête, & un peu aigu; tout le ventre large & plat depuis la tête juſqu'à l'anus; la tête applatie ſur les côtés; les mâchoires à-peu-près de même longueur; mais quand la bouche eſt fermée, la mâchoire ſupérieure paroît un peu plus allongée; l'ouverture de la bouche eſt fort ample : pluſieurs peti-

Perca, Perche.



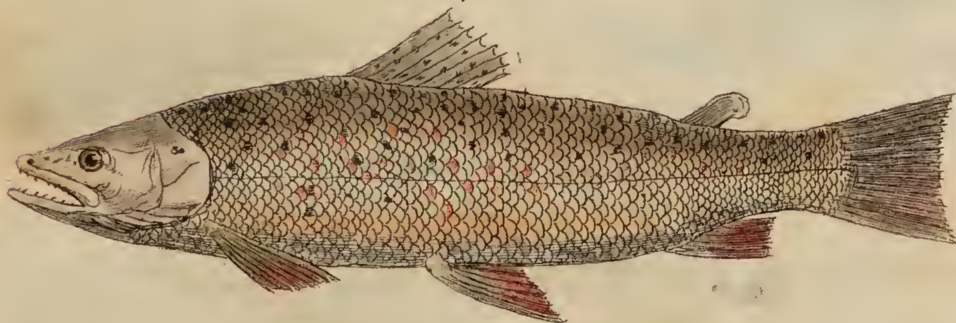
Salmo, Saumon.

Voy. T. 7. p. 83.



Trutta, Truite.

Voy. T. 7. p. 340.



tes dents attachées aux os maxillaires de l'une & de l'autre mâchoire ; trois rangées de dents rudes & petites au palais, dont celle qui en occupe le milieu est la plus petite & triangulaire, au lieu que les deux latérales sont oblongues ; quatre osselets hérissés de petites dents dans le gosier ; sçavoir deux supérieurement plus grands, & deux inférieurement plus petits, & comme joints ensemble : la langue lisse & un peu dégagée inférieurement ; les narines grandes, larges, plus proches des yeux que du bec, percées de chaque côté de deux ouvertures qui laissent une grande distance entr'elles, de maniere que le trou antérieur est recouvert d'une petite valvule ; quatre petits conduits de chaque côté de la tête entre les yeux & le museau, lesquels séparent peut-être une mucosité ; l'iris des yeux d'un jaune foncé, ou mêlée de jaune, d obscur & de noirâtre ; la prunelle ovale & verdâtre ; les couvercles des ouies composées de part & d'autre de deux ou de quatre lames osseuses, & de sept épines un peu larges & courbées, dont la supérieure est la plus grande & qui sont jointes ensemble par une membrane, la lame supérieure étant dentelée tout autour, & l'inférieure finissant en apophyse piquante : il est bon de remarquer que ces lames sont garnies de petites écailles ; les clavicules des deux côtés composées de quatre os, situées au-dessus des nageoires de la poitrine, de façon que le premier & le troisieme de ces os sont un peu dentelés sur leurs bords ; quatre ouies de chaque côté, toutes garnies d une double rangée de tubercules, qui, dans les trois ouies inférieures, sont à peu près égaux, sinon que les extérieures sont un peu plus grandes mais à l'o [illegible] supérieure, qui est aussi la plus grande, les nœuds extérieurs sont plus longs du triple ou du quadruple que les intérieurs, aigus & osseux, placés en haut ;

quant aux nœuds intérieurs de la plus petite des ouies, à-peine se voient-ils. La poitrine est couverte de petites écailles. Les lignes transversales & noirâtres des côtés au nombre de six; celle qui est le plus proche de la queue est la plus petite : les écailles de moyenne grandeur, très adhérentes & extrêmement dures, ordinairement blanches au ventre, jaunâtres aux côtés, ailleurs grisâtres & blanchâtres, droites & crenelées antérieurement, toutefois lisses; mais postérieurement & sur les côtés, elles décrivent une espece de demi-cercle, étant armées au bord de petites épines crochues tournées en arriere; ce qui fait qu'on sent les épines rudes en passant la main de derriere en-devant. La perche a deux nageoires au dos, dont la premiere est de quatorze rayons, rarement de quinze, tous piquants, le dernier desquels est le plus petit; la nageoire postérieure du dos est composée de seize rayons, dont le premier est petit & piquant, tous les autres sont plus longs, & un peu branchus au bout. Les nageoires de la poitrine, situées non au bas-ventre, mais aux côtés, sont grisâtres, formées de quatorze rayons, dont les deux premiers & les trois derniers sont petits & simples, tous les autres plus longs & branchus au bout, joints ensemble par une membrane fort foible. Les nageoires du ventre sont d'une couleur très rouge, composées de six rayons, dont le premier est piquant & simple, tous les autres sont fort branchus au bout, & tous robustes à leur naissance; ils ne sçauroient s'élever perpendiculairement. La nageoire de l'anus, qui est d'un rouge-foncé, est composée de douze rayons, dont les deux premiers sont piquants, & tous les autres branchus au bout, les derniers fort petits; le troisieme & le quatrieme sont les plus longs. La queue est un peu fourchue, rougeâtre aux extrémités,



Perdix cinerea, Perdrix grise.

compoſée de dix-ſept rayons longs. Ce poiſſon a dix-neuf côtes de chaque côté, qui s'écartent naturellement des vertebres, qui ſont au nombre de quarante & une.

Ce poiſſon, qui eſt fort commun dans les rivieres & dans les lacs, eſt très vorace; il nage avec beaucoup d'aiſance & de célérité. Les rayons piquants de ſes nageoires lui ſervent de défenſe; elle les dreſſe à l'approche du brochet. Leur piquure eſt dangereuſe & difficile à guérir. La perche ſe nourrit de vers, d'écreviſſes, de poiſſons; elle dévore même ceux de ſon eſpece. Elle jette ſes œufs au printemps & en automne, liés & enfilés enſemble comme ceux de la grenouille.

La perche eſt un bon aliment; elle ſe digere aiſément. Si elle eſt trop vieille, ſa chair eſt dure & coriace.

La ſeule partie de la perche, qui ſoit d'uſage en médecine, eſt un oſſelet de la grandeur d'une lentille, qui ſe trouve dans la tête à l'origine de l'épine du dos. Il eſt blanc, ſtrié, & preſque triangulaire. On dit qu'il eſt abſorbant, apéritif, lithontriptique, diurétique. Pulvériſé ſur le porphyre, on le preſcrit depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule. Il paroît que, ſans beaucoup de fondement, on l'a cru bon contre la pleuréſie.

Cette poudre peut convenir pour blanchir les dents.

PERDRIX griſe ordinaire. *Perdix*, off. *Perdix minor fulva*, Belon. *Perdix minor ſeu cinerea*, Schwenckf. Aviar. ſileſ. *Tetrao macula nuda coccinea ponè oculos, rectricibus ferrugineis*, Linn. Flor. ſuec.

Cet oiſeau, ſuivant Willughby, a quatorze pouces trois lignes de long, depuis le bout du bec juſqu'aux extrémités des doigts; douze pouces

neuf lignes jusqu'au bout de la queue ; & vingt pouces de l'extrémité d'une aîle à l'autre, lorsqu'elles sont déployées. Le bec, qui est brun dans la jeune perdrix, est blanchâtre dans la vieille ; l'iris des yeux jaunâtre ; la poitrine marquée d'une tache rousse semi-circulaire en forme de fer à cheval, laquelle ne se trouve point dans la femelle ; des excroissances rouges au-dessous des yeux ; le menton & les côtés de la tête safranés d'abord, puis d'un bleu-cendré, parsemés de lignes noires transversales jusques vers la ligne sémi-circulaire dont on vient de parler, & au-deslous de la ligne la même couleur dégénere en gris sale ou jaunâtre ; les plus longues plumes latérales à tuyaux blancs, ornées d'une grande tache rousse transversale ; le dessus du corps varié de roux, de cendré & de noir ; vingt-trois grandes plumes à chaque aîle, dont les premieres sont brunes, avec des taches d'un roux ou d'un jaune-blanc, les plumes intérieures à recouvrement, & les plus longues des épaules à tuyaux d'un jaune blanc ; la queue composée de douze pennes, dont les quatre du milieu sont de la couleur du corps, & les sept autres de chaque côté d'une couleur jaunâtre-sale, à pointes cendrées ; les jambes nues au dessous des jointures, nul vestige d'éperon ; les pieds verdâtres, blanchâtres dans un âge plus avancé ; les doigts liés ensemble par une membrane, comme dans les coqs de bruyere.

Elle se nourrit de fourmis & de leurs chrysalides, de grains de toute espece, de feuilles vertes, de vermisseaux. La femelle pond jusqu'à dix-huit œufs. Elle s'éleve peu, & ne vole pas long-temps ; la pesanteur de leur corps, & le peu d'étendue de leurs aîles, s'y opposent ; mais en revanche elles courent très vîte. Elles vont ordinairement de compagnie, excepté au printemps, qui est le temps

où elles s'appareillent; elles ne ſont alors que deux, mâle & femelle. Celle-ci pond ſes œufs dans une foſſette preſqu'à fleur de terre, ſur quelques brins de paille ou d'herbe ſeche mis au hazard. La coque de ces œufs eſt aſſez ferme; leur couleur eſt griſe tirant ſur le jaunâtre.

Tout le monde ſçait que la *chair* de la perdrix eſt très agréable, de bon ſuc, facile à digérer. On en fait des bouillons reſtaurants pour les convaleſcents & les perſonnes épuiſées.

Elle eſt peu d'uſage en médecine, excepté comme aliment médicamenteux. Cependant on dit que le *ſang* & le fiel ſont bons contre les ulceres, les plaies, & la cataracte des yeux. SCHRODER & autres ont avancé qu'on guériſſoit la jauniſſe, en faiſant manger la *moëlle* & le *cerveau* de perdrix. Les *plumes* brûlées peuvent ſervir de fumigations contre les accès épileptiques & vaporeux.

PERLE. *Margarita; Unio* vulgò. *Calculi animalium concharum*, WALL. *Calculus teſtæ concharum*, LINN. Syſt nat. *Voyez* la figure d'AUTALE.

Les perles ſont des corps durs, blancs, argentins, ronds ou arrondis, qui ſe trouvent dans certains coquillages de mer, & quelquefois auſſi dans les coquillages ordinaires de riviere & de lac. On préfere celles qu'on apporte des pays étrangers. Les auteurs, tant anciens que modernes, ne s'accordent point ſur la génération, ni ſur le lieu ſpécial & naturel des perles. On n'eſt pas plus d'accord ſur la matrice, & l'endroit particulier du coquillage où elles ſe forment; & cela, dit M. CARTHEUSER, parceque tantôt on les trouve dans l'intérieur du corps du coquillage, que tantôt elles ſe préſentent dans un ou pluſieurs endroits de ſa ſurface externe, comme il arrive lorſqu'elles en doivent ſortir, tantôt dans l'union tendineuſe des valvules, & d'au-

tres fois enfin dans la partie interne de ces valvules mêmes. Ceux qui s'en tiennent à la derniere opinion, continue le même auteur, different beaucoup des autres, par rapport à la génération des perles, & pensent qu'elles ne proviennent point de l'animal renfermé dans les coquilles, & les regardent seulement comme des productions des valvules ou de la nacre de perles. La derniere hypothese me plaît d'autant mieux, qu'elle me paroît plus conforme à la raison & à l'expérience. En effet, les perles, quant à leur matiere & à leur tissure, ont du rapport avec la nacre de perles; elles paroissent, comme elle, formées de couches intimement collées les unes aux autres; à quoi on peut ajoûter, ce qui est une des plus fortes raisons, que les scrutateurs infatigables de la nature ont très souvent trouvé dans les coquillages ordinaires de mer, dans lesquels les perles se trouvent, non seulement une, mais des pelotons de perles très étroitement adhérentes à chaque valvule du coquillage, de maniere cependant que celles qui sont plus proches de leur maturité, qui sont aussi plus grandes, & saillent davantage, sont plus lâchement attachées au fond du nid, & peuvent conséquemment s'en séparer plus facilement, comme elles s'en séparent, en effet, d'elles mêmes lorsqu'elles sont mûres. C'est aussi la raison pour laquelle les perles mûres tirées de leur matrice, se trouvent ordinairement entre l'animalcule & la valvule. Au reste j'accorderai encore sans peine que les perles se forment quelquefois dans le corps même de l'animal; la nature, en effet, ne se renferme pas dans des bornes si étroites qu'elle ne puisse quelquefois s'en écarter dans la production de certains corps, sur-tout d'un mixte, qui exige moins d'art.

Les perles sont simplement formées de deux élé-

ments; c'eſt-à-dire, d'une ſubſtance glutineuſe, ſemblable à de la colle ordinaire, & d'une terre alkaline ſubtile qui s'y trouve en beaucoup plus grande quantité. En effet, une once de nacre de perles, qui, par ſes principes conſtitutifs, & ſi ſemblables aux perles, qu'elle n'en differe que par la ſeule forme extérieure, & peut-être par un peu moins de dureté, fournit à peine vingt quatre grains de ſubſtance glutineuſe; ce qui en reſte n'eſt qu'une terre pure à laquelle le feu ne peut plus rien faire perdre, mais qui reſte fixe, & bouillonne très promptement lorſqu'on la mêle avec des acides, même les plus foibles; ce qui fait voir manifeſtement pourquoi les liqueurs acides, même les plus foibles, diſſolvent les perles, & pourquoi les perles éteignent beaucoup d'acide; elles ſont en cela préférables aux pierres d'écreviſſes, dont, au rapport de LANGIUS, un demi-ſcrupule ôte l'âcreté de ſoixante gouttes d'eſprit de ſel, au lieu que la même doſe de pierres d'écreviſſes ne peut détruire l'âcreté que de cinquante gouttes.

Par ce qu'on vient de dire, il eſt très facile de juger juſqu'où s'étend la vertu médicinale des perles, & chacun, pour peu qu'il ſoit verſé dans la médecine, pourra juger ſi, outre leur vertu anti-acide, elles peuvent être cardiaques, analeptiques, & même bézoardiques, ſans s'embarraſſer des principes qui les forment, & ſans poſer aucune des conditions qui puiſſent les rendre propres à cet effet. Quant à moi, dit M. CARTHEUSER, perſuadé par la raiſon & l'expérience, je crois que les perles n'ont d'autres propriétés que d'être anti-acides, & que c'eſt de cette ſeule vertu qu'on doit déduire tous les effets que les praticiens leur attribuent dans l'épilepſie des enfants, les oppreſſions & les tranchées. On ne ſçait que trop, en effet, qu'un amas

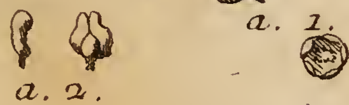
de matieres pituiteuſes & acides arrêtées dans l'eſtomac & les inteſtins, occaſionne très fréquemment des tranchées, l'épilepſie des enfants, & les oppreſſions des adultes. Dès que cette matiere eſt éteinte, les maladies auxquelles elle peut donner lieu, doivent ceſſer ſur-le champ, ou au moins en être plus ou moins calmées & adoucies. Aucun médecin rationnel n'oſera jamais ſoutenir qu'elles puiſſent indifféremment être de quelque ſecours dans les maladies dont nous venons de parler; à plus forte raiſon ſe laiſſera-t-il moins ſéduire & emporter par la foule des empiriques, pour croire que les potions & les émulſions chargées de poudre de perles, ſont des remedes propres à vaincre les oppreſſions qui accompagnent les fievres malignes, & tous les autres ſymptômes dangereux qui ſuivent ordinairement ces fievres, ſi l'on n'y fait en même temps entrer quelques ingrédients actifs.

Les perles, dit M. VOGEL, ſe diſtinguent en orientales & en occidentales; les premieres ſont d'une couleur plus agréable; les ſecondes ſont plus dures. On en trouve auſſi en Suede, en Livonie, en Bohême, en Baviere, en Vogtland, & autres lieux. Quant à la maniere dont elles ſe forment, on peut conſulter EBERHARD, *Abhandſ. von der perle.* Elles poſſedent une vertu abſorbante; mais on a raiſon de douter de leurs qualités analeptiques & bézoardiques. HAMILTON, *Prax. reg. p.* 34 *&* 35, vante l'uſage de la poudre de perles à la doſe d'un ſcrupule, qu'on fait prendre toutes les trois ou quatre heures, contre la diarrhée qui réſiſte aux remedes aſtringents & aux opiats.

PÉROOLE. *Voyez* BLEUET.

I°. PERSICAIRE douce maculée, *ou* tachée; Perſicaire ordinaire. *Perſicaria mitis maculoſa & non maculoſa*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Perſicaria*







Persicaire.

Persicaria mitis.

Le ch. Sc

Perſicaria vulgaris mitis, ſeu maculoſa, PARK. *Perſicaria maculis nigris*, GESN. Hort. *Perſicaria florum ſtaminibus ſenis, ſtylo duplici*, LINN. Hort. cliff. *Perſicaria floribus hexandris digynis*, LINN. Flor. ſuec. *Perſicaria foliis non ſerratis, penè glabris, vaginis foliorum ciliaribus, ſpicis denſioribus*, HALLER Helv.

De ſa racine, qui eſt grêle, oblique, fibrée, ligneuſe, & difficile à rompre, s'élevent d'un pied des tiges rondes, creuſes, rougeâtres, rameuſes, nouées. Ses feuilles, qui ont beaucoup de reſſemblance avec celles du pêcher, ou du ſaule, ont quelquefois dans leur milieu une tache noire. De l'aiſſelle des feuilles ſupérieures, ſortent des fleurs en épi, monopétales, partagées en cinq, ſans calyce, ſoutenues par de longs pédicules, tantôt purpurins, tantôt blanchâtres, ayant cinq étamines. A ces fleurs ſuccedent des graines ovales, applaties, pointues, liſſes, noirâtres.

Cette plante ſe trouve dans les endroits humides, dans les marais, dans les prés, dans les étangs, le long des ruiſſeaux. Elle donne ſa fleur en Juillet & en Août. Sa ſaveur n'eſt point âcre, mais un peu acide, nitreuſe, aſtringente : ſon ſuc teint en rouge le papier bleu.

Elle eſt miſe au nombre des plantes aſtringentes, déterſives & vulnéraires. Sa décoction dans du vin, ſuivant M. TOURNEFORT, dont on ſe ſert en forme d'épithême, arrête la gangrene d'une maniere ſurprenante, & mondifie les ulceres ; elle a la même vertu en injection, ſuivant CRATON, *Epiſt. lib.* iij. *p.* 281. Elle peut auſſi ſe preſcrire intérieurement dans la diarrhée, la dyſſenterie, & lorſqu'il y a ulcere dans les inteſtins. Elle eſt encore ſtimulante, ſtomachique, apéritive ; elle peut convenir auſſi dans le ſcorbut & dans les maladies de la peau.

Boyle, *Utilit. phyſ. exper. p.* 160, & Baglivi, *Opp. p.* 118, ont vanté l'eau diſtillée de perſicaire comme un ſecret pour la guériſon de la pierre; mais ce moyen n'a pas réuſſi à Boerhaave, *Prælect.*

II°. Persicaire âcre, *ou* brûlante; Piment, *ou* Poivre d'eau; Curage. *Perſicaria urens*, ſeu *Hydropiper*, C. B. Pin. Tourn. inſt. rei herb. *Hydropipari*, Dodon. Pempt. *Perſicaria vulgaris acris*, *ſive minor*, Park. *Perſicaria maſcula*, Brunsf. *Perſicaria acris*, *ſpicis longis ſtrigoſioribus*, *vaginis non ciliatis*. Haller, Helv. *Polygonum foliis lanceolatis*, *floribus hexandris ſemi-digynis*, Linn.

Sa racine eſt petite, ſimple, ligneuſe, blanche, fibreuſe. Il s'en éleve d'un pied ou d'un pied & demi, pluſieurs tiges fermes, rondes, liſſes, noueuſes, branchues, tantôt rougeâtres, tantôt d'un verd tirant ſur le jaune. Ses feuilles, qui environnent la tige par des appendices membraneuſes, ſortent des nœuds; elles ſont d'un verd-pâle, ſans tache, ſans poil, portées ſur de courts pédicules, ſemblables aux feuilles de pêcher (en latin *perſica*, d'où l'on a formé le mot *perſicaria*, donné à ce genre de plante). Aux ſommets de la tige & des rameaux, naiſſent en épi des fleurs monopétales, diviſées en cinq parties, ordinairement purpurines, ſans calyce, ayant cinq étamines. A ces fleurs ſuccedent des graines aſſez groſſes, d'une figure triangulaire, luiſantes, noirâtres.

Comme la précédente, elle fleurit en Juillet & en Août. On la trouve dans les lieux humides & marécageux, dans les foſſés où les eaux ont ſéjourné long-temps. Elle eſt annuelle. Sa ſaveur eſt âcre & brûlante; ſon ſuc change vivement en rouge le papier bleu.

Elle eſt très déterſive, vulnéraire, fondante, apéritive, hydragogue. Son infuſion, tempérée

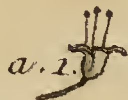


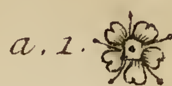
Persicaire acre, ou Curage,
Persicaria Urens.

Le ch. Sc.

Persil.

Petroselinum.





a. 1

avec des raiſins ſecs & de l'oſeille, a été louée contre la jauniſſe & l'hydropiſie; *Commerc. norimb.* 1739, *hebdom.* 18, & ſon eau diſtillée contre la colique néphrétique cauſée par la préſence d'une pierre, en en buvant deux ou trois onces; *ibid.* Elle eſt encore bonne, ſuivant ETTMULER, pour tuer les vers; il ajoûte qu'on s'en eſt ſervi avec ſuccès contre la vérole & la lepre.

Ses feuilles, écraſées & appliquées ſur les parties gouteuſes, en appaiſent les douleurs; la décoction eſt eſtimée contre les ulceres & les tumeurs œdémateuſes; elle détruit les chairs baveuſes des vieux ulceres, les déterge, & en facilite le deſſéchement. Les maréchaux peuvent s'en ſervir avec ſuccès pour les contuſions des chevaux. Cependant cette plante, qui poſſede ces vertus, n'eſt guere employée.

I°. PERSIL commun, *ou* ordinaire; Perſil des jardins, *ou* domeſtique. *Petroſelinum vulgare*, off. *Apium hortenſe*, ſeu *Petroſelinum vulgò*, C. B. Pin. & TOURN. Inſt. rei herb. *Apium hortenſe multis, quod vulgò* Petroſelinum, *palato gratum, planum*, J. B. *Selinon*, ſeu *Apium*, THEOPHR. & DIOSCOR.

Sa racine eſt ſimple, groſſe comme le doigt, quelquefois comme le pouce, longue, blanchâtre, profondément enfoncée en terre, garnie de quelques fibres, bonne à manger. Il s'en éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds des tiges groſſes comme le pouce, rondes, cannelées, nouées, creuſes, branchues. Ses feuilles, compoſées de pluſieurs folioles, ſont découpées, vertes, portées ſur de longs pédicules. Du ſommet des tiges & des rameaux, ſortent des fleurs en ombelle, à cinq pétales pâles, diſpoſés en roſe. Les graines, qui leur ſuccedent, ſont unies deux à deux, menues, cannelées, griſes, arrondies ſur le dos, d'une ſaveur un peu âcre.

Cette plante, qui fleurit en Juin & en Juillet, donne ses graines mûres en Août. On la cultive dans les jardins potagers, à cause de son grand usage dans la cuisine.

On cultive encore dans les jardins deux autres especes.

1°. Le PERSIL frisé. *Apium* vel *Petroselinum crispum*, C. B. Pin. *Apium hortense multis, quod vulgò* Petroselinum *palato gratum, crispum*, J. B. *Apium crispum, Apium multifolium*, TABERN. Icon.

Ses feuilles, frisées & crêpées, le distinguent du précédent; il croît naturellement en Sardaigne, d'où vient la graine qui a été répandue dans les autres contrées de l'Europe.

2°. Le PERSIL d'Angleterre, *ou* gros Persil. *Apium hortense latifolium*, C. B. Pin. *Apium hortense magnum, vulgari hortensi, sive* Petroselino *vocato, sapore idem, sive anglicanum* quibusdam, J. B.

Il s'éleve beaucoup plus haut: ses feuilles sont plus grandes, ses racines vivaces: elles sont bonnes à manger.

Le persil contient beaucoup de sel âcre: une expérience très commune le prouve; si on lave un verre après avoir coupé du persil, pour peu qu'on appuie sur ses parois, il se brise.

C'est à ce sel qu'il doit toutes les vertus médicinales qu'on lui reconnoît.

On emploie comme remede, ses racines, ses feuilles, & sa graine. Sa racine est atténuante, sudorifique, souvent emménagogue & diurétique, si on l'expose un peu à l'air: on la donne en décoction à la dose d'une once sur une pinte d'eau: on pourroit aussi la donner en poudre à deux gros; mais ce dernier usage n'est pas commun. Ses feuilles servent

pées, plus dentelées, d'un verd-clair. Du sommet des branches, sortent des fleurs en ombelles, arrondies, blanchâtres, à cinq pétales disposés en rose. Les graines, qui en prennent la place, sont menues, oblongues, velues, odorantes, d'une saveur âcre, chaude, aromatique.

C'est le vrai *petroselinum* des anciens; il croît en Macédoine entre les pierres & les rochers. On le cultive dans les jardins de l'Europe, où il s'est comme naturalisé : il se plaît dans les terres pierreuses & sablonneuses.

On n'emploie guere que sa semence, qui entre dans la thériaque & dans le mithridate, parcequ'on croit qu'elle possede une vertu alexipharmaque supérieure à la graine de persil ordinaire. Du reste les autres vertus sont les mêmes.

Persil des marais, *ou* sauvage; Encens d'eau. *Thysselinum*, off. *Seseli palustre lactescens*, C. B. Pin. *Seseli palustre lactescens acre, foliis ferulaceis, flore albo, semine lato*, J. B. & Raii, Hist. *Thysselinum palustre*, Tournef. inst. rei herb. *Selinum palustre levissimè lactescens*, Linn. *Selinum leviter lactescens radice unicâ*, Haller, Helvet.

Sa racine est longue, vivace, d'un rouge brun, remplie d'un suc laiteux, d'une odeur agréable, d'une saveur âcre & un peu amere. Sa tige, qui monte à quatre pieds, est cannelée, creuse, branchue. Ses feuilles ressemblent à celles de la férule, remplies, de même que la racine, d'un suc laiteux, d'une saveur âcre, désagréable, amere. Ses graines sont unies deux à deux, ovales, larges, applaties, rayées sur le dos.

Elle donne sa fleur en Juin & en Juillet; sa graine est en maturité vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne. Elle croît dans les lieux humides & marécageux, le long des étangs & des ruisseaux

Tysselinum.

Persil de marais ou Sauvage.











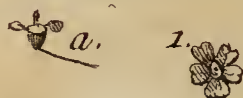


Persil de Marais, ou filipendule aquatique,
Œnanthe major aquatica.



Dessiné par Mr de Garsault. Gravé par Martinet.





Grand Persil de Montagne,

Oreoselinum majus.

ſeaux, dans les foſſés remplis d'eau, & dans les prés.

On ne fait uſage en médecine que de ſa racine, qui eſt du nombre des remedes inciſifs, apéritifs, diurétiques, emménagogues, ſialogogues, odontalgiques. Elle eſt très propre pour lever les obſtructions, dit M. Vogel; & ſuivant M. Kanold, *Commerc. norimb.* 1735, *p.* 35, c'eſt un ſpécifique pour diſſiper l'engorgement des glandes. Le lait dont elle eſt remplie, dit Boerhaave, a la vertu purgative de la ſcammonée, & peut lui être ſubſtitué. Si on mâche cette racine, elle attire une grande quantité de ſalive; ce qui ſoulage dans les douleurs de dents.

Persil de marais, *ou* Filipendule aquatique. *Voyez* Œnanthe. *V.* pour le diſcours Œnanthe.

Persil de montagne: on en diſtingue de deux ſortes dans les boutiques, le *grand* & le *petit.*

(*a*) Grand perſil de montagne, *ou* ſauvage. *Oreoſelinum*, ſive *Apium montanum*, off. *Daucus montanus*, *apii folio major*, C. B. Pin. *Libanotis altera*, quorumdam, *aliis dicta* Cervaria nigra, J. B. *Oreoſelinum apii folio majus*, Tournef. Inſt. rei herb. *Daucus ſecundus ſelinoïdes major*, Park. *Seſeli peloponneſiacum vel peloponnenſe; Radix cervina nigra*, *Ocellus cervi*, *&c.* nonnullorum. *Selinum pinnis ad angulos obtuſos pinnatis*, *pinnulis inciſis*, *non ſerratis*, Linn.

Ainſi que dans le méum, ſes racines ſont multipliées & attachées à une tête chevelue; elles ſont de la groſſeur du petit doigt, noirâtres en-dehors, blanches en-dedans, remplies d'un ſuc mucilagineux, d'une ſaveur réſineuſe, aromatique, agréable. Il s'en éleve de quatre à cinq pieds une tige cannelée. Les feuilles de cette plante ſont grandes, amples, ſemblables à celles du perſil de Macédoine;

mais plus fermes, lisses, crenelées, portées sur de longs pédicules, de couleur bleuâtre, d'une saveur plus douce que la racine. Au sommet des tiges & des rameaux, naissent, sur de grands parasols, de petites fleurs, blanchâtres, à cinq pétales, disposés en rose. Les graines, qui succedent à ces fleurs, sont unies deux à deux, larges, ovales, applaties, rougeâtres.

On trouve cette plante dans les lieux élevés, & dans les terres sablonneuses. Elle donne sa fleur en Juillet & en Août, & même plus tard.

(β) Petit Persil sauvage, *ou* de montagne. *Oreoselinum*, sive *Apium montanum minus*, off. *Apium montanum nigrum*, C. B. Pin. *Oreoselinum*, sive *Veelgutta*, Dodon. Pempt. *Oreoselinum apii folio minus*, Tournef. Inst. rei herb. *Apium montanum* Parisiensium, Park. *Selinum foliis ovato-acutis*, *acutè serratis & incisis*, Linn.

Sa racine est fort grosse, molle, chevelue supérieurement, blanche en-dedans & en-dehors, charnue, vivace, d'une saveur âcre, un peu amere & désagréable, remplie d'un suc laiteux, visqueux, résineux. Il s'en éleve d'un pied & demi & plus une tige de grosseur médiocre, ferme, cannelée, ayant des nœuds de distance en distance, rougeâtre, branchue. Comme dans le persil des jardins, les feuilles de cette plante sont étendues à terre; mais elles sont d'un verd plus noir, & ont plus de fermeté; elles environnent la tige par un pédicule membraneux, de couleur légérement purpurine; elles sont légérement âcres & ameres, un peu aromatiques. Aux sommets de la tige & des rameaux, naissent des fleurs blanches en parasol, assez larges. Il leur succede des graines qui ont plus d'âcreté que les feuilles, applaties, larges, arrondies.

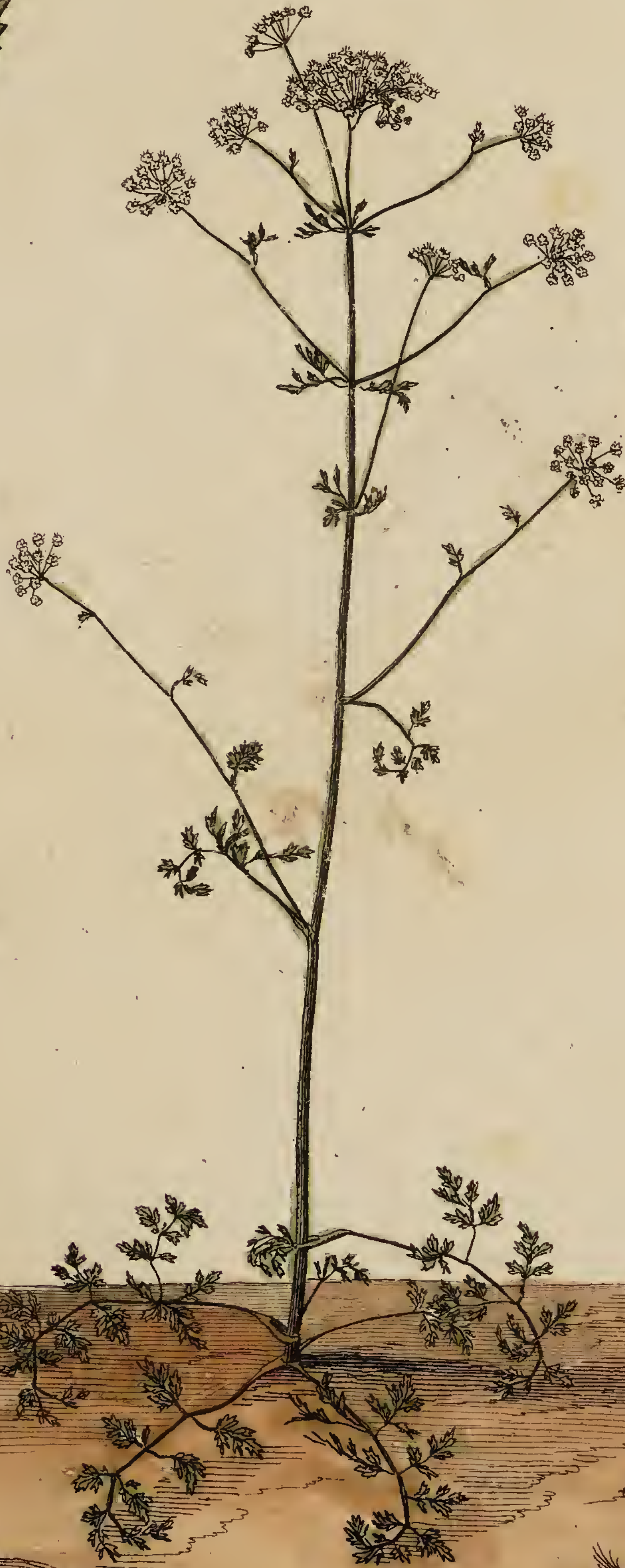
On trouve cette plante sur les lieux élevés, &

Petit Persil de Montagne,

Oreoselinum minus.



a. 1.



Pervenche, Pervinca.







dans des terres ſablonneuſes. Sa fleur paroît en Juillet & en Août, & quelquefois même en Septembre.

Depuis quelque temps, dit M. Vogel, le perſil de montagne eſt devenu d'uſage dans la Saxe ſupérieure, & on en conſerve dans les boutiques. On en preſcrit l'infuſion aqueuſe, qui procure une abondante excrétion d'urine, & qui emporte doucement la mucoſité des poumons & de l'eſtomac. Cette infuſion eſt agréable à boire; elle a une couleur citrine; elle eſt d'une ſaveur & d'une odeur qui font plaiſir. Son extrait aqueux, pris à jeun à la doſe de cinq grains, fait auſſi évacuer la mucoſité des poumons, dit M. Schmiedel, *Diſſ. p.* 41. L'infuſion des feuilles eſt encore bonne dans la gonorrhée.

Sa graine & ſa racine ſont anti-ictériques, hépatiques, ſpléniques, diurétiques, lithontriptiques, emménagogues.

Sa racine, mâchée, eſt ſialogogue, & par-là appaiſe les douleurs de dents en la mâchant. La liqueur laiteuſe qu'on en tire, eſt d'une plus grande efficacité que toutes les autres parties de la plante.

Persil d'âne de Lobel. *Voyez* Cerfeuil muſqué; *tom.* j *p.* 713.

Petit Persil de bouc. *Voyez* Pimprenelle-saxifrage (petite); *ou* l'article des Saxifrages.

I°. PERVENCHE commune à feuilles étroites; Petite Pervenche; Petit Pucelage; Violette des ſorciers. *Pervinca vulgaris*, off. *Clematis daphnoïdes minor, flore cæruleo vel candido*, C. B. Pin. *Clematis daphnoïdes minor, flore cæruleo, purpureo, violaceo & albo, ſimplici ac pleno*, J. B. *Pervinca vulgaris anguſtifolia, flore cæruleo vel albo*, Tournef. Inſt. rei herb. *Vinca pervinca minor*, Ger. *Pervinca, quod ſemper vireat*, Tragi. *Chamædaphne*

altera Diofcoridis, Brunsf. *Pervinca foliis ovato-lanceolatis*, Haller, Helv.

De fa racine, qui eft fibreufe, fortent plufieurs tiges farmenteufes, longues, menues, rondes, noueufes, qui ferpentent à terre, & s'attachent à ce qu'elles rencontrent. Ses feuilles, rangées deux à deux, & oppofées, & foutenues par de courts pédicules, font oblongues, liffes, fermes, d'un verd luifant en-deffus, & plus clair en deffous; d'une faveur aftringente & un peu amere Des nœuds de la tige, fortent des fleurs foutenues fur un affez long pédicule; elles font faites en forme de tuyau évafé, découpé en cinq portions; bleues, blanches ou rouges, fimples ou doubles, inodores. Il fuccede à ces fleurs un fruit à deux filiques, où font contenues des graines oblongues, prefque cylindriques, fillonnées ordinairement d'un côté.

Cette plante qui eft vivace & conferve fa verdure, donne fa fleur au commencement du printemps, ordinairement en Mars & en Avril; fa fleur dure long-temps; mais elle produit rarement fon fruit. Sa multiplication fe fait par fes racines & par fes farments, qui s'enracinent çà & là en terre.

Elle croît dans les bois, le long des chemins; elle eft très commune en Provence, en Languedoc, en Suiffe.

Elle eft plus employée que la feconde efpece, dont il va être parlé; mais d'ailleurs elles ont les mêmes vertus & les mêmes propriétés.

II°. Pervenche (grande); Pervenche à larges feuilles; Grand Pucelage. *Pervinca latifolia*, off. *Clematis daphnoïdes major*, C. B. Pin *Clematis daphnoïdes major, flore cæruleo & albo*, J. B *Pervinca vulgaris latifolia, flore cæruleo vel albo*, Tournef. Inft. rei herb. *Voyez* la figure ci-deffus.

De ſa racine, qui eſt traçante & fibrée, ſortent pluſieurs tiges rampantes, longues, groſſes, rondes, nouées, vertes. Sur de longs pédicules, naiſſent oppoſées deux à deux, le long des tiges, des feuilles larges, polies, d'un beau verd, d'une ſaveur âcre, amere & déſagréable. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent des fleurs d'une ſeule piece, en forme de tuyau évaſé, portées ſur de courts pédicules, bleues, ou blanches, inodores. Ainſi que l'eſpece précédente, elle donne rarement ſon fruit, lequel eſt oblong, compoſé de deux ſiliques, où ſont renfermées pluſieurs graines oblongues, ſillonnées, preſque cylindriques.

Ce qui la diſtingue de la précédente, c'eſt que toutes ſes parties ont plus d'étendue. On la trouve dans les terreins un peu gras, où elle ſe plaît, dans les haies, & le long des chemins. Dans les pays chauds, elle donne des fleurs preſque toute l'année; on en forme des eſpaliers, à cauſe de ſa verdure.

Son ſuc donne une forte couleur rouge au papier bleu.

La pervenche eſt vulnéraire-aſtringente, & fébrifuge. Elle eſt préférable à la bugle, à la ſanicle, à la traînaſſe & à l'ortie. On l'applique en cataplaſme ſur les mammelles des nourrices pour y faire revenir le lait. On en fait des gargariſmes contre l'eſquinancie phlegmo-œdémateuſe; on les prépare avec du lait & quelques figues graſſes; il eſt bon de faire précéder les ſaignées & une ample boiſſon délayante. Les feuilles de pervenche ſimplement écraſées, & inſérées dans le nez, arrêtent l'hémorrhagie de cette partie; elles ſont bonnes encore contre les écrouelles.

La décoction, dans du petit-lait & du vin, eſt

encore recommandée contre les flux de ventre, l'ébranlement des dents, les flueurs blanches.

PESSAIRE. *Pessarium.* Médicament de forme solide, tantôt cylindrique, de la longueur & de la grosseur du doigt, tantôt rond ou ovale, destiné à être inséré dans le vagin.

On faisoit autrefois un fréquent usage du pessaire pour lever les obstructions des organes excrétoires de la matrice, pour les resserrer lorsqu'ils étoient trop humides ou trop relâchés; pour rappeller les regles supprimées; pour déterger & arrêter les flueurs blanches. Il n'est plus employé aujourd'hui que dans la chûte de la matrice, qui incommode fort les femmes, afin de contenir en place ce viscere; car lorsqu'il s'agit de déterger les flueurs blanches, ou d'en tarir la source, il est bien plus à propos d'avoir recours aux injections & aux eaux vulnéraires, de même qu'aux remedes internes dans l'obstruction de la matrice, dans la suppression des regles, lesquels ont plus d'efficacité que les autres secours pour favoriser l'écoulement du sang menstruel, & pour ouvrir les organes excrétoires.

Les anciens préparoient leurs pessaires, ou d'onguents, d'huiles, de sucs de plantes, dont ils imbiboient des étoupes & du coton, & qu'ils enveloppoient de toile de lin, ou d'un morceau d'étoffe de soie, en lui donnant une figure convenable; ou bien de poudres appropriées, mêlées avec du miel cuit, & leur donnoient la forme de suppositoires; ou bien ils emplissoient de poudres, de gommes, ou de plantes pulvérisées, de petits sachets oblongs, ou ronds. Aujourd'hui les pessaires sont faits, ou de cire blanche, à laquelle on donne une figure convenable; ou bien (ce qui est plus ordinaire) d'un morceau de liége taillé circulairement, percé

dans



Petasites.



dans le centre, & dont la surface est exactement enduite de cire blanche fondue, afin qu'on puisse l'étendre, la polir, & la mettre hors d'état de blesser le vagin. Cette espece de pessaire est plus commode qu'aucun autre, parceque la chaleur interne ne le ramollit pas si aisément, & qu'il n'est point altéré par l'humidité, qui abreuve continuellement l'intérieur des parties naturelles, & que d'ailleurs on peut le garder nuit & jour sans opposer aucun obstacle à la conception & à l'écoulement des regles. On doit attacher un fil au pessaire, afin de le retirer plus facilement du vagin.

PET-D'ANE des Parisiens. *Voyez* pour le discours CHARDON à grosse tête.

PÉTASITE; Herbe aux teigneux, *ou* à la teigne; grand Pas-d'âne. *Petasites major & vulgaris*, C. B. *&* TOURNEF. Inst. rei herb. *Petasites vulgaris, rubens, rotundiore folio*, J. B. *Petasites magnus, perperàm Tussilago major* Matthioli; Lugd. hist. *Tussilago scapo imbricato thyrsifero, flosculis omnibus hermaphroditis*, LINN. *Petasites floribus spicatis, flosculis omnibus androgynis*, HALLER, Helv.

Sa racine est brune en dehors, blanche en-dedans, grosse, longue, vivace, traçante & rampante, d'une saveur âcre, aromatique, légérement amere, d'une odeur agréable. Il s'en éleve de dix-huit à vingt pouces des tiges creuses, de la grosseur du doigt, lanugineuses, accompagnées de quelques folioles étroites, pointues. Aux sommets des tiges, naissent par bouquets des fleurs à fleurons purpurins, qui ont la forme de petits godets découpés en quatre ou cinq parties, portés sur un calyce presque cylindrique, découpé vers sa base : à ces fleurs, qui durent peu, succedent des graines aigrettées. Après la chûte des fleurs & des tiges, il croît des feuilles larges, amples, arrondies, légérement den-

telées, portées ſur un pédicule long de quinze à dix-huit pouces, rond, charnu; elles reſſemblent enfin à un large champignon porté ſur ſon pédicule.

Cette plante donne ſa fleur au commencement du printemps, & quelquefois même dès le mois de Février ou de Mars.

IIº. Pétasite à fleur blanche. *Petaſites minor*, C. B. *Petaſites albus*, *anguloſo folio*, J. B. *Petaſites flore albo*, Cam.

Cette eſpece eſt plus petite que la précédente; elle ſe plaît ſur les montagnes humides & ombrageuſes; ſa fleur paroît dans la même ſaiſon. Elle n'eſt pas fort commune.

Sa racine, la ſeule partie employée en médecine, eſt apéritive, hyſtérique, réſolutive, vulnéraire, ſudorifique, alexipharmaque. Elle tue les vers, & eſt fort utile aux aſthmatiques; Buchwald, *p.* 197: appliquée ſur les bubons peſtilentiels, elle les amene à ſuppuration; & en cataplaſme, elle appaiſe la douleur des parties attaquées de goute; Wood, *Epiſt. ad* Rai. On répand avec ſuccès la poudre de cette racine ſur les ulceres ſordides. Pour l'intérieur, elle ſe donne à la doſe de trois gros, dont on fait une infuſion ou une décoction.

PETIT-CHÊNE. *Voyez* Chêne (petit).

PETIT-LAIT. *Voyez* Lait (petit).

PETIT-MUGUET. *Voyez* Caille lait.

PÉTROLE. *Voyez* Huile de pétrole.

Iº. PEUPLIER blanc; Peuplier à larges feuilles; Obeau; Aubel *ou* Obel; Orme blanc des Pariſiens. *Populus alba majoribus foliis*, C. B. Pin. & Tourn. Inſt. rei herb. *Populus alba*, λευκὴ, J. B. *Populus alba latifolia*, Lobel. Icon. *Farfarus antiquorum*, Bellon. *Populus foliis ſubrotundis dentato-angulatis ſubtùs tomentoſis*, Linn.

Sa racine s'enfonce peu profondément en terre,



Noir, nigra.

b. — 1.

b. 4.

b. 3.

a. 4.

a. 3

Son tronc eſt élevé & branchu, revêtu d'une écorce liſſe, unie, blanchâtre; ſon bois blanc, moins dur & plus aiſé à fendre que le peuplier noir. Ses feuilles ſont amples, taillées en angle, profondément découpées, vertes, polies, liſſes en-deſſus, couvertes d'un duvet blanc en-deſſous, portées ſur de longs pédicules. Ses fleurs & ſes fruits, naiſſent ſur des individus ſéparés. Ses châtons (*ou* fleurs) ſont oblongs, cylindriques, écailleux, diſpoſées en épi, dont les étamines, au nombre de huit, ſont fort courtes, & ſurmontées de ſommets quarrés, qui donnent une pouſſiere rougeâtre ou blanchâtre; l'individu qui les porte, eſt le peuplier mâle: on appelle femelle celui qui produit les fruits; ce ſont des capſules oblongues, ou ovales, vertes, membraneuſes, diſpoſées par grappes, renfermant, dans leur maturité, des graines ovales & aigrettées.

Cet arbre, qui s'éleve & croît en peu de temps, ſe plaît dans les lieux humides & le long des ruiſſeaux & des rivieres.

Le peuplier blanc eſt peu uſité en médecine. Ray dit que le ſuc exprimé des feuilles, inſtillé chaud dans l'oreille, appaiſe les douleurs de cette partie. Son écorce, ſuivant Schroder, infuſée à la doſe d'une once dans de l'eau, eſt bonne contre la ſciatique & contre la difficulté d'uriner.

II°. Peuplier noir. *Populus nigra*, off. C. B. Pin. *Populus foliis deltoïdibus, acuminatis, ſerratis* (*lævibus*), Linn. *Voyez* la figure ci-deſſus.

Sa racine s'enfonce plus profondément en terre que celle du précédent. Son tronc eſt grand, gros, droit, revêtu d'une écorce liſſe, blanchâtre; ſon bois eſt dur, ferme, léger, d'un jaune-pâle. Au commencement du printemps, il pouſſe des œilletons ou germes de feuilles, de la groſſeur des ca-

pres, oblongs, pointus, d'un verd-jaunâtre, remplis d'un suc gras, qui s'attache aux doigts en y touchant, d'une odeur assez agréable : on les nomme en françois *yeux de peuplier*, & en latin *oculi*, ou *gemmæ populi nigræ*. En se développant, ils forment des feuilles larges, pointues, légérement crenelées sur les bords, lisses, d'un verd-luisant, & portées sur des pédicules longs & menus. Les fleurs & les fruits naissent sur des individus séparés, & ne different pas de ceux du peuplier blanc.

Le peuplier noir aime aussi les lieux aquatiques, & croît le long des rivieres & des ruisseaux.

On voit paroître ses yeux ou boutons dès le mois d'Avril, & ses fleurs ou châtons en Mai ou en Juin.

Ces yeux ou boutons, qui, comme nous l'avons dit, sont remplis d'un suc visqueux, & très odorants, sont encore véritablement balsamiques. Selon WEISMANN, *A. N. C. vol.* iij. *obs.* 92, ils ont la vertu d'amollir, de consolider, de discuter; ce qui fait que l'essence qu'on en tire avec l'esprit de vin, est fort vantée par plusieurs médecins, & en particulier par TERCHMEYER. *Dissert. de aneur. brach. cur.* 1734, pour la guérison des blessures & des plaies : elle l'est encore pour arrêter les flux de ventre opiniâtres & la dysenterie, en en prenant deux fois le jour, selon M. TOURNEFORT, un demi-gros. Cette même teinture, dit le même WEISMANN, *l. c. p.* 304, est d'un très grand secours dans le scorbut & dans les affections de la poitrine; on la rend plus efficace si, au lieu d'esprit de vin, on emploie l'esprit de sel ammoniac vineux, ou la teinture ammoniacale âcre. En mettant infuser ces yeux de peuplier dans de l'huile d'amandes douces ou de lin, on obtient un baume vulnéraire astringent,

Picus viridis, Pic-verd.





Pica, Pie.

qui eſt également bon intérieurement & extérieurement dans la pleuréſie & dans les autres maladies du poumon; WEISMANN.

Ils ſont la baſe de l'onguent populéum, qui eſt adouciſſant, anodyn, & qui eſt bon contre les hémorrhoïdes; on peut y mêler de l'opium.

Ses feuilles, pilées & appliquées ſur les parties attaquées de goute, en calment les douleurs.

Un écrivain ancien, DIOSCORIDE, & depuis peu un moderne, MONTI, *Commerc. bonon. t.* ij. *p.* j. *p.* 61. ont remarqué que cet arbre répandoit une réſine de couleur d'or, qui froiſſée entre les doigts, exhale une odeur agréable.

PHASÉOLE *ou* PHASIOLE. *Voyez* FÉVE ſeconde eſpece.

PHLEGMA-VITRIOLI. Voyez VITRIOL.

PHLEGME du ſang. *Voyez* HOMME.

PHOSPHORE de KUNKEL. *Voyez* HOMME.

PIC-VERD, *ou* Piverd; Pic-mart, *ou* Pimart; Grimpereau. *Picus martis*, LEMERY. *Picus martius major*, BELLON. *Picus viridis*, GESN. *Picus viridis noſtras*, ALDROV. *Picus viridis, vertice coccineo*, LINN. *Picus arborarius*, ſive *arborum excavator*, quorumdam.

Cet oiſeau, ſuivant WILLOUGHBY, peſe près de ſept onces; il a douze pouces de longueur depuis le bout du bec juſqu'au bout des pieds, & treize pouces & demi juſqu'au bout de la queue. D'une extrémité d'une aîle à l'autre, lorſqu'elles ſont déployées, il a vingt & un pouces & demi. La longueur de ſon bec, depuis la pointe juſqu'aux coins de la bouche, eſt de près de deux pouces; il eſt noir, dur, triangulaire, mouſſe par le bout; les prunelles noires, entourées de deux iris, dont l'intérieure eſt d'un roux-brun, & l'extérieure blanche; la langue très longue quand elle s'étend; la tête couleur de

vermillon, entremêlée de taches noires; les yeux bordés de noir; une autre tache de vermillon à chaque mâchoire inférieurement; la gorge, la poitrine, le ventre, d'une couleur verdâtre-pâle; le dos, le col, & les petites plumes qui recouvrent les aîles, sont verds; le croupion jaune, & presque de couleur de paille; le dessous de la queue rayé de lignes brunes transversales; les pieds d'un blanc-verdâtre; les ongles bruns.

La langue de cet oiseau est d'une structure singuliere; voici comment la décrit M. Méry, *Mém. de l'Acad. Royale des Sc. ann.* 1709, *p.* 85. Elle est faite d'un petit os fort court, revêtu d'un cornet de substance d'écaille; sa figure est pyramidale; il est articulé par sa base avec l'extrémité antérieure de l'os hyoïde. L'os hyoïde est figuré comme un stylet; il a environ deux pouces de longueur, & demi ligne de grosseur; il est articulé par son extrémité postérieure avec deux branches osseuses plus menues que son corps. Chaque branche est composée de deux filets d'os d'inégale longueur, joints ensemble & aboutissant l'un à l'autre. Le filet de devant n'a qu'un pouce & demi de long; celui de derriere, inconnu à M. Borelli, en a cinq ou environ, étant uni à un petit cartilage qui le termine; de sorte que chaque branche est trois fois plus longue que le corps de l'os hyoïde & celui de la langue joints ensemble. Ces branches, qui appartiennent à l'os hyoïde, sont courbées en forme d'arc, dont le milieu occupe les côtés du cou; leurs extrémités antérieures passent sous le bec, & se terminent au corps de l'os hyoïde; leurs extrémités postérieures passent par-dessus la tête, & entrent dans le nez du côté droit; mais il est à remarquer qu'elles n'y sont point articulées, ce qui contribue beaucoup à la sortie de la langue, comme je le ferai voir dans la

ſuite. L'os hyoïde & le filet antérieur de ſes branches, ſont renfermées dans une gaîne formée de la membrane qui tapiſſe le dedans du bec inférieur. L'extrémité de cette gaîne s'unit à l'embouchure du cornet écailleux de la langue. Cette gaîne s'alonge quand la langue ſort hors du bec, & s'accourcit quand elle y rentre. Le cornet écailleux, qui revêt le petit os de la langue, eſt convexe en-deſſus, plat en-deſſous, & cave en-dedans ; il eſt armé de chaque côté de ſix petites pointes très fines, tranſparentes & inflexibles : leur extrémité eſt un peu tournée vers le goſier. Il y a bien de l'apparence que ce cornet, armé de ces petites pointes, eſt l'inſtrument dont le piverd ſe ſert pour enlever ſa proie ; ce qu'il fait avec d'autant plus de facilité, que cet inſtrument eſt toujours empâté d'une matiere gluante, qui eſt verſée dans l'extrémité du bec inférieur par deux canaux excrétoires, qui partent de deux glandes pyramidales ſituées aux côtés internes de cette partie.

Telle eſt la machine que la nature a donnée au pic-verd pour pourvoir à ſa nourriture. Le vol de cet oiſeau eſt lent ; mais quand il ſe voit pourſuivi par l'épervier, ou par l'émérillon, il ſe précipite en criant de toute ſa force. Il ne fait point de nid, il dépoſe ſeulement ſes œufs dans un creux d'arbre, ſur du bois vermoulu. Il pond ordinairement cinq ou ſix œufs, oblongs, preſque tout blancs, de groſſeur médiocre.

Il arrive rarement qu'on en mange la *chair*, parcequ'elle eſt dure, fibreuſe, coriace, au moins dans nos contrées : il n'en eſt pas de même en Italie, où les marchés en ſont fournis l'automne & l'hyver.

On ne s'en ſert guere davantage en médecine, quoiqu'on regarde ſes os deſſéchés & pulvériſés comme diurétiques & lithontriptiques. On dit en-

core qu'appliqué fur les yeux, il eft ophthalmique, & que fon fang, inftillé chaud, a la même vertu.

PIE. On la nomme *Agace* en plufieurs provinces de France. *Pica*, off. *Pica varia caudata*, GESN. *Corvus caudâ cuneiformi*, LINN. *Pica rufticorum vulgaris*, KLEIN. *Pica varia*, *longa cauda infignis*, quorumdam. *V.* la fig. ci.deffus du PIC-VERD.

Cet oifeau, dit WILLOUGHBY, pefe huit ou neuf onces. Son étendue, depuis la pointe du bec jufqu'au bout des pieds, eft de douze pouces & demi, & de dix-huit jufqu'à l'extrémité de la queue. Son bec, qui eft gros, noir, fort, a un pouce & demi de longueur; la mâchoire fupérieure recourbée, pointue, faillante; la langue fourchue, noirâtre; les côtés de la fente du palais hériffés de poils; les narines rondes, couvertes de foies réfléchies; l'iris des yeux couleur de noifette pâle; une tache jaune aux membranes clignotantes; la tête, le col, la gorge, le dos, le croupion & le bas-ventre de couleur noire; le bas du dos près du croupion grisâtre; la poitrine & les côtés blancs, auffi-bien que les plumes qui couvrent la premiere articulation de l'aîle; les aîles petites à proportion de la grandeur du corps; la queue & les grandes plumes des aîles ornées de très belles couleurs mêlées de verd, de pourpre & de bleu, mais feulement aux barbes extérieures; les pieds & les ongles noirs. La pie differe furtout de la corneille par la longueur de fa queue, & par le peu d'étendue de fes aîles.

On n'a pas de peine à l'apprivoifer, & à lui apprendre à parler; elle place au plus haut des arbres fon nid, qu'elle garnit d'épines en-dehors tout autour, & deffus & deffous; elle n'y laiffe qu'une entrée fort étroite.

La pie paffe pour être très lafcive, & d'un tempé-

tament fort chaud ; elle entre en amour dès le mois de Février, & pond cinq, six ou sept œufs pictés de taches, plus pâles & plus petits que ceux du corbeau. Elle défend vigoureusement son nid contre les corneilles qu'elle voit en approcher ; elle les poursuit en criant très fort, jusqu'à ce qu'elles en soient fort éloignées. Quoiqu'elle soit carnassiere au point qu'elle détruise le menu gibier, & qu'elle gobe les œufs des autres oiseaux, & en particulier ceux du merle, dont le nid n'est pas ordinairement bien caché, elle ne laisse pas que de manger du pain & des végétaux : quand elle s'est rassasiée, elle a l'adresse de cacher ce qui lui reste pour la faim à venir : on sçait qu'elle emporte des maisons tout ce qu'elle rencontre, & qu'il faut se méfier d'elle : elle marche en sautant, & remue continuellement la queue.

La pie contient beaucoup d'huile & de sel volatil : on n'en mange guere la *chair*, parcequ'elle est dure & coriace ; mais elle sert à faire des bouillons assez succulents & assez nourrissants. Les gens de la campagne cependant trouvent assez bons les petits dénichés de bonne heure.

On a dit que la pie étoit un bon remede contre l'épilepsie, la manie & l'affection hypochondriaque. On prépare avec la cendre de pie calcinée, qu'on unit avec de l'eau de fenouil, un collyre contre la foiblesse de la vue.

On tient dans les boutiques une eau de pie, qui se trouve décrite dans toutes les pharmacopées, & qu'on prescrit depuis une once jusqu'à deux contre l'épilepsie, la manie, & l'affection hypochondriaque.

PIED *d'*élan. *Voyez* ÉLAN.
de mouton. *Voyez* BREBIS.
de veau. *Voyez* BŒUF.

PIED-DE-CHAT (plante). *Gnaphalium ; Pes cati ; Æluropus ; Hiſpidula*, off. *Elychryſum montanum flore majore purpuraſcente*, TOURN. Inſt. rei herb. *Piloſella major quibuſdam*, aliis *Gnaphalii genus*, J. B. *Gnaphalium montanum flore rotundiore*, C. B. Pin. *Gnaphalium montanum ſuavè rubens*, LOBEL. icon. *Auricula muris*, LONICER. *Lagopiron* Hippocratis, GESN. *V.* la fig. de l'HERBE A COTON, celle du PIED DE-CHAT y eſt repréſentée.

Ses racines, qui rampent en tous ſens, ſont fibreuſes. Ses feuilles, qui reſtent étendues à terre, ſont oblongues, arrondies vers la pointe, d'un verd gai, revêtues par-deſſous d'un duvet blanchâtre. Il ſort d'entre ces feuilles des tiges qui ont ſept à huit pouces de long ; elles ſont blanchâtres, garnies de feuilles longues & étroites ; elles portent en leur ſommet des fleurs à fleurons, leſquelles ſont partagées en maniere d'étoile, & contenues dans un calyce à écailles ; leur embryon devient une ſemence aigretée.

On connoît deux eſpeces de pied-de-chat ; dans l'une la fleur eſt petite, les écailles du calyce étroites ; dans l'autre, la fleur eſt plus grande, & les écailles plus larges. Elles varient encore par leur couleur, qui eſt tantôt blanche, & tantôt purpurine. On les trouve ſur les lieux élevés, & aux environs de Paris.

Cette plante donne un ſuc gluant & viſqueux, d'où l'on tire par l'analyſe un ſel eſſentiel vitriolique ammoniacal, & beaucoup de ſoufre.

Ses fleurs ſont rafraîchiſſantes, incraſſantes, & aſtringentes. Elles ſont employées dans les affections de la poitrine ; elles adouciſſent l'acrimonie des humeurs, calment la toux, facilitent l'expectoration, levent les engorgements du poumon, déter-

gent

Pied de Lion,

Alchimilla.



gent & consolident les ulceres de ce viscere.

Elles se prescrivent en infusion, ou en décoction. On tenoit autrefois dans les boutiques un syrop & une conserve qui ont les mêmes vertus. L'eau où elles ont infusé est ordonnée par quelques médecins dans les dysenteries & les dévoiements ; elle appaise l'éréthisme des intestins, par le mucilage doux qu'elle lui communique.

PIED-DE COQ à racine ronde. *Voyez* RENONCULE bulbeuse.

PIED-DE-CORBIN. *V.* aussi RENONCULE bulbeuse.

PIED DE-CORNEILLE de RUEL. *Voyez* CRESSON sauvage, n°. ij.

PIED-DE-GRIFFON. *Voyez* ELLÉBORE noire, cinquieme espece.

PIED-DE-LIEVRE. *Voyez* TREFFLE.

PIED-DE-LION ; Alchimille. *Alchimilla*, seu *Pes leonis*, off. *Alchimilla vulgaris*, C. B. Pin. *Pes leonis*, sive *Alchimilla*, J. B. *Leontopodium*, BRUNSF. *Stellaria* Matthioli, Lugd. 1281. *Stella herba* Italis, GESNER. Hist. *Alchimilla foliis lobatis*, LINN. *Alchimilla folio integro stellato polygonio*, HALLER. Helvet.

Sa racine, qui se porte obliquement en terre, est grosse comme le petit doigt, noirâtre, fibreuse. Il s'en éleve beaucoup de pédicules longs de cinq à six pouces, velus, qui soutiennent une feuille assez semblable à celle de la mauve, mais plus dure, ondée, anguleuse, nerveuse, crenelée tout autour. Il sort, à la hauteur de huit à neuf pouces, d'entre ces feuilles, quelques tiges grêles, velues cylindriques, branchues, garnies de folioles ; leurs sommets portent un bouquet de fleurs sans pétales, à plusieurs étamines, & à sommets jaunâtres, lesquelles sont renfermées dans un calyce en forme d'entonnoir, d'une seule piece, divisée en plu-

ſieurs parties : ce calyce devient une capſule qui contient une ou deux ſemences arrondies, jaunâtres, brillantes.

On trouve cette plante ſur les Alpes, ſur les Pyrénées & ſur les montagnes de Provence, dans les prés, & dans les endroits humides.

Quoique peu uſitées en médecine, ſes feuilles, tant intérieurement qu'extérieurement, paſſent pour vulnéraires. Elles arrêtent le flux exceſſif des regles, & les flueurs blanches. SCHULZIUS, cité par M. VOGEL, avertit qu'à l'intérieur il faut ordonner cette plante avec précaution, de peur que ſous le faux eſpoir de conſolider les ulceres, elle n'augmente les accès de la fievre hectique. Elle eſt encore vantée contre les hernies, & pour réſoudre les ſtagnations du ſang. On peut auſſi la preſcrire dans le crachement & le piſſement de ſang, dans le diabetes, & dans la dyſentérie.

Il y a des filles, dit FRÉDERIC HOFFMANN, qui préparent avec la décoction des feuilles de pied de lion, un demi-bain, pour maſquer la perte de leur virginité; elles trempent auſſi dans cette décoction des linges qu'elles appliquent ſur les mammelles pour les rendre fermes.

PIED-DE-LOUP. *Voyez* MOUSSE terreſtre, n°. j.

PIED-D'OISEAU, *ou* GRIFFE D'OISEAU; Ornithopode. *Pes avis*, ſeu *Ornithopodium*, off. *Ornithopodium majus*, C. B. Pin. *Ornithopodium flore flaveſcente*, J. B. *Ornithopodium tuberoſum*, Dalecampii, Lugd. Hiſt. *Polygala*, GESN. *Ornithopus*, LINN.

Sa racine eſt ſimple, petite, blanche, fibreuſe, chevelue. Il en ſort de petites tiges menues, foibles, branchues, preſque couchées à terre, longues de ſept à huit pouces, rondes, velues. Ses feuilles ſont fort petites, & oppoſées. Ses fleurs

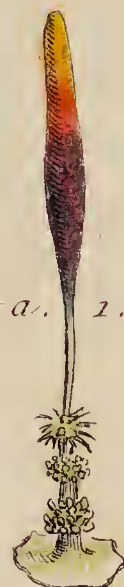
Ornythopodium. Pied d'Oiseau,



dessiné par Mr. de Garsault

Gravé par Martinet

Arum.
Pied de Veau.







ſont auſſi d'une extrême petiteſſe, légumineuſes; elles naiſſent aux ſommets des rameaux, portées ſur de courts pédicules, d'un jaune blanc ou purpurin, ſoutenues par un calyce en forme de cornet à dentelures. Ces fleurs deviennent des ſiliques applaties, recourbées en demi-arc, attachées deux où trois enſemble, arrangées comme les griffes d'un oiſeau; ce qui a fait donner à la plante le nom qu'elle porte : leurs ſemences, qui ſont menues, arrondies, ſont aſſez ſemblables à celles du navet.

Elle donne ſa fleur en été. Elle ſe trouve dans les champs enſemencés, dans les endroits ſecs & incultes, le long des chemins, dans les ſables, ſur les collines.

Le pied-d'oiſeau, auquel on a reconnu une vertu apéritive & diurétique, eſt employé dans les maladies des reins & de la veſſie : on en preſcrit la décoction dans l'eau commune; ou bien après l'avoir réduit en poudre, on en fait prendre un gros dans un verre de vin blanc le matin à jeun, & l'on en continue l'uſage pendant quelques ſemaines. Après l'avoir pilé, on l'applique en forme de cataplaſme dans les hernies.

Pied-de-pigeon. *Voyez* Bec-de-grue., n°. j.

Pied-de-poule. *Voyez* Chien-dent-pied-de-poule.

Pied-de-sauterelle. On a donné ce nom à la Campanule-raiponce. *Voyez* Raiponce.

Pied-de veau. On ſe ſert principalement en médecine de deux eſpeces; ſçavoir,

1°. Pied de veau ſans tache. *Arum vulgare non maculatum*, off. & C. B. *Arum*, Tabern. Icon.

Sa racine eſt tubéreuſe, charnue, groſſe comme le pouce, arrondie, informe, garnie de fibres, blanche, & donnant un ſuc laiteux. Les feuilles qu'elle pouſſe ont neuf pouces de longueur, une

figure presque triangulaire ; elles sont luisantes, veinées. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, est cylindrique, cannelée ; elle soutient une fleur membraneuse d'une seule piece, irréguliere, qui semble représenter une oreille d'âne, ou de lievre, d'un blanc-verdâtre ; au milieu est placé un pistil d'un jaune pâle, à la naissance duquel sont rassemblées plusieurs petites baies, qui forment une tête oblongue. Ces baies sont sphériques, purpurines, molles, succulentes ; elles contiennent une ou deux petites semences duriuscules & arrondies.

2°. Pied de veau marqué de taches. *Arum maculatum vulgare*, off. *Arum maculatum vulgare maculis candidis vel nigris*, C. B.

La différence qu'il y a entre cette espece & la précédente, ne consiste que dans les taches blanches ou noires répandues sur ses feuilles.

Le pied-de-veau se trouve dans les haies, le long des chemins, dans les forêts.

Ses feuilles sont rarement employées ; mais sa racine est un très grand remede. Récente, elle est caustique ; seche, c'est un excellent fondant. On peut en faire entrer douze ou quinze grains dans les opiats apéritifs : on le donne même seul dans le besoin. Il produit de très bons effets dans l'hydropisie, la leucophlegmatie ; mais en le prescrivant, il faut prendre garde s'il n'y a point d'éréthisme.

La racine de pied-de-veau, dit M. Vogel, contient un suc visqueux, âcre & brûlant, qui picotte tellement la langue, qu'il y excite quelquefois de petites vessies ; après la dessiccation, elle devient beaucoup plus douce & farineuse. Ses puissantes vertus, résolutive & apéritive, la rendent plus utile que tout autre remede contre les crudités de l'estomac, pour aider la digestion, contre l'asthme, les

fievres intermittentes ; les obſtructions des viſceres, & la cachexie. On répand ſa poudre avec avantage ſur les ulceres. La racine récente, priſe intérieurement, purge les cachectiques, dit CONSTANTIN. Le ſuc de ſa racine, porté dans le nez avec une tente faite exprès, dit RIVIERE, en conſume le polype. CÉSALPIN a fait uſage de cette racine ſeche, en guiſe de ſavon, non ſeulement comme coſmétique, mais encore pour blanchir le linge. On en donne la poudre intérieurement depuis un ſcrupule juſqu'à un demi-gros.

Les feuilles, pilées & appliquées ſur les ulceres des hommes & des animaux, les détergent en peu de temps.

PIERRES. On en diſtingue de deux ſortes ; ſçavoir de communes & de précieuſes. Les précieuſes ſont encore diviſées en opaques & tranſparentes. Les anciens en faiſoient beaucoup d'uſage ; mais comme elles ne paſſent point dans le ſang, on s'en ſert très peu à préſent : elles entrent cependant encore dans quelques compoſitions, comme la thériaque, la confection d'hyacinthe ; mais peut-être y ſont-elles plus nuiſibles qu'utiles.

Il y a un grand nombre de pierres communes, que chacun diviſe à ſa façon ; il y en a de fuſibles & de non fuſibles ; parceque, comme les terres, il y en a de vitrifiables, & de réfractaires ou non vitrifiables. Les réfractaires contiennent dans leurs ſubſtances des coquillages ; & M. DE JUSSIEU croit que ce n'eſt autre choſe que des coquillages amoncelés & pétrifiés ; ainſi ces ſortes de pierres tirent leur principe du regne animal. Parmi les pierres communes, il y en a qui n'ont nul uſage en médecine, auſſi n'en dirons-nous rien ; nous parlerons ſeulement de celles qui ont quelque vertu, ou qui ont paſſé pour en avoir.

Nous ne ſuivrons point l'ordre des naturaliſtes ; nous en ferons trois diviſions ; 1°. *des pierres minérales ; 2°. des pierres animales, ou qui ſe trouvent dans le corps des animaux* ; 3°. *des pierres factices.*

I. *Pierres minérales.*

(α) PIERRE D'AIGLE. *Aëtites, aquilæ lapis*, off. *Aëtites*, ſeu *aquilinus lapis*, WORM. *Aëtites*, SCHROD. *Aëtites ochreo-ferreus*, WODW. *Lithotomi cavitate latente donati*, WALL. Miner. *Aëtites embryone lapillulofo libero*, LINN.

Elle eſt, ou paroît compoſée de couches pierreuſes, creuſe en-dedans, & renfermant dans cette cavité une autre pierre nommé *callimus*, ou de l'argile, ou du ſable. La pierre d'aigle eſt ordinairement ovale ; ſa couleur eſt blanche-cendrée, brune ou noirâtre ; ſa ſurface rude & raboteuſe.

Cette pierre a pris ſon nom du mot grec ἀετὸς, *aigle*, parcequ'on en trouve, dit-on, dans le nid des aigles ; mais on en voit en différents lieux, dans les rivieres, ſur les montagnes. Ceux qui lui ont attribué des vertus qu'elle n'a pas, préferent celle qu'on apporte d'Orient.

Nous ne rapporterons pas toutes ces propriétés chimériques, qu'elle ne doit qu'à l'ignorance, & qui ſe ſont évanouies dans un ſiecle plus éclairé. Elle poſſede en commun, avec les terres ſigillées, quelque vertu contre les poiſons & les maladies contagieuſes.

(β) PIERRE D'AIMANT. *Voyez* AIMANT.

(γ) ALBATRE. *Alabaſtrum*, & *Alabaſtrites*, off. *Gypſum particulis minimis punctulis nitens, polituram admittens*, WALL. Miner.

C'eſt une eſpece de marbre qui n'eſt pas dans un état de coction parfaite ; auſſi n'eſt-il pas auſſi dur,

On lit dans DIOSCORIDE, qu'étant calciné & appliqué avec de la poix ou de la résine, il amollit & résout les tumeurs squirrheuses, calme les vives douleurs de l'estomac, & raffermit les dents & les gencives.

L'albâtre est recommandé, dit M. VOGEL, pour arrêter les flux de ventre, & contre le scorbut.

(δ) AMÉTHYSTE. *Amethystus.* Pierre précieuse, violette, couleur qui vient du mêlange du rouge & du bleu; elle est dure, transparente, luisante.

On la trouve dans les Indes orientales & occidentales, dans l'Arabie, l'Arménie, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne.

Les anciens en faisoient grand cas, & la portoient sur eux pour empêcher l'ivresse, pour rendre le sommeil plus léger, & pour résister aux poisons: ces vertus sont imaginaires; aussi l'a-t'on entiérement abandonnée aux lapidaires.

(ε) AMIANTE. *Voyez* ALUN.

(ζ) PIERRE D'ARMÉNIE. *Lapis armenus*; off. *Azutum, sive cæruleum fossile*, MERR. Pin. *Lazuli lapis pallidè cæruleus, punctulis albis*, WALL. Min.

Elle est opaque, marquetée de taches vertes, bleues, brunes, parsemée de petits points d'or, comme la pierre d'azur, de laquelle elle est différente en ce qu'elle est plus friable. Au reste elle se trouve dans les Indes orientales & occidentales, en Allemagne, en Italie, dans les mines d'or, d'argent & de cuivre.

Elle excite le vomissement, mais avec de grands efforts, de même que les poisons, dit M. VOGEL. C'étoit dans la vue de le procurer qu'on la donnoit autrefois, jusqu'au poids d'un demi-gros, dans les maladies graves, telles que l'hydropisie, la manie, l'apoplexie, & les affections soporeuses. Mais

M. Geoffroy veut que la dose ne soit que depuis six grains jusqu'à un scrupule. Son usage est aujourd'hui très rare en médecine.

(*n*) Pierre d'azur. Κυανὸς λίθος, Græcorum. *Cæruleus lapis*, Matth. *Lapis cyanus sive lazuli*, Aldrov. *Cæruleum nativum*, Schw. *Lazuli lapis obscurè cæruleus, punctulis pyritaceis*, Wall. Min.

C'est une pierre dure, dit M. Geoffroy, de la couleur des fleurs bleues du bluet, ornées de petites veines ou de points d'or ou d'argent.

On en distingue de deux sortes; l'une peut supporter la violence du feu: on l'apporte de l'Asie & de l'Afrique; elle se nomme *orientale*. L'autre ne peut supporter la violence du feu; & c'est celle que l'on trouve dans quelques endroits de l'Allemagne & de l'Italie: elle est plus molle que celle d'Orient. L'une & l'autre se tirent des mines d'or, d'argent & de cuivre.

Elle purge fortement par haut & par bas; ce qui l'a fait recommander contre la mélancholie, la fievre quarte, l'apoplexie, l'épilepsie. Elle entre dans la composition de la confection alkermès; plusieurs artistes cependant l'en ont bannie depuis longtemps. La dose de la pierre d'azur, selon Schroder, est d'un gros, réduite en poudre très fine.

(*o*) Pierre calaminaire. *Lapis calaminaris*, off. *Zincum terrestre*, Linn. *Zinci minera terrea, colore flavescente aut fusco*, Wall. Min.

Espece de minéral qui contient du fer, du zinc, & même d'autres substances. Sa couleur est jaune ou rougeâtre. On la nomme encore *cadmie naturelle*, ou *cadmie fossile*, & *calamine*.

Elle est pesante, dure, cependant friable; elle est, ou cuivreuse, ou ferrugineuse. En Allemagne on en trouve une grise; elle abonde dans le duché de Mecklenbourg, en Pologne, en Hongrie, dans la

Siléſie. La nôtre eſt jaunâtre, & ſe trouve dans le Berri, l'Anjou, aux environs de Saumur. Chaque pays ſe ſert de ſa pierre calaminaire; elle eſt d'uſage dans les arts, pour travailler du cuivre, & en faire du laiton.

Elle eſt quelquefois employée en médecine pour guérir & ſécher les ulceres humides & les excoriations qui ſurviennent aux enfants. On la met en uſage réduite en pouſſiere très fine, & elle ſe mêle avec des onguents. Elle entre dans pluſieurs préparations pharmaceutiques. Elle eſt un peu cauſtique, & peut être propre à conſumer les chairs baveuſes des ulceres ſordides.

(ι) PIERRE À CHAUX. *Voy.* CHAUX.

(κ) PIERRE DE CUIVRE. *Voyez* CUIVRE.

(λ) PIERRE D'ÉPONGE. *Voy.* ÉPONGE.

(μ) PIERRE HÉMATITE. *Λίθος αἱματίτης*, Græcorum. *Lapis hæmatites*, off. *Scedenegi* & *Sadenegi*, Arabum. *Ferrum mineraliſatum, minera figurata rubra aut tritura rubente*, WALL. Min. *Ferrum intractabile, fibris centralibus rubris*, LINN.

Cette ſubſtance eſt peſante, ferrugineuſe, égale à l'extérieur, & fibreuſe à l'intérieur: on l'appelle *lapis hæmatites*, *λίθος αἱματίτης*, de ce qu'elle eſt rouge comme le ſang, qu'elle donne cette teinture à l'eau; qu'étant frottée ſur une pierre à aiguiſer, on voit comme du ſang: quelques uns diſent que c'eſt auſſi de ce qu'elle arrête le ſang. Autrefois on la diſtinguoit, & ſuivant le pays, & ſuivant la forme de la pierre. PLINE, ſuivant le pays, en faiſoit de quatre à cinq eſpeces; aujourd'hui cette diſtinction n'eſt plus d'uſage. Suivant la forme, on en fait ſeulement de trois eſpeces; la premiere eſt celle dont la ſurface reſſemble aux circonvolutions des inteſtins, ou du cerveau; la ſeconde, dont la

ſurface eſt en pointe ; & la troiſieme, en grappes comme du raiſin.

On tire la premiere eſpece d'Allemagne, d'Italie & d'Eſpagne ; l'Allemagne en fournit plus, & on préfere celle d'Eſpagne. Il faut choiſir la pierre hématite dure, peſante, caſſante, pure, ſans mêlange, & d'une couleur égale. On la diſtingue de la ſanguine, en ce que la ſanguine a un rouge plus délayé, & qu'elle eſt plus molle.

La pierre hématite n'eſt qu'une mine de fer : on la trouve ſeule dans ſa mine ; les terres qui l'environnent ſont rougeâtres ; il y a ſouvent quelques cailloux de même couleur : on en trouve auſſi dans les mines de fer, même d'aimant ; & l'on a remarqué que cette pierre a beaucoup d'affinité avec ce dernier. Ce qui prouve que la pierre hématite eſt une mine de fer, c'eſt qu'en Bohême il y en a une mine dont on tire du fer parfaitement bon. La pierre hématite ſe diſſout par tous les acides, ainſi que le fer : on en fait le vitriol de mars en la combinant avec l'acide vitriolique ; en la mettant au miroir ardent avec de la poudre de charbon, on la réduit en fer : en un mot, on en peut tirer toutes les préparations qui ſe tirent du fer ; donc c'eſt une véritable mine de fer.

Avant que d'employer la pierre hématite, on la porphyriſe ; on la lave bien à pluſieurs eaux, puis on en fait des *trochiſques* : de tous temps on s'en eſt ſervi : Galien l'a employée ; Dioscoride l'a recommandée dans les maladies des yeux. Elle eſt tonique, ſtimulante, aſtringente ; ainſi convient-elle dans toutes les excrétions augmentées, comme perte de ſang, crachements, vomiſſements de ſang, les dévoiements qui ne ſont point accompagnées de dyſenterie, les flueurs blanches, les vieilles go-

morrhées, la cachexie, l'hydropisie, les obstructions du bas-ventre, & pour rappeller les regles; car étant tonique & stimulante, la méchanique nous fait facilement appercevoir qu'elle produira tous ces effets; elle convient dans les foiblesses d'estomac, pour rétablir les digestions; & c'est spécialement sur les premieres voies que son effet est marqué; car je crois qu'elle ne passe dans le sang que sous une forme saline, c'est-à-dire, quand elle trouve quelqu'acide dans les premieres voies, & qu'en se combinant avec eux, il se forme un véritable vitriol : je la préfere au crocus de mars. La dose est depuis douze grains jusqu'à un scrupule.

Il y a une fameuse préparation de la pierre hématite, je veux dire, les *fleurs de pierre hématite* : voici le procédé. On prend deux parties de pierre hématite porphyrisée, & une partie de sel ammoniac; on les mêle ensemble, on les met dans un vaisseau convenable : on donne d'abord un feu très doux; il monte dans le récipient un esprit volatil ammoniac urineux, qui participe très peu du fer, puis il se sublime des fleurs jaunes d'abord, & à la fin fort rouges.

Les chymistes ont beaucoup exalté l'*esprit volatil ammoniac urineux*, qui monte le premier; mais c'est à tort qu'ils l'ont distingué de l'esprit volatil ammoniac : il lui est parfaitement semblable, & il en a toutes les propriétés.

Les *fleurs de pierre hématite* participent un peu du sel ammoniac; mais en les lavant, comme elles ne sont point dissolubles dans l'eau, le sel ammoniac s'y dissout, & on les en prive entiérement : après la lotion, ces fleurs sont absolument semblables aux fleurs de mars : leur dose est de dix, quinze, vingt grains.

Dans cette opération, le sel ammoniac s'est dé-

composé, & le sel marin qui entroit dans sa formation est resté avec le résidu au fond du vaisseau dont on s'est servi; ainsi en mettant ce résidu dans une retorte, il monte un acide qui est parfaitement semblable à l'acide marin, & qui en a toutes les propriétés. Après cette derniere distillation, prenez ce qui vous restera, exposez-le à l'air humide, une partie y tombera en *deliquium* : on appelle cette liqueur *esprit styptique de pierre hématite*; mais ce n'est qu'un pur vitriol de mars tombé en dissolution; comme tout ne tombe pas en *deliquium*, calcinez ce qui n'y sera point tombé, & vous aurez un véritable crocus de mars.

La *teinture apéritive de pierre hématite* se prépare ainsi : on prend des fleurs rouges de pierre hématite, on verse dessus de l'esprit de vin jusqu'à ce ce qu'il surpasse de quatre à cinq doigts; le tout doit être dans un matras à long col : on met en digestion. Cette teinture est parfaitement semblable à la teinture de Ludovic; elle convient dans les mêmes cas, les mêmes maladies, & à même dose.

En un mot, pour ne point nous arrêter davantage sur la pierre hématite, on en peut faire toutes les préparations qu'on fait avec le fer; elles sont absolument semblables. La pierre hématite est astringente; on la peut combiner avec le bol, le sang de dragon, le blanc d'œuf, & autres drogues, pour l'appliquer sur des plaies saignantes, ou résoudre des contusions.

A ce qui vient d'être dit, ajoûtons ce qui se lit à son sujet dans la *Mat. méd.* de M. Vogel. Ses vertus sont de dessécher & de resserrer, tant intérieurement qu'extérieurement. Elle est utile surtout pour arrêter les hémorrhagies; mais il ne faut la donner qu'avec prudence & à petite dose. On s'en sert extérieurement après l'avoir préparé

parée, pour les ulceres sanieux, & pour les fissures des levres : le peuple croit que, tenu dans la main, elle a la propriété d'arrêter l'hémorrhagie du nez.

(*ν*) PIERRE D'HÉRACLÉE ; c'est la PIERRE D'AIMANT. *Voyez* ce mot.

(*ξ*) PIERRE D'HIBERNIE, *ou* Ardoise d'Irlande. *Lapis hibernicus*, off. MERR. Pin. *Lapis fissilis hibernicus*, CHARLT. Foss. *Tegula hibernica*, FULLER, Pharm. *Ardesia hibernica* ; *Tegula hibernica*. Ind. med.

Pierre fossile de couleur noire-bleuâtre, & d'un goût terreux, qu'on trouve dans certaines mines d'Angleterre & d'Irlande.

On l'emploie souvent, dit DALE, dans les contusions, à cause de la vertu qu'elle a de résoudre le sang. Quelques-uns l'estiment efficace dans les fievres quartes ; mais elle est d'un usage admirable dans les hémorrhagies, dans les flux de la matrice, & dans le crachement de sang.

(*ο*) JASPE. *Jaspis*, off. *Jaspis unicolor rubescens*, WALL. Min.

Pierre opaque, verte, & quelquefois de couleur de sang, que l'on trouve dans les Indes orientales. Elle a, dit DALE, les mêmes vertus que la cornaline. BOET. A BOODT, *lib.* ij. *c.* 102, l'a vantée beaucoup, & dit avoir reconnu, & d'après sa propre expérience, & d'après celle des autres, que portée au cou, elle arrête les hémorrhagies de la matrice. Mais il y a long-temps qu'on ne croit plus à la vertu de ces sortes d'amulettes.

(*ϖ*) PIERRE DE JUDÉE. *Lapis judaïcus*, off. *Spinos echini*, WOODW. *Echinorum clavilæ lapideæ*, WALL. Min. *Helmintolithus zoophyti*, LINN.

Elle est oblongue, arrondie, de la figure d'une olive, rayée de lignes également distantes, & placées dans toute sa longueur depuis la racine jusqu'au

sommet. Elle est d'un blanc-cendré, luisante intérieurement, & se partage obliquement en petites lames ou feuillets.

L'expérience a bien appris qu'elle possédoit une vertu diurétique; mais c'est à tort qu'on l'a regardée comme lithontriptique. On la donne en poudre jusqu'à demi-gros.

(ρ) PIERRE LUMINEUSE, *ou* Phosphore de Bologne. *Lapis bononiensis; Phosphorus bononiensis; Spongia solis; Lapis lucidus*, MONT. Exot. *Lapis bononiensis*, DE LAET. *Lapis illuminabilis*, ALDROV. *Phosphorus Kircheri*, quibusdam; *Fosforo*, o *Pietra lucida di Bologna*, BOC. Obs. nat.

C'est, dit le docteur JAMES, une petite pierre grise, molle, luisante, fibreuse, sulfureuse, à-peu-près de la grosseur d'une noisette, qui contient au-dedans d'elle-même une espece de crystal ou de talc vitré, qu'on trouve aux environs de Bologne en Italie, & dont on fait, en la préparant convenablement, une sorte de phosphore.

On la trouve en différents endroits de cette contrée, sur-tout dans la riviere qui coule au pied du mont Palerme, d'où un chymiste, nommé VINCENZO CASCIARLO, en ayant apporté quelques-unes chez lui, dans l'espérance d'en tirer, par le feu, de l'or, ou de l'argent, leur trouva cette propriété de retenir la lumiere à laquelle elles ont été exposées, & de briller dans l'obscurité pendant six ou huit heures.

Cette préparation, qui s'étoit perdue, a été retrouvée par le fameux M. HOMBERG.

On dit que cette pierre est caustique, escarrotique, & vomitive; mais il ne paroît pas qu'elle soit d'usage en médecine.

(σ) PIERRE DE LYDIE. C'est l'AIMANT.

(τ) PIERRE DE LYNX. *Voyez* BÉLEMNITE.

(υ) PIERRE MAGNÉTIQUE. *Voyez* AIMANT.

(φ) PIERRE NÉPHRÉTIQUE. *Lapis nephriticus*, off. *Lapis indicus nephriticus*, ALDROV. *Gypsum viride*, *semi-pellucidum fissile*, WALL. Min.

Elle est nuancée de couleur verte, blanche, jaune, noire & bleue ; mais elle a par-tout un œil verdâtre. On l'apporte de l'Amérique. Elle se trouve aussi en Bohême, en Misnie, en Espagne.

C'est encore une de ces substances, qui, portées en amulette, sont regardées comme souveraines contre les maux de l'estomac & des reins. Préparée, elle est recommandée pour expulser le calcul & les graviers des reins, à la dose d'un scrupule ; BOYLE, *de specif. p.* 103.

(χ) PIERRE-PONCE. *Pumex*, off. & SCHROD. *Scyrus lapis*, ALDROV. *Lapis pumex dictus*, Cap. Hort. Cat. suppl. *Pumex pyritæ cinereus*, LINN. *Porus igneus lapidis asbesti*, WALL. Min.

Substance poreuse & spongieuse pleine de petites cavités & de trous. On l'apporte d'Allemagne ; elle se trouve en grande quantité dans le mont Vésuve, le mont Etna, & les autres montagnes qui jettent du feu.

Elle est employée dans plusieurs arts.

En médecine, elle peut être de quelqu'usage. SCHRODER dit qu'elle est dessiccative & atténuante, qu'elle déterge doucement les ulceres, & qu'elle applanit les cicatrices. Après l'avoir calcinée, puis éteinte dans du vin, & enfin pulvérisée, elle est propre pour nétoyer la chassie & les ulceres sordides des yeux, selon RUSSEL. *Œcon. nat. in morb. glandul. p.* ij. On la fait entrer crue dans les poudres dentifriques.

(ψ) PIERRE DES ROMPUS. *Voyez* OSTÉOCOLLE.

(ω) PIERRE SPÉCULAIRE ; Verre de Moscovie. *Specularis lapis*, off. *Glacies Mariæ*, seu *Lapis spe-*

cularis, KONING. *Gypsum lamellis rhomboïdalibus (parallelis) pellucidum*, WALL. Min.

Pierre fossile transparente & divisible en lames très minces, & qui ressemble à du crystal.

Elle se trouve en Moscovie, en Allemagne, en Espagne & autres contrées.

Elle est dessiccative & détersive, dit M. VOGEL : calcinée, elle entre dans les poudres dentifriques ; elle est bonne contre les écrouelles & contre les flux de ventre dysenteriques. Quelques uns la vantent aussi contre les fievres intermittentes, & surtout les tierces.

II. *Pierres animales, ou qui naissent dans le corps des animaux.*

(a) PIERRES BÉZOARDIQUES. *Voyez* BÉZOARD.
(b) PIERRES BILIAIRES. *Voyez* HOMME.
(c) PIERRE DE BŒUF. *Voy.* BŒUF.
(d) PIERRE DE BROCHET. *Voy.* BROCHET.
(e) PIERRE DE CHEVAL. *Voyez* CHEVAL.
(f) PIERRES D'ÉCREVISSES. *Voyez* ECREVISSE.
(g) PIERRES D'HIRONDELLE. *Voyez* HIRONDELLE.
(h) PIERRE D PERCHE. *Voyez* PERCHE.
(i) PIERRES DE PORC ÉPIC. *Voyez* PORC-ÉPIC.
(k) PIERRE DE SANGLIER. *Voyez* SANGLIER.
(l) PIERRE DE SERPENT. *Serpentinus lapis ; Piedra di cobra de capelos.*

Elle est de figure ovale ; elle est assez semblable à la moitié d'une féverole, étant fort convexe dans une partie, & un peu concave dans l'opposée, de couleur cendrée, mais marquetée de taches obscures, noirâtres, d'une substance légere, & poreuse comme un os desséché.

On croit qu'il y en a deux especes, l'une artifi-

cielle, & faite de certaines terres bézoardiques indiennes (*A. N. C. vol.* iij. *obſ.* 87.), ou de cornes de bœuf calcinées, comme le ſoutient SLOANE, *Philoſ. tranſ.* n°. 492 : l'autre plus naturelle, mais qui doit cependant ſa forme à l'art, puiſqu'elle eſt compoſée avec les os d'un ſerpent nommé *Vipera cobras de capelo*, KŒMPF. Amœnit. 564. *Serpens indicus coronatus, diademate ſeu conſpicillo inſignitus*, RAII Quadr.

Ce ſerpent qui ſe trouve dans les Indes, eſt appellé *cornatus*, parcequ'il a ſur ſa tête une eſpece de couronne. Il porte un poiſon très ſubtil, & même ſans remede.

Ces deux eſpeces de pierres ſont regardées comme des antidotes ſpécifiques contre le venin des ſerpents ; de ſorte qu'étant appliquées ſur la bleſſure faite par les morſures de ces reptiles, elles y reſtent attachées, juſqu'à ce que tout le venin en ſoit ôté. Mais pluſieurs hommes célebres, du nombre deſquels eſt M. SLOANE, ſoutiennent qu'elles ne doivent cette vertu qu'à la ſuperſtition.

III. *Pierres factices.*

(*a*) PIERRE A CAUTERE. C'eſt un ſel alkali fixe, aiguiſé par la chaux, & privé de toute humidité par la deſſiccation & par la fuſion. On ſe ſert ordinairement pour cette préparation de l'alkali de la cendre gravelée, dont on fait une leſſive avec la chaux vive. On évapore cette leſſive juſqu'à ſiccité dans un vaiſſeau de cuivre ou d'argent ; on fait fondre cette matiere ſeche dans un creuſet, juſqu'à ce qu'elle ſoit en fonte tranquille, comme de la cire fondue : on la coule dans une baſſine ; on la coupe promptement en morceaux, tandis qu'elle eſt encore chaude & molle ; & on l'enferme auſſi-tôt

dans un flacon de cryſtal bien fermé par un bouchon de cryſtal. *Dict. de chym.*

Cette préparation eſt employée en chirurgie.

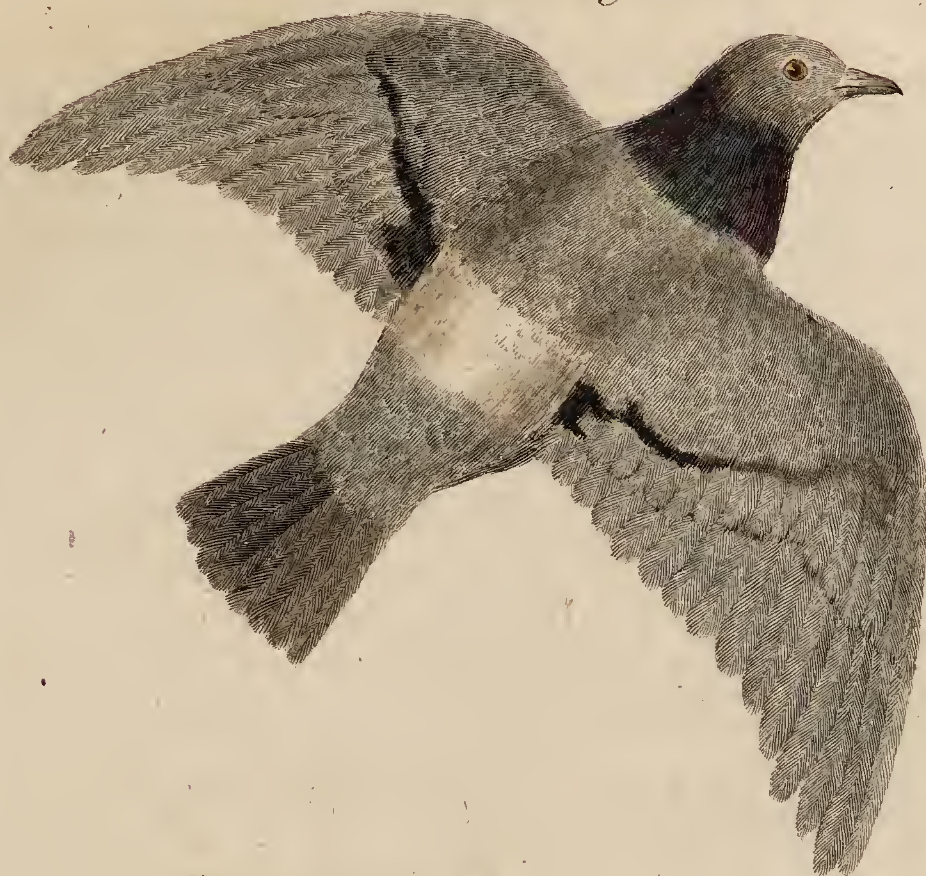
(*b*) PIERRE INFERNALE. *Voyez* ARGENT.

PIGEON domeſtique ordinaire, *ou* commun. *Columba*, off. *Columba*, ſive *Columbus*, Ind. med. *Columba domeſtica*, *livia*, CHARLET. *Columba cœruleſcens*, *collo nitido*, *maculâ duplici alarum nigricante*, LINN.

Cet oiſeau, ſuivant WILLUGBY, peſe treize onces. Il a treize pouces de longueur depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue, & vingt-ſix pouces d'une extrémité d'une aîle à l'autre lorſqu'elles ſont déployées. Le bec grêle, pointu, longuet, mou, & comme farineux au-deſſus des narines, du reſte brun; la langue aiguë & molle; l'iris des yeux d'un jaune-roux; les jambes en-devant revêtues de plumes preſque juſqu'aux doigts; les pieds & les doigts rouges, les ongles noirs; la tête d'une couleur cendrée bleuâtre; le col orné de couleurs variées ou changeantes, & éclatantes, ſelon qu'il eſt différemment frappé par les rayons de lumiere; le jabot rouſsâtre; le reſte de la poitrine & le ventre cendrés: le bas du dos au-deſſus du croupion blanc, cendré près des épaules; du reſte noir, mêlé néanmoins de quelques nuances de cendré. Chaque aîle eſt compoſée de ving-trois grandes pennes; la queue de douze. Cette eſpece donne ſouvent une variété blanche.

La voix de la femelle eſt fort grêle; celle du mâle eſt beaucoup plus grave. Le pigeon peut vivre juſqu'à vingt ans. Il fait ſa nourriture de froment, de ſarraſin, d'orge, de veſce, de pois, de chenevi, de panis, d'ivraie, & autres grains. Lorſqu'ils ſont abondamment nourris, ils pondent preſque tous les mois de l'année. La femelle pour l'ordinaire ne

Columba; Pigeon bizet.



Turtur, Tourterelle.
Voy. T. 7. p. 322.



D. De Gaysude delineav. Martinet sculps.

pond à la fois que deux œufs qui ſont tout blancs ; elle les couve aſſiduement depuis environ quatre heures après midi juſqu'au lendemain matin ſur les dix heures, que le mâle vient prendre ſa place ; elle revient après avoir mangé, & s'être repoſée, vers les quatre heures après midi : l'incubation ſe fait ainſi alternativement par le mâle & la femelle, juſqu'à ce que les petits ſoient éclos. Tout le ſoin alors de leur éducation eſt dévolue à la femelle, qui ne les quitte que pour aller un moment prendre de la nourriture. On a obſervé que la femelle portoit à manger au petit mâle, & le mâle à la petite femelle. Dès que les petits ſont en état de voler, le pere les force de ſortir du nid. Les pigeons aiment à ſe baigner, & à ſe rouler dans la pouſſiere pour ſe débarraſſer des poux, qui les incommodent.

La *chair* du jeune pigeon eſt un aliment ſucculent, & facile à digérer ; lorſque l'oiſeau eſt vieux, elle eſt plus ſeche, & la digeſtion s'en fait moins aiſément.

Il ſert en médecine. On ouvre par le dos un pigeon vivant, & on l'applique tout chaud ſur la tête dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans la phrénéſie, dans les fievres malignes ; on l'applique de même à la plante des pieds ; & dans la pleuréſie, on le met ſur le côté douloureux : ces topiques ont ſouvent paru avantageux.

Le *ſang* de pigeon mâle, qu'on tire de deſſous l'aile, adoucit les âcretés de l'œil, & en guérit les plaies récentes.

La *fiente* eſt très chaude, à raiſon du ſel ammoniacal nitreux dont elle abonde ; elle brûle & rougit la peau, ſi on la laiſſe deſſus un certain temps : auſſi a-t-elle été employée dans les emplâtres rubéfiants & cauſtiques : pour cet uſage, après l'avoir pilée & tamiſée, on la mêle avec la ſemence de mou-

tarde, qu'on applique ensuite sur la peau, suivant les indications. Mêlée avec de la farine d'orge & du vinaigre, c'est un excellent topique contre les écrouelles; si on l'unit avec l'huile & le vinaigre, elle dissipe en peu de temps les tumeurs séreuses & œdémateuses des articulations.

On peut s'en servir intérieurement; mais auparavant il faut le calciner, & en faire ensuite une lessive avec de l'eau simple pour servir de boisson ordinaire : on peut la rendre plus efficace en y ajoûtant des cendres de sarment & de genêt.

On dit encore que la *tunique de l'estomac*, séchée & réduite en poudre, est bonne contre la dysenterie.

PIGNON de Barbarie. *Voyez* RICIN.

PILOSELLE; Oreille de rat, *ou* de souris. *Pilosella*, sive *Auricula muris; Pilosella major repens hirsuta*, C. B. Pin. *Pilosella majori flore, sive vulgaris repens*, J. B. *Dens leonis qui Pilosella*, off. TOURNEF. Inst. rei herb. *Auricula muris*, TABERN. Icon. *Hieracium repens vulgare majus*, VOLK. *Hieracium foliis integerrimis ovatis, caule repente, scapo unifloro*, LINN.

De sa racine, qui est de la longueur du doigt, & fibreuse, sortent plusieurs tiges grêles, velues, sarmenteuses, qui rampent à terre & y prennent racine. Ses feuilles sont oblongues, arrondies par le bout, assez semblables à des oreilles de rat ou de souris, velues, vertes en-dessus, blanchâtres & lanugineuses en-dessous, d'une saveur astringente. Ses fleurs, qui sont à demi-fleuron, sont jaunes, soutenues par un calyce écailleux. Les graines, qui leur succedent, sont menues, noires, cunéiformes, aigrettées.

Cette plante se trouve dans les lieux secs, sur les collines, dans les sables, & le long des grands


Piloselle, Pilosella.
a. 1.
a. 2.
a. 1.
a. 1.

chemins. Elle donne sa fleur en Mai, Juin & Juillet. Il ne paroît pas qu'elle ait été connue des anciens.

Son suc rougit un peu le papier bleu.

La pilofelle est amere & astringente. Elle tient rang parmi les plantes vulnéraires : on la trouve même dans le faltranck suisse. On l'emploie utilement en décoction & en épithême contre toutes les hémorrhagies, & même contre les hernies des enfants. Si on en souffle la poudre dans les narines, elle arrête le saignement. On la fait entrer avec avantage dans les infusions pectorales contre le relâchement & la flaccidité des poumons, & contre la toux âcre. On se sert de son suc en gargarisme contre les ulceres de la bouche & les inflammations du gosier; il est encore bon pour être appliqué en fomentation contre les dartres miliaires : il les desseche & les guérit.

PILULES. *Pilulæ.* Ce sont des remedes, de figure ronde, durs, ayant par conséquent plus de consistance que les bols & les opiats; elles sont divisées en plusieurs petits globules : on les enveloppe de feuilles d'or ou d'argent, ou bien on les revêt de sucre ou de réglisse pulvérisée, pour les rendre plus aisées à avaler, & afin que la saveur peu agréable des ingrédients qui les composent soit moins sensible pour les malades.

On fait aujourd'hui moins d'usage qu'autrefois des pilules; on ne les prescrit plus guere que lorsqu'il s'agit de donner le mercure avec des purgatifs, ou l'aloës.

Les pilules sont *officinales* ou *magistrales.* On tient actuellement peu des premieres dans les boutiques, parcequ'elles sont rarement ordonnées par les médecins. On n'y trouve que les pilules cochées majeures & mineures, les pilules d'agaric, qui sont

purgatives, & les pilules de cynoglosse, qui procurent le sommeil.

On appelle *magistrales*, celles dont les médecins prescrivent les formules suivant les indications. Elles sont composées de différentes substances purgatives avec leur correctif, réduites en poudre, qu'on mêle avec un syrop convenable, ou toute autre liqueur appropriée. Le poids de tous les ingrédients, ou la masse des pilules, ne doit pas excéder deux ou trois onces.

L'aloës soccotrin faisoit la base de toutes les pilules des anciens; les modernes l'emploient moins pour cet effet.

On se propose, en prescrivant les pilules, de purger ceux qui ont de l'aversion pour les boissons purgatives; mais il faut les ordonner avec précaution aux personnes délicates, & qui ont la poitrine foible.

On peut composer des pilules émétiques dans les cas où il est nécessaire d'exciter le vomissement. Elles sont données avec succès dans l'épilepsie, non-seulement pour prévenir le retour des paroxysmes, mais encore pour guérir cette maladie, pourvu qu'elle ne soit pas invétérée. On les compose avec le tartre émétique, & le diagrede qu'on unit ensemble avec un peu de conserve de roses. La poudre d'algaroth, que quelques-uns emploient dans ce cas, ébranle trop fortement la machine. On les prescrit dans trois temps de l'année; on les donne au commencement du printemps, de quinze jours en quinze jours : il est bon alors, après chaque dose des pilules émétiques, de faire prendre au malade pendant trois jours un opiat anti-épileptique préparé avec la racine de pivoine mâle.

On prépare aussi des pilules pour détruire le virus vénérien, qui n'a pas encore infecté toute la

masse des humeurs, & qui n'a pas produit la vérole : ainsi elles conviennent dans les bubons vénériens, dans les petits ulceres chancreux, & dans la gonorrhée virulente.

Les petits ulceres chancreux, & les bubons vénériens, se guérissent par l'usage de ces pilules, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à d'autres moyens, à moins que l'état de l'estomac ne demande la purgation, ou que le tempérament du malade & la phlogose de la partie, sur laquelle sont situés ces petits ulceres, n'indiquent le besoin de la saignée. Mais lorsqu'il s'agit du traitement de la gonorrhée virulente, il faut tenir une autre conduite, à cause de l'inflammation des réservoirs de la semence, qui accompagne cette maladie : les pilules anti-vénériennes l'augmenteroient, si l'on ne faisoit pas précéder les autres remedes. On doit donc prescrire auparavant les saignées, les ptisanes délayantes édulcorées, les émulsions, afin de calmer l'inflammation, de tempérer l'ardeur de l'urine, & d'appaiser les autres symptômes. L'inflammation une fois diminuée par ces remedes, & la dysurie modérée, on peut alors prescrire, tous les quatre ou cinq jours, les pilules suivantes :

Prenez de mercure bien purifié, & éteint avec la térébenthine, une once & demie.
de rhubarbe choisie & de senné mondé, ana trois gros.
de jalap, deux gros.
de scammonée, quatre scrupules.

*On fera du tout une masse pilulaire avec le syrop de chicorée composé, dont on formera quatre ou cinq pilules du poids d'*un gros *chacune ; on en prendra une le matin.*

Il n'y a point de remede qui ſoit comparable à l'aloës pour détruire & expulſer les acides de l'eſtomac, & pour en réveiller le ton affoibli. Ses bons effets viennent de ſon amertume & des ſels alkalins dont il eſt rempli : c'eſt par-là qu'il releve l'action du ſuc gaſtrique affoibli, qu'il diviſe & atténue les matieres viſqueuſes attachées aux parois du ventricule, qui en eſt ſurchargé : ceci eſt prouvé par l'appétit que l'aloës excite. On préfere aux autres eſpeces d'aloës le ſuccotrin, comme étant le meilleur & le plus pur ; on en prépare les *pilules de Francfort*, & en France les *pilules gourmandes*, qui ſe prennent avant le ſouper, afin que ſe mêlant avec les aliments, leur action ſoit moins forte, & qu'on ne ſoit pas expoſé aux violentes tranchées qu'elles cauſeroient ſans cette précaution. Ces pilules, ainſi avalées avant le ſouper, & s'uniſſant avec les aliments, accélerent & perfectionnent la coction de ceux ci, & le lendemain elles entraînent par les ſelles, ſans aucunes tranchées, les ſucs nuiſibles & viſqueux qui ôtoient au ſuc gaſtrique toute ſa force. Elles ne doivent cependant pas être preſcrites aux perſonnes trop délicates, ni à celles qui ſont ſujettes aux hémorrhoïdes, & dont la poitrine eſt foible, de peur que la trop grande raréfaction du ſang qu'elles occaſionnent, n'excite des hémorrhoïdes, ou qu'il ne ſurvienne un flux hémorrhoïdal exceſſif, ou crachement de ſang, ou hémorrhagie de toute autre partie. A Francfort on tempere l'action de l'aloës, & on la diminue avec l'infuſion de violettes.

PIMENT vulgaire. *Voyez* Botrys, premiere eſpece.

Piment royal. *Voyez* Myrte bâtard, troiſieme eſpece.

Piment, *ou* Poivre d'eau. *V.* Persicaire, n°. ij.



Pimprenelle, Pimpinella.

Dessiné par Mr. de Garsault

Gravé par Martinet

PIMENT des ruches. *Voyez* MÉLISSE cultivée.

PIMPRENELLE ; Pimpernelle ; Pimpinelle ; Pimpenelle, *ou* Bipinelle. *Pimpinella vulgaris*, off. *Pimpinella sanguisorba minor hirsuta & lævis*, C. B. Pin. & TOURN. Inst. rei herb. *Sideritis secunda* Dioscoridis, CAL. *Poterium inerme filamentis longissimis*, VAN ROY. Flor. leyd. *Sanguisorba spicis ovatis*, LINN. *Pimpinella tetrastemon, foliis oblongè cordatis, spicâ brevi*, HALLER, Helv.

Sa racine est ronde, longue, grêle, partagée en plusieurs branches, d'une saveur astringente un peu amere. Il s'en éleve d'un pied, ou d'un pied & demi des tiges rougeâtres, anguleuses, rameuses : les feuilles, qui les garnissent, sont arrondies, dentelées à leur bord, rangées comme par paires le long d'une côte rougeâtre, velue. Au sommet des tiges, naissent par pelotons de petites fleurs en rosette, purpurines, les unes ont des étamines nombreuses & fort longues ; elles sont stériles ; les autres ont un pistil qui se change en un fruit à quatre angles, de couleur cendrée lorsqu'il est mûr : il renferme quelques graines menues, oblongues, d'un brun roussâtre, d'un goût astringent un peu amer, & d'une odeur foible, mais point désagréable.

On trouve cette plante sur les montagnes & les collines, dans les lieux arides & incultes, dans les prés. On sçait qu'elle se cultive dans les potagers, à cause de son usage en cuisine ; elle est vivace. Son suc rougit le papier bleu.

Sa racine est fort âcre, dit M. VOGEL ; aussi elle résout puissamment les humeurs, elle provoque les sueurs & les urines, soulage les asthmatiques, & excite l'appétit ; dans tous ces cas, on la donne utilement en infusion, en essence, ou en poudre ; elle n'est pas moins utile aux hydropiques. On dit qu'elle augmente le lait des nourrices ; elles l'ap-

pliquent ſeulement à l'extérieur ſur les mammelles. On peut douter qu'elle ſoit auſſi efficace contre la rage des chiens, que le dit PALMARIUS, *de morb. contag. p.* 278. VAN SWIETEN, *Comment. in* BOERH. *t.* iij. *p.* 588, penſe que cette vertu de la pimprenelle n'eſt pas appuyée d'aſſez d'expériences. Au reſte on met ſes feuilles au nombre des vulnéraires & des toniques : & RIVIERE la dit bonne contre les hémorrhagies, le piſſement de ſang, la dyſenterie, & les ulceres du poumon.

PIN. *Pinus ſativa*, C. B. Pin. *Pinus oſſiculis duris, foliis longis*, J. B. *Pinus foliis quinis, cono erecto, nucleo eduli*, HALLER, Helv. *Pinus foliis geminis, primordialibus ſolitariis ciliatis*, LINN.

Il eſt droit, branchu & touffu : ſon écorce eſt raboteuſe, gerſée & rougeâtre ; ſon bois eſt ferme, jaunâtre, odorant & réſineux. Les feuilles, qui garniſſent les branches, ſortent deux à deux de la même gaîne, longues de cinq à ſix pouces, étroites, creuſées en gouttiere, fermes, roides, pointues. Du haut des rameaux, ſortent des châtons à pluſieurs ſommets, qui jettent une pouſſiere très fine, jaunâtre ; ce ſont les fleurs ſtériles ou mâles. Les fruits naiſſent ſur le même individu ; ce ſont d'abord des embryons qui deviennent des pommes pyramidales, dures, compoſées de pluſieurs écailles ſerrées. Chacune de ces écailles eſt large d'un pouce, & du double de longueur ; elles répandent de temps en temps une réſine blanche odorante ; entre les écailles, ſont de petites foſſes qui renferment deux oſſelets oblongs, durs, ligneux, rouſsâtres ; ils contiennent une amande blanche, graſſe, huileuſe, bonne à manger, recouverte d'une pellicule de couleur de châtaigne, d'une ſaveur douce & agréable, qui eſt ſervie au deſſert chez certains peuples.

Cet arbre croît de lui-même en Languedoc

Pin,
Pinus sativa.









& en Provence. Il eſt très ſenſible au froid.

Les fruits de cet arbre, qu'on nomme *pignons*, donnent un ſuc un peu groſſier; ils nourriſſent aſſez; ils ont une vertu adouciſſante, & excitent l'urine. On en recommande l'uſage dans les maladies hectiques & la difficulté d'uriner. L'huile, qu'on en exprime, l'emporte de beaucoup ſur celle d'amandes par ſa vertu pénétrante & térébenthinée. SCHULZE dit que, mêlée avec le vin de Malvoiſie, elle excite aux plaiſirs amoureux les hommes les plus froids.

Les ſommités encore tendres du pin ont une ſaveur & une odeur réſineuſe & un peu amere. Elles ont la vertu ſpéciale de corriger les humeurs ſcorbutiques, & de les évacuer par la voie des urines & par celle de la peau. C'eſt par cette raiſon, dit GMELIN, *Flor. ſib. t.* j. *p.* 178, que les habitants de la Sibérie en font cas. Elles diſſipent, ſelon MOELLENBROK, *cap.* 13., & ſelon BAGLIVI, *p.* 117, les douleurs articulaires & rhumatiſmales; ils en boivent la décoction qu'ils ont faite dans de la biere ou du vin. Il eſt étonnant qu'URSIN. WAHRMUND ait interdit l'uſage des ſommités de pin, & qu'il les ait regardées comme nuiſibles; *Voruth. der verſtand. p.* 68. Leur décoction extérieurement nétoie les petits ulceres de la gale, & appaiſe la démangeaiſon; elle empêche même que l'inflammation ne ſurvienne aux plaies: ſi on la fait avec le vinaigre, & qu'on s'en gargariſe, la liqueur étant fort chaude, elle calme la douleur de dents. L'eau, dans laquelle on a fait cuire les feuilles de pin, procure une abondante excrétion d'urine, & guérit l'hydropiſie; CHRISTIERNITS, *Act. ſuec.* 1754. *p.* 239.

PIN ſauvage. *Voyez* TÉRÉBENTHINE.

PISSASPHALTE, *ou* Poix minérale. La poix minérale, *Piſſaſphaltus*, *Piſſaſphaltos*; *Pix mi-*

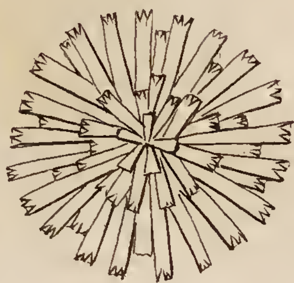
neralis, eſt un bitume foſſile. On dit que les murs de Babylone en avoient été bâtis; auſſi il eſt très commun dans beaucoup d'endroits aux environs de cette ville. A préſent on en trouve quantité en France, comme dans l'Auvergne, au Puits de Pege; il y en a en Italie : on le ramaſſe ſous une conſiſtance approchante du miel, & il ſe durcit par la ſuite.

Cette ſubſtance eſt d'une couleur brune tirant ſur le noir, & d'une odeur forte : c'eſt par-là qu'on la diſtingue du bitume de Judée, qui n'a point d'odeur; elle brûle facilement, & répand une forte odeur de bitume. Ce n'eſt qu'une huile de pétrole épaiſſie. On a dit la poix minérale fondante & réſolutive, bonne pour diſſoudre les nodus & les ſquirrhes; mais il faut en rabattre beaucoup : elle n'eſt que légérement réſolutive. On l'a auſſi vantée comme calmante & adouciſſante; mais c'eſt un petit remede : elle eſt ſpécialement recommandée pour fortifier les membres qui ont été luxés, ou fracturés : elle ne peut faire de mal; mais je préférerois l'huile de pétrole. La poix minérale entre dans certains onguents & emplâtres.

PISSENLIT; Dent de lion. *Dens leonis* & *Taraxacum*, off. *Dens leonis latiore folio*, C. B. Pin. *Hedypnoïs*, ſive *Dens leonis* Fuchsii, J. B. *Aphaca*, Theophr. & Plin. *Leontodon calyce infernè reflexo*, Linn. Flor. ſuec. *Taraxacum pinnis foliorum triangularibus*, Haller, Helv.

De ſa racine, qui eſt groſſe comme le petit doigt, & laiteuſe, ſortent des feuilles oblongues, pointues, profondément découpées, couchées à terre. Elle n'a point de tiges; mais ſes fleurs ſont portées ſur des pédicules nuds, fiſtuleux, longs de cinq à ſix pouces; ils ſoutiennent chacun une fleur compoſée de demi-fleurons jaunes, évaſés : chaque fleuron eſt appuyé ſur un embryon qui devient une graine rouge ou citrine, aigrettée.

a.1.



a.1.



Dent de Lion

Pissenlit,

Dens Leonis, Latiore folio.



a.2.

a.1.



Pistacia.
Pistachier,













Cette plante eſt très commune, & ſe trouve partout; elle ſe cultive même dans les jardins. Elle eſt amere dans toutes ſes parties, & contient un ſuc laiteux, viſqueux, ſavonneux, & un peu amer, qui tempere l'ardeur de la fievre, délaie les âcres, diſſout la pituite, & procure l'excrétion abondante des urines. DELIUS, *Diſſert.* dit qu'elle eſt excellente dans les affections cachectiques, dans les fievres intermittentes, hectiques, dans la néphrétique, la gale & l'ictere. On tire ſur-tout beaucoup d'utilité d'en boire le ſuc, & de faire uſage de l'eſprit qu'on en tire par la fermentation. Son extrait, à la doſe d'un gros, pris trois fois de jour à autre dans l'eau diſtillée de la même plante, eſt vanté par RIDIGERITS, *Diſſ. de verit. virt. med. propr. p. 16*, pour faciliter la deſſiccation du pourpre rouge mêlé de taches pétéchiales.

Sa racine poſſede les mêmes propriétés & les mêmes vertus que les feuilles. Il eſt utile de les employer en même temps lorſqu'il s'agit de lever des obſtructions. La ſeule décoction de ſa racine a guéri l'hydropiſie, procuré la ſortie du calcul des reins, & diſſipé la phthiſie commençante, cauſée par un engorgement ſquirrheux du foie; FRANK. *Samml.* j. *p.* 226. Dans toutes les eſpeces de gale, la décoction des feuilles & de la racine, bue abondamment, eſt d'un très grand ſecours; *ib. p.* 126.

PISTACHES. *Piſtacia; Piſtacea; Nuces piſtaciæ*, off. Πιϛάκια, DIOSCOR. *Puſtech* & *Feſtuch*, Arabum.

Ce ſont des fruits, ou petites noix, de la groſſeur des avelines, oblongues, anguleuſes, plus élevées d'un côté, plus applaties de l'autre, pointues, marquées d'un côté. Les piſtaches ſont recouvertes de deux écorces; l'extérieure eſt membraneuſe, aride, mince, fragile, rouſſe; l'intérieure eſt

ligneuſe, pliante, caſſante, blanche : l'amande à laquelle elles ſervent d'enveloppe, eſt d'un verd-pâle, graſſe, légérement amere, mais douce, & d'une ſaveur agréable : la pellicule, qui la couvre, eſt rouge.

L'arbre, qui porte ces fruits, ſe nomme PISTACHIER ; il eſt déſigné par les botaniſtes ſous les phraſes ſuivantes : *Terebinthus indica*, THEOPHR. *Piſtacia*, DIOSC. *Piſtacia peregrina, fructu racemoſo*, ſive *Terebinthus indica* Theophraſti, C. B. Pin. *Piſtacia foliis imparipinnatis, foliolis retrorsùm ſubfalcatis*, LINN. Mat. med.

Cet arbre, dont le tronc eſt épais, s'éleve aſſez haut. Ses branches, qui s'étendent aſſez loin, ſont revêtues d'une écorce cendrée. Ses feuilles ſont tantôt arrondies, tantôt terminées en pointes, garnies de nervures.

Les fleurs ſont mâles & femelles ; elles naiſſent ſur des individus différents.

Les premiers ſont en grappes, ſans pétales ; elles ont chacune un calyce fort petit, diviſé en cinq parties ; les étamines, qui ſont au nombre de cinq, ſont ſurmontées d'un ſommet allongé, ovalaire, & à quatre angles. Elles ſont ſtériles.

Les fleurs femelles ſont ſans pétales, ſoutenues chacune par un calyce fort petit, & diviſé en trois parties, lequel porte un embryon ovalaire ; celui-ci devient un fruit connu ſous le nom de *piſtache*.

Cet arbre croît dans la Perſe, l'Arabie, la Syrie, l'Italie, & la Sicile. On le cultive dans les jardins de quelques curieux.

On nous apporte les piſtaches du Levant : c'eſt un aliment doux, un peu échauffant, qui n'eſt pas ſi ſujet que les amandes à relâcher trop, & à faire touſſer. Les confiſeurs en conſervent de différentes manieres.

En

a et b. 2.



a. 1.



Pivoine,
Pœonia.

Mas. mâle,   femelle, fœmina



b. 1.



En médecine, on en fait des émulsions, au lieu & place des amandes; on en met dix ou douze pour demi-livre d'eau : on a moins à craindre de ces émulsions que de celles des amandes, parceque les pistaches sont un peu toniques.

Quant aux vertus & aux principes des pistaches, dit M. Vogel, ils sont les mêmes que ceux des amandes. Les récentes sont préférables aux anciennes, qui se rancissent & contractent une saveur désagréable. Broyées avec du vin, les anciens croyoient qu'elles étoient bonnes contre la morsure des serpents; mais on n'a point d'expériences qui confirment cette vertu alexipharmaque.

PIVERD D'EAU. *Voyez* Martin-pêcheur.

PIVOINE. On la distingue en mâle & femelle.

1°. Pivoine mâle; Pione, *ou* Péone. *Pæonia mas*, off. *Pæonia folio nigricante, splendido quæ mas*, C. B. Pin. *Pæonia mas præcocior*, J. B. *Pæonia mas foliis nucis*, Gesn. Hort.

Sa racine, qui ressemble à celle du navet, est de la grosseur du pouce, & même plus, s'enfonce profondément en terre, & se partage quelquefois en plusieurs branches; elle est rougeâtre en-dehors, & blanche en-dedans. Ses tiges s'élevent de deux ou trois pieds; elles sont branchues, rougeâtres. Ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du noyer; mais elles ont plus de largeur & plus d'épaisseur; d'un verd-brun, luisantes, couvertes en-dessous d'un duvet blanc. Au sommet des tiges, naissent de grandes fleurs, dont les pétales sont disposés en rose, tantôt purpurins, tantôt incarnats; ses é mines soutiennent des sommets couleur de safran. A ces fleurs, succedent des fruits blancs, velus, luisants, remplis de graines arrondies, assez grosses, rouges d'abord, & noires dans leur maturité.

Elle donne sa fleur au commencement de Mai.

Cette eſpece eſt moins commune que la ſuivante.

2°. Pivoine femelle. *Pæonia femina*, off. *Pæonia femina altera*, Dodon. Pempt.

Sa racine eſt compoſée de tubercules; ſa tige s'éleve aſſez haut : ſes feuilles, plus ou moins découpées, ſont d'un verd-pâle en-deſſus, blanchâtres & un peu velues en-deſſous. Ses fleurs reſſemblent à celles de l'eſpece précédente; mais elles ſont moins grandes; il leur ſuccede des fruits blancs, velus, luiſants, où ſont contenues des ſemences arrondies qui noirciſſent en mûriſſant.

Cette eſpece eſt fort commune; on la cultive dans tous les jardins : elle donne ſa fleur en Mai.

Les anciens, dit M. Vogel, ont donné les plus grands éloges à la racine de pivoine; ils l'ont regardée comme un ſpécifique ſédatif & anti-ſpaſmodique, & l'employoient contre l'épilepſie, les convulſions, la douleur de tête & les tranchées des enfants : c'eſt dans cette vue qu'ils la faiſoient porter au cou. Mais pluſieurs des modernes, entr'autres Ludovic & Boerhaave, ne lui ont point reconnu ces effets; il y en a même qui doutent que nous ayons la vraie pivoine des anciens; quelques uns, (Haller, *Helvet p.* 311, & Goett. *anz.* 1755, *p.* 15.), diſent que la nôtre porte un caractere vénéneux, annoncé par ſon odeur virulente, & par l'affinité qu'elle a avec la racine d'ellébore. Je me ſouviens d'avoir entendu dire à Brendelius, que l'expérience lui avoit appris qu'elle n'étoit pas ſans vertu; & je ne voudrois pas contredire en tout le célebre Fernel, qui dit avoir vu de bons effets de la racine de pivoine portée au cou.

Ses feuilles ſont douées des mêmes vertus & propriétés médicinales; mais on en fait peu d'uſage.

Quant à ſa ſemence, elle eſt miſe au nombre des

Plantain

a. 1.
a. 2.

a. 1.
a. 2.

Plantago. Grand .Major.

Minor. petit

.Media.
Moyen

a. 1.
a. 2.

a. 1.
a. 2.

anti-épileptiques. BOERHAAVE a obſervé qu'elle excitoit le vomiſſement; & GRUVIUS, qu'elle lâchoit le ventre.

PLACENTA, *ou* Délivre. *Voyez* HOMME.

PLANTAIN. On en diſtingue de trois ſortes employées en médecine ; ſçavoir, le grand, le moyen, & le petit.

1°. PLANTAIN (grand) ; Plantain large ; Plantain ordinaire à larges feuilles. *Plantago major*, ſeu *ſeptinervia*, off. *Plantago latifolia ſinuata*, C. B. Pin. *Plantago major, folio glabro non laciniato, ut plurimùm*, J. B. *Plantago latifolia vulgaris*, PARK. & RAII. *Plantago, ſcapo ſpicato, foliis ovatis*, LINN.

Sa racine eſt courte, de la groſſeur du doigt, garnie de fibres blanchâtres ſur les côtés. Ses feuilles, couchées à terre, & attachées à de longs pédicules, ſont larges, luiſantes, ſans poil, marquées de ſept nervures très ſenſibles. D'entre ces feuilles, s'élevent d'environ un pied pluſieurs tiges rondes, difficiles à rompre, légérement velues ; il naît au ſommet de chaque tige un épi oblong, qui porte de petites fleurs blanchâtres ou purpurines ; elles repréſentent un tuyau évaſé, partagé en quatre, & ſont garnies de pluſieurs étamines. Son fruit eſt une coque membraneuſe, ovale, pointue ou conique, dans laquelle ſont contenues pluſieurs graines menues, ovalaires, rougeâtres.

Cette plante eſt très connue, & très commune ; on la trouve le long des chemins, dans les cours, dans les jardins, dans les lieux incultes. Elle donne ſa fleur en Mai & en Juin ; ſa ſemence eſt mûre en Août. Elle eſt uſitée en médecine, de même que les deux autres eſpeces.

2°. PLANTAIN moyen ; Plantain blanc. *Plantago media ſeu quinquenervia*, off. *Plantago latifolia in-*

cana, C. B. Pin. *Plantago major hirsuta, media à nonnullis cognominata*, J. B. *Plantago major incana*, Park. *Cynoglossum*, quorumdam. *Plantago foliis ovato-lanceolatis pubescentibus*, Linn.

Sa racine est assez grosse, garnie de fibres qui sortent du collet, & s'étendent en tous sens dans la terre. Ses feuilles ont moins de largeur que celles de l'espece précédente; elles sont attachées à des pédicules plus courts, marquées de cinq nervures blanchâtres & lanugineuses. Les tiges, qui sortent d'entre les feuilles, & s'élevent d'un pied, sont rondes, velues, nues; leurs sommités portent de longs épis, qui sont un assemblage de petites fleurs d'une seule piece, partagées en quatre sections en forme d'étoile: ses étamines sont nombreuses, & à sommets blancs. Les fruits, qui succedent à ces fleurs, sont de petites capsules arrondies, où sont contenues deux petites graines.

On trouve aussi cette plante le long des chemins, dans les lieux arides, &c. *V.* la figure ci dessus.

3°. Plantain (petit); Plantain étroit; Plantain rond; Lancéole, *ou* Lancelée. *Plantago minor, seu trinervia*, off. *Plantago angustifolia major*, C. B. *Plantago lanceolata*, J. B. *Plantago minor longa*, Matth. *Plantago foliis lanceolatis, spica ferè ovata*, Linn.

Sa racine ressemble à celle de la premiere espece. Ses feuilles sont longues, étroites, pointues, velues, légérement dentelées, marquées de cinq nervures, dont trois sont beaucoup plus apparentes, attachées à des pédicules taillés en forme de lance; d'un verd plus foncé, d'une saveur douce & un peu astringente. Ses tiges, qui croissent à la hauteur d'un pied, sont menues, anguleuses, cannelées; les épis, qu'elles soutiennent, sont gros & courts. Ses fleurs sont pâles, serrées, garnies de longues

étamines, dont les sommets sont d'un blanc-jaunâtre. Elles sont remplacées par des fruits ou coques membraneuses, qui contiennent des graines menues, oblongues, mais plus grandes que celles des autres especes.

Elle croît également par-tout, & n'est pas moins commune.

Le suc de plantain rougit légérement le papier bleu.

Cette plante est insipide, herbacée, & d'une saveur astringente. Elle est du nombre des vulnéraires; elle guérit les ulceres de toute espece, & procure la conglutination des sinus. On en donne utilement le suc ou la décoction contre la phthisie, selon CELSE; ce qui a été suivi de bons succès, suivant des observations plus récentes; *E. N. C*, *cent.* vij. *obs.* 120. *dec.* 2, *ann.* 9. & SCHULZE, *p.* 412. Le suc des feuilles, dont on se gargarise la bouche, déterge les ulceres de cette partie; on s'en sert avec avantage contre la chassie & les douleurs de l'oreille, en en instillant dans les parties affectées. On ordonne la décoction de plantain contre la leucophlegmatie; DIOSC. Cuit avec le sel & le vinaigre, on le fait manger à ceux qui sont attaqués de dysenteries & du flux cœliaque, *id.* DIOSC. & WEDEL. *Dissert. p.* 27. Des clysteres, faits de sa décoction, sont utiles dans la dysenterie. SOLENANDER, *pag.* 328, a vu plusieurs femmes guéries de flueurs blanches, pour avoir bu durant quelques jours la seule eau de plantain. WEDELIUS, *Dissert. p.* 19, 20, enfin regarde ses feuilles comme un spécifique contre la morsure des animaux venimeux; il n'est pas inutile de les appliquer sur le cancer des mammelles, dit BORELL. *Cent.* ij. *obs.* 51.

Sa semence est légérement astringente; WEDEL en a vu de bons effets contre la dysenterie, *Diss.*

p. 27. RIVIERE, *Prax. lib.* XV. *c.* 17. la recommande pour prévenir l'avortement; d'autres contre les fievres intermittentes & les pertes de sang. Elle se donne depuis demi gros jusqu'à un gros.

Sa racine possede presque toutes les vertus de la plante; sa décoction est bonne sur-tout pour dissiper les fievres intermittentes; ce qui est prouvé par les observations des anciens, (DIOSC.) & par celles des modernes, (FERNEL, & WEDEL. *Diss. cit pag.* 23. Elle convient encore pour déterger les ulceres des reins & de la vessie. En la mâchant long-temps, & en en préparant un gargarisme, elle appaise les douleurs de dents, selon DIOSC. *Voyez* la figure ci-dessus.

PLATEAU à fleurs blanches. *Voyez* NENUPHAR, premiere espece.

PLATEAU à fleurs jaunes. *Voyez* NÉNUPHAR, seconde espece.

PLOMB. *Plumbum*, off. Μόλυβδος, Græc. *Plumbum nigrum*, PLINII. *Rasas*, Arabum. *Saturnus*, Chymicorum.

Le plomb est très pesant, mou, d'une couleur livide, qui tache les doigts; il se fond à un degré de feu fort modéré, & se calcine très facilement. Il est bon de remarquer que les anciens faisoient trois especes de plomb; 1°. du blanc, c'est l'étain; 2°. du gris, c'est le bismuth; 3°. du noir, c'est le métal dont il s'agit à présent. Les chymistes l'ont appellé *Saturne*, parcequ'ils croyoient que le plomb recevoit les influences de cette planete.

On trouve du plomb presque par toute la terre, en Europe, en Asie & en Afrique, mais spécialement dans l'Europe; il s'en trouve dans plusieurs contrées de la France, en Angleterre, en Allemagne & en Espagne: celui d'Angleterre est le plus estimé; c'est-là que sont les mines de plomb les plus

riches : ſur deux mille peſants on en tire quinze à ſeize livres d'argent ; auſſi ſont-elles bien exploitées.

Le plomb, dans ſa mine, n'eſt pas comme les autres métaux ; rarement il s'y trouve ſous ſa forme naturelle, il eſt toujours uni à quelque matiere hétérogene, & il s'y préſente ſpécialement ſous deux formes ; communément il eſt uni à une matiere livide qui tache les doigts : c'eſt ce qu'on appelle la *mine de plomb*, dont on ſe ſert pour faire des crayons ; & c'eſt ſpécialement de cette mine de plomb que l'on retire ce métal ; d'autres fois il ſe préſente ſous la forme de pyrites ; mais il y a peu de plomb alors en comparaiſon du ſoufre & des autres parties hétérogènes.

Pour tirer le plomb de ſa mine, il n'eſt pas beſoin d'un ſi grand appareil que pour les autres métaux. On prend la mine de plomb, qu'on appelle en terme de l'art *alchmifou*, on la broie, on la lave pour emporter les parties terreuſes, puis on la met fondre avec un quatrieme de charbon en poudre, pour lui donner le phlogiſtique néceſſaire ; alors le plomb entre en fuſion à un degré de feu aſſez modéré, & degoutte, ſous ſa forme métallique, dans un vaiſſeau mis exprès pour le recevoir.

Le plomb a quantité de propriétés particulieres ; il ſe vitrifie très difficilement (ce qui paroît étonnant) ; on ajoûte le plomb, quand on coupelle l'or ou l'argent pour en hâter la fuſion, & pour faciliter la vitrification des autres métaux. Le plomb eſt après l'or & le mercure, le plus peſant de tous les métaux ; il eſt malléable, mais aigre & caſſant : il ſe fond à un degré de feu fort léger, ſe calcine très facilement, & l'on n'a point de peine à le revivifier, en lui redonnant du phlogiſtique : d'où il ſembleroit que le phlogiſtique eſt peu uni au plomb, puiſqu'il

le perd en apparence si aisément; cependant cela n'est pas : il faut que son phlogistique soit fort embarrassé, puisqu'on a peine à l'en priver entiérement pour le vitrifier. Le plomb est attaqué par tous les acides généralement, ainsi que par les huiles; mais l'eau n'a point d'action sur lui : d'où l'on voit l'utilité du plomb pour garder l'eau. L'acide nitreux paroît être le véritable dissolvant du plomb; ce n'est pourtant pas avec lui qu'il a le plus d'affinité, puisque si l'on ajoûte à une dissolution de plomb par l'acide nitreux, de l'acide marin, le plomb aussi-tôt s'unit avec celui-ci, & forme un précipité qui, par ressemblance à l'argent corné, porte le nom de *plomb corné*. Le plomb, sur le feu, jette des fumées qui n'ont aucune odeur; cependant on croit, avec raison, qu'elles entraînent avec elles quelques particules ennemies de la poitrine. De la limaille de plomb jettée sur une chandelle allumée, donne une flamme bleuâtre; ce qui prouve que le phlogistique du plomb est sulfureux, puisque le soufre seul donne une flamme bleuâtre. Le plomb se calcine au feu; si on le continue, il devient comme une matiere huileuse rougeâtre, & à la fin il se convertit en une substance écailleuse, que l'on appelle *litharge*. Exposé au miroir ardent, il se dissipe presque tout entier en fumée, qui, étant ramassée, n'est que du plomb volatilisé, & non décomposé. La litharge, exposée au même miroir ardent, se convertit en une espece de verre talqueux : d'où je conclus que la base du plomb est une terre talqueuse, & son phlogistique sulfureux, comme je l'ai prouvé. Le plomb a beaucoup d'affinité avec le mercure; il est même dissous par ce demi-métal, comme je le ferai voir.

Les anciens, sur-tout les alchimistes, ont beaucoup vanté les vertus du plomb; mais quoiqu'ils en

aient dit, c'eſt, à l'intérieur, un véritable poiſon; cela n'eſt que trop prouvé par les coliques qui attaquent les ouvriers qui travaillent ce métal, ou quelques-unes de ſes préparations; tels ſont les plombiers, les peintres, & les potiers de terre: on a donné à cette colique le nom de *colique de peintre*, ou colique métallique.

Ceux qui en ſont attaqués, reſſentent des douleurs, des pincements & reſſerrements d'eſtomac extraordinaires: les douleurs ſont extrêmement vives, ſans que pour cela le ventre ſoit tendu; au contraire il paroît aſſez mollet au tact; & c'eſt par-là ſpécialement que l'on diſtingue cette colique de l'inflammation du bas-ventre: le pouls eſt fort concentré, ſans être petit; il n'y a pas de fievre comme dans l'inflammation du bas-ventre; le malade fait continuellement des efforts pour vomir: il eſt extrêmement reſſerré; après la cure, il reſte ſouvent des membres paralyſés. Les mêmes accidents arrivent à ceux qui ont pris du ſucre de Saturne, ainſi qu'à ceux qui ont bu du vin adouci avec la litharge; car comme le plomb, en s'uniſſant avec des acides, forme une eſpece de ſel ſucré & doux, les cabaretiers en mettent dans leur vin; & ainſi l'acide du vin ſe combine avec la litharge, & forme un véritable ſucre de Saturne, qui rend le vin très agréable au goût, mais très dangereux: on n'en a vu que trop d'exemples.

Comme dans la dyſenterie lymphatique, où les douleurs ſont très vives, les inteſtins ſe trouvent enduits d'une glu, ou mucoſité qui ne cede nullement aux remedes doux & palliatifs, mais exigent des émétiques; de même dans la colique de peintre, qui attaque les ouvriers qui travaillent le plomb, ou ſes préparations, le ventricule & les inteſtins ſe trouvent enduits d'une pareille mucoſité,

chargés de plus de molécules de plomb qui ont été salsifiées par les acides des premieres voies ; il s'y trouve aussi quelques molécules arsenicales qui étoient contenues dans ce métal ; & ainsi que la dysenterie lymphatique, cette colique ne cede nullement aux adoucissants, calmants, relâchants, & narcotiques. Ces remedes paroîtroient indiqués, mais leur usage augmenteroit le mal & les douleurs ; ainsi il faut avoir recours aux émétiques & aux catartiques les plus violents, spécialement en lavement ; car le siége de la maladie est sur-tout dans le colon. Je donne d'abord à mon malade un lavement fait avec une décoction de sené, la pulpe d'une coloquinte, & deux onces de vin émétique trouble ; ce lavement détache la matiere glaireuse des intestins, augmente leur ton, fait que le suc intestinal est filtré plus abondamment ; il produit une grande évacuation par bas & par haut : six heures après je donne un autre lavement avec une chopine d'huile de lin, & autant de vin vieux, puis je fais prendre une prise de thériaque ; & pour lui rétablir l'estomac, je le mets à la diete & à l'usage des stomachiques amers : je finis par le mettre au lait, s'il est nécessaire.

Quand on a pris du sucre de Saturne, ou bu du vin adouci par la litharge, & que l'on commence à ressentir les premiers accidents de la colique de peintre, il faut d'abord, pour évacuer la matiere, donner une prise de tartre stibié, ou d'ipécacuanha, puis un lavement purgatif, pas si fort que dans l'autre cas : après l'effet du vomitif, de quart-d'heure en quart-d'heure on prescrit des huileux & des mucilagineux en assez bonne dose pour envelopper le sel caustique, & le précipiter par en-bas : on met ensuite le malade à la diete, à l'usage des stomachiques amers, & enfin au lait, s'il est nécessaire.

Par ce que je viens de dire, on voit que le plomb est un véritable poison à l'intérieur ; à l'extérieur, c'est un petit remede tant qu'il est sous sa forme naturelle. On applique des plaques de plomb sur le pubis dans les ardeurs d'urine, sur des tumeurs, pour calmer la douleur ; je crois que ce moyen n'a pas grande efficacité. On en fait des sondes pour détruire les carnosités & les squirrhosités du canal de l'urethre ; cela peut être utile, mais l'usage de ces sondes demande la plus grande attention : car le plomb, à cause de sa fragilité, peut se casser, & le bout qui resteroit dans la vessie, formeroit le noyau d'une pierre. Ainsi l'on voit que M. Malouin s'est trompé quand il a dit qu'il falloit tremper ces sondes dans le mercure, puisque ce demi-métal, non-seulement ne leur donne aucune efficacité, mais augmente encore leur fragilité.

Un Américain, dans la vessie duquel étoit resté un bout de sonde vint au bout de deux ans à Paris pour se faire guérir : comme le mercure a la propriété de dissoudre le plomb, on lui proposa de lui faire des injections de mercure dans la vessie ; on tenta des expériences sur des animaux : on leur introduisit du plomb dans la vessie, on y injecta du mercure, le plomb fut dissous, & à l'ouverture de l'animal, on ne trouva absolument point de plomb dans la vessie : on fit cette expérience sur un Savoyard ; elle réussit de même, & il ne s'en est jamais trouvé incommodé : ces succès déterminerent à injecter du mercure dans la vessie de l'Américain, ses maux furent adoucis au point qu'il se crut guéri. Etant retourné en Amérique, il mourut ; & à l'ouverture du cadavre, on trouva dans la vessie une pierre dont le bout de la sonde faisoit le noyau ; elle n'avoit point été dissoute par le mercure, parcequ'elle étoit déja incrustée d'une matiere pier-

reuse qui empêchoit le contact immédiat du mercure sur le plomb ; car sûrement si le mercure avoit pu agir à nud sur ce métal, il l'auroit dissout comme dans les autres expériences.

Le *plumbum ustum*, *plumbum calcinatum*, ou *plomb calciné*, se prépare en mettant dans un creuset un lit de soufre, un lit de limaille de plomb, puis un lit de soufre, un lit de limaille, & ainsi de suite. On donne le feu, le soufre se brûle, & le plomb reste calciné sous la forme d'une masse noire. D'autres calcinent le plomb en le tenant long temps en fusion, & remuant la matiere ; peu-à-peu le plomb perd son phlogistique, & se trouve réduit en cendres : si l'on pousse le feu davantage, cette cendre de plomb prend une couleur jaune, qu'on appelle *massicot* : si on expose le massicot à un feu violent de réverbere, il prend une couleur rouge, foncée ; c'est le *minium*.

Le plomb brûlé n'est point employé à l'intérieur ; mais à l'extérieur, il est dessiccatif, fondant, déterſif, mondificatif, adoucissant. On peut le faire entrer dans plusieurs emplâtres. Le massicot a à-peu-près les mêmes propriétés : les peintres s'en servent spécialement ; mais, ainsi que le plomb brûlé, il n'est plus guere d'usage en médecine, parceque le *minium* possede les mêmes vertus, & les possede à un plus haut degré. On choisit le *minium* pesant & d'un beau rouge ; & il est déterſif, mondificatif, cicatrisant, adoucissant. Il fait la base de l'emplâtre de *minium* ; il entre aussi dans les trochisques de *minium* avec le sublimé-corrosif ; mais j'en parlerai ailleurs : le *minium* entre encore dans d'autres compositions.

La *litharge* est un plomb à moitié vitrifié : on distingue la litharge d'or, & la litharge d'argent ; mais il n'y a ni or, ni argent dans sa composition : c'est

ſeulement le plomb qu'on a employé pour purifier ces métaux par la coupelle. On choiſit la litharge peſante, & point terreuſe; & pour s'en ſervir en médecine, voici comme on la prépare : on triture bien de la litharge avec de l'eau dans un mortier, on décante l'eau, on la laiſſe repoſer, la litharge ſe précipite; on prend ce précipité, & on le fait ſécher : c'eſt la *litharge préparée.*

A l'intérieur, la litharge eſt un poiſon; mais à l'extérieur, elle a les mêmes vertus que le *minium* : elle ſe diſſout facilement dans les huiles; c'eſt pour cette raiſon qu'on la fait entrer dans les onguents & emplâtres, afin de leur donner la conſiſtance néceſſaire; elle fond & réſout le ſang grumelé.

M. Goulard, médecin de Montpellier, a donné au public la recette de bougies dont la litharge fait la baſe, & qui ſont excellentes pour fondre & réſoudre, détruire les brides, les carnoſités, les ſquirrhoſités du canal de l'urethre; elles en cicatriſent même les ulceres : voici leur compoſition. M. Goulard prend de la litharge, il la met dans une terrine non verniſſée; il verſe deſſus de fort bon vinaigre, qu'il fait bouillir : le vinaigre diſſout une partie de la litharge; il retire la terrine du feu, il laiſſe précipiter les fèces, puis il décante la liqueur qu'il appelle ſon *extrait de Saturne.*

Pour faire ces bougies ordinaires les plus communes, il prend dix ou douze onces de cire neuve, il la fait fondre; quand elle eſt fondue, il la retire du feu : & lorſque la matiere commence à ſe refroidir, il ajoûte une demi-once d'extrait de Saturne, & mêle bien ces deux matieres, puis il y détrempe des morceaux de toile fine en triangle; il les laiſſe un peu égoutter, & les roule bien ferme entre deux marbres : ſuivant qu'il veut donner plus ou moins d'efficacité à ces bougies, il ajoûte plus ou moins d'extrait de Saturne.

Avant que de s'en servir, il faut qu'il n'y ait plus rien de vénérien; il les introduit doucement, en tournant, dans l'urethre, & elles ont quelquefois assez de fermeté pour vaincre l'obstacle tout d'abord; il fait tenir le malade penché dans un fauteuil, il lui fait appuyer le bout du doigt sur le bout de la bougie, qu'il lui fait garder une heure le matin, une heure l'après midi; par la suite il la laisse plus long-temps, il arrête la bougie, & permet au malade de faire quelques exercices. si le malade ne peut d'abord supporter l'usage de ces bougies, il l'y accoutume en se servant de bougies simples faites avec la cire & l'huile rosat: de cette façon, on peut guérir toutes les maladies que j'ai rapportées ci-dessus, ainsi que les fistules de l'urethre; mais il faut qu'en même temps la chirurgie vienne au secours.

Avec une partie d'extrait de Saturne, douze parties de savon que l'on fait fondre avec un peu de cire, y ajoûtant un peu de camphre, on fait une pommade excellente pour dissoudre la synovie épaissie dans les articles: avant que d'en faire usage pour une enkylose commençante, on met d'abord la partie dans un bain d'herbes aromatiques, puis on la frotte bien avec un linge rude & chaud, ensuite on applique la pommade à la maniere des frictions mercurielles; elle convient encore pour fondre & résoudre les tumeurs dures lymphatiques.

La *céruse* est un plomb pénétré & calciné par l'acide du vinaigre: pour cela on couvre avec une lame de plomb un vase rempli de vinaigre, dont l'ouverture soit large, le vinaigre pénétre le plomb, le dissout, & il se précipite au fond du vase sous la forme d'une poudre blanche. La céruse est adoucissante, dessiccative, & mondificative; elle entre dans plusieurs onguents & emplâtres, & fait la base de l'*album Rhasis*, ou blanc-raisin.

On

On appelle *vinaigre de Saturne* celui dans lequel on a mis de la ceruſe en digeſtion : c'eſt un bon rafraîchiſſant, & il convient pour faire paſſer les boutons du viſage. Si on verſe une goutte de ce vinaigre dans de l'eau, elle ſe trouble auſſi-tôt, & prend une couleur blanche; c'eſt ce que l'on appelle *lait virginal* : il a les mêmes propriétés que le vinaigre de Saturne : les dames s'en ſervent pour maintenir la peau blanche ; mais elles ſe trompent.

Si on évapore à moitié le vinaigre de Saturne, & qu'on mette cryſtalliſer, on obtient un ſel blanc en cryſtaux, qu'on appelle *ſucre de Saturne*. Autrefois il étoit fort recommandé à l'intérieur : on l'a dit déſopilatif & purgatif. RIVIERE, dans ſes obſervations, dit l'avoir donné à deux gros; mais en quelque petite doſe qu'on le donne à l'intérieur, c'eſt un poiſon, & je crois que RIVIERE n'a pas écrit d'après l'expérience. GUY PATIN étoit auſſi de ce ſentiment. A l'extérieur, le ſucre de Saturne convient dans une diſſolution pour baſſiner les ulceres qu'on veut deſſécher & cicatriſer; il eſt adouciſſant, & fait du bien, il eſt même ophthalmique : ſi on met diſſoudre du ſucre de Saturne dans un peu de vinaigre & de l'eau, on fait auſſi le lait virginal.

Mumia mineralis Poterii eſt un amalgame que l'on fait du plomb & du mercure, juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits en une poudre noire. Cette poudre eſt merveilleuſe pour mettre dans des pommades pour frotter les cancers occultes : quand ils ſont ulcérés, ou carcinomateux, on en ſaupoudre les bords & le fonds; elle fait un grand bien : elle enleve la douleur, fond toute la maſſe ſquirrheuſe ; en un mot, j'en ai vu des effets ſurprenants à l'égard d'une dame de province qui avoit un cancer au ſein : après avoir mis ce remede en uſage, elle s'en retourna chez elle preſque guérie ; il ne lui reſtoit qu'une petite fiſtule

qui pouvoit à peine admettre un ſtylet, elle n'avoit aucune dureté, & ne tenoit aucunement de la nature du cancer.

Il y a beaucoup de teintures de plomb qui n'ont nulle efficacité ; ainſi je n'en dirai rien.

Le plomb, dit M. Vogel, eſt un métal imparfait, qui ſurpaſſe tous les autres en malléabilité, & qui eſt d'un bleu griſâtre. Ce n'eſt point en tant que plomb qu'il eſt mis au nombre des médicaments, mais en tant qu'on en fait différentes préparations, telles que céruſe, *minium*, litharge, deſquels l'uſage eſt très commun. La vertu qu'on lui reconnoît d'être aſtringent, répercuſſif & réfrigérant, eſt ſi grande, qu'on ne doit pas l'employer intérieurement. On applique ſur les mammelles affectées de cancer occulte, des lames de plomb pur, ou imbues de mercure. Les préparations que nous avons nommées, appliquées extérieurement, poſſedent les mêmes vertus, que le plomb lui-même. Mais il faut éviter avec ſoin de boire des vins adoucis par la litharge.

PLUMES de perdrix. *Voy.* Perdrix.

POIL d'âne *Voyez* Ane.

Poil de lievre. *Voyez* Lievre.

POINCILLADE. *Poinciana, flore pulcherrimo.*

Arbriſſeau épineux, dit M. Chevalier, qui ctoît à la hauteur de ſix ou ſept pieds. Il a tiré ſon nom du commandeur de Poincy, gouverneur général des iſles du vent, c'eſt-à-dire, général de la Martinique, & des iſles qui en dépendent (1). Dans

---

(1) C'eſt lui qui ayant découvert quelqu'amertume dans cette fleur, jugea qu'elle pouvoit être bonne pour la fievre; il en eſſaya, & il réuſſit. M. de Larnage m'apprit qu'à la Martinique on en donnoit l'infuſion dans du vin pour les fievres quartes. J'en guéris deux; ce qui me donna occaſion de l'eſſayer en infuſion dans l'eau bouillante.

les isles Karaibes on le nomme aussi poinciade & fleur de paradis. Ses feuilles ressemblent à celles de l'acacia, ou de la réglisse du pays, rangées vis à-vis l'une de l'autre sur une côte qui donne une épine formée en hameçon à la base de chaque feuille. Ses fleurs sont à cinq pétales. Il y en a quatre d'une égale grandeur, disposés en croix, gaudronnés à leur bord qui est d'un beau jaune ; le reste est de couleur de feu : la partie inférieure des feuilles de la fleur est rouge, étroite comme celle de l'œillet : cette couleur rouge s'étend jusqu'au milieu de chaque feuille, comme par autant de petites arteres qui portent ce suc rouge jusqu'aux bords qui deviennent aussi rouges, quand la fleur n'est cueillie qu'après vingt quatre heures ou environ.

Ces quatre feuilles sont soutenues chacune par une autre plus épaisse, faite en cuilleron, qui n'est autre chose que la feuille d'un calyce découpé jusqu'à sa base en cinq parties. La cinquieme feuille de ce calyce, faite aussi en cuilleron plus profond que les autres, est placée dans un intervalle que lui laissent deux des grandes feuilles de la fleur vis-à-vis la cinquieme feuille : celle-ci s'éleve hors du rang des quatre plus autres proche du centre, comme une espece de cylindre presqu'aussi haut que les bords des quatre grandes feuilles : elle s'évase en une feuille moitié plus petite que chacune des quatre ; sa forme est presque ronde, gaudronnée comme les autres, presque toute jaune : on apperçoit quelques veines rouges, & en restant sur l'arbrisseau, elle devient tout à-fait rouge.

Du centre, entre cette petite feuille & celle du calyce qui lui est opposée, sortent dix étamines rouges qui s'élevent beaucoup au-dessus de la fleur, & qui sont un peu courbées ; elles environnent l'embryon qui se termine en un filet de la même

nauteur que les étamines. Cet embryon devient une silique plate, dure, de couleur de châtaigne en-dehors, blanchâtre en-dedans, formée de deux cosses qui renferment huit ou neuf semences, larges, épaisses comme les plus grosses lentilles, de figure presque quarrée, ou approchante d'un cœur applati, logées chacune dans une fosse séparée l'une de l'autre.

Les feuilles du calyce sont de couleur de feu en-dedans, & en-dehors d'un rouge moins foncé, mêlé de jaune & de verd.

Les boutons de la fleur sont rangés en épi, serrés, attachés par de courts pédicules sur une tige sans feuilles, gros en-bas, & plus petits à mesure qu'ils s'approchent de la sommité. Les pédicules s'allongent en longue queue, à mesure que les boutons grossissent : il ne s'en épanouit guere que quatre chaque nuit; & ainsi de proche en proche, du bas en haut de la tige, qui croît aussi jusqu'à un certain point, de maniere qu'il y en a qui donnent plus de cent fleurs, ensuite cette tige se seche.

Il y a peu de branches de l'arbrisseau qui ne produisent en même temps plusieurs grappes ou épis; & à mesure que les tiges sechent, il en renaît d'autres en grande quantité pendant près de neuf mois, & toujours quelques-unes pendant toute l'année, plus ou moins, suivant qu'il y a plus ou moins de pluie. Les mois de sécheresse sont Décembre, Janvier, Février, Mars, quelquefois Avril. Il naît assez souvent une fleur dans l'aisselle de quelques feuilles.

Les fleurs de la poincillade, *flores sapore atque odore nauscosi*, dit un célebre Botaniste qui en a donné la meilleure description, prises comme du thé, avec un peu de sucre, sont sudorifiques, béchiques, vulnéraires. J'ai guéri, par leur secours,



...iné par Mr. ...ault ...ravé par Mar...

trois perſonnes qui avoient un ulcere au poumon. M. Alais, médecin de la Rochelle, à qui j'en envoyois tous les ans, m'a écrit qu'ils avoient gueri pluſieurs vieillards de tubercules au poumon, & rétabli la poitrine de quelques avocats de Paris, auxquels il en avoit envoyé. Je m'en ſuis ſervi avec ſuccès pour les petites véroles, les rougeoles accompagnées de toux férines, & dans tous les rhumes. On en met une pincée dans une pinte de ptiſane convenable, ou d'eau bouillante. Elles ſont auſſi un excellent fébrifuge, données dans une forte infuſion. Il faut en mettre une petite poignée dans un pot; on verſe par-deſſus une pinte d'eau bouillante, on couvre le pot: on en donne au malade deux, trois, & quatre taſſes bien chaudes avec du ſucre, une heure ou deux avant l'accès. Ordinairement le malade ſue beaucoup, & le troiſieme accès ne revient point.

Elles ont cet avantage ſur le quinquina, que l'on n'eſt pas ſujet aux récidives, & qu'elles ſont agréables à prendre.

Je les ai auſſi données avec ſuccès pulvériſées, en opiat, dans les fievres rebelles, principalement les quartes.

Il faut les cueillir tous les matins, quand le ſoleil a ſéché la roſée qui étoit deſſus, les faire ſécher à l'ombre, avoir ſoin de les retourner tous les jours, & les enfermer enſuite dans une boîte.

POIRÉE blanche. } *Voyez* Bette.
Poirée rouge. }

POIRES & POIRIER.

Il y a en général deux ſortes de poiriers, l'un cultivé, & l'autre ſauvage.

I°. Poirier domeſtique, *ou* franc, *ou* cultivé. *Pyrus*, off. *Pyrus ſativa*, C. B. Pin. *Pyrum*, Turn. *Pyra*, Matth. *Pyrus foliis ſerratis, pomis baſi productis*, Linn.

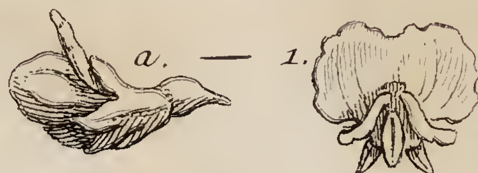
La racine de cet arbre, qui s'enfonce profondément en terre, est assez grosse. Son tronc est grand, gros, droit & simple, branchu; l'écorce, qui le revêt, est plus raboteuse que celle du pommier. Son bois est roussâtre ou jaunâtre; il est très recherché pour les ouvrages de sculpture & du tour. Ses feuilles sont oblongues, arrondies, lisses, luisantes en-dessus, blanchâtres en-dessous. Ses fleurs sont à cinq pétales, disposés en rose, blanchâtres, au milieu desquels sont vingt étamines à sommets arrondis & purpurins. Le calyce se change en un fruit charnu, menu & allongé du côté de la queue, gros & arrondi vers le nombril ou tête; la chair en est blanche & succulente, mais souvent pierreuse dans le centre: il est séparé intérieurement en cinq loges qui contiennent quelques pepins pointus, couverts d'une pellicule cartilagineuse noirâtre, sous laquelle est une amande blanche.

On cultive le poirier par-tout; il se plaît dans les climats tempérés, & vient dans toutes sortes de terres, pourvu qu'elles ne soient point trop seches, ni trop maigres. Il donne sa fleur au printemps, & son fruit est en maturité dans l'été ou dans l'automne.

Ce fruit, qu'on nomme *poire* (en latin *pyrum*), est agréable au goût. Il y en a de mille sortes différentes, qui se distinguent par leur figure, leur couleur, leur saveur, &c... Elles se servent sur les tables, pour le dessert; & n'ont pas, ou fort peu, d'usage en médecine.

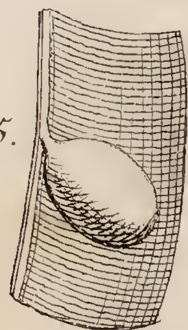
II°. Poirier sauvage, *ou* des bois. *Pyrus sylvestris*, off. *Pyrus sylvestris major*, C. B. Pin. *Pyraster*, seu *Pyrus sylvestris*, J. B. Ἀχρὰς, Theophr. *Pyra strangulonea*, *seu strangulatoria*; *Achras*, seu *Pyrus sylvatica*, nonnullorum.

Sa racine, qui s'enfonce profondément en terre,



Pois blanc.
Pisum album.

a. 2.



est grosse. Son tronc est moins élevé que celui du poirier cultivé; mais il est fort branchu & fort touffu. Son écorce est rude & crevassée : son bois est très dur, & d'un jaune luisant. Ses rameaux sont hérissés d'épines dures & piquantes. Ses feuilles sont oblongues, terminées en pointe, assez épaisses & charnues, verdâtres & luisantes en-dessus, lanugineuses en-dessous. Ses fleurs sont en ombelle, composées chacune de cinq pétales blancs & arrondis, disposés en rose, au milieu desquels sont plusieurs étamines à sommets purpurins; le calyce se change en un fruit oblong, mais dur, d'une saveur âpre & austere.

On trouve cet arbre dans les bois, dans les champs, dans les haies, dans les lieux montagneux. Sa fleur paroît ordinairement avant celle du poirier franc.

En général les poires sont de difficile digestion; elles donnent un mauvais suc; elles causent des vents, & quelquefois même des coliques opiniâtres & dangereuses. On a cru remarquer qu'elles attaquoient le genre nerveux. Elles sont moins malfaisantes confites ou cuites avec le sucre.

Tout le monde sçait qu'on fait du cidre avec les poires : on le nomme *poiré*; c'est la boisson ordinaire des habitants de la Normandie & du Perche. Il se conserve moins long-temps que le cidre de pommes, & s'aigrit très aisément dans les grandes chaleurs de l'été. Il passe cependant pour pectoral, stomachique, humectant, désaltérant.

Les *pepins* de poires sont regardés comme anthelmintiques.

Le *suc* de poires est un des ingrédients du syrop de myrte, du *codex* de Paris.

POIRES de terre. *Voy.* TOPINAMBOURS.

POIS blanc; Pois commun des jardins; petit Pois cultivé. *Pisum vulgare*, off. *Pisum hortense majus*,

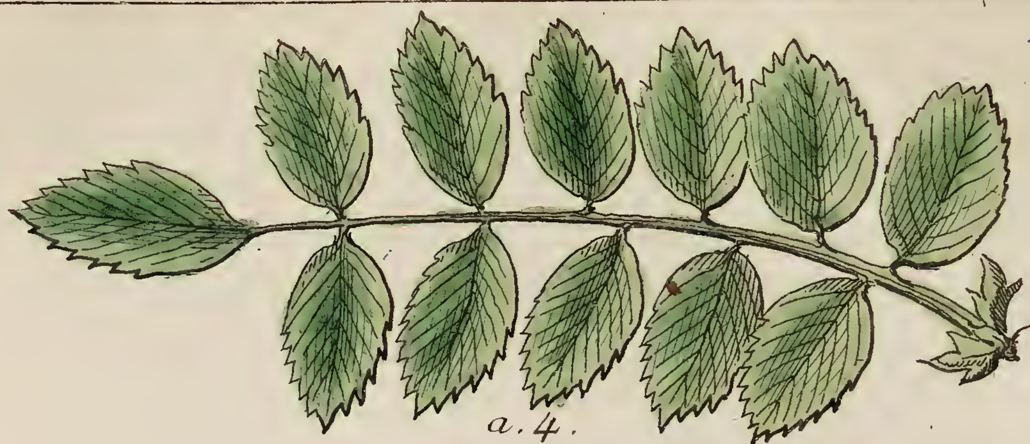
flore fructuque albo, C. B. Pin. Tournef. Inſt. rei herb. *Piſa majora alba*, J. B. *Piſum vulgatius majus*, Lobel. icon. *Piſa majora fructu albo*, Matth. *Cicer arietinum*, Trag. *Piſeolus* vulgò, Cæsalp. *Piſum majus album; Piſum verum; Piſum romanum; Piſum rotundo & candido ſemine*, quorumdam.

Cette plante, dont la racine eſt grêle & fibreuſe, pouſſe des tiges longues, fiſtuleuſes, fragiles, rameuſes, couchées à terre, à moins qu'elles ne ſoient ſoutenues ſur des échalas. Ses feuilles ſont oblongues, d'un verd de mer, ou d'un verd-blanchâtre, ainſi que ſes tiges : les unes embraſſent la tige à chaque nœud; les autres naiſſent deux à deux ſur des côtes qui ſont terminées par des vrilles qui s'attachent à tout ce qui les environne. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent deux ou trois fleurs portées ſur un même pédicule; elles ſont légumineuſes, & de couleur blanche. Ces fleurs ſont ſuivies de gouſſes longues, charnues, pendantes, qui contiennent des graines arrondies, vertes d'abord, mais qui, dans leur maturité, ſont anguleuſes ou ridées, & d'un blanc-jaunâtre.

Perſonne n'ignore que cette plante ſe cultive dans les jardins potagers; elle donne ordinairement ſa fleur au printemps, & ſon fruit eſt dans ſa maturité en été. Comme elle eſt très ſenſible au froid, il faut la ſemer dans une terre qui reçoive les rayons du ſoleil, & qui ſoit d'ailleurs meuble & bien amendée.

Les pois, dans la primeur, ſont très recherchés, & ſe ſervent ſur les meilleures tables. Quelle que ſoit l'eſtime où ils ſont, il eſt certain cependant que leur uſage n'eſt pas ſans danger, & qu'il faut en manger avec ſobriété, parcequ'ils troublent la digeſtion, & cauſent des vents.

Lorſqu'ils ſont ſecs, ils ne conviennent guere qu'à ceux qui ont un eſtomac fort & robuſte, ou



Pois Chiche,

Cicer.

a. 1.

a. 1.

a. 5.

a. 2.

qui vaquent à des travaux rudes & pénibles, comme font les gens de la campagne, les soldats, les mariniers, les porte-faix, &c. Ceux qui menent une vie sédentaire, tels que les gens de lettres, les femmes, &c.... doivent s'en abstenir; ils excitent chez eux des flatuosités, & disposent aux obstructions, les font naître ou les augmentent.

Ils ne sont guére d'usage comme remédes, quoiqu'on leur accorde une qualité émolliente & laxative. Martin Ruland, au rapport de Jean Bauhin, dit qu'on prépare, avec la décoction des pois & les feuilles de chêne, un bain très salutaire contre les ulceres, la lepre, la gale & les autres affections cutanées.

Pois chiches. Ils sont particuliérement d'usage comme aliment & comme remède. On peut en distinguer de deux espéces, que certains botanistes regardent seulement comme une variété de la même plante : ce sont,

1°. Les pois chiches à fleurs blanches. *Cicer sativum*, sive *arietinum nigrum*, *rubrum*, vel *album*, off. *Cicer sativum*, *flore candido*, C. B. Pin. Tourn. Inst. rei herb. *Cicer arietinum*, J. B. *Cicer foliis serratis*, Linn.

2°. Pois chiches rouges, *ou* Pois bécus. *Cicer rubrum*, off. *Cicer floribus & seminibus ex purpurâ rubescentibus*, C. B. Pin.

Sa racine est menue, blanchâtre, tirant sur le roux, chevelue, garnie de fibres. Il s'en éleve une tige droite, velue, rameuse. Ses feuilles, qui naissent deux à deux, sur une côte terminée par une feuille impaire, sont velues, dentelées, arrondies. De l'aisselle des côtes sortent des fleurs légumineuses, tantôt blanches, tantôt purpurines, portées sur des pédicules grêles, & soutenues par un calyce velu & partagé en cinq segments aigus. Son fruit, qui

étoit le pistil de la fleur, devient un fruit vésiculaire, où sont contenues deux ou trois semences arondies, qui excédent en grosseur le pois ordinaire.

Cette espece de pois, qui est bonne à manger, se seme en différents endroits. Comme aliment on les cueille verds, & on les conserve secs. Quoiqu'ils fournissent une nourriture qui n'est point désagréable, & qui soutient, il est certain qu'ils ne se digerent pas plus aisément que les pois communs, qu'ils ne peuvent guére être mangés que par ceux qui se livrent à des travaux rudes ou qui ont l'estomac robuste, mais qu'ils doivent être interdits aux personnes délicates, ou à ceux qui sont affectés des reins ou de la vessie.

Les pois chiches étoient autrefois fort en usage parmi les anciens; encore aujourd'hui on s'en sert beaucoup en Italie. Cet aliment soulage beaucoup les graveleux. Comme médicament, il est très fondant & diurétique. Donné en poudre, il débarrasse les glaires des reins, & rend les urines, tant qu'on en use, glaireuses; mais dans le cas de pierre, souvent il fait plus de mal que de bien, parcequ'il enleve le mucilage qui enduisoit la pierre & faisoit qu'elle irritoit moins la vessie.

C'est donc par une très dangereuse méprise qu'on les avoit mis au nombre des lithontriptiques, & des remédes contre les maladies des reins & de la vessie; s'ils peuvent être quelquefois utiles dans ces cas, il faut que leur usage soit ordonné par un médecin éclairé & prudent. Leur décoction passe pour anthelmintique, emménagogue & apéritive. En effet, les femmelettes la prescrivent pour favoriser l'écoulement des lochies, & pour faciliter l'éruption de la petite vérole chez les enfants.

La farine des pois chiches est mise au nombre des résolutifs, des émollients, des déterfifs; on en fait

des cataplaſmes qu'on applique ſur les parties attaquées de gratelle, de feu volage, ſur les mammelles engorgées, & ſur les teſticules gonflés.

Pois de mer. *Voyez* Féve, ſeconde eſpece.

Pois de pigeon. *Voyez* Orobe.

Pois puant (*a*) eſt une plante qui jette pluſieurs rameaux fort durs & comme ligneux, à la hauteur de trois ou quatre pieds. Les feuilles ſont oppoſées deux à deux ſur une côte, oblongues, pointues, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous, fort puantes : ſes fleurs ſont à cinq feuilles, aſſez reſſemblantes à celles du genêt ; elles ſont ſuivies de gouſſes longues d'un doigt, preſque rondes, de la groſſeur d'un gros tuyau de plume. Elles contiennent pluſieurs ſemences noirâtres, groſſes comme des pepins de raiſins, applaties dans le milieu, & un peu pointues par l'extrémité qui étoit attachée à la gouſſe avant de ſécher. Il y a des gouſſes qui en renferment plus de cinquante.

On aſſure que les ſemences roties & broyées, priſes en guiſe de caffé, ſont bonnes pour la paſſion hyſtérique, & qu'elles ſont emménagogues.

Les feuilles, en lavement, ſont fort efficaces contre les vapeurs, & dans les cataplaſmes réſolutifs (*b*). La racine eſt excellente pour guérir les gonorrhées : on les donne en ptiſanne pour toute boiſſon ; elle eſt un peu amere.

Il faut auparavant faire précéder les ſaignées néceſſaires, & les ptiſannes rafraîchiſſantes, juſqu'à ce que les douleurs ſoient paſſées. Pendant tout le temps que j'ai été à Saint Domingue, dit M. Chevalier, je n'ai point employé d'autres remédes.

(*a*) Les botaniſtes diſent que c'eſt une eſpece de caſſe.

(*b*) M. Lepoupée Deſportes, médecin du roi au Cap, dans les formules d'hôpital.

On peut conjecturer que cette ptisanne convien-droit également dans les flueurs blanches.

Il y a une autre espece de pois puant, qui ne differe de la premiere que par ses feuilles, qui sont presque rondes, & d'un verd plus clair : je n'ai point fait usage de cette seconde.

POISON. *Venenum.* On en a dit deux mots, *pag.* 46, *article* MÉDICAMENTS. Si l'on veut avoir de plus grands éclaircissements sur cet objet, il faut consulter les ouvrages suivants.

RICH. MEAD *Mechanica expositio venenorum.* Lugd. Batavor. 1737.

JO. LINDESTOLPE *Liber de venenis, in ordinem redactus, corollariis, animadversionibus & indice illustratus* à CHRIST. GOTTFR. STENZEL. Erf. & Lipf. 1739.

JOAN. ADR. THEOD. SPROEGEL *Dissert. sistens experimenta circa varia venena in vivis animalibus instituta.* Goetting. 1753.

POISSONS. *Voyez* ANIMAL (REGNE).

POISSON A COLLE. *Voyez* ESTURGEON (GRAND), deuxieme espece.

POIVRE. *Piper*, Latinor. Πέπερι, Græcor. *Fulful* & *Fulfel*, Arabum.

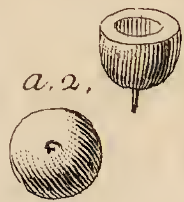
On distingue ordinairement trois sortes de poivre : sçavoir, le *noir*, le *blanc* & le *long.*

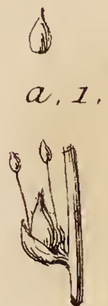
1°. Le poivre noir (*Piper nigrum*, off. *Piper rotundum*, C. B. Pin. *Piper foliis ovatis, petiolis simplicissimis*, LINN. flor. zeyl.), est une semence seche, petite, grosse comme un pois, ronde, revêtue d'une écorce ridée, noire ou brune, sous laquelle se trouve une substance assez dure & compacte, d'un verd jaune extérieurement, & de couleur blanche intérieurement. Sa saveur, qui est âcre, imprime sur la bouche & sur le gosier une sensation brûlante.

Les

Poivre noir

Piper nigrum.





Les Hollandois l'apportent de leurs colonies dans les Indes orientales.

Ils cultivent avec ſoin la plante qui le produit ; elle ſe nomme POIVRIER (*Lada*, aliis *Molanga*, ſive *Piper aromaticum*, PISON M. arom. *Malagocoddi*, H. malab.

De ſa racine, qui eſt petite, fibreuſe, flexible, noirâtre, s'élevent des tiges ſarmenteuſes, ſouples, pliantes, grimpantes, boiſeuſes, couchées à terre, noueuſes. Des nœuds ſortent des feuilles ſolitaires, alternes, arondies, à cinq nervures, fermes, épaiſſes, terminées en pointe, leſquelles ſont ſoutenues par de courts pédicules. Les fleurs, qui naiſſent en grappe, ſont portées ſur un ſeul pédicule, monopétales ; le limbe de chaque pétale eſt diviſé en trois. A ces fleurs ſuccèdent des fruits plus ou moins gros, ronds, ordinairement gros comme un pois, verds d'abord, rouges dans leur maturité, leſquels noirciſſent en ſéchant.

Cette plante naît dans les iſles de Java & de Sumatra où elle ſe cultive avec ſoin.

Toutes les parties du poivrier ſont âcres ; cette acrimonie ſe fait fortement ſentir ſur la langue & dans le goſier.

2°. Le poivre blanc (*Piper album* & *Leuco-piper*, off. *Piper rotundum album*, C. B. Pin.), n'eſt autre choſe que le noir, dont on a enlevé l'écorce, en le laiſſant macérer dans l'eau de la mer. Il y en a cependant qui penſent qu'il croît tel ſur certains individus, qui ne different en rien à l'extérieur du poivrier noir.

On cueille les fruits du poivrier, dit M. VOGEL, avant leur parfaite maturité, & on les expoſe au ſoleil ; dans l'eſpace de trois jours, à ſes rayons, ils deviennent noirs & ridés : c'eſt ce que l'on ap-

pelle *poivre noir*. Le blanc ne differe point du noir ; ce sont seulement des grains cueillis après une plus grande maturité, dont on a enlevé la pellicule extérieure ; ce qui se fait avant que de les mettre au soleil, par le moyen de l'eau de mer dans laquelle on les laisse macérer jusqu'à ce que l'écorce s'entrouvre, & qu'il sorte un noyau blanc qu'on fait sécher au soleil. Le poivre est très échauffant, ce qui dépend non-seulement de sa grande acrimonie, mais encore de l'huile éthérée dont il est très rempli. Mais il excite l'appétit, aide la digestion, est utile contre le frisson des fievres qui revient périodiquement ; cependant il ne faut pas en prendre à forte dose, ni en poudre & encore en essence, mais grossierement concassé, ou (ce qui vaut encore mieux) entier ; autrement il est à craindre qu'il ne porte l'incendie & n'excite l'inflammation dans l'estomac ; effet malheureux, constaté par un grand nombre d'expériences ; VAN SWIETEN, *t.* ij. *pag.* 31. On s'en sert avec succès en boisson & en liniment dans les maladies des nerfs, provenantes de cause froide ; on s'en est bien trouvé contre le relâchement de la luette, sur laquelle on en porte, quoique ce moyen demande beaucoup de circonspection & de prudence. Mêlé avec de la poix, il résout les tumeurs scrophuleuses. Les anciens le mettoient dans les antidotes & les médicaments qu'ils préparoient contre les poisons.

Les Indiens boivent l'infusion du poivre dans les langueurs & la débilité de l'estomac. On sçait assez qu'il est communément employé parmi nous comme assaisonnement.

3°. Le poivre long (*Piper longum* & *Macropiper*, off. *Piper longum orientale*, C. B. Pin. *Piper foliis cordatis petiolatis sessilibusque*, LINN. *Piper longum, pistolochiæ foliis absque pediculis, maderaspata-*

Poivre long. Piper longum.





num, Pluko. Almag. *Cattu-tirpali*, Rheed. H. malab.), eſt un fruit deſſéché avant ſa maturité, long d'un pouce ou d'un pouce & demi, cylindrique, cannelé comme en ſpirale, diviſé intérieurement en petites cellules, chacune deſquelles renferme une ſemence ou graine arrondie, noirâtre extérieurement, blanche en dedans, d'une ſaveur âcre, brulante & un peu amere.

La plante, qui le produit, differe du poivrier à fruits ronds, en ce que ſes tiges ſont moins ligneuſes, que ſes feuilles ſont plus longues, découpées vers leur baſe, moins dures, marquées de plus de nervures, d'un verd plus foncé; ſes fleurs ſont monopétales, & partagées en cinq ou ſix lanieres.

L'odeur du poivre long eſt tout-à-fait ſinguliere: ſon âcreté eſt plus grande que celle des deux eſpeces précédentes. On le trouve auſſi dans l'iſle de Java & dans d'autres contrées de l'Inde orientale; mais il croît en bien plus grande quantité à Bengale.

Les vertus de ces trois eſpeces de poivres ſont à-peu-près les mêmes. Ce ſont des aromatiques très chauds & très puiſſants, qui agiſſent en picotant vivement les ſolides, & en atténuant fortement les humeurs; ce qui fait qu'on doit être très circonſpect dans leur uſage. Le poivre ne convient point aux perſonnes d'un tempérament ſec ou pléthoriques; il ne peut être utile que dans les maladies cauſées par le relâchement des ſolides. Il eſt bon pour rétablir les fonctions de l'eſtomac chargé de ſaburre pituiteuſe; dans la fievre quarte opiniâtre, dans la cachexie, l'œdême, les flueurs blanches invétérées & habituelles. On le preſcrit en infuſion dans du vin, ou bien on avale les grains entiers ou légérement concaſſés: il faut éviter de le prendre en poudre; elle eſt ſi ſubtile qu'elle peut

s'attacher aux rides de l'eſtomac, & cauſer par cette adhérence l'inflammation. Sa doſe doit être de quelques grains, & ne pas excéder un ſcrupule. On le fait entrer dans les cataplaſmes & les emplâtres veſſicatoires; dans les poudres & les décoctions contre la paralyſie de la langue, le relâchement de la luette, le gonflement des glandes ſalivaires, &c......

Poivre d'Ethiopie. *Piper æthiopicum*, ſive *Piper nigrum* & *Granum zelim*, Serap. *Piper æthiopicum*, Matth. *Amomum officinarum*, nonnullorum; & *Longa vita*, Lobel. *Piper æthiopicum ſiliquoſum*, J. B.

On donne ce nom à pluſieurs gouſſes attachées à une tête; elles ſont cylindriques, noirâtres, groſſes comme une plume d'oie, de la longueur de trois ou quatre pouces, un peu courbées, fibreuſes, pliantes, difficiles à rompre, ridées, d'une ſubſtance d'un rouge cendré, partagées en pluſieurs petites cellules, dans chacune deſquelles eſt contenue une ſemence ovalaire, très adhérente, groſſe comme une petite feve, noire extérieurement, d'une ſubſtance un peu dure, rouſſâtre, dont la texture reſſemble à un rayon de miel; la ſaveur de cette gouſſe & de la graine differe peu de celle du poivre.

Les habitants de l'Ethiopie, d'où vient ce fruit, l'emploient contre les douleurs de dents.

Poivre de la Jamaïque; Poivre de Thevet; Amomi; Toutes-épices. *Pimenta*, off. anglican. *Piper jamaïcenſe*, quibuſdam, Dale, Pharmac. *Piper odoratum jamaïcenſe*, noſtratibus, Raii, Hiſt. *Cocculi indici aromatici*, Muſ. Reg. Societ. Londin. *Amomum*, quorumdam, Clusii Exot. *Amomum* quorumdam *odore caryophylli*, J. B. *Caryophyllus aromaticus fructu rotundo*, *caryophyl-*

Piper. Poivre de la Jamaique.

Myrthus arborea aromatica.





lon, Plinii, C. B. Pin. *Xocoxochitl*, ſive *Pipe Tavaſci*, Hernand. *Piper Chiapæ*, Rhedi. *Piper* Theveti.

C'eſt un fruit deſſéché avant ſa maturité, orbiculaire, qui a plus de groſſeur que le grain de poivre, & couvert d'une écorce brune & ridée; il porte au haut un ombilic ou couronne partagée en quatre; il renferme deux noyaux noirs. Sa ſaveur eſt un peu âcre, aromatique & approchante du clou de girofle.

L'arbre, qui porte ce fruit, ſe nomme *Myrtus arborea aromatica, foliis laurinis latioribus & ſubrotundis*, Sloane, Catal. plant. jamaïc. *Caryophyllus aromaticus americanus, lauri acuminatis foliis, fructu orbiculari*, Pluk. Hiſt. *Myrtus arboreſcens, citri foliis glabris, fructu racemoſo, caryophylli ſapore*, Plum. Botan. amer. mſſ.

Cet arbre, qui devient plus ou moins grand, ſelon le ſol dans lequel il ſe trouve, eſt branchu & touffu; ſon tronc eſt droit & haut; ſon bois eſt dur, peſant, d'un rouge noirâtre d'abord, mais prenant avec le temps une couleur noire, ſemblable à l'ébene. Ses feuilles ſont liſſes, & d'un verd fort agréable, en forme de langue, veinées, d'une odeur & d'une ſaveur qui approche beaucoup de celle du clou de girofle & de la cannelle, légérement aſtringente, & d'une amertume qui n'eſt pas déſagréable. De l'extrémité des tiges ſortent pluſieurs pédicules, qui portent chacun une petite fleur, compoſée de cinq pétales blancs, arrondis, diſpoſés en roſe; du fond du calyce s'éleve un piſtil pointu, accompagné d'étamines blanches: à ces fleurs ſuccédent des baies qui deviennent plus groſſes que celles de genievre: elles ſont noires, liſſes, luiſantes, & contiennent une pulpe humide, verdâtre, âcre & aromatique, & le plus ſouvent deux graines

hémiſphériques dans le centre, ſéparées par une membrane mitoyenne.

Cet arbre croît en Amérique; on le trouve dans les iſles Antilles; & dans la Jamaïque ſur les montagnes. Les habitants de ces pays en cueillent les baies qu'ils font ſécher; elles ſont regardées par les Anglois comme un des meilleurs aromats : ils s'en ſervent pour aſſaiſonner les viandes; elles rétabliſſent les forces de l'eſtomac; elles favoriſent la digeſtion.

Les feuilles de l'arbre ſont employées en Amérique, dans les bains pour les jambes des hydropiques, & pour faire des fomentations ſur les membres paralyſés.

Poivre d'Inde, de Guinée, *ou* du Bresil; Piment, *ou* Poivre d'Eſpagne *ou* de Portugal, en gouſſes; Corail de jardin. *Piper indicum, vulgare*, off. *Piper indicum vulgatiſſimum*, C. B. Pin. *Piper indicum*, ſive *calecuticum*; ſive *Piper ſiliquaſtrum*, J. B. *Capſicum*, Actuarii, ſive *caninum Zinziber*, Avicennæ; ſive *Piper indicum longioribus ſiliquis*, Lobel. Icon. *Capſicum ſiliquis longis propendentibus*, Tournef. Inſt. rei herb. *Capſicum annuum*, Linn.

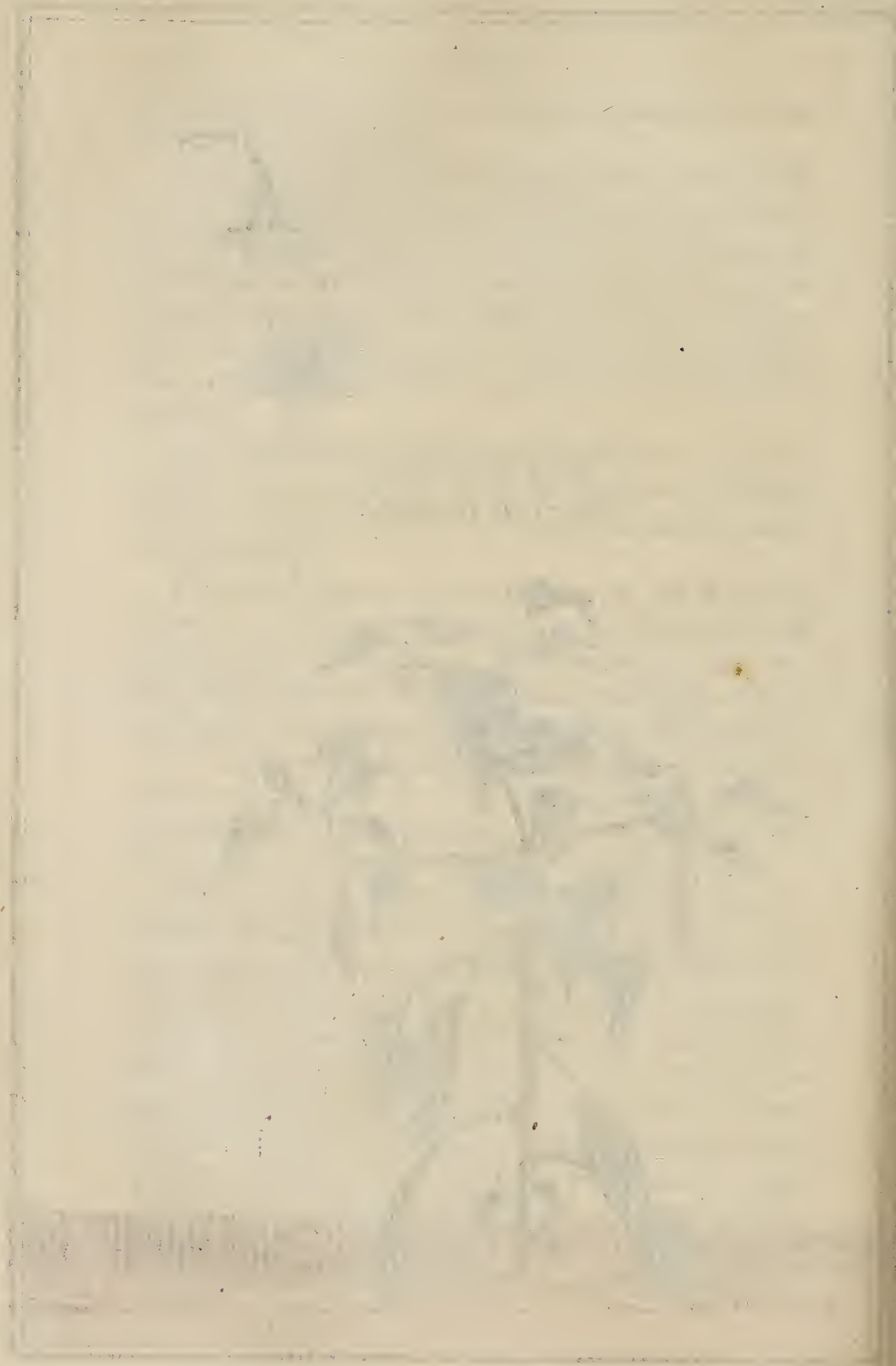
De ſa racine, qui eſt courte, grêle & fibrée, s'éleve d'un pied & demi & même davantage, une tige anguleuſe, velue, rameuſe. Ses feuilles ſont longues, pointues, charnues, ſans poil, non dentelées, d'un verd brun. De l'aiſſelle des feuilles ſort une fleur en roſette, blanchâtre, portée ſur un pédicule aſſez long & rouge. Elle ſe change en un fruit capſulaire, de la groſſeur & de la longueur du pouce, luiſant, verd d'abord, puis jaune, rouge ou purpurin dans ſa maturité; il eſt partagé intérieurement en deux ou trois loges, où ſont contenues pluſieurs graines applaties, en forme de rein, d'un blanc jaunâtre.





Piper Indicum.
Poivre de Guinée.





Polium luteum. **Polium jaune.**

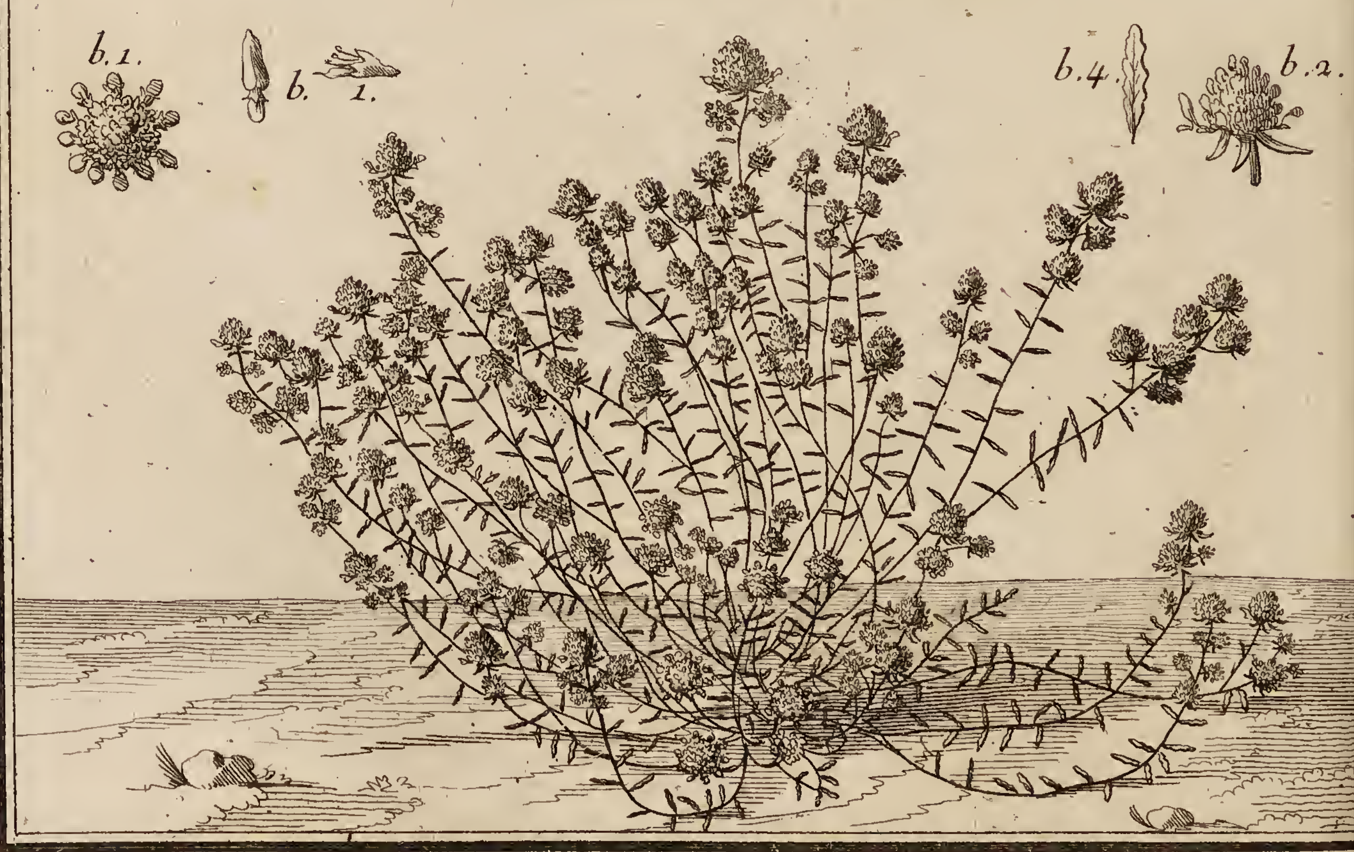
a.2.

a.1.

a. 1.

a.4.

Polium album. **Polium blanc.**



Toutes les parties de cette plante, mais ſur-tout le fruit, ſont extrêmement âcres.

Cette eſpece de poivre vient naturellement dans les Indes, & ſpécialement dans la Guinée & dans le Bréſil. Elle ſe cultive en Eſpagne, en Portugal, en Languedoc, en Provence & ailleurs. Elle fleurit en Europe au mois d'Août, & ſes fruits ſont mûrs ſur la fin de l'automne.

Le poivre d'Inde contient une ſi grande quantité de ſel âcre, qu'il cauſe dans la bouche une chaleur brûlante & inſupportable ; ſon âcreté eſt telle, dit M. Vogel, que mis ſur les charbons, ſa fumée occaſionne une toux très violente. Les Indiens cependant mangent ces capſules, qui étant confites dans le vinaigre, n'ont plus une ſi grande acrimonie ; alors elles peuvent remédier à la perte de l'appétit, & convenir contre l'aſthme : elles diſſipent les vents, & inciſent la pituite viſqueuſe qui relâche les fibres de l'eſtomac & empêche la digeſtion. Les Indiens en font un grand uſage comme aſſaiſonnement.

Poivre d'eau, *Voyez* Persicaire, n°. ij.

Poivre des murailles, *ou* Vermiculaire brûlante, *Voyez* Joubarbe acre, n°. iij.

Poivre du Brabant, *V.* Myrte batard.

POIVRETTE commune, *Voyez* Nielle des champs, premiere eſpece.

POIX de Bourgogne. *Pix Burgundiæ.* C'eſt la réſine blanche du pin, fondue avec de la térébenthine & de l'huile de térébenthine. Elle eſt émolliente, atténuante, digeſtive, réſolutive, conſolidante, déterſive, deſſiccative. Elle entre dans les emplâtres & dans les onguents.

Poix minérale, *Voyez* Pissasphalte.

I°. POLION de montagne à fleur jaune. *Polium luteum*, off. *Polium montanum luteum*, C. B. Pin.

TOURNEF. Inst. rei herb. *Polium luteum vulgare* ; PARK. *Polion flore luteo ; Theutrion ; Melosmon ; Belion* ; *Leontocaton* ; *Polion vulgatius*, quorumdam.

De la racine, qui est boiseuse & fibreuse, sortent des tiges grêles, dures, ligneuses, velues, dont les unes sont droites & les autres rampantes. Ses feuilles sont petites, oblongues, épaisses, dentelées sur leurs bords, lanugineuses. Ses fleurs, qui, en se réunissant, forment une espece de tête, sont petites, en gueule, jaunes, d'une saveur & d'une odeur forte & pénétrante ; chaque fleur est un tuyau évasé & prolongé inférieurement par une levre découpée en cinq parties ; la lévre supérieure est presque invisible. Ces fleurs se changent en un fruit capsulaire, rempli de graines menues & arrondies.

Cette plante, qui se cultive dans les jardins, croît dans les pays chauds, sur les collines & sur les montagnes. Elle donne sa fleur dans les mois de Juillet & d'Août.

II°. POLION de montagne à fleur blanche. *Polium album*, off. *Polium montanum album*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Polium montanum monspeliacum*, PARK. *Polium alterum* seu *candidum* ; *Polion*, seu *Polium montanum flore albo*, quorumdam. *Voyez* la figure précédente.

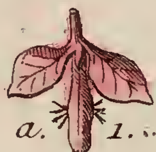
Cette espece ne differe guere de la précédente que par la couleur de ses fleurs ; on la trouve aussi dans les mêmes endroits.

Le polion posséde toutes les propriétés des aromatiques. L'infusion d'une pincée de ses feuilles & de ses fleurs, dans une chopine d'eau, est utile pour les asthmatiques : elle facilite l'expectoration, incise & fond les matieres visqueuses des premieres voies & du poumon ; elle calme la toux convulsive ;

Polygala, Herbe à lait.









elle eſt bonne ſur la fin des péripneumonies. Dans le cours de ventre de mauvais caractere, on fait boire en Provence l'eau dans laquelle cette plante a macéré ; on la donne en clyſtere, & on applique le marc ſur le bas-ventre.

III°. Polion de Crete. *Polium creticum*, off. *Rosmarinum ſtœchados facie*, Prosp. Alpin. Exot. *Teucrium foliis lanceolato-linearibus, integerrimis ubſeſſilibus, floribus ſolitariis pedunculatis*, Linn.

Celui-ci eſt, dit M. Vogel, un petit arbriſſeau de l'iſle de Candie. Son odeur eſt ſuave. Il eſt tonique & amer ; mais il étoit plus eſtimé par les anciens, qu'il ne l'eſt aujourd'hui, dans l'hydropiſie, la jauniſſe, dans les obſtructions du bas-ventre & de la matrice, & pour la conſolidation des ulceres. Dioscoride obſerve cependant qu'il affecte la tête, & qu'il nuit à l'eſtomac.

Il eſt bon d'ajouter que c'eſt pourtant celui que pluſieurs préferent pour la thériaque, bien que d'autres veulent que les eſpeces précédentes ne lui ſoient point inférieures.

I°. POLYGALA *ou* Polygalon ; Herbe à lait. *Polygala*, off. *Polygala vulgaris*, C. B. Pin. & Tournef. Inſt. rei herb. *Polygalon* multis, J. B. *Polygala cærulea, purpurea, alba*, Tabern. Icon. *Onobrychis tertia purpurea*, Dalecampii, Lugd. hiſt. *Polygaloïdes*, Haller, Helv. *Polygala floribus imberbibus ſparſis, carinæ apice ſubrotundo, caule fruticoſo, foliis lanceolatis*, Linn.

Sa racine eſt ligneuſe, dure, menue, vivace, blanche-verdâtre ou purpurine, d'une ſaveur amere, & un peu aromatique. Il s'en éleve à la hauteur d'un demi-pied des tiges grêles, aſſez fermes, dont les unes ſont droites & les autres couchées. Ses feuilles ſont alternes, les unes oblongues & pointues, les autres arrondies. Ses fleurs ſont petites,

disposées en maniere d'épi, bleues, ou violettes, ou rouges, ou purpurines; c'est un tuyau évasé, partagé en deux levres, dont la supérieure est échancrée, & l'inférieure frangée. A chaque fleur succede un fruit ou capsule applatie, partagée en deux loges, où sont contenues des graines oblongues.

Cette plante se trouve dans les lieux champêtres & montagneux: sa fleur paroît en Mai, Juin & Juillet.

Son nom lui vient de ce qu'on croit qu'elle augmente le lait des animaux qui s'en nourrissent.

Elle possede à-peu-près les mêmes vertus que le polygala de Virginie; elle paroît cependant lui être un peu inférieure en saveur & en efficacité. M. Duhamel s'en est servi avec succès dans la pleurésie; il a observé qu'elle favorisoit l'expectoration, & qu'elle avoit la propriété de dissoudre la croute inflammatoire du sang. On la donne en poudre à la dose d'un demi-gros.

II°. Polygala de Virginie. *Polygala caule simplici erecto, foliis ovato-lanceolatis, alternis, integerrimis, racemo terminatrice erecto*, Gronov. Virgin. *Polygala floribus imberbibus spicatis, caule erecto herbaceo simplicissimo, foliis lato-lanceolatis*, Linn. Amœn. acad.

Sa racine (nommée en anglois, *the rattle-snakeroot*; & en françois, *Racine contre la morsure du serpent à sonnettes*, ou *Seneka*), est vivace, longue de quatre ou cinq pouces, de la grosseur du petit doigt, tortueuse, branchue, garnie dans toute sa longueur d'une côte saillante; jaunâtre en dehors, blanche en dedans, d'une saveur âcre, un peu amere & légérement aromatique. Ses tiges sont en grand nombre, les unes droites, les autres couchées à terre, cylindriques, point branchues, lisses, foibles & longues environ d'un pied. Ses

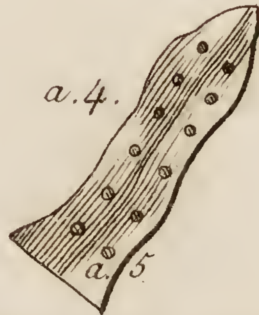
feuilles ſont alternes, ovales, terminées en pointe, liſſes, preſque ſans pédicule, de l'extrémité de chaque tige ſort un petit épi de fleurs, ſemblable à celles du polygala ordinaire, mais plus petites, alternes & ſans pédicule.

Sa ſaveur, dit M. Vogel, eſt d'abord farineuſe, enſuite un peu acide, & d'une âcreté brûlante, qui occaſionne au goſier un reſſerrement, accompagné d'une légere toux. Il y a très long-temps que ſa racine eſt connue en Amérique, & qu'on l'emploie comme un ſpécifique contre la morſure fatale du ſerpent à ſonnette. M. Tennent, médecin anglois, qui a demeuré pluſieurs années à la Virginie, a vu deux habitants du pays qui avoient été mordus par ce ſerpent. Le lendemain de leur bleſſure ils eſſuyerent les mêmes ſymptômes que ceux de la pleuréſie & de la péripneumonie; ſçavoir, difficulté de reſpirer, toux, crachement de ſang coagulé, avec le pouls fort & fréquent: le pied bleſſé étoit très enflé, & les levres de la plaie livides. Quoiqu'ils euſſent pris, auſſi-tôt leur accident, de la racine de ſeneca en poudre, leur corps ne laiſſa pas de s'enfler en peu de minutes, avec une très grande foibleſſe & preſque ſans pouls. Mais dès que le remede eut commencé à faire ſon action, les forces & le pouls revinrent, & l'enflure diminua peu-à-peu. Ils prenoient trois fois par jour de la décoction de cette racine dans du lait, ce qui doit ſe continuer juſqu'à ce que la plaie ſoit entierement guérie. Ils ſe contentoient d'appliquer ſur le pied enflé un cataplaſme fait avec la décoction de cette racine dans du lait: c'étoit au mois de Juillet, temps auquel le venin de ce reptile eſt très pernicieux. Sans ce remede éprouvé, la bleſſure faite par ce ſerpent cauſeroit la mort en très peu d'heures.

La racine du polygala n'eſt pas moins utile contre les morſures des autres ſerpents & des viperes ; ſon effet eſt certain ; on la mâche, on en avale le ſuc, & on l'applique mâchée ſur la plaie. Mais elle eſt outre cela d'un grand ſecours dans la pleuréſie & dans la péripneumonie ; M. TENNENT, qui en a fait uſage (*Eſſai on the pleureſie.* Philadelph. 1736, in-8°.), la donnoit en poudre & dans une décoction aqueuſe. On trouve d'autres obſervations favorables faites depuis, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, *ann.* 1739, *pag.* 135 ; 1744, *pag.* 37, 1748, *pag.* 514. Il n'y a pas long-temps que M. LINNÆUS en a fait eſſai ſur lui-même, *diſſert. ſpecif.* Canadens, 1756. Elle eſt encore efficace contre la goutte, le rhumatiſme, l'aſthme, l'hydropiſie, l'hectiſie, en ce qu'elle diviſe fortement la pituite, qu'elle chaſſe l'urine, & que chez quelques perſonnes elle ouvre même le ventre. Sa doſe, en poudre, eſt de trente-quatre grains ; & de trois cueillerées en décoction & en teinture vineuſe. Voici comment on prépare la décoction : on met cuire trois onces de cette racine dans deux livres d'eau commune, juſqu'à la diminution d'un tiers ; dans la pleuréſie on fait prendre la quantité que nous avons indiquée de trois heures en trois heures : à plus forte doſe elle excite le vomiſſement. Si on mâche le ſeneka, il fait couler la ſalive. C'eſt un bon remede, qui doit ſe trouver dans les boutiques.

POLYPODE de chêne. *Polypodium quercinum vel quernum*, off. *Polypodium vulgare*, C. B. Pin. *Polypodium*, *Filicula*, *Herba radioli* Apulei, LOBEL. Icon. *Polypodium fronde pinnatâ*, *foliis lanceolatis integris ſerrulatis alternis connato-ſeſſilibus*, LINN. *Filicula dulcis ſive quercina* ; *Radix* ſeu *Radicula dulcis*, quorumdam.

Sa racine, qui rampe ſur la ſuperficie de la terre,



Polypode de Chêne.
Polypodium Vulgare.

est longue de six pouces, grosse environ comme le petit doigt, garnie de fibrilles, ou chevelus très fins, facile à rompre, tuberculeuse, roussâtre extérieurement, verdâtre intérieurement; d'une saveur douçâtre & un peu aromatique, qui laisse ensuite un sentiment légerement acerbe & styptique. Ses feuilles ont beaucoup de ressemblance avec celles de la fougere mâle, mais elles sont plus petites, découpées profondément & jusqu'à la côte, couvertes sur le dos d'une espece de poussiere adhérente, rougeâtre, & ramassée comme par tas. Cette poussiere, vue au microscope, semble être un assemblage de fruits de la plante, laquelle est de la classe des capillaires.

Elle croît dans les bois, sur les montagnes, dans les vallées, entre les pierres couvertes de mousse, sur les vieilles murailles, & sur les troncs des vieux arbres. On emploie par préférence en médecine la racine du polypode qui naît au pied des chênes.

Le polypode, dit M. Vogel, qui est d'une saveur douce & un peu nauséabonde, se donne avec succès pour lever les obstructions, pour appaiser la toux, pour évacuer la bile noire, & pour prémunir contre la goute, si l'on fait long-temps usage d'une décoction d'un gros de cette racine. M. Malouin, docteur-régent de la faculté de Paris, rapporte dans les *mémoires de l'académie des sciences*, ann. 1751, que des maniaques ont été guéris par ce remede. Depuis une once jusqu'à deux, le polypode purge doucement, ce qui est cause qu'on l'ajoute volontiers dans les infusions laxatives.

POLYTRIC. *Voyez*, Capillaire rouge, sixieme espece.

POMMADE; c'est un médicament presqu'en consistance d'onguent. On en prépare pour entrete-

nir l'éclat du teint, pour la guérison de la gale, des fissures des mammelles, des croutes du nez. On les compose avec les huiles les plus douces & une quatrieme partie de cire; & fort souvent avec du sain-doux & des poudres, en sorte qu'il y ait un ou deux gros de poudre pour une once de sain-doux : on les fait encore avec la graisse de la toilette d'un chevreau, le styrax, le benjoin & autres substances; on y mêle, si l'on veut, une quatrieme ou une cinquieme partie de blanc de baleine, & pour les riches des perles préparées. On fait encore une pommade avec de l'huile de béhen qu'on bat long-temps dans un mortier de marbre.

Pommade pour effacer les dartres farineuses du visage, & pour conserver le teint.

Prenez d'huile de jaune d'œuf, six onces.
de cire blanche, une once.

Lorsque la cire sera fondue, on y mêlera l'huile; on exposera ensuite ce mêlange aux rayons du soleil, dans un vase de verre bien fermé, ayant soin de verser par-dessus un demi-pouce d'eau; on le laissera ainsi au soleil pendant quinze ou vingt jours, jusqu'à ce qu'il soit bien blanc, ayant l'attention de renouveller l'eau tous les jours.

Cette pommade est bonne pour effacer les taches de la petite vérole, si on l'applique sur les pustules mûres, & ouvertes avec des ciseaux; on se sert quelquefois, dans la même vue, de l'huile de jaunes d'œufs seule, qui est d'une grande efficacité, & empêche que le pus de la petite vérole ne laisse sur la peau des coutures, des taches & de profonds

ſillons, qui défigurent. D'ailleurs, en donnant iſſue à la matiere purulente, il ne ſe forme pas des croutes ſi larges, ni ſi épaiſſes, les pores de la peau ſont alors plus ouverts, & la tranſpiration ſi salutaire dans ces cas ſe fait ſans aucun obſtacle. On ſe ſert de beurre frais pour les autres parties du corps, comme le pied, ſur-tout entre les doigts, afin d'empêcher le collement des doigts, & calmer l'exceſſive démangeaiſon, qui inquiete ſouvent les malades & excite la fievre.

Certaines perſonnes, pour ſe blanchir le viſage, emploient l'huile de noix de béhen, long-temps agitée dans un mortier & blanchie; mais elles y ajoutent des perles préparées, qu'elles nomment *blanc de perles*, lequel n'altere point l'éclat du viſage, comme fait le blanc d'Eſpagne, qui corrode les dents & les gencives, ride la peau, & occaſionne quelquefois le tremblement. On voit des femmes remédier à la ſéchereſſe de la peau, & à ſon aſpérité cauſée par des écailles farineuſes, avec de l'huile de behen, dont elles s'oignent le viſage avant que de ſe mettre au lit, principalement l'hyver.

POMME D'AMOUR, *ou* Pomme dorée. *Solanum pomiferum fructu rotundo, ſtriato, molli*, C. B. *Mala aurea, odore fœtido*, quibuſdam. *Lycoperſicon*, J. B. *Aurea mala*, DODON. *Lycoperſicon Galeni*, ANGUILL. & TOURNEF. Inſt. rei herb.

Cette plante, dit M. CHOMEL, eſt à-peu près de même qualité que la mandragore, mais d'un uſage intérieur moins dangereux; car dans quelques endroits de l'Europe, entr'autres en Italie, on mange ſon fruit confit au vinaigre, au ſel & au poivre; c'eſt un aſſez mauvais aliment. Je connois des perſonnes qui font infuſer ce fruit dans l'huile d'olive, dont ils ſe ſervent enſuite pour les contuſions, les tumeurs, le rhumatiſme & la ſciatique; c'eſt un

aſſez bon réſolutif & anodyn. Le ſuc de toute la plante s'emploie extérieurement dans l'inflammation des yeux & des autres parties : on l'applique en fomentation ; on peut s'en ſervir auſſi en cataplaſmes, comme des feuilles de la morelle ordinaire.

POMME ÉPINEUSE ; Noix mételle ; Herbe aux ſorciers ; Herbe des magiciens *ou* des démoniaqués ; Herbe du diable ; Herbe à la taupe. *Stramonium*, ſeu *Nux metella*, off. *Solanum fœtidum, pomo ſpinoſo, oblongo, flore albo*, C. B. Pin. *Stramonium fructu ſpinoſo rotundo, flore albo ſimplici*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Datura pericarpiis ſpinoſis erectis ovatis*, LINN.

De ſa racine, qui eſt groſſe, blanche, fibreuſe, ligneuſe, annuelle, s'éleve de trois pieds & plus une tige ronde, de la groſſeur du doigt, creuſe, branchue, un peu velue. Ses feuilles ſont anguleuſes, pointues, larges, ſemblables à celles du ſolanum, mais plus grandes, alternes, attachées à de longs pédicules ; molles, graſſes, très puantes. Sa fleur eſt une grande cloche blanche, portée par un calyce oblong, découpé par en haut de cinq dentelures ; au milieu ſont cinq étamines à ſommets jaunes applatis. Le fruit, qui ſuccéde à la fleur, eſt armé tout autour de pointes courtes ; il eſt alors de la groſſeur d'une noix ordinaire ; lorſqu'il eſt mûr, il s'ouvre en quatre parties égales par des cloiſons membraneuſes où ſont attachées pluſieurs graines noires, en forme de rein, un peu applaties, d'une ſaveur déſagréable.

Cette plante, qui donne ſa fleur en Juillet & en Août, ſe cultive dans les jardins, & ſe rencontre quelquefois dans les champs.

Tous les médecins s'accordent à regarder cette plante comme aſſoupiſſante, priſe intérieurement,


a. 2.
a. 1.
a. 2.
a. 5.
a. 1.
Pomme épineuse.
Stramonium.
Gravé par Martinet


a. 1.
a. 1.
a. 4.
a. 2.
Pomme de merveille.
Momordica.
a. 1.
dessiné par Mr de Garsault
Gravé par Martinet

& capable même de troubler le cerveau ; & en défendent constamment l'usage.

Il n'en est pas de même pour l'extérieur ; on a reconnu depuis long-temps que ses feuilles sont adoucissantes, anodynes, résolutives ; & qu'on pouvoit les employer avec succès contre la brûlure & les hémorrhoïdes.

Un médecin de Vienne, M. Storck, a publié il y a quelques années des expériences assez favorables en apparence, par lesquelles il semble qu'on pouvoit tirer avantage de la pomme épineuse. Il ne paroît pas cependant qu'il ait été imité par d'autres médecins, ni qu'il ait eu depuis des succès dont il ait pu instruire le public. Il reste donc pour constant que cette plante doit être bannie de l'usage interne.

POMME DE MERVEILLE ; Balsamine mâle *ou* rampante. *Balsamina mas ; Pomum mirabile ;* seu *Momordica*, off. *Balsamina rotundifolia repens*, sive *mas*, C. B. Pin. *Balsamina mas fructu puniceo*, & *Momordica fructu luteo rubescente*, Hort. eyst. *Momordica pomis angulatis tuberculatis*, *foliis glabris*, *patenti palmatis*, Linn.

De sa racine, qui est petite, fibreuse & ne dure que six mois, il s'éleve à la hauteur de deux ou trois pieds, des tiges menues, sarmenteuses, garnies de vrilles avec lesquelles elles s'attachent à tout ce qui est proche. Ses feuilles ressemblent à celles de la vigne, mais elles sont plus petites, finement découpées, d'un verd gai, d'une saveur légérement amere & âcre. Ses fleurs, qui naissent de l'aisselle des feuilles, sont en forme de bassin, profondément découpées en cinq parties, d'un jaune blanchâtre. A ces fleurs succedent des fruits oblongs, arrondis, parsemés de tubercules épineux ; ils deviennent rouges en mûrissant ; ils s'ou-

vrent alors par une eſpece de reſſort, & laiſſent appercevoir des graines larges, alongées, d'un rouge brun.

Cette plante, qui fleurit au mois d'Août, ſe cultive dans les jardins; elle croît d'elle-même dans l'Inde.

Ses fruits, dit M. Vogel, poſſédent une vertu balſamique & légérement aſtringente; on les met infuſer dans de l'huile, laquelle en extrait ce qu'ils ont de vulnéraire; elle eſt fréquemment employée dans les plaies & les bleſſures. On trouve des preuves récentes de cette propriété vulnéraire; *Primit. phyſ. polon.* iij. p. 69. Cette huile de pomme de merveille eſt encore d'un très bon ſecours dans les diarrhées & autres flux; on en frotte le ventre, & on en fait avaler depuis quinze gouttes juſqu'à ſoixante; *Fraenk. Samml.* ij. p. 368. Les Indiens mangent avec des aſſaiſonnements ces fruits demi-mûrs, qui, dans leur pays, ſont le triple plus gros que les nôtres. Ils en boivent le ſuc contre la difficulté de reſpirer. Ils mettent ſes feuilles au nombre des légumes; ils les broient & les appliquent ſur les parties bleſſées; ils en mettent auſſi dans leur biere ſucrée, au lieu de houblon; elle acquiert par là une amertume qui n'eſt point déſagréable.

POMME DE TERRE, *Voyez* Truffe.

POMMELÉE, *Voyez* Hellebore noir, cinquieme eſpece.

POMMIER. Il y en a de deux eſpeces; l'une cultivée & l'autre ſauvage.

Le pommier cultivé eſt *grand* ou *petit*; celui-là s'éleve aſſez haut; celui-ci n'excede guere la taille d'un arbriſſeau.

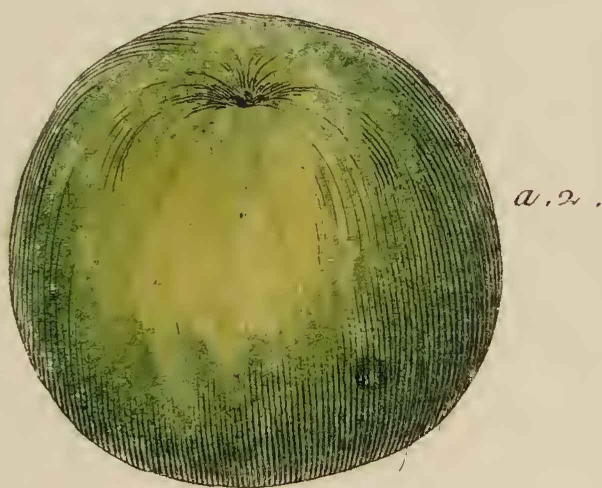
I°. Pommier cultivé. *Malus ſativa.* Son écorce eſt raboteuſe, de couleur cendrée extérieurement,

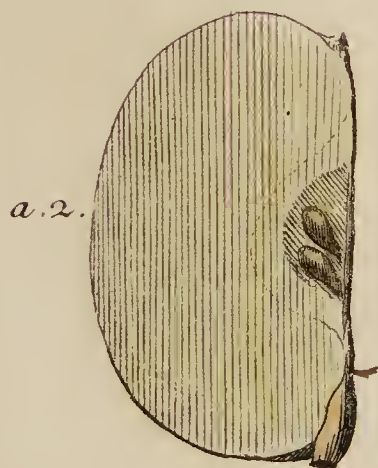
Pommier. Malus.



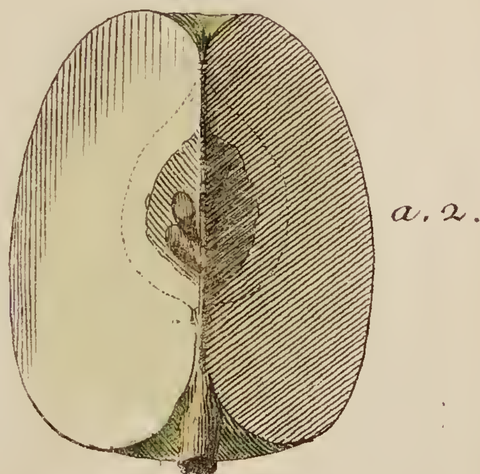












jaune intérieurement, aſſez douce : ſon bois eſt blanc & a peu de dureté : ſes racines ne s'enfoncent pas profondément en terre ; elles rampent le plus ſouvent à la ſuperficie : ſes feuilles ſont alternes, oblongues, arrondies, tantôt obtuſes, tantôt pointues, crenelées ſur leurs bords. De courts pédicules velus portent des fleurs nombreuſes, odorantes, en roſe, compoſées de cinq pétales blancs ou purpurins ; le calyce devient un fruit charnu, preſque ſphérique, creuſé en forme de nombril des deux côtés ; on trouve au milieu cinq loges où ſont contenues des ſemences calleuſes & oblongues, noires quand le fruit eſt mûr ; la moëlle de ces graines eſt blanche & douçâtre.

Cet arbre ne ſe plaît point dans les pays chauds ; il aime les climats tempérés & humides. On le cultive d'une maniere particuliere dans la Normandie province de France.

Les fruits, qu'il donne, ſont extrêmement variés, ſoit par leur groſſeur ou par leur petiteſſe ; ſoit par la forme, ou par la couleur, ou par l'odeur, ou par la ſaveur. Les uns mûriſſent ſur l'arbre & peuvent ſe manger auſſi-tôt qu'ils ſont cueillis ; les autres ſe cueillent avant leur parfaite maturité qu'ils acquierent avec le temps. Un très grand nombre ſe ſervent ſur les tables & ornent les deſſerts pour être mangés cruds ; d'autres ont beſoin d'être cuits avec du ſucre.

Ils portent tous le nom de *pommes* ; les plus connues ſont,

1°. Pommes d'anis *ou* Fenouillettes. *Poma feniculata*. Elles ſont oblongues, de médiocre groſſeur, de couleur gris de fer, d'une ſaveur agréable, douce, ſucrée & approchante de celle du fenouil ou de l'anis.

2°. Pommes d'Apis. *Mala rosea* & *Poma apiana*; *Mala apiola* & *Milerosa*, Matth. Il y en a deux especes; l'une grosse, l'autre petite : elles sont d'une très belle couleur blanche & rose, sans odeur, mais d'une saveur très agréable, qui étanche la soif.

3°. Pommes de Bardin, *ou* Pommes de courpendu *ou* de capendu. *Poma capendua*, Ruel. *Poma capendua*, *curtipendia*, sive *curtipenda*, Carol. Steph. Præd. rust. *Mala cestiana*, quibusdam, Lugd. *Mala curtipendula dicta*, J. B. Elles sont assez grosses, de couleur ou cendrée, ou rouge, ou rousse, odorantes; leur chair est ferme, d'une saveur agréable; elles se conservent long-temps.

4°. Pommes de Calvilles. *Passipoma*, seu *Calvilæa*, P. Gontier, de sanit. tuendâ. *Passipoma*, Ruel. Elles sont d'une belle grosseur, un peu plus grosses par un bout que par l'autre; leur chair est tendre, douce, agréable.

Il y en a trois especes.

(*a*) *Calvilles blanches*; elles n'ont point d'odeur.

(*b*) *Calvilles claires*.

(*c*) *Calvilles rouges* ou *Calvilles d'automme*. (*Erythromela* ou *magnum parisiacum*, J. B.). Elles sont rouges en dehors & en dedans; elles ont une odeur qui approche de la violette.

Les pommes de calvilles, lorsqu'elles sont dans leur point de maturité, ont une saveur très agréable qui les fait rechercher & estimer. Trop mûres, elles sont farineuses. Elles sont de peu de durée.

5°. Pommes de Chataignier, *ou* de Martrange *Poma castinia*, Ruel. Elles sont oblongues, dures, assez grosses, d'une saveur un peu austere & assez semblable à celle de la chataigne.

6°. Pommes cousinates. Elles sont acides & par conséquent rafraîchissantes : mais elles causent des

vents & irritent les nerfs, lorſqu'on en mange avec excès : elles favoriſent l'engorgement des viſceres & les obſtructions.

7°. POMMES de FRANCATU. *Poma francatura*, RUEL. Elles ſont d'une bonne groſſeur, arrondies, en partie rouges & en partie jaunes ; leur ſaveur eſt acerbe, mais agréable : elles ſe conſervent toute l'année.

8°. POMMES de PARADIS. *Mala paradiſiana*, RUEL. *Poma*, ſeu *Mala præcocia*, TABERN. Icon. Elles ſont fort petites, tantôt blanches, tantôt rouges, très précoces ; elles ont une douceur mielleuſe.

9°. POMMES de RAMBOUR. *Poma rambura*, RUEL. Elles ſont fort groſſes, arrondies, fragiles, tendres, fondantes & d'une ſaveur douce ; elles cuiſent aiſément & conviennent aux malades. Elles ne ſont point de garde.

10°. POMMES de RENETTES. *Renetea : Mala præſomila*, C. B. Pin. *Poma renetia*, CAR. STEPHAN. Præd. ruſt. Elles ſont tantôt vertes, tantôt blanches, tantôt rouſſes ; on eſtime davantage les griſes : leur ſaveur eſt douce & acide.

En général les pommes, dans leur maturité, & choiſies, donnent une nourriture auſſi bonne que ſalutaire, pourvu qu'on n'en mange pas avec excés. On en prépare des compotes, des confitures, des gelées, qui ſont utiles aux malades & agréables aux perſonnes ſaines. On ſçait encore en tirer d'autres avantages en médecine ; ſans parler du cidre qu'on en fait.

II°. POMMIER ſauvage. *Malus agreſtis*. Cet arbre s'éleve moins haut que le cultivé. Il eſt plus tortueux, plus branchu, plus raboteux ; ſon bois eſt auſſi plus ferme & plus dur : ſes feuilles, pour l'ordinaire, ſont plus petites & plus étroites. Les fleurs du

pommier ſauvage ne different point de celles du pommier cultivé ; elles ſont aſſez communément plus petites, odorantes & quelquefois rougeâtres.

Cet arbre ſe trouve dans les haies & dans les forêts, où l'on en voit de différentes eſpeces.

Son fruit eſt attaché à un long pédicule ; il eſt arrondi, fort petit, d'abord verdâtre, puis jaunâtre & quelquefois rouge. Il n'eſt pas mangeable. Quelques-uns en expriment le ſuc, auquel ils donnent le nom de verjus ; on prétend que les poiſſons qu'on y fait cuire ont une chair plus ferme & plus ſavoureuſe.

Ce ſuc, dont on ſe ſert peu en médecine, eſt très répercuſſif.

III°. POMMIER DE PARADIS, eſpece de bananier, *Voyez* BANANIER.

PONCEAU, *Voyez* PAVOT ROUGE, quatrieme eſpece.

PONCIRADE, *Voyez* MÉLISSE cultivée.

PORC domeſtique, *Voyez* COCHON.

PORC ſauvage *ou* SANGLIER, *Voyez* COCHON ſauvage.

PORC-ÉPIC. *Hyſtrix*, RAII, quadrup. *Hyſtrix manibus tetradactylis, plantis pentadactylis, capite criſtato*, LINN. *Porcus aculeatus*, ſeu *Hyſtrix malacenſis*, SEBA. Theſ.

Cet animal ſe trouve rarement en France : il y en a en Italie : il eſt commun en Egypte & ſur-tout dans l'Inde, dans les iſles de Java & de Sumatra. Il y en a de différentes groſſeurs. Cet animal a un poil fort long, entremêlé de dards fort piquants, qui tiennent à la peau ; ſa tête eſt petite ; ſon muſie reſſemble à celui d'un cochon ; ſur le ſommet de la tête il a un paquet de poils longs d'environ dix pouces, en forme d'aigrette : il a deux mouſtaches de ſix pouces de long ; ſes pieds de devant reſſem-

blent à ceux du blaireau, ceux de derriere reſſemblent à ceux de l'ours. Comme l'hériſſon il aime le raiſin & les fruits: il va fourrager la nuit, mais doucement & d'une marche peſante; ſes poils ſont alors toujours hériſſés; s'il ſe ſent pourſuivi, il s'arrête, ſecoue ſa peau & lance des dards capables de bleſſer des hommes & des chiens. Sa chair eſt bonne à manger, mais on n'en fait point d'uſage; ſa graiſſe eſt comme celle des autres animaux, nervine, relâchante, réſolutive.

La pierre de porc-épic, en latin, *Bezoar hyſtricum porcinum*, ou *hyſtricis*, ou *lapis malacenſis*, eſt une pierre groſſe comme une aveline, ou une noix muſcade, qui ſe trouve dans la véſicule du fiel; elle eſt fort amere; elle gliſſe dans les doigts comme du ſavon; elle s'amollit dans l'eau, s'endurcit à l'air; elle eſt aſſez mollette. Il ne faut pas la confondre avec une autre pierre, qui eſt une eſpece de magdaléon de poil qui ſe trouve dans l'eſtomac du porc-épic, ainſi qu'il s'en trouve dans celui des bœufs & autres animaux. Cette derniere eſt très légere, fibreuſe & facile à diſtinguer de la pierre de porc-épic. On ne s'en ſert point en médecine. Les Indiens diſent que la pierre de porc-épic eſt alexipharmaque, alexitere, & qu'elle convient dans toutes les fievres exanthématiques: ils la donnent, avec ſuccès, dans une eſpece de maladie nommée *mordoxi*, qui eſt commune chez eux, & qui eſt une eſpece de peſte. Les Européens ont dit que cette pierre eſt diurétique, un fort bon lithontriptique, & capable de fondre la pierre dans les reins, qu'elle fait couler les vuidanges, réſout les tumeurs & guérit les hydropiſies. On l'emploie ou en ſubſtance, à la doſe de cinq, ſix, ſept, huit & même dix grains, ou en infuſion; pour cela, on laiſſe infuſer cette pierre dans du vin ou de l'eau pendant

une heure, puis on la retire & on la fait sécher au soleil. La liqueur où elle a infusé prend une saveur assez amere. Au reste cette pierre est une bile épaissie, qui à la vérité a de l'efficacité ; c'est un bon apéritif, & un bon amer ami de l'estomac ; mais d'un côté il coûte trop cher, & de l'autre nous avons de meilleurs remedes : on peut aussi lui substituer la pierre que l'on trouve dans le fiel des autres animaux. Comme purgatif, nous en avons de meilleurs ; comme diaphorétique alexitere, je lui préfere les sels volatils & les esprits volatils. Quant au mordoxi, où les Indiens l'emploient avec succès, nous ne connoissons point cette maladie.

La pierre de porc-épic (*Pedra del porco*, seu *Lapis hystricis*), dit M. Vogel, est une pierre biliaire, suivant un grand nombre de naturalistes ; d'autres prétendent qu'elle se forme dans le ventricule ; A. N. C. *vol.* iij, *obs.* 87. Elle est de couleur roussâtre, un peu onctueuse au toucher, polie, composée de plusieurs couches les unes sur les autres, amere ; elle commence par un très petit grain, qui parvient insensiblement à la grosseur d'un jaune d'œuf de poule ou de canard. On vante principalement cette pierre contre les fievres ardentes, & autres maladies aiguës & malignes, les pétéchies, la petite vérole, la rougeole, l'ictere, les affections bilieuses & hystériques. On la met infuser dans de l'eau de pluie bouillie, ou dans quelque eau distillée ; elle contracte une légere amertume ; & la pierre perd un peu de son poids ; lorsqu'elle est séchée, après cette infusion, sa superficie se trouve chargée d'efflorescences blanches & brillantes, comme si elle eût été trempée dans de l'eau salée. Seba dit que dans les défaillances on en donne avec un grand succès, trois grains & même davantage.

PORCELET de S. Antoine. *Voyez* Cloporte.

POROTIQUES. Πωρωτικὰ φαρμακα ; de πῶρος, cal *ou* calus. *Porotica medicamenta.*

On a donné ce nom, dit un ſçavant profeſſeur, aux ſubſtances qui affermiſſent le cal, par le moyen duquel les deux parties d'un os qui a été fracturé ſe rejoignent.

Lorſqu'un os a été fracturé, il ſuinte de part & d'autre des extrémités de cet os une humeur lymphatique. Cette humeur eſt fournie par l'ouverture des vaiſſeaux rompus qui diſtribuoient auparavant la nourriture au corps de l'os ; enſuite il ſe forme peu-à-peu autour des extrémités de l'os fracturé une eſpece de gomme qui fait un bourrelet à l'endroit de la fracture. Cette ſubſtance gommeuſe ſe reſſerre, ſe durcit, acquiert la qualité de l'os, & ſa ſolidité ne fait qu'un même corps avec lui, & ainſi l'os ſe cicatriſe.

Le cal n'eſt pas une humeur lymphatique qui ſuinte des deux extrémités de l'os, & qui, par la diſſipation des parties les plus fluides, acquiert ſa dureté & la ſolidité de l'os ; mais plutôt le prolongement d'un millier de petits vaiſſeaux oſſeux, qui d'abord ſont fort mollaſſes, enſuite acquierent la conſiſtance de cartilage, & peu-à-peu la ſolidité de l'os. A meſure que les fibres & les vaiſſeaux qui forment le cal prennent plus de nourriture, il ſe paſſe la même choſe que dans la premiere formation de l'os.

Il n'y a point de ſubſtance qui puiſſe produire le cal ; mais comme il faut que le développement qui ſe fait des vaiſſeaux de l'os acquiert aſſez de dureté & de ſolidité pour rétablir la continuité de l'os, & pour réunir fortement les deux parties ſéparées ; l'excès d'une humeur lymphatique ou ſéreuſe, qui découleroit continuellement, retarderoit ou

interromproit la perfection du cal ; un prolongement trop abondant, un relâchement trop considérable des vaisseaux qui forment le cal, nuiroit encore à la consolidation de l'os. Ainsi les substances qui dissiperont & absorberont l'humidité trop abondante, qui donneront aux parties & aux fibres plus de ressort, perfectionneront le cal ou cicatrice des os ; ainsi les porotiques ne differeront point des épulotiques ou cicatrisantes.

Les exfoliants font détacher du corps de l'os la partie qui est gâtée ou corrompue.

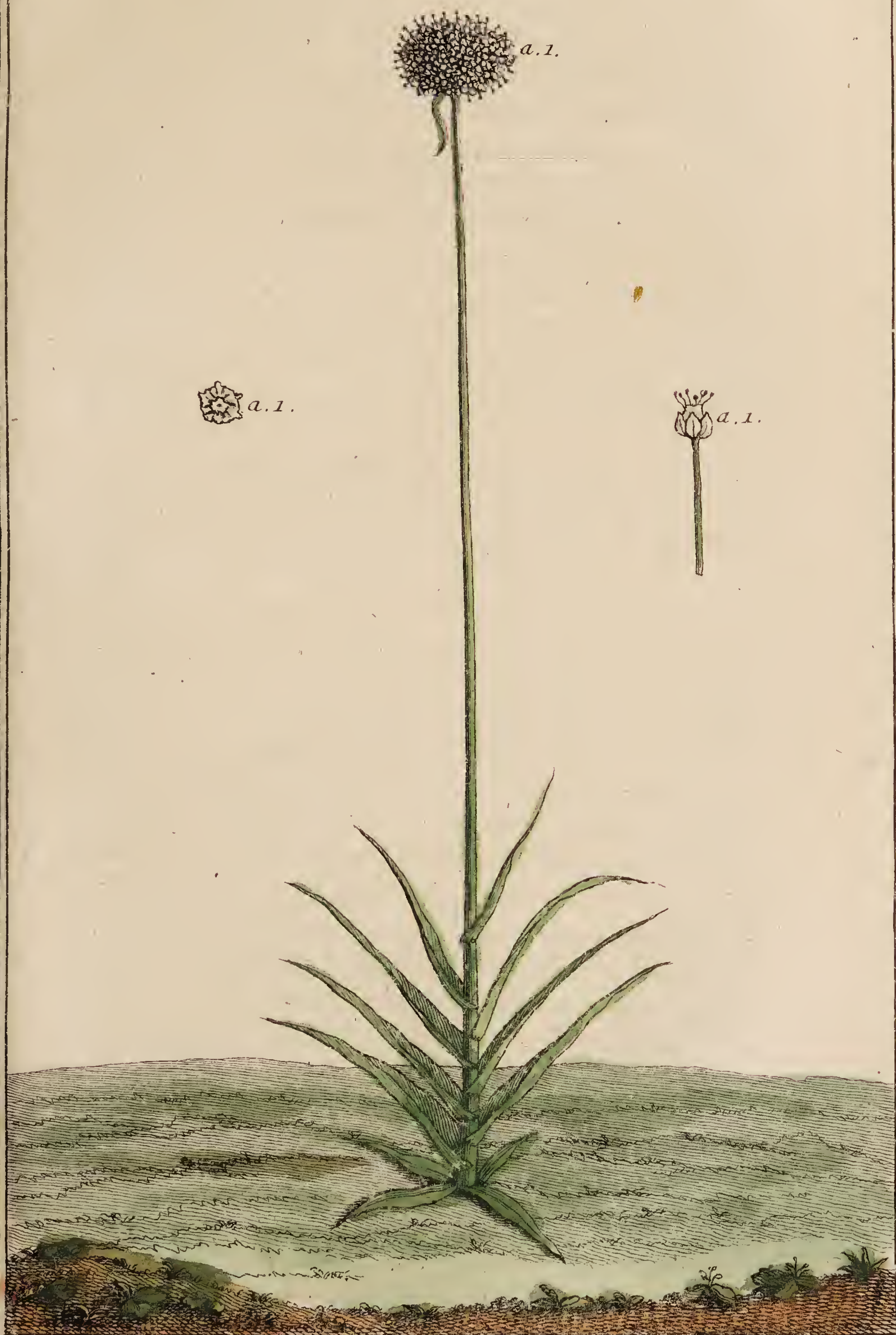
Lorsqu'un os a été découvert & exposé à l'air, sa superficie devient raboteuse ; elle change de couleur, elle jaunit, noircit, se corrompt peu-à-peu. Cette partie, qui est gâtée se sépare du corps de l'os, & se leve par lames très minces. Les médicaments qui accelerent cette séparation sont nommés exfoliants.

La carie est à l'os ce que la gangrene est aux parties molles ; c'est le défaut de vie dans une partie de l'os. Par l'action des vaisseaux entiers de l'os ou de la partie qui jouit de la vie, il se fait une séparation de la partie d'os qui est privée de la vie.

Pour procurer l'exfoliation de l'os, & pour arrêter les progrès de la carie, il faudra ou rétablir la circulation ralentie dans le corps de l'os, par le moyen des résolutifs puissants & pénétrants, ou mondifier & nettoyer la partie cariée & vermoulue, par le secours des détersifs forts : enfin les corrosifs font détacher jusqu'au vif les lames osseuses.

PORREAU *ou* Poireau. *Porrum*, off. *Porrum commune, capitatum*, C. B. Pin. *&* Tournef. Inst. rei herb. *Porrus communis*, seu *capitatus ; Scorodoprasum* ; *Gethyllis*, seu *Gethyum*.

Sa racine est longue de deux ou trois pouces, grosse, cylindrique ; composée de plusieurs tuni-


Porreau. Porrum.
a.1.
a.1.
a.1.

ques blanches, liſſes, luiſantes & unies les unes aux autres ; garnie en deſſous de pluſieurs fibres ; d'une ſaveur plus douce que celle de l'oignon : ces tuniques, en ſe développant, deviennent des feuilles longues d'un pied, aſſez larges, plates ou pliées en gouttiere, d'un verd pâle. D'entre ces feuilles s'éleve de quatre ou cinq pieds une tige de la groſſeur du doigt, ferme, ſucculente, dont le ſommet eſt occupé par un bouquet de petites fleurs blanches, tirant ſur le purpurin, à ſix pétales diſpoſés en lis, & à ſix étamines larges, cylindriques. Elles ſe changent en des fruits noirs, triangulaires, arrondis, partagés en trois loges, où ſont contenues des graines oblongues.

Cette plante, qui eſt une des potageres, donne ſa fleur en Juin ; & au mois d'Août ſes ſemences ont acquis leur maturité. Le porreau, comme on ſçait, eſt très employé en cuiſine.

Si l'on mange cette racine potagere, & ſi l'on en boit la décoction, elle procure une abondante excrétion d'urine, & favoriſe la diſſolution du calcul ; Lobb. *exper.* 97. Il y a long-temps qu'Hippocrate, *Epid. lib.* 5, *ſect.* 7, avoit obſervé qu'une femme, après un long uſage de porreau avoit été ſubitement délivrée d'une pierre utérine, dont elle étoit tourmentée depuis long-temps. Le ſuc de porreau, dit Celse, *lib.* III, *cap.* 27, ou ſa racine mêlée à toutes ſortes de nourritures, eſt bon dans les ulceres internes. Il arrête les hémorrhagies, ſuivant Fallope ; & ſuivant l'école de Salerne, il empêche l'avortement, & par cette vertu, il rend les femmes fécondes.

Sa ſemence a l'odeur des feuilles, mais elle eſt un peu moins âcre, & elle a une certaine aſtriction. Les anciens en faiſoient boire le ſuc mêlé avec du vinaigre, après y avoir ajouté de l'encens, pour ar-

rêter les hémorrhagies, celles du nez principalement. Ils s'en servoient contre toutes les maladies de la poitrine, & le regardoient comme efficace dans la phthisie; mais ils ont observé qu'il nuisoit à l'estomac, & que son usage trop long-temps continué affoiblissoit la vue; & qu'il excitoit aux plaisirs de l'amour.

PORTE-CHAPEAU. *Voyez* EPINE DE CHRIST.

POTÉE d'émeril. *Voyez* EMERIL.

POTION (*Potio*) : on donne ce nom à un médicament liquide fait de la décoction, de l'infusion ou de la dissolution de différents simples & mixtes dans une liqueur convenable, pour remplir diverses indications. Il y a des potions *altérantes*, *purgatives* & *émétiques*.

1°. La *potion altérante* est un véritable julep préparé d'eaux distillées, auxquelles on a ajouté des confections, des huiles, des poudres, des sucs & des sels : on lui donne le nom de potion, parce que ces ingrédients le rendent trouble.

On prescrit des potions dans la vue de diviser le sang trop épais; de l'épaissir lorsqu'il est en dissolution; de le délayer lorsqu'il est trop sec. On prépare aussi des potions cardiaques, stomachiques, anthelmintiques, antihystériques, absorbantes, diurétiques, diaphorétiques. On en fait prendre pour faciliter l'expulsion du fœtus, la sortie de l'arriere-faix ou de l'enfant mort; pour prévenir le retour de la néphrétique, de la goute, de l'épilepsie : on peut enfin les ordonner pour remplir les indications où les apozemes & les juleps sont nécessaires.

Il est bon cependant d'observer, 1°. qu'on emploie rarement les potions pour diviser le sang, l'épaissir ou le délayer; on leur préfere dans ces cas les apozémes, les juleps, les bouillons ou les pti-

ſanes ; on ſe borne à préparer des potions cardiaques, ſtomachiques, anthelmintiques ou contre les vers, & antihyſtériques ; 2°. que les potions, comme les apozémes, peuvent être faites avec la décoction des parties de différents ſimples capables de remplir la même indication de maladie.

Potion cardiaque pour relever les forces abattues.

Prenez *des eaux de bugloſe & de chicorée*, de chacune trois onces.
d'eau de cannelle, demi-once.
de confection alkermès, un gros.
de ſel de vipere, douze grains.
Mêlez le tout pour une potion à boire ſur le champ.

Les potions cardiaques conviennent dans l'affaiſſement extrême du pouls, & l'extinction des forces, qu'on obſerve dans les maladies aiguës, malignes & chroniques ; elles ſont utiles dans la ſyncope, qui provient de l'épaiſſiſſement & de la coagulation du ſang ; dans les accouchements longs & laborieux ; mais alors il faut y mettre, au lieu de ſel de vipere, un demi-gros des trochiſques de myrrhe.

Les potions cardiaques cependant ne conviennent point dans tous les accouchements longs & laborieux ; car très ſouvent l'abattement des forces provient de la répletion & de la diſtention trop grande des vaiſſeaux ; le travail alors eſt infructueux quoique les douleurs ſoient très vives ; le ſeul moyen, dans ce cas, pour hâter l'accouchement, eſt d'avoir recours à la ſaignée. Cet état de la femme en travail ſe reconnoît par le tempérament, par la couleur du viſage, par la plénitude ou par la petiteſſe ou par la tenſion du pouls.

Dans la langueur de l'eſtomac, on preſcrit des potions cardiaques pour le fortifier & pour diviſer l'humeur glutineuſe adhérente aux parois du ventricule, humeur, qui par les irritations fréquentes qu'elle cauſe, excite ſouvent des défaillances. Remarquons cependant que dans ce cas les potions émétiques ſont plus sûres que les cardiaques, & en même temps plus efficaces. Les potions cardiaques conviennent encore dans le cholera-morbus, & dans les accès vaporeux.

Il ne faut cependant preſcrire qu'avec circonſpection, les potions cardiaques, dans ces dernieres maladies; car l'obſervation démontre tous les jours qu'elles en augmentent le danger, lorſqu'elles ſont adminiſtrées par une main inhabile. Dans le cholera (maladie qui eſt dûe à une vive irritation de l'eſtomac & des inteſtins, & pour laquelle les médecins les plus expérimentés ordonnent avec ſuccès la ſaignée, lorſque le pouls eſt fort, & que les tranchées y determinent, après avoir fait précéder à grande doſe les ptiſanes & les lavements adouciſſants & narcotiques), on emploie les cardiaques, lorſque le froid s'eſt emparé des extrémités, que les ſueurs ſont froides, que le pouls eſt preſque effacé, qu'il y a des mouvements convulſifs; mais alors on allie les cordiaux avec les narcotiques, & on les donne par cuillerées, ſous cette formule ou toute autre ſemblable.

Prenez *des eaux de chicorée & de chardon bénit*, de chacune trois onces.
d'eau de fleurs d'orange, une once.
de thériaque nouvelle,
de confection alkermès,
de diaſcordium de Fracaſtor, de chaque un gros.
de laudanum liquide, quarante gouttes.

Mélez le tout pour une potion cordiale & narcotique, qu'on prendra par cuillerées.

On peut y ajoûter quelques gouttes de lilium de Paracelse, ou quelques grains de poudre de viperes, lorsque les symptômes énoncés, qui sont toujours des signes de mort, viennent à redoubler & à augmenter.

Les cordiaux ne sont point convenables dans les vapeurs, si ce n'est dans le temps de l'accès ; car hors du paroxysme, on doit avoir recours aux délayants & aux adoucissants qu'on marie avec les stomachiques & les légers apéritifs : mais quand l'accès vaporeux demande les cordiaux, on mêle ensemble deux onces d'eau de chicorée, autant de celle de fleurs d'oranges, deux scrupules de thériaque ancienne, & vingt gouttes de teinture de castoréum : cette potion cardiaque se prend sur-le-champ.

Comme les cordiaux ne font que mettre en mouvement, & divisent les sucs visqueux stagnants dans le ventricule & dans les intestins, sans en favoriser l'issue, il est à craindre que ces matieres agitées & divisées ne passent dans le sang, ne l'épaississent & n'allument la fiévre. C'est pourquoi lorsqu'on prescrit les cordiaux dans les cardialgies causées par la saburre de l'estomac, ou dans la langueur de ce viscere, produite par un amas de viscosité, il est très important de prescrire un émétique, une heure ou deux après les cordiaux ; car l'estomac ayant été fortifié par ces remedes, & ces sucs gluants étant bien battus & divisés, le vomissement est moins pénible, & les matieres nuisibles s'évacuent plus aisément par cette voie.

Il est à propos d'observer qu'il n'y a point de cordial meilleur que le lilium de Paracelse, lorsque l'indication se présente de ranimer promptement

les forces vitales : ce remede ne brule point les parties internes, & ne laiſſe après lui aucun ſentiment de chaleur incommode, comme l'ont débité, ſans fondement, quelques chymiſtes : les praticiens ſçavent le contraire. Par ſes parties très déliées, mais très dures, le lilium de Paracelſe, s'étant inſinué dans le ſang par les pores ou les vaiſſeaux abſorbants, ſtimule les vaiſſeaux, diviſe le ſang, & réveille bientôt les forces vitales. On ne ſçauroit déterminer d'une maniere préciſe la doſe du lilium : on la meſure ſur l'abattement plus ou moins conſidérable des forces : on peut le donner depuis douze gouttes juſqu'à quarante.

On a recours aux potions ſudorifiques, lorſque l'éruption de la petite vérole ſe fait avec difficulté, ſi l'obſtacle vient de l'épaiſſiſſement ou de la viſcoſité du ſang ; dans les fiévres malignes, dans l'anthrax. On peut en compoſer une avec trois onces d'eau de chardon bénit, & autant de celle de ſcabieuſe, d'un gros de thériaque ancienne, de demi-gros de poudre de viperes, de vingt grains de bézoard minéral, & de deux gros d'eau de cannelle : on y ajoûtera, ſi l'on veut, du lilium de Paracelſe, de l'eſprit volatil de vipere, ou du ſel de vipere.

Les potions ſudorifiques ſont encore utiles dans la pleuréſie & la péripneumonie, lorſque la moiteur de la peau eſt accompagnée des autres ſignes qui annoncent une criſe future par les ſueurs ; car c'eſt très ſouvent par cette voie que ces maladies ſe terminent. Mais pour rendre l'effet des ſudorifiques plus sûr & plus prompt, il faut toujours leur aſſocier quelque narcotique, pourvu néanmoins qu'il n'y ait point de contr'indication qui s'y oppoſe.

On donne le nom d'*anthelmintiques* aux potions contre les vers. On les compoſe, par exemple, avec trois onces d'eau de pourpier, & autant de

décoction de chiendent, un gros de confection d'hyacinthe, demi-gros de semen-contra, une once d'huile d'amandes douces, six gros de syrop de limons. On rendra cette potion plus efficace, si avant que le malade la boive, on lui fait prendre trente grains d'éthiops minéral, ou vingt grains de mercure doux enveloppés dans de la conserve de roses. Cette potion ne doit pas être si forte pour les enfants.

La potion purgative n'est autre chose que ce qu'on appelle vulgairement une *médecine*. Il y en a de douces, de médiocres, de fortes; différence qui dépend des substances plus ou moins purgatives, & de la dose plus ou moins considérable.

Les potions purgatives ou cathartiques fortes se prescrivent à ceux qui sont hydropiques, parce-qu'elles évacuent la sérosité superflue mêlée avec les parties mucilagineuses & les globules rouges, & qu'elles dilatent & ouvrent en quelque façon les vaisseaux lymphatiques.

C'est par-là qu'un certain remede arabe est utile dans différentes especes d'hydropisie, pourvu qu'il soit administré par une main prudente. Il fut publié à Paris, il y a trente ou trente-cinq ans par un empirique, qui se vantoit de l'avoir reçu gratis d'un médecin arabe; mais on soupçonne, avec assez de raison, qu'il avoit été tiré de l'ouvrage de Dovar, docteur anglois; ouvrage qui a pour titre: *Legs d'un médecin à sa patrie*, & qui renferme une méthode raisonnée de traiter les maladies. La vogue de ce remede fut très grande à Paris, parcequ'il fut prescrit avec succès à M. Hérault, lieutenant général de police, attaqué d'une hydropisie; & ensuite à M. l'abbé Sarret de S. Laurent.

Il est bon d'observer que, comme ce remede procure par les selles d'énormes évacuations, s'il est

administré sans précaution, il prive tellement le sang de sa sérosité & le desseche si fort, qu'il le rend âcre, & le dispose à causer des ulcérations dans différentes parties, sur-tout aux jambes, lesquelles se guérissent fort difficilement, ce dont on a plusieurs exemples. Voici la formule.

Prenez *d'antimoine crud, réduit en poudre très fine,*
de safran de Mars apéritif, préparé avec le soufre, de chacun une once,
de scammonée, réduite en poudre très subtile, deux onces,
de syrop de limons, vingt-cinq onces.

Suivant l'empirique qui le donnoit, on doit en prescrire aux malades deux cuillerées le matin à jeun; mais cette dose peut être augmentée ou diminuée selon les forces, l'âge & le tempérament des malades; car deux cuillerées contiennent vingt-cinq grains d'antimoine crud, & autant de safran de mars, deux scrupules & demi de scammonée, & une once vingt grains de syrop de limons. Quoique la vertu de la scammonée soit diminuée par le syrop de limons, il faut cependant en modérer la dose, lorsque le médecin a lieu de craindre que les intestins n'en soient trop fortement ou trop long-temps irrités: ce qui produiroit une superpurgation; accident trop commun après l'effet du remede arabe, donné sans précaution.

Il reste à parler des *potions émétiques.* Le remede de ce genre, dont on espere le plus d'avantage, & qui procure un léger sentiment de chaleur, est sans contredit le vin émétique, qui se prépare avec trois onces de safran des métaux en poudre (*crocus metallorum*), & trois livres de vin blanc

qui a déposé sa lie. On laisse l'infusion se faire pendant trois ou quatre jours dans une bouteille bien bouchée, qu'on a soin d'agiter de temps en temps. On donne ensuite, depuis une once jusqu'à deux, du vin clair qui surnage : il se prescrit quelquefois trouble, on le rend tel en agitant la bouteille : il s'emploie particulierement de cette façon dans les clysteres, pour réveiller les malades attaqués vivement d'affections soporeuses : la dose est depuis deux onces jusqu'à quatre. Cette préparation émétique doit être préférée à tous les autres émétiques. Cependant les médecins se servent heureusement du syrop de Glauber, & du tartre émétique. Quelques médecins donnent la préférence au syrop de Glauber, pour aiguiser les potions cathartiques destinées aux enfants, aux vieillards & aux personnes délicates : il se prescrit depuis quatre gouttes jusqu'à vingt-cinq ou trente, & jusqu'à six ou huit gouttes pour les petits enfants.

Le tartre émétique est d'un usage très fréquent ; il agit plus doucement que la poudre d'algaroth, qui doit être réservée pour les affections soporeuses provenantes de cause froide, lorsqu'on a mis inutilement en usage les autres vomitifs.

Les potions émétiques peuvent se donner à toute heure, suivant l'indication : mais quand le danger n'est pas imminent, il vaut mieux les faire prendre le matin.

On ajoute souvent aux potions purgatives, des émétiques, afin d'évacuer la saburre par haut & par bas : mais dans l'apoplexie, & autres affections soporeuses, on prescrit l'émétique seul ; peu de temps après on fait suivre une potion cathartique aiguisée de quelques grains de tartre stibié, si le malade est en état de l'avaler.

L'émétique opere des merveilles dans les fiévres malignes, vermineuses, intermittentes, quartes sur-tout; dans les douleurs de coliques opiniâtres; dans le cholera supprimé, dans les petites véroles, les érésipeles, les paroxysmes de l'asthme qui tourmentent long temps les malades; dans les ophthalmies rebelles, dans la péripneumonie même, principalement lorsqu'il y a oppression avec des signes de saburre qui croupit dans les intestins, & qui entretient la fiévre & la péripneumonie.

L'émétique n'est pas, comme le peuple le croit faussement, un remede suspect; si on le donne d'une main habile & dans les circonstances convenables, c'est-à-dire, après les saignées répétées, il opére lentement & avec avantage.

POTIRON. *Voyez* CITROUILLE.

POU humain, commun, ou ordinaire. *Pediculus*, off. *Pediculus humanus*, LINN. *Voyez* la figure du CLOPORTE, celle du POU y est représentée.

La tête de cet insecte est antérieurement d'une figure un peu oblongue, & arrondie postérieurement, dit SWAMMERDAM, couverte d'une peau assez dure, mais transparente, & hérissée de poils soyeux. A l'extrêmité antérieure est placé un aiguillon rarement visible, parcequ'il est presque toujours renfermé en dedans. Des deux côtés de la tête sortent deux antennes revêtues de la même peau que la tête, composée de cinq articulations garnies de poil. Derriere les antennes sont placés des yeux saillants & noirs. Le col est fort court; la poitrine unie au col est comme partagée en trois parties; le ventre finit en-dessous par une espece de queue fendue. Il a six pieds attachés aux côtés de la poitrine: chaque pied est composé de six articulations d'inégale grandeur, & garnis de poils très fins: le bout de chaque pied est armé de deux

ongles qui servent de pince à ces insectes pour saisir les cheveux; c'est par leur moyen qu'ils grimpent assez promptement.

Il est très probable que les poux sont hermaphrodites, ainsi que les limaçons. On sçait que leurs œufs se nomment *lentes*.

Ces insectes s'attachent à toutes les parties du corps de l'homme, mais particuliérement à la tête des enfants. Les pauvres, les mendiants, les matelots, les soldats, & tous ceux qui sont mal-propres & qui ne sont pas en état de changer de linge, sont sujets à cette vermine incommode. Les poux, pour sucer le sang, percent la peau, & y excitent souvent des pustules qui dégénerent quelquefois en gale & en teigne.

Nous ne parlerons ni de la maladie pédiculaire, ni du goût que certains peuples ont pour ces insectes.

On s'en sert rarement en médecine. C'est un remede qui révolte ceux à qui on pourroit le proposer. Ils contiennent, il est vrai, beaucoup de sel volatil & d'huile; ce qui les a fait regarder comme apéritifs & fébrifuges.

POUDRES (*Pulveres*) : ce sont des médicaments sous forme séche, composés de végétaux, d'animaux, de fossiles bien broyés, tantôt seuls, tantôt mêlés ensemble.

Pour donner aux poudres une préparation convenable, il faut broyer très exactement, dans un mortier, les substances, & les passer ensuite par un tamis. La poussiere très fine, dans laquelle elles sont réduites, se nomme *alkool*.

Les poudres officinales sont celles de *diamargaritum frigidum*, diarrhodon, d'ambre, des trois santaux, de guttete, *de tribus* ou cornachine, & plusieurs autres dont l'usage est aujourd'hui moins

fréquent. On emploie beaucoup la poudre de guttete & celle *de tribus* : la premiere s'ordonne pour prévenir les retours de l'épilepſie, des convulſions, des mouvements ſpaſmodiques, & du vertige ; la ſeconde pour ouvrir le ventre de ceux qui ſont d'un tempérament pituiteux ; ſur-tout, lorſqu'ils ne ſçauroient garder, ou qu'ils ont en horreur les potions purgatives & les bols.

Les poudres magiſtrales ſont ou purgatives, ou émétiques, ou roborantes, ou rafraîchiſſantes, ou propres à exciter la ſalivation.

On preſcrit les poudres purgatives à ceux qui ont une averſion invincible pour les potions, les opiats, & les bols purgatifs. Elles ont une vertu plus ou moins évacuante, ſuivant les ſubſtances qu'on emploie : celles qui purgent médiocrement, ſont la rhubarbe, le ſenné, le jalap ; celles qui operent cet effet plus fortement, & qu'on appelle mochliques, ſont la ſcammonée, la réſine de jalap, l'élaterium, le ſafran des métaux, la poudre d'algaroth, &c.

Les poudres ſe prennent dans une ou deux cuillerées de vin, d'eau, de bouillon, d'une infuſion de thé ou de méliſſe ; ou bien dans une cuillerée de panade ; on les mêle encore avec un jaune d'œuf, de la pulpe de pomme cuite, ou un peu de quelque conſerve, qu'on avale après en avoir fait une eſpece de bol.

La quantité de poudre purgative preſcrite aux malades, pour exciter le ventre, ne doit pas excéder une once : chaque doſe de poudre purgative doit être au plus d'un gros ; celle des poudres altérantes ſera du même poids, excepté celle de quinquina, qui fort ſouvent eſt portée juſqu'à deux gros.

Les médecins mettent tous les jours en uſage

des poudres purgatives pour tromper les malades, sur-tout les enfants, qui ont en horreur les potions purgatives, ou qui ne veulent pas les avaler. Les poudres conviennent dans toutes les maladies où il faut ouvrir le ventre, principalement lorsqu'on soupçonne des vers dans l'estomac & dans les intestins; on ordonne dans ce cas l'*aquila alba* avec quelque purgatif.

Les poudres purgatives se prescrivent encore au lieu d'opiats dans l'hydropisie & dans les obstructions des organes sécrétoires, pour varier seulement la forme des remedes, & afin que le traitement deplaise moins aux malades.

Outre les poudres purgatives & émétiques, il y en a encore d'apéritives contre les obstructions pour rappeller les régles supprimées, pour tuer les vers. On en compose encore d'absorbantes, dont l'usage est très fréquent, pour émousser & détruire les acides qui inquietent & troublent souvent l'estomac. Celles-ci se prescrivent aux enfants qui tettent, pour empêcher la coagulation du lait dans leur estomac; on leur en donne aussi, lorsque la présence d'un acide dans ce viscere s'oppose à la digestion du lait; ce qui se reconnoît par l'examen des déjections. En effet, lorsque les enfants qu'on allaite se portent bien, leurs excréments sont jaunes sans mélange, & jamais verdâtres; mais lorsque la digestion du lait commence à dégénérer, à cause de la présence d'un acide, les déjections, quoique jaunes, verdissent bien-tôt si elles sont exposées à l'air. Et lorsque l'acide vient à dominer, les enfants rendent des excréments verds; leur couleur est souvent si foncée, qu'ils font sur leur linge des taches semblables à celles de la rouille. C'est par cette teinte verte, plus ou moins foncée, qu'on a connoissance de la quantité & de l'acri-

monie de l'acide, lequel excite ſouvent le hocquet], le vomiſſement, des diarrhées, des tranchées, & autres maladies.

Les poudres abſorbantes doivent être données aux enfants non-ſeulement une fois le jour, mais même deux ou trois, ſuivant que la maladie l'exige, & toujours à une doſe proportionnée à l'âge de l'enfant.

Poudre abſorbante.

Prenez *de corail rouge préparé,*
d'yeux d'écreviſſes de riviere, de chaque dix grains,
de corne de cerf philoſophiquement préparée, un ſcrupule,

Mêlez le tout, dont on fera une poudre pour prendre en une fois.

POUDRE D'ABEILLE, *Voyez* ABEILLE.
CACHÉTIQUE, *Voyez* FER.
de CLOPORTES, *Voyez* CLOPORTE.
de CRAPAUD, *Voyez* CRAPAUD.
de FOURMIS, *Voyez* FOURMI.
d'ECREVISSES, *Voyez* ECREVISSE.
d'HELVETIUS, *Voyez* ALUN.
de SANTINELLI, *Voyez* MAGNÉSIE BLANCHE & NITRE.
de SAUTERELLE, *Voyez* SAUTERELLE.
de SYMPATHIE, *Voyez* VITRIOL.
TEMPÉRANTE DE STAHL, *Voyez* MERCURE.
de VERS DE TERRE, *Voyez* VERS DE TERRE.
de VIPERES, *Voyez* VIPERE.
POULE, oiſeau, *Voyez* COQ.

Pouliot. *Mentha pulegium.*









POULE GRASSE, plante, *Voyez* MACHE.

POULET, *Voyez* COQ.

POULIOT commun, *ou* Pouliot royal. *Pulegium regale, vel regium*, off. *Pulegium latifolium*, C. B. Pin. *Pulegium vulgare*, PARK. *Pulegium femina*, FUCHS. *Puleium* CICERONI & COLUMELLÆ. *Mentha floribus verticillatis, foliis ovatis, obtusis, subcrenatis*, LINN. *Pulegium floribus subrotundis, verticillis nudis*, HALLER Helvet.

De sa racine, qui est traçante & fibreuse, sortent beaucoup de tiges quarrées, velues, dont les unes s'élevent & les autres rampent à terre où elles prennent racines par des vrilles qui portent des nœuds. Ses feuilles sont semblables à celles de l'origan, noirâtres, douces au toucher, d'une odeur douce, & d'une saveur brûlante. Ses fleurs sont verticillées, ou disposées par anneaux autour des tiges, bleues, ou purpurines, ou rouges-pâles, ou blanches, mais rarement; elles sont en gueule, partagées en deux lévres : il leur succéde des graines menues.

Cette plante se plaît dans les lieux incultes & humides, sur le bord des marais & des étangs; sa fleur paroît en Juillet & Août.

Les vertus, qu'on lui reconnoît, sont d'être apéritives, anti-hystériques, stomachiques, pectorales, anti-asthmatiques.

C'est à l'huile éthérée, dit M. VOGEL, que cette plante doit son odeur suave, & sa saveur aromatique un peu amere. Elle corrige les crudités de l'estomac, & arrête les nausées; elle évacue la bile noire par les selles; elle procure l'écoulement des régles, & la sortie du fœtus & de l'arriere-faix. Son suc, suivant BOYLE *de utilitate simpl. med.* p. 120. remédie aux affections des poumons, & principalement à la toux convulsive; quoique

RIDLEY, *Obſervat.* 20. pag. 82 : diſe qu'elle ne ſoit pas toujours efficace, & que WERLHOF n'en ait jamais éprouvé aucun ſuccès, *Comm. Norimb.* 1733. *pag.* 173. On lit dans DIOSCORIDE que les anciens l'avoient déja employée dans ce cas, mais ils la faiſoient boire après y avoir mêlé du miel & de l'aloës.

Quant à l'extérieur, le pouliot s'emploie en épitheme ou en cataplaſme ; il appaiſe les inflammations ; il ſoulage dans les douleurs de la goute, en l'appliquant ſur la peau juſqu'à ce qu'elle rougiſſe. Sa décoction appaiſe les démangeaiſons. Perſonne n'ignore qu'elle provoque auſſi l'éternuement,

POULIOT-THYM, *Voyez* CALAMENT des champs, quatrieme eſpece.

POUMON d'AGNEAU, *Voyez* BREBIS.
de LIEVRE, *Voyez* LIEVRE.
de RENARD, *Voyez* RENARD.
de VEAU, *Voyez* BŒUF.
de VIPERE, *Voyez* VIPERE.

POUPARD. *Voyez* CRABE.

POURCELET de ſaint Antoine, *Voyez* CLOPORTE.

POURCELLANE *ou* Pourcellaine, *ou* Porcellane *ou* Porcellaine, *Voyez* POURPIER.

I°. POURPIER des jardins, domeſtique, *ou* cultivé ; Pourcellane *ou* Pourcellaine à larges feuilles. *Portulaca ſativa*, off. *Portulaca latifolia*, ſeu *ſativa*, C. B. Pin. TOURN. Inſt. rei herb. *Portulaca hortenſis latifolia*, J. B. *Portulaca latioribus foliis*, CESALP. *Portulaca foliis cuneïformibus ſeſſilibus*, LINN. *Porcellana hortenſis ; Porcaſtrum ſativum ; Andrachne*, ſive *Adrachne domeſtica*, nonnullorum.

Sa racine eſt le plus ſouvent ſimple, fibrée ; elle devient ligneuſe avec le temps. Il s'en éleve d'en-

Pourpier. Portulaca.







Le charp. sc.

viron douze pouces des tiges grosses, arrondies, tendres, succulentes, lisses, luisantes, rougeâtres. Ses feuilles sont alternes, tantôt oblongues, tantôt un peu arrondies, grosses, charnues, blanchâtres ou jaunâtres, d'une saveur visqueuse un peu acide. De l'aisselle des feuilles naissent de petites fleurs pâles ou jaunes, à cinq pétales disposés en rose. Elles se changent en des fruits capsulaires, où sont renfermées plusieurs graines menues & noires.

Le pourpier se cultive dans les jardins potagers à cause de son grand usage dans les cuisines.

Cette plante, qui est succulente, aqueuse & un peu acide, appaise l'effervescence de la bile qui se manifeste sur-tout dans les fiévres ardentes & malignes : elle empêche la putréfaction & en arrête les progrès. Elle appaise le vomissement bilieux surtout. Cuite elle est très efficace contre la dyssenterie, l'hémoptysie ou crachement de sang, & dans les autres flux de sang, aussi-bien que dans le scorbut. Elle est bonne enfin dans les affections des reins & de la vessie : c'est pourquoi CRATON *Epist. V. pag.* 275 recommande le syrop de pourpier contre la strangurie. On applique cette plante en cataplasme sur les plaies qui sont menacées de gangrene. Sa graine est une des quatre semences froides mineures. Personne n'ignore qu'elle entre fréquemment dans les salades.

II°. POURPIER (petit), *ou* Pourpier sauvage; Porcellane *ou* Porcellaine à feuilles étroites. *Portulaca sylvestris*, off. *Portulaca angustifolia*, sive *sylvestris*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Portulaca sylvestris minor*, sive *spontanea*, J. B. *Portulaca sponte nascens*, CORD. Hist. *Portulaca angustioribus foliis*, CÆSALP. *Portulaca foliis cuneiformibus verticillatis sessilibus, floribus sessilibus*,

Linn. *Andrachne*, seu *Adrachne sylvestris minor*, nonnullorum.

Sa racine est simple, petite, fibrée; elle ressemble en tout à l'espece précédente, dont elle ne differe que par la petitesse de ses parties.

Elle croît d'elle-même dans les terres sablonneuses & le long des chemins; elle posséde les mêmes vertus que le pourpier cultivé.

PRÉCIPITÉ blanc.
jaune.
per se.
philosophique.
rouge.
verd.
} *Voy.* Mercure.

PRELE *ou* Queue de cheval : on en distingue de deux especes d'usage en médecine.

I°. Prêle (grande). *Equisetum majus*, off. *Equisetum palustre longioribus setis*, C. B. Pin. *Equisetum majus aquaticum*, J. B. *Hippuris*, Diosc. *Cauda equina*, Tabern. Icon. *Polygonium femina*, Fusch.

Pour racines, cette plante a des fibres longues, menues, noirâtres. Ses tiges, qui s'élevent jusqu'à un pied ou un pied & demi, sont formées de plusieurs tuyaux, emboîtés les uns dans les autres; elles sont striées, noueuses, creuses, terminées par une tête, renflée par le milieu, formée par un grand nombre de petites étamines à sommets bruns. Chaque nœud des tiges est environné de feuilles ou filets longs, composés de tuyaux plus ou moins nombreux, articulés & placés bout à bout.

Cette plante croît dans les marais & le long des ruisseaux.

II°. Prêle (petite). *Equisetum minus*, officin.

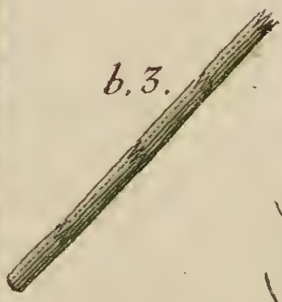
Equisetum grand, majus.

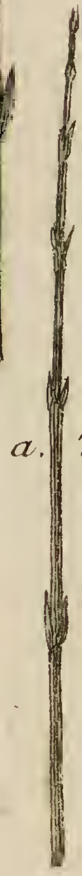
Presle, queu de Cheval.





petit. Minus.









ſetum arvenſe longioribus ſetis, C. B. Pin. *Equiſetum minus terreſtre*, J. B. *Hippuris minor*, Dodon. Pempt. *Equiſetum ſegetale*, Gerard. *Equiſetum ſcapo fructificante nudo*, *caule ſterili*, *ramis compoſitis*, Linn. *Equiſetum caulibus floriferis*, *à folioſis diverſis*, Hall. Helvet.

Sa racine eſt petite, articulée, noire, rampante, garnie de fibres noirâtres. Il en ſort des tiges noueuſes, longues, grêles, terminées par une petite tête qui reſſemble à un chaton compoſé d'étamines blanches : à côté de ces tiges il s'en éleve d'autres à la hauteur d'un pied ; elles ſont noueuſes, compoſées de tuyaux emboîtés les uns dans les autres, creux & un peu rudes. On voit ſortir de chaque nœud, des feuilles ou filets très nombreux, diſpoſés en rayon, profondément cannelés, tortueux.

Cette petite eſpece eſt fort commune dans les terres humides & ſablonneuſes.

Cette plante, qui eſt aſtringente & diurétique, dit M. Vogel, eſt recommandée par pluſieurs médecins contre les hémorrhagies, & principalement contre le piſſement de ſang : *Hiſt. morb. vratiſl.* 1701. *p.* 284, *&c.* & *Commerc. Norimb.* 1733, *p.* 286, & A. N. C. *vol.* v, *obſ.* 97. On la donne dans une décoction d'eau ou de biere, en y ajoutant du beurre & du miel. C'eſt un remede communément en uſage parmi le peuple, mais qui pour cela n'eſt pas à mépriſer dans la néphrétique cauſée par les graviers, dit Hoffmann, *Med. ſyſtem. t.* iv, *part.* ij, *p.* 386. Néanmoins Schulz, A. N. C. *vol.* j. *obſ.* 230, avertit que la prêle eſt nuiſible aux vaches & aux brebis, & qu'elle cauſe l'avortement dans un troupeau entier ; d'autres au contraire nient qu'elle ſoit auſſi pernicieuſe, *breſl.* 1718. *p.* 1621. Mais M. Haller, *Enum. ſtirp. Helvet. p.* 142.

croit pouvoir parfaitement concilier ces ſentiments oppoſés. Il eſt probable en effet que l'eſpece, qui croît le long du Rhin, & qui eſt rude, ne peut être mangée ſans nuire à l'eſtomac; tandis que les autres eſpeces, qui n'ont point l'aſpérité de la lime, telles que celle des marais, ſont plus douces.

PRÉSURE, *ou* Caillé d'agneau. *Voyez* BREBIS.

PRÉSURE du veau. *Voyez* BŒUF.

PRÉSURÉ; plante. *Voyez* CHARDON commun.

PRIAPE de cerf. *Voyez* CERF.

de renard. *Voyez* RENARD.

de ſanglier. *Voyez l'art.* COCHON SAUVAGE, n°. ij.

de taureau. *Voyez* BŒUF.

de tortue. *Voyez* TORTUE.

PRIMEVERE; Primerole; Fleurs de coucou; Braies de cocu; Herbe à la paralyſie. *Primula veris*, off. *Verbaſculum pratenſe odoratum*, C. B. Pin. *Primula veris odorata, flore luteo ſimplici*, J. B. *Herba paralyſis*, BRUNSF. *Paralyſis vulgaris pratenſis, flore flavo ſimplici odorato*, PARK. Parad. *Primulæ veris flavo flore elatior*, CLUS. Hiſt. *Arthritica ſimplex luteo flore*, CAMER. Hort. *Verbaſculum pratenſe odoratum*, C. B. Pin. *Primula foliis denticulatis rugoſis, limbo corollarum concavo*, LINN. *Primula foliis rugoſis, hirſutis, ſpicâ inclinatâ, flore flavo, majori, odoro*, HALLER.

Sa racine, qui eſt aſſez groſſe, rougeâtre, écailleuſe, a une ſaveur légérement aſtringente, une odeur agréable & aromatique. Ses feuilles, qui paroiſſent au commencement du printemps, ſont oblongues, larges, rudes, étendues à terre, un peu lanugineuſes. Sa tige, qui s'éleve de ſept à huit pouces, eſt ronde, ferme, un peu lanugineuſe; elle porte à ſon ſommet des fleurs ſimples, jaunes; c'eſt un tuyau évaſé en maniere de ſoucoupe dans ſa



. Primula Veris . Primevere .
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. 2
a. 3.
a. 5.

partie supérieure, partagée en cinq parties. A ces fleurs succedent des coques ovales où sont renfermées plusieurs menues graines rondes, ou anguleuses, noires.

Cette plante, fort connue, est d'une saveur un peu âcre & amere; elle se trouve très communément dans les prés humides, dans les bois. Sa fleur paroît dès le commencement du printemps, ce qui lui a fait donner le nom de *primevere.*

Par l'analyse on tire de ses fleurs beaucoup d'acide, un peu d'esprit urineux, de l'huile & de la terre.

Ses fleurs, en infusion, ont une vertu légérement somnifere; elle passe pour spécifique dans la paralysie, de la langue principalement; dans le bégaiement, le vertige, la migraine, les vapeurs, les convulsions. A l'extérieur on en bassine les parties attaquées du rhumatisme. L'eau distillée de ces fleurs est regardée comme un très bon reméde ophthalmique.

Les fleurs de primevere, dit M. Vogel, sont légérement anodynes; on en prescrit l'infusion contre la céphalalgie & le vertige; mais elle a peu d'efficacité contre la paralysie.

Schroder, dans sa pharmacopée, *liv.* IV, dit que sa racine est un remede contre la goute accompagnée de difficulté de mouvement dans l'articulation, & qu'elle est bonne contre l'odontalgie: elle est également avantageuse contre le vertige.

PRO SCARABÉE. *Voyez* Scarabée.

PROLIFIQUES; c'est la même chose que Spermatopées. *Voyez* Introduction, *pag.* 116.

PROPHYLACTIQUES. *Prophylactica remedia.* Προφυλακτικὰ φάρμακα. On nomme ainsi les remédes qui entretiennent la santé & qui préviennent les

maladies : il convient encore ſpécialement à ceux qui réſiſtent aux venins & qui corrigent le mauvais air. Toutes les ſubſtances, de quelque claſſe qu'elle ſoient tirées, peuvent devenir prophylactiques, ſuivant les occaſions qu'on a de les mettre en uſage.

PROPOLIS. *Voyez* ABEILLE.

PRUNELLIER. *Voyez* ACACIA.

PRUNES DE MONBAIN ; c'eſt le nom que l'on donne au fruit d'un arbre étranger, lequel eſt appellé *Acaja*, PISONIS. *Acaja quæ & Nametara* Braſilienſibus, MARCGR. *Prunus braſilienſis fructu racemoſo, ligno intùs pro oſſiculo*, RAI.

Cet arbre, dit RAY, eſt de la hauteur du tilleul ; ſon écorce eſt raboteuſe & de couleur cendrée, comme celle du ſureau. Ses feuilles ſont douces au toucher, exactement oppoſées les unes aux autres, longues de quatre travers de doigt, & larges d'un & demi, ou de deux, de grandeur inégale, brillantes, traverſées dans leur longueur d'une groſſe côte, comme celles du noyer.

Il produit un grand nombre de fleurs de couleur jaunâtre, & preſſées, auxquelles ſuccedent des prunes ſemblables aux nôtres, tant en figure qu'en groſſeur, jaunes, couvertes d'une peau très mince, d'un goût acide, dans leſquelles on trouve un gros noyau compoſé de filaments ligneux, que l'on caſſe facilement avec les dents, & dont l'amande eſt d'un blanc jaunâtre.

Ses feuilles ſont extrêmement acides & aſtringentes, propres à faire recouvrer l'appétit & à appaiſer la ſoif que cauſe la fievre.

On tire de ſes feuilles, lorſqu'elles ſont encore jeunes, un ſuc que l'on met ſur le roti.

Son bois eſt rouge & auſſi léger que le liége.

Les prunes qu'il produit, & que l'on appelle *prunes de Monbain*, ont un goût acide fort agréable.


Prunier.
Prunus.
a. 1.
a. 1.
a. 1.
a. 3.
a. 2
a. 2.

Elles tombent lorſqu'elles ſont mûres, & répandent une très bonne odeur. Elles ſont rafraîchiſſantes, aſtringentes, bonnes contre la fievre, propres à fortifier l'eſtomac & à arrêter les dyſenteries.

On en tire un vin, qui, lorſqu'il eſt vieux, eſt capable d'enivrer.

On confit les boutons & les ſommités de cet arbre, & on en tire une écume qui eſt bonne pour enlever les taches & les taies des yeux, pour éclaircir la vue & guerir les ophthalmies. D'abord elle cauſe quelque douleur, mais elle n'eſt pas de durée.

Les feuilles, les boutons, le ſuc & l'écorce, temperent les inflammations de la gorge, étant employés en forme de gargariſme. On en fait auſſi des bains pour remédier aux maladies des pieds & des autres parties du corps qui proviennent de chaleur.

C'eſt à l'extrémité des branches de cet arbre, qu'un certain oiſeau, de la groſſeur d'une pie, & d'un plumage noir & jaune, fort beau, fait ſon nid, pour qu'il ſoit à couvert des ſerpents & des inſectes qui pourroient lui nuire.

PRUNIER. On en diſtingue de deux ſortes, l'un ſauvage & l'autre cultivé.

Le *premier*, qu'on appelle PRUNELLIER, a été décrit ſous le nom d'ACACIA,

Nous allons donner la deſcription du *ſecond*, déſigné ainſi par les botaniſtes : *Prunus ſativa*, off. *Prunus inermis*, *foliis lanceolato-ovatis*, LINN.

Sa racine eſt aſſez longue, branchue, ligneuſe, robuſte, traçante, noirâtre. Son tronc, qui eſt d'une hauteur médiocre, eſt gros, dur, rougeâtre, luiſant, revêtu d'une écorce griſe, brunâtre, raboteuſe. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles du pommier, mais elles ſont plus étroites, plus

longues, plus noirâtres, liſſes, crénelées ſur leurs bords, d'une ſaveur aſtringente & un peu amere. Ainſi que celles du prunier ſauvage, celles du cultivé ſont blanches, mais plus grandes ; on les voit paroître avant les fleurs. Chaque fleur eſt composée de cinq pétales arrondis, grands, ouverts, diſpoſés en roſe dans les échancrures du calyce, qui eſt un godet découpé en cinq parties : au milieu ſe trouvent vingt-cinq ou trente étamines. Ces fleurs ſont remplacées par des fruits charnus, ronds ou ovales, ayant un ſillon longitudinal, attachés à des pédicules plus ou moins longs, recouverts d'une pellicule mince ſous laquelle eſt une chair molle : le milieu eſt occupé par un noyau oſſeux, applati, ovalaire, aigu par les deux bouts, ſillonné, & contenant une ſeule amande.

Ces fruits, qu'on nomme *Prunes* (en latin *Pruna*), ſont très variés, par leur forme, leur groſſeur, leur couleur, leur goût. Ils ſont mûrs en été, & ornent particulierement les deſſerts. Ils ſe mangent frais, ſecs, cuits ou confits.

Parmi les prunes les plus eſtimées, on compte ſur-tout celles-ci.

1°. La Prune de Damas *ou* gros Damas, *ou* Prune de Saint Cyr, *ou* gros damas violet de Tours. *Pruna magna, dulcia, atro-cærulea*, C. B. Pin. *Pruna damaſcena*, Lugd. hiſt.

Elle quitte le noyau ; on la fait ſécher ; c'eſt ce qu'on nomme alors *pruneau*. Sa pulpe eſt laxative ; elle entre dans une compoſition pharmaceutique, le diaprun, dont elle fait la baſe. Le prunier, qui porte cette eſpece de fruit, eſt déſigné ſous cette phraſe, *Prunus fructu magno, dulci, atro cæruleo*, Tournef. Inſt rei herb.

2°. Le Perdrigon de Cernai, double Damas, *ou* Paſſe-velours ; Prune de monſieur. *Pruna ſubro-*

tunda flaveſcentia ; Pruna domini, Pariſienſ. Elle eſt hative, belle, groſſe, d'un jaune violet, & s'ouvre très bien. Celle des contrées méridionales eſt bien ſupérieure à celle qui naît dans les autres endroits. L'arbre, ſur lequel elle vient, eſt nommé par M. TOURNEF. *Prunus fructu ovato maximo, flavo*, Inſt. rei herb.

3°. La Prune de Sainte Cathérine. *Pruna coloris ceræ ex candido in luteum palleſcentis*, C. B. Pin. *Pruna cerea*, ſive *cereola*, TABERN. Icon. *Pruna ſanctæ Catharinæ vulgò.* Cette eſpece, qui ſert principalement à faire des pruneaux, eſt blanche, groſſe & un peu applatie ; elle ne quitte que rarement le noyau. Le prunier ſur lequel elle naît eſt nommé, *Prunus fructu cerei coloris*, Inſt. rei herb.

4°. Le Damas gris ; Prune d'abricot *ou* abricotée ; *Pruna rotunda flava, dulcia, mali amplitudine*, C. B. Pin. *Pruna rubicunda inſtar mali armenaci.* Ce fruit eſt gros, rond, blanc d'abord, mais avec le temps il prend une teinte de rouge qui lui donne l'apparence d'un abricot. Sa ſaveur eſt excellente & relevée. La phraſe latine, qui déſigne l'arbre ſur lequel elle vient, eſt, *Prunus fructu maximo rotundo, flavo & dulci*, TOURNEF. Inſt. rei herb.

5°. La Prune de Brignoles, *ou ſimplement* Brignole ; *Pruna ex flavo ruſeſcentia, mixti ſaporis gratiſſima*, C. B. Pin. *Pruneola Brignolæ ; Pruna brignolina*, ſeu *briolentia*, ſeu *brignolenſia.* Cette eſpece eſt moins groſſe que les précédentes, d'un rouge clair, tirant un peu ſur le jaune ; ſa chair eſt aſſez ferme, d'une ſaveur légérement acide & vineuſe. Elles nous ſont apportées ſeches de Brignole, ville de Provence d'où elle tire ſon nom. Elle eſt rafraîchiſſante & humectante. Les botaniſtes déſignent ainſi l'arbre qui donne ce fruit, *Prunus brignonienſis, fructu ſuaviſſimo*, TOURNEF. Inſt. rei herb.

6°. La Reine-Claude. *Pruna claudiana vulgò.* C'est une espece de gros damas blanc, rond, un peu applati, qui mûrit tard. Sa chair est ferme & épaisse, très sucrée; elle quitte aisément le noyau. Le prunier sur lequel elle croît, est nommé par M. de Jussieu, *Prunus fructu majori, virescente, suavissimo.*

7°. Mirabelle. *Pruna parva ex viridi flavescentia,* C. B. Pin. *Pruna parva serotina, cereola*, Gesner. *Pruna mirabilis* vulgò, sive *mirè bella.* C'est une espece de damas blanc, qui quitte facilement le noyau; elle est très sucrée. M. Tournefort désigne sous cette phrase l'arbre qui la produit, & qui ordinairement en est très chargé, *Prunus fructu parvo ex viridi flavescente*, Inst. rei herb.

Les prunes sont rafraîchissantes, étanchent la soif & excitent l'appétit. Les jeunes gens, ainsi que ceux qui sont d'un tempérament chaud, bilieux & sanguins peuvent en manger avec avantage. Ceux qui ont l'estomac foible, & ceux chez lesquels la digestion se fait difficilement, doivent s'en abstenir, ou n'en manger qu'avec sobriété, & seulement lorsqu'elles sont bien mûres.

On prépare avec les petits damas noirs un électuaire qu'on garde dans les boutiques, sous le nom de *diaprun.* La décoction des pruneaux est lubréfiante & eccoprotique : on y fait quelquefois infuser des feuilles de senné & de rhubarbe, lors surtout qu'on veut purger les enfants.

Il transsude de l'écorce du prunier une gomme blanche, luisante, transparente, qui ressemble assez bien à la gomme arabique, par sa couleur & par ses vertus.

PSYLLIUM. *Voyez* Herbe aux puces.

PTARMIQUES, *ou* Sternutatoires. *Voyez* Errhines.

PTISANE. *Ptiſana.* Πτισάνη, de πτίσσειν, broyer *ou* ôter l'écorce.

Du temps d'Hippocrate, dit M. LE CLERC, *Hiſt. de la Med. p.* 191, on donnoit le nom de ptiſane à une eſpece de bouillon d'orge mondé, & à la farine du grain dont on le compoſoit. Voici de quelle maniere les anciens apprêtoient la ptiſane: ils faiſoient premierement tremper l'orge dans de l'eau, juſqu'à ce qu'il s'enflât, & ils le faiſoient enſuite ſécher au ſoleil, & le battoient pour en ôter l'écorce; après cela ils le faiſoient moudre; & ayant fait long-temps bouillir la farine dans de l'eau, ils l'expoſoient au ſoleil, & quand elle étoit ſeche, ils la ſerroient. C'eſt proprement cette farine ainſi préparée qu'ils appelloient ptiſane. On faiſoit bien à-peu-près la même choſe avec du froment, du riz, des lentilles, & d'autres grains; mais on nommoit ces ptiſanes du nom de ces mêmes grains, *ptiſane de lentilles, de bled*, &c. au lieu que la ptiſane d'orge s'appelloit ſimplement *ptiſane* par excellence. Lorſqu'on vouloit s'en ſervir, on en faiſoit bouillir une partie dans douze on quinze parties d'eau, & quand elle commençoit à s'enfler en cuiſant, on y ajoutoit un filet de vinaigre, avec un peu d'huile & de ſel, & par fois un peu d'aneth ou de porreau, pour corriger ce que la ptiſane avoit de gluant, & empêcher qu'elle ne remplît de vents. Hippocrate propoſe ce bouillon pour les femmes qui ont des douleurs de ventre après l'accouchement. *Faites cuire*, dit-il, *de la ptiſane avec du porreau & de la graiſſe de chevre, & en donnez à l'accouchée.* On ne trouvera pas ce ragoût fort étrange, ſi l'on fait réflexion ſur la maniere de vivre de ces temps-là.

Il préféroit la ptiſane à toute autre ſorte de

nourriture dans les fievres, parce, dit-il, qu'elle adoucit & qu'elle humecte beaucoup, outre qu'elle est de facile digestion. S'il s'agissoit d'une fievre continue, il vouloit qu'au commencement on donnât au malade de la ptisane qui fût médiocrement épaisse, & qu'on diminuât ensuite peu à peu la quantité de la farine d'orge à mesure que l'on approchoit des jours où le mal doit être à son plus haut période : alors il ne nourrissoit le malade qu'avec ce qu'il appelloit le *suc de la ptisane*; c'est-à-dire de la ptisane coulée, afin que la nature étant en partie déchargée du soin de cuire les aliments, elle pût plus aisément surmonter la maladie.

On entend aujourd'hui par PTISANE un médicament liquide fait par décoction ou par infusion avec de l'eau commune, pour servir de boisson ordinaire dans les maladies.

Elles se divisent en rafraîchissantes, astringentes, delayantes, diurétiques, apéritives, purgatives, dessiccatives & diaphorétiques.

Les ptisanes rafraîchissantes se boivent quelquefois après avoir été rafraîchies dans de la glace; on ne prescrit quelquefois que de l'eau simple de fontaine dans certaines maladies, comme dans l'ardeur excessive des entrailles, dans les fievres continues & intermittentes, principalement dans l'accès, pour modérer la trop grande éffervescence du sang : mais il ne faut pas qu'elles soient bues si rafraîchies dans les inflammations de l'estomac & des intestins, ni dans les affections de la poitrine. Les ptisanes rafraîchies dans la neige & dans la glace doivent être spécialement proscrites dans toutes les inflammations internes, soit de la rate, ou du foie, ou des poumons, ou de la matrice; car en condensant le sang, elles rendent la matiere mor-

bifique plus tenace & plus ſolide, & par-là moins capable de réſolution ; ce qui attire fort ſouvent la mortification de la partie.

Les ptiſanes rafraîchiſſantes ſont d'une grande utilité dans la migraine, dans la phrénéſie, dans le délire, &c. On peut auſſi les preſcrire contre le flux immodéré des régles, & même dans les grandes hémorrhagies de la matrice qui arrivent à la ſuite des accouchements laborieux.

On les ordonne très ſouvent dans le cholera & dans la diarrhée bilieuſe, parcequ'elles délaient parfaitement les ſels âcres trop exaltés de la bile. Dans ces cas les malades doivent boire une grande quantité de ces ptiſanes, afin de prévenir l'éroſion de l'eſtomac & des inteſtins, cauſée par la cauſticité des ſucs, ſi l'on n'a pas le ſoin de les délayer par d'abondantes boiſſons de ptiſanes rafraîchiſſantes.

Pluſieurs perſonnes parmi nous ſont dans l'uſage de prendre le matin un verre d'eau chaude pour diſſiper la ſaburre qui s'eſt amaſſée durant la nuit dans l'eſtomac, & qui détruiroit les digeſtions.

On fait les ptiſanes avec les mêmes ſimples que ceux qui entrent dans les juleps, mais à moindre doſe, bien qu'on les faſſe cuire ou infuſer dans une plus grande quantité d'eau. Elles ne doivent jamais ſe préparer de ſimples trop amers, ou de remédes dégoûtants, de peur que les malades ne les rejettent. On les preſcrit ordinairement juſqu'à la quantité de ſix livres, & même de huit ou neuf; on ſe contente quelquefois d'en préparer ſeulement trois livres, lorſqu'elles peuvent aiſément ſe corrompre, comme la ptiſane de corne de cerf, laquelle ne ſçauroit guére ſe conſerver que quelques jours.

Telle eſt la doſe des ſimples ; dans trois livres

d'eau, elle va pour les racines juſqu'à une once & demie; pour les herbes, à deux poignées; pour les petits fruits, à ſix gros; pour les médiocres, au nombre de douze; pour les gros, comme les citrons, un ſeul ſuffit; pour les ſemences, à demi-once; pour les fleurs, à une poignée, & la régliſſe à trois gros.

La ptiſane, qu'on appelle royale, eſt un breuvage purgatif préparé de ſenné infuſé à froid dans un grand verre d'eau de fontaine, avec un citron coupé par tranches, des roſes rouges & de la régliſſe; après une infuſion de dix ou douze heures, on paſſe la liqueur à travers un linge. Pour chaque ptiſane royale, on preſcrit ſouvent juſqu'à deux gros de ſenné, la moitié d'un citron coupé par tranches, avec ſon écorce, un gros & demi ou deux gros de régliſſe, & une pincée de roſes rouges. Afin de rendre cette ptiſane royale plus purgative, on y ajoute dix ou douze boutons de roſes pâles, dans la ſaiſon, & lorſqu'elle eſt paſſée, deux ou trois onces d'eau-roſe de neuf infuſions.

Lorſqu'avec une ptiſane royale on veut ſeulement ouvrir le ventre à ceux qui ſont trop échauffés, ou qui ne ſont pas aiſés à purger, on en ordonne deux ou trois verres, qui doivent ſe boire d'heure en heure. Pour préparer trois verres de ptiſane royale, on preſcrit demi-once de ſenné mondé, un citron, demi-once de régliſſe, & trois pincées de roſes rouges; on y ajoute ſouvent une demi-pincée de petite abſinthe ou de petite centaurée, lorſqu'on la donne pour diſſiper les fievres intermittentes.

On emploie la ptiſane royale pour purger les perſonnes délicates, auſſi bien que ceux qui ont de l'averſion pour les cathartiques : elle eſt utile pour procurer des évacuations aux perſonnes trop échauffées à la ſuite des fievres continues, après

avoir été ſuffiſamment purgées par de violents cathartiques ; afin d'évacuer doucement par les ſelles la matiere fébrile, ſans abattre les forces. Si la ptiſane royale n'ouvre pas ſuffiſamment le ventre ; ou ſi, pour délivrer abſolument le malade de ſon mal, il eſt néceſſaire que les évacuations ſoient copieuſes & continuées, on peut alors en faire uſage pendant deux ou trois jours.

Sur la fin des fievres continues, on ordonne avec ſuccès, pour boiſſon ordinaire, une ptiſane royale, de même que dans le délire, dans les convulſions, dans les mouvements convulſifs, & dans les affections ſoporeuſes, lorſque ces maux ont réſiſté aux plus forts cathartiques, à l'émétique pluſieurs fois employé, & aux autres ſecours.

La ptiſane royale, avec demi-once, ou au plus cinq gros de ſenné, qu'on met infuſer pendant douze heures à froid avec un citron coupé par tranches dans deux livres d'eau de fontaine, produit des effets ſurprenants, & ſouvent très ſupérieurs à ceux de l'émétique. Lorſqu'on n'a point de citron, on ajoute à leur place deux gros de ſel de prunelle, trois ou quatre pommes de renette coupées par tranches, qu'on y ajoute ſouvent encore pour corriger la ſaveur déſagréable du ſenné.

On dit que les feuilles de grande ſcrophulaire aquatique temperent la ſaveur deſagréable du ſenné, en les mettant infuſer à froid dans de l'eau commune.

La ptiſane royale faite avec le ſenné qu'on a laiſſé macérer avec un citron, ou une pomme de renette, coupés par tranches, dans de l'eau froide ou tiéde de fontaine, lorſqu'on en réitére l'uſage, convient principalement pour expulſer par les ſelles les matieres âcres & bilieuſes dont l'eſtomac & les

inteſtins ſont ſurchargés : on l'emploie encore avec ſuccès dans les maladies qui paroiſſent provenir de la même cauſe, comme dans la phrénéſie, la fievre tierce, la fievre ardente, les éréſipeles, &c.

On ordonne des ptiſanes ſudorifiques contre les maladies vénériennes ; ſçavoir, contre les petits ulceres nommés chancres, contre les bubons vénériens, & contre les gonorrhées virulentes, pour détruire le virus & le chaſſer par les pores de la peau. Cependant il eſt bon d'obſerver qu'il ne faut point preſcrire les ptiſanes ſudorifiques au commencement des gonorrhées, parcequ'elles augmenteroient la difficulté d'uriner ; mais il faut faire précéder pendant ſept ou huit jours les ptiſanes délayantes, légérement déterſives & adouciſſantes. Lorſque la difficulté a été appaiſée par leur moyen, on met en uſage les ptiſanes ſudorifiques, qui ſont auſſi employées contre les rhumatiſmes anciens, dans les perſonnes d'un tempérament gras & pituiteux. Les ptiſanes ſudorifiques ſe préparent avec les quatre bois ou racines ſudorifiques ; ſçavoir, avec les racines de ſquine & de ſalſepareille, & avec les bois de gaïac & de ſaſſafras. Les plus uſités ſont, la racine de ſalſepareille & le bois de gaïac.

Pour que cette ptiſane ſudorifique ſoit bien préparée, on doit avant la coction laiſſer macérer pendant vingt-quatre heures, dans l'eau, les racines & les bois coupés menu, afin qu'ils s'amolliſent, & que leur vertu ſudorifique puiſſe plus aiſément en être extraite par la coction.

Cette ptiſane ſe fait ordinairement pour trois ou quatre jours ; les malades doivent en boire trois ou quatre verres par jour ; ſçavoir, deux le matin à jeun, deux trois heures après le diner ; ou bien

un le matin, un autre trois heures après le diner, & le troisieme avant que de se coucher ; on en continue l'usage trois ou quatre jours.

La dose des sudorifiques est depuis deux onces jusqu'à trois, pour huit ou neuf livres d'eau de fontaine. On prescrit à moindre dose le bois de gaïac, parcequ'il agit plus librement que les autres sudorifiques, & qu'il échauffe davantage ; on met aussi moins de racine de squine, parcequ'elle est plus légére. On s'abstient quelquefois d'ajouter dans ces ptisanes le sassafras, à cause de sa saveur âcre aromatique, & de son odeur forte, qui approche de celle du fenouil ; elles déplaisent à quelques-uns, tandis que d'autres les aiment beaucoup.

On ajoute aux ptisanes sudorifiques de l'antimoine crud, pour en augmenter la vertu & les rendre plus propres à atténuer & à éteindre le virus vénérien. L'antimoine est une substance métallique, qui contient en proportion presque égale du soufre inflammable, semblable au soufre commun, & une substance réguline, comme le prouvent les procédés chymiques : ces ptisanes cependant ne tirent guere de vertu de l'addition de l'antimoine crud, quoiqu'on le fasse bouillir avec ces bois & ces racines.

Plusieurs ajoutent à une décoction sudorifique demi-livre de mercure crud, mais la vertu de ces ptisanes n'en est pas beaucoup augmentée ; car l'eau ne peut dissoudre les atomes sphériques du mercure, ni les tenir suspendus, parcequ'ils sont trop pesants ; & c'est cependant à ces atomes sphériques, solides & très pesants, qu'est dûe la vertu du mercure.

C'est inutilement qu'on mêle aux ptisanes sudorifiques du brou de noix, car il ne fait que leur donner nne vertu dessiccative. On prépare pour la

boiſſon ordinaire des malades des ptiſanes ſudorifiques, en faiſant bouillir une ſeconde fois le réſidu de la premiere décoction dans une plus grande quantité d'eau, juſqu'à la diminution de la quatrieme partie, afin qu'elles ſoient moins déſagréables; c'eſt ce qu'on appelle *bochet*.

Peu de perſonnes ignorent que la ptiſane délayante eſt très néceſſaire pour toutes les maladies dans leſquelles le ſang eſt très agité & ſaturé de ſels fixes, comme dans la fievre ardente maligne, dans la petite vérole, dans l'éréſipele & dans la ſoif cauſée par l'ardeur du mal; car non-ſeulement elle délaie les ſels épais dont le ſang abonde, & les expulſe par les urines; mais encore en les délayant, elle s'oppoſe à leur trop grande fermentation.

M. de Lamoignon de Baville, intendant de Languedoc, a fait uſage avec ſuccès d'une ptiſane préparée avec la chauſſe-trape, ou chardon étoilé, & la pariétaire, pour ſe prémunir contre les retours des douleurs néphrétiques héréditaires dont il étoit tourmenté; pluſieurs perſonnes en ont depuis éprouvé les bons effets; & des médecins l'ont preſcrite avec avantage dans ces maux. Cette ptiſane, qui eſt légérement diurétique, lave & déterge les reins, & pouſſe au dehors les graviers qui, en reſtant dans la ſubſtance des reins, occaſionnent les paroxyſmes néphrétiques. Voici la maniere de préparer & de donner cette ptiſane, que ce magiſtrat de Languedoc a rendue publique.

Le premier jour de chaque mois on boit le matin à jeun un verre de vin blanc, dans lequel on a mis infuſer durant la nuit un gros de la premiere écorce de la racine de chauſſe-trappe, ou chardon étoilé, tirée de terre ſur la fin de Septembre. Le même jour, ſur le ſoir, on prend une poignée de

pariétaire nétoyée & lavée, un gros de bois de ſaſſafras & autant de ſemences d'anis, demi-gros de cannelle ; on fait bouillir le tout à feu lent, dans huit onces d'eau de fontaine, pendant un quart d'heure ; on laiſſe infuſer le tout durant la nuit ſur des cendres chaudes, après avoir bien couvert le vaſe & garni de papier. Le lendemain, dès le matin, on poſe ce vaſe ſur un feu doux, afin d'y faire bouillir une ſeconde fois la liqueur ; après une légere ébullition, on la paſſe par un linge, avec une forte expreſſion des ingrédients ; puis on met diſſoudre dans la colature deux gros de ſucre candi. Il faut la boire chaude, & ne prendre des aliments que trois heures après ; précaution qu'il faut également obſerver après avoir bu l'infuſion de l'écorce de la racine de chauſſe-trape, faite dans le vin blanc. Ce remede d'ailleurs n'exige aucun régime particulier.

Pour prévenir les douleurs néphrétiques, quelques-uns vantent beaucoup les feuilles de vigne d'ours *ou* bouſſerole (*uva urſi*), réduites en poudre très fine, qui, en chaſſant les urines, emportent en même temps les viſcoſités & les graviers. La poudre de vigne d'ours ſe preſcrit depuis un ſcrupule juſqu'à un gros ; mais elle ſe donne ordinairement à demi-gros, le matin à jeun pendant ſix ou huit jours ; on la prend ſeulement de deux jours l'un, dans un bouillon ou dans un verre d'infuſion de thé ou de capillaire ; & le jour où l'on ne prend point cette poudre, on boit un grand verre d'une légere décoction de pariétaire, qui, en détergeant les voies urinaires, favoriſe la ſortie des ſables & des mucoſités.

Il ſeroit inutile de parler des autres eſpeces de priſanes, qui peuvent ſe varier de bien des façons ;

ce qu'on vient de dire ſur celles qui ont une certaine vogue, eſt ſuffiſant.

PUCELAGE (grand). *V.* PERVENCHE (grande).

PUCELAGE (petit). *Voyez* PERVENCHE (petite).

PUEPUT ou Puput. *Voyez* HUPPE.

I°. PULMONAIRE (grande); Pulmonaire à feuilles larges; Herbe au lait de Notre-Dame; Herbe aux poumons; Herbe du cœur. *Pulmonaria latifolia*, off. *Symphytum maculoſum*, ſive *Pulmonaria latifolia*, C. B. Pin. *Pulmonaria Italorum, ad bugloſſum accedens*, J. B. *Pulmonaria vulgaris, maculoſo folio*, CLUS. hiſt. *Pulmonaria maculoſa*, GER. & RAY. hiſt. *Pulmonaria latifolia maculoſa*, PARK. *Pulmonaria foliis radicalibus ovato-cordatis*, LINN.

Sa racine eſt blanche, fibrée, d'une ſaveur viſqueuſe, vivace. Il s'en éleve, d'environ un pied, une ou pluſieurs tiges anguleuſes & velues. Ses feuilles, dont les unes ſont couchées à terre, & dont les autres embraſſent la tige, ſont oblongues, larges, terminées en pointe, lanugineuſes, marquées de taches blanchâtres. Ses fleurs, qui naiſſent au ſommet des tiges, ſont portées ſur de courts pédicules; elles ſont en forme de tuyaux évaſés, decoupés en cinq parties; tantôt violettes, tantôt purpurines, renfermées dans un calyce à cinq dentelures. Les graines, qui leur ſuccedent, ſont arrondies.

On trouve cette plante dans les forêts, ſur les lieux élevés. Elle ſe cultive dans les jardins. Sa fleur paroît en Mars & en Avril.

II°. PULMONAIRE (petite); Pulmonaire à feuilles étroites. *Pulmonaria anguſtifolia*, off. *Pulmonaria anguſtifolia, rubente cæruleo flore*, C. B. Pin. *Pulmonaria rubro flore, foliis echii*, J. B. *Pulmo-*



Pulmonaire Grande.

Pulmonaria.



Pulmonaire des François.

Pulmonaria gallorum.



naria quinta pannonica, Clusii, hist. 170. *Pulmonaria foliis radicalibus lanceolatis*, Linn. *Pulmonaria minor vulgaris*, quorumdam.

De sa racine, qui est garnie de fibres, d'abord blanchâtres & ensuite noires, sortent une ou plusieurs tiges, hautes d'environ un pied, anguleuses, lanugineuses. Ses feuilles sont oblongues, étroites, velues, sans pédicules, embrassant la tige par le milieu, ordinairement marquées de taches blanches. Au sommet des tiges naissent des fleurs qui sont autant de tuyaux évasés & divisés en cinq portions, de couleur purpurine mêlangée de bleu, inodores. A ces fleurs succedent quatre graines arrondies.

Cette plante, qui est fort commune, se trouve presque par-tout; elle fleurit dès le commencement du printemps.

III°. Pulmonaire des François; Herbe à l'épervier à feuilles tachées. *Pulmonaria Gallorum*, off. *Hieracium murorum*, *folio pilosissimo*, C. B. Pin. *Pilosella major*, quibusdam; aliis *Pulmonaria flore luteo*, J. B. *Pulmonaria gallica*, sive *aurea*, Tabern. Icon. *Hieracium caule ramoso*, *foliis radicalibus ovatis dentatis*, *caulino minore*, Linn.

Sa racine est grosse, longue, genouillée, rougeâtre, fibrée, remplie d'un suc laiteux amer, vivace. Il s'en éleve d'un pied & demi une ou plusieurs tiges un peu grêles, velues, rameuses. Ses feuilles sont couchées à terre, verdâtres en dessus, blanchâtres en dessous, lanugineuses, marquées de larges taches noirâtres, d'une saveur amere & nitreuse. Ses fleurs, qui paroissent au sommet des tiges, sont à demi-fleurons jaunâtres, soutenus par un calyce écailleux. A ces fleurs succedent plusieurs graines menues, oblongues, aigrettées, noirâtres.

Cette plante, qui se trouve communément aux environs de Paris, croît dans les lieux incultes, dans les forêts, sur les vieux murs. Elle donne sa fleur en Mai, en Juin & en Juillet.

La pulmonaire a une saveur herbacée, visqueuse, un peu salée ; elle communique une couleur rouge au papier bleu.

Ces trois especes sont indifféremment employées à raison de leur vertu adoucissante, vulnéraire & consolidante, dans les affections de la poitrine, dans le crachement de sang & dans la phthisie. Elles entrent dans les ptisanes & dans les bouillons de veau. Elles sont bonnes extérieurement contre les plaies, Buchw, *p.* 219.

De toutes les plantes, la pulmonaire brûlée est celle qui donne le plus de cendres ; elles sont de la septieme partie de son poids. Gmelin, *Act. petrop. tom.* V, *p.* 283.

Pulmonaire de Chêne. *Lichen arboreus ; Pulmonaria arborea*, off. *Muscus pulmonarius*, C. B. *Pulmonaria*, Dodon. Pempt. *Pulmonaria fungosa*, Lugd. *Lichenoïdes peltatum, arboreum, maximum, platyphyllum*, Dill. Gieff. *Lichen foliaceus repens laciniatus, obtusus, glaber, supra lacunosus, subtùs tomentosus*, Linn.

Cette plante, qui est comme collée sur l'écorce du tronc des vieux chênes, des hêtres & des sapins, ressemble à l'hépatique commune. Ses feuilles sont fort entrelacées & placées les unes sur les autres comme des écailles ; découpées profondément & d'une maniere très variée. La pulmonaire est très pliante, blanchâtre du côté où elle tient aux arbres, verte de l'autre, d'un goût amer, avec un peu d'astriction. Elle se trouve aussi sur les rochers à l'ombre. Ses fleurs & ses fruits ne sont pas apparents.

Lichen

Pulmonaire de Chêne

Lichen arborea



L'analyse a découvert que cette plante contient un sel essentiel vitriolique & ammoniacal, enveloppé de beaucoup d'huile épaisse & de terre.

Elle est dessiccative, astringente, béchique. Elle est employée contre les ulceres du poumon & le crachement du sang; on fait prendre jusqu'à un gros de la poudre; & l'on en prescrit jusqu'à six onces en décoction ou en infusion. Elle est fort usitée en Angleterre, dit RAY, contre la consomption. On l'a donnée avec succès contre la toux & la jaunisse; E. N. C. *ann.* iij. *obs.* 290. Il y est dit qu'une femme malade de la jaunisse depuis deux ans, fut guérie dans l'espace de cinq ou six jours par l'usage de la pulmonaire : après avoir été purgée elle prennoit matin & soir treize cuillerées d'une décoction de cette plante, qu'elle avoit fait bouillir dans une livre de petite biere réduite à moitié. Les habitants de la Sibérie, dit GMELIN, *Iter. Sib.* en mettent dans leur biere au lieu de houblon.

PULPE de casse. *Voyez* CASSE SOLUTIVE.

PULSATILLE. *Voyez* COQUELOURDE.

PUNAISE domestique *ou* commune; Punaise de lit. *Cimex*, off. *Cimex domesticus*, MOUFF. *Cimices domestici impennes*, MERRIAN. *Cimex apterus*, LINN. *Cimices lectularii*, MATTH. *Cimex lectularius*, sive *lectorum*; *Cimices qui in cubilibus nascuntur*, nonnullorum. *Voyez* la figure de la FOURMI, celle de PUNAISE y est représentée.

Cet insecte, que nous ne connoissons que trop, est de la grosseur d'une petite lentille, d'une figure rhomboïdale, mou, rougeâtre, d'une odeur puante & très désagréable. Ainsi que tous les autres insectes, celui-ci est composé de trois parties principales, sçavoir, la tête, la poitrine ou corselet, le ventre ou corps proprement dit. La tête porte deux petits yeux bruns un peu saillants, placés sur les

côtés ; sur le devant se trouvent deux petites antennes, composées chacune de trois articulations, qui vont en diminuant de grosseur ; en dessous est une trompe recourbé dans son état de repos, dont la pointe va se loger entre les deux jambes de devant. Le corselet est formé d'un seul anneau un peu large, qui tient à la tête par un étranglement & auquel est attaché inférieurement la premiere paire de jambes. Le corps est composé de neuf anneaux ; les deux autres paires de jambes sont attachées sous le ventre : chaque jambe a trois jointures. Tout le corps de la punaise est lisse ; on découvre seulement avec le microscope quelques poils autour de l'anus & sur les bords des derniers anneaux. Le dos de l'insecte est bombé, & le ventre toujours plat. Le mâle & la femelle s'accouplent queue à queue. L'insecte, au sortir de l'œuf fécondé, quoiqu'extrêmement petit, court très vîte.

Nous ne dirons rien de l'importunité que les punaises causent aux hommes ; on sçait qu'elles multiplient prodigieusement : la grande propreté est le meilleur moyen de s'en garantir ou de les dépeupler.

Les punaises contiennent beaucoup de sel volatil & d'huile. Quoiqu'on les ait proposées comme reméde intérieur, il ne paroît pas qu'il ait fait fortune ; personne ne se déterminera volontiers à en faire usage ; il suffit de le nommer pour inspirer le plus grand dégoût. D'ailleurs les effets qu'on dit en avoir obtenus contre les fiévres intermittentes, & pour faire sortir l'arriere faix & le fœtus, sont-ils bien prouvés ? & quand ils le seroient, nous avons pour ces occasions des médicaments moins capables de révolter. Introduites vivantes dans l'urethre, elles occasionnent par leur présence un chatouillement, une légere irritation, qui peut obliger le

ſphincter de la veſſie à ſe relâcher, & à laiſſer écouler l'urine retenue.

PUPUT. *Voyez* HUPPE.

PURGATIFS. Καθαρτικὰ φαρμακα. *Purgantia medicamenta.* Les ſubſtances connues ſous ce nom font évacuer par en bas les matieres qui croupiſſoient dans l'eſtomac & dans les inteſtins.

Elles cauſent d'abord ſur l'eſtomac une eſpece de chaleur & de douleur, accompagnées de nauſées fréquentes, & dans les inteſtins elles produiſent des tranchées & des borborygmes; elles font évacuer d'abord les matieres groſſieres, enſuite les excrétions ſont fréquentes, plus liquides, écumeuſes, mouſſeuſes, jaunâtres, verdâtres, &c. On remarque que le pouls s'éleve, qu'il devient plein & plus fréquent, que la peau eſt aride, que la tranſpiration & la ſécrétion de l'urine diminuent, la ſoif & la ſéchereſſe augmentent, les eaux des hydropiques ſe vuident, la tête des malades attaqués d'étourdiſſement ſe dégage, enfin, après leur opération le ventre ſe reſſerre; nous pouvons donc inférer de ces obſervations, que les purgatifs diviſent & rendent plus coulantes les matieres contenues dans les premieres voies, & qu'ils agiſſent par voie d'irritation ſur les membranes intérieures de l'eſtomac & des inteſtins.

On les emploie ſous une forme ſolide ou en boiſſon, comme en décoction ou en infuſion. Lorſqu'on les donne en boiſſon, leurs parties ſe trouvent déja diſſoutes, développées; elles ſont en état de produire leur effet: au lieu que ſous la forme ſolide, elles ont beſoin d'être détrempées par la ſalive & le ſuc ſtomacal, avant de pouvoir agir; auſſi les purgatifs en boiſſon purgent-ils plus promptement & plus ſûrement.

Les parties des purgatifs diviſent & détrempent

les matieres visqueuses & les rendent plus fluides; ainsi elles obéissent pour lors au mouvement péristaltique des intestins. Ayant fait détâcher les matières visqueuses qui enduisoient les parois intérieures de l'estomac & des intestins, elles agissent immédiatement sur les houpes nerveuses de leur membrane intérieure; l'irritation, qu'elles y causent, fait froncer les fibres tendineuses du tissu des glandes qui filtrent le suc stomacal & intestinal, & oblige les fibres musculeuses à se contracter avec plus de force & de promptitude; ainsi le mouvement péristaltique des intestins augmente, le sang circule plus rapidement dans leur tissu, les glandes versent avec plus de profusion dans la cavité du canal intestinal l'humeur qu'elles séparent de la masse du sang.

Le canal cholédoque & le canal pancréatique, qui s'ouvrent dans le commencement du duodenum, reçoivent aussi l'impression des parties purgatives; & l'irritation, qui se fait à l'extrémité de ces canaux, se communique bientôt par la continuité des fibres & la sympathie des nerfs, au foie & au pancreas, dont ils sont les tuyaux excrétoires. En conséquence de cet ébranlement, la tension & les oscillations des fibres des vaisseaux, deviennent plus fortes, la circulation plus libre dans ces visceres, les humeurs plus fluides, & la secrétion de la bile & du suc pancréatique plus abondante; ainsi les selles, par l'abord de ces différentes humeurs, seront plus fréquentes, plus fluides & plus écumeuses, &c.

Les parties des purgatifs passant dans le sang, l'agitent, le divisent, le raréfient; le pouls doit donc s'élever & devenir plus fréquent. On ne peut douter que les parties des purgatifs ne pénétrent la masse du sang, puisque le lait des nourrices qui

ont pris médecine purge les enfants qu'elles allaitent. La tranſpiration & les urines diminuent, la peau devient aride ; les malades ſont altérés, parceque l'évacuation qui ſe fait par les inteſtins, & par la dérivation qui s'y fait des parties les plus fluides, eſt très conſidérable ; il faut donc que les autres couloirs ſoient privés de la matiere de leur ſécrétion à proportion qu'elle eſt détournée dans les glandes inteſtinales ; ce qui doit diminuer ſenſiblement la tranſpiration & la quantité ordinaire des urines, rendre la peau aride & la bouche ſeche.

Les purgatifs font auſſi vuider les eaux des hydropiques. Par l'action de ces plantes le ſang eſt rendu plus fluide ; le volume des humeurs diminue ; le ſang circule plus librement dans les vaiſſeaux capillaires ſanguins ; & les lymphatiques ceſſent d'être comprimés : par conſéquent les vaiſſeaux abſorbants ſont en état de reprendre la ſéroſité épanchée dans la cavité du bas-ventre & de la ramener dans les voies de la circulation. Cette ſéroſité prendra enſuite ſon cours du côté des glandes des inteſtins, où elle trouvera moins de réſiſtance, puiſqu'il ſe fait alors à ces glandes un abord & une ſécrétion d'humeur très abondante.

On peut comparer la méchanique par laquelle les eaux des hydropiques ſe vuident, à l'action du ſiphon recourbé : une des extrémités eſt celle qui répond à l'endroit de l'épanchement de la ſéroſité, & l'autre à la cavité de l'inteſtin : celle qui s'ouvre dans l'inteſtin eſt libre, & obligée, par l'action des purgatifs, de vuider le fluide qui lui eſt amené ; ainſi l'autre extrémité du ſiphon doit pomper continuellement la ſéroſité qui l'environne. Les extrémités de ce ſiphon ſont d'un côté les vaiſſeaux abſorbants ; de l'autre, les vaiſſeaux excrétoires des glandes de l'inteſtin. Ce ſiphon, quelque irrégulier

qu'il ſoit, fait toujours la même fonction ; ainſi les détours des vaiſſeaux ne doivent point nous arrêter.

Enfin la tête ſe trouve dégagée, les étourdiſſements ſe diſſipent par l'action des purgatifs, le volume du ſang diminue, il acquiert plus de fluidité, & ainſi le volume de celui qui ſe portoit à la tête doit diminuer, & en conſéquence les légers embarras du cerveau ſe diſſiper.

Les parties des purgatifs ne ſont pas auſſi développées, ni auſſi maſſives que celles des vomitifs, auſſi elles n'agiſſent que peu-à-peu; leur action ſe continue de l'eſtomac aux inteſtins; elles pénétrent même les voies de la circulation. Si les purgatifs deviennent quelquefois vomitifs, c'eſt qu'on les donne à trop forte doſe, ou que l'eſtomac eſt diſpoſé à vomir.

L'uſage des purgatifs eſt immenſe dans la médecine, puiſque la plûpart des maladies ſont cachées ou entretenues par les crudités des premieres voies, qui, par leur mélange dans le ſang, y produiſent des changements conſidérables : la maladie elle-même cauſe des indigeſtions ; car dans l'état malade ou infirme, les organes de la digeſtion languiſſent, les ſucs deſtinés à la diſſolution des aliments manquent de l'énergie néceſſaire pour s'en acquitter : d'ailleurs, quelle eſt la ſécrétion plus ſuſceptible de ce changement que celle des inteſtins ? quel eſt l'organe plus diſpoſé à être altéré, que celui qui reçoit des aliments ſi différents par leur qualité & leur quantité, & pris ſouvent à contre temps ? On jugera aiſément de la néceſſité de rétablir les premieres voies, de les dégager, & de procurer la liberté de la ſécrétion qui s'y fait en abondance, & combien il importe pour tous les viſceres voiſins, & pour la liberté entiere de la circulation, que cette ſécrétion ſe faſſe avec facilité.

Les purgatifs évacuent, non-ſeulement les matieres nuiſibles des premieres voies, mais ils rétabliſſent & augmentent la ſécrétion du ſuc ſtomacal, inteſtinal & pancréatique; ainſi par le dégorgement qu'ils procurent, ils délivrent les viſceres du bas-ventre des embarras qui s'y formoient. Leur action ne ſe borne pas encore là; leurs parties mêlées dans le ſang le rendent plus fluide, détruiſent l'effet du mélange des mauvais ſucs des premieres voies, facilitent la circulation dans les vaiſſeaux capillaires, & ramenent dans les voies de la circulation les liqueurs qui s'en ſont écartées.

De ce que nous avons dit juſqu'ici, on peut conclure que les purgatifs en général réveillent la digeſtion, dégagent les premieres voies, débarraſſent les viſceres du bas-ventre, procurent des révulſions utiles, ſoulagent la tête, rendent aux humeurs leur fluidité, & enfin diminuent conſidérablement le volume des humeurs; ce qui démontre leur utilité immenſe & l'avantage qu'on en retire dans preſque toutes les maladies; ce qui prouve auſſi la néceſſité d'y recourir fréquemment.

Si les purgatifs donnés à propos procurent de grands avantages, leur effet devient très pernicieux & quelquefois même mortel, lorſqu'on les emploie à contre-temps; car il ne faut pas s'imaginer qu'ils n'évacuent que ce qui eſt nuiſible, mais indifféremment tout ce qui eſt à portée de leur action, ſoit bon ou mauvais. Lorſqu'il n'y a rien dans l'eſtomac & dans les inteſtins qui demande à être évacué, ils agiſſent immédiatement ſur les fibres nerveuſes, paſſent avec promptitude dans le ſang qu'ils diſſolvent & qu'ils privent, par des ſécrétions & des ſelles forcées, de ce qu'il a de plus ſéreux, de plus fluide & de plus balſamique; par là ils épuiſent & mettent à ſec les humeurs; ce qui donne

naissance à ces accidents terribles qui suivent les superpurgations, comme des sécheresses extraordinaires, des foiblesses, des épuisements, des convulsions, une inflammation presque générale, des délires, des inquiétudes mortelles, & enfin la mort.

Des différences des Purgatifs.

Les anciens reconnoissoient dans le sang quatre humeurs différentes : pour les purger ils ont divisé les purgatifs en quatre classes, & chaque classe, portoit le nom de l'humeur particuliere qui étoit évacuée. Les phlegmagogues, par exemple, évacuoient le phlegme ; les hydragogues vuidoient la sérosité ; les cholagogues purgeoient la bile, & les mélanagogues dissipoient la mélancholie ou bile noire, ou atrabilaire. Ils appuyoient leur sentiment sur l'effet & l'opération de certains purgatifs, & sur la couleur des selles qui leur paroissoient participer de la nature de ces humeurs. Mais ces humeurs n'existent pas dans le sang d'une maniere aussi distincte qu'ils le prétendoient, & les purgatifs n'ont pas la faculté de choisir dans leur opération plutôt une humeur qu'une autre. Ils agissent indifféremment sur ce qu'ils rencontrent. Les selles empruntent plutôt leur couleur des parties purgatives, que de l'humeur évacuée. La rhubarbe, par exemple, donne une couleur jaune & saffrannée aux selles ; les urines même participent de cette couleur : la casse une couleur noirâtre. Ces effets différents des purgatifs doivent plutôt dépendre de leur plus ou de leur moins d'énergie. C'est pourquoi les nouveaux médecins les ont divisés en trois especes, en purgatifs minoratifs, en médiocres ou moyens, & en violents.

Ds Purgatifs minoratifs.

Les purgatifs minoratifs ſont ceux dont l'action eſt la plus douce : ils ne font qu'aider l'expulſion des matieres, ſans irriter beaucoup les fibres de l'eſtomac & des inteſtins, & ſans exciter des ſelles ſi copieuſes ni ſi fréquentes que les autres purgatifs ; c'eſt ce qui les a fait appeller laxatifs. On les nomme encore lénitifs ou bénins, parcequ'ils échauffent & raréfient moins le ſang, & qu'après leur uſage le ventre ne ſe reſſerre pas comme après celui des autres purgatifs.

Les minoratifs détrempent & ramolliſſent les matieres endurcies ; ils lubréfient les parois intérieures du canal inteſtinal ; ils irritent légérement les fibres de l'eſtomac & des inteſtins, afin de les obliger à ſe contracter plus fortement qu'à l'ordinaire.

Les occaſions où il convient de les employer ſont, lorſqu'il faut purger ſans échauffer, & qu'il faut entretenir la liberté du ventre, comme dans les conſtipations, dans les chaleurs & ſéchereſſe des entrailles.

On ne purge les perſonnes mélancholiques, atrabilaires & hypocondriaques, qu'avec ces ſortes de purgatifs, parcequ'il eſt dangereux de mettre trop en mouvement, d'échauffer & de raréfier la maſſe du ſang de ces perſonnes, qui ſont dejà tout en feu ; d'agacer leurs fibres qui ne ſont que trop tendues, & d'ajouter à l'acrimonie de leurs humeurs l'irritation que le mélange des parties des purgatifs un peu violents produit non-ſeulement dans le ſang, mais auſſi ſur toutes les fibres. Il eſt dangereux auſſi d'épuiſer la ſéroſité, dont leurs humeurs ſont dejà en partie dépourvues ; on ne ſçau-

roit uſer de trop de ménagement, lorſqu'il s'agit de purger des perſonnes de ce tempérament.

Dans les inflammations du poumon & des viſceres du bas-ventre, s'il eſt néceſſaire de purger; on choiſira préférablement les minoratifs, comme auſſi dans le cholera-morbus, & dans le cours de ventre diſſenterique.

Les minoratifs ne conviennent pas, lorſqu'il faut agacer & produire de grandes évacuations, comme dans les inflammations du cerveau; il faut pour lors réveiller la force languiſſante des ſolides, dégager les premieres voies, & procurer une révulſion : ils ſont inutiles & trop foibles dans les hydropiſies.

Les eſpeces de purgatifs minoratifs ſont;

Les feuilles de bagnaudier, ou *colutea*.
chou.
cuſcute.
emerus.
lin (petit) des prés.
poirée.
polygala.
Les racines de patience.
polypode.
rhapontic.
rhubarbe.
thalitrum.
vierge.
Les fleurs de pêcher.
roſes muſcates.
roſes pâles.
Les ſemences de carthame.
Les ſemences de violettes.
La manne.
La moelle de caſſe.
La caſſe en bâton.
Les myrobolans.
Les tamarins.
L'aloès.
L'agaric.
Le ſyrop de chicorée.
roſes.
pommes.
violettes.
La crême de tartre.
Le ſel végétal.
de Seignette.
d'Epſom.
admirable de Glauber.
Le tartre vitriolé.
L'aquila alba.

Des Purgatifs médiocres.

Les purgatifs médiocres purgent davantage que les purgatifs minoratifs ; ils causent une irritation plus vive & plus marquée sur les fibres de l'estomac & des intestins ; ils font dégorger les glandes plus abondamment, provoquant une secrétion considérable de la bile & du suc pancréatique ; enfin, ils agissent sensiblement sur la masse du sang, sur laquelle les purgatifs minoratifs font à peine impression.

L'action des purgatifs médiocres dépend de leurs parties insensibles plus aiguës, plus dures & plus massives, que celles des minoratifs ; elles sont capables par-là de produire une irritation plus marquée, puisque les parties des purgatifs médiocres passent dans le sang, qu'elles en dissolvent la tissure, & qu'elles détruisent le contact immédiat de ses molécules. Les principes du sang seront plus étendus, les esprits animaux se dégageront plus facilement, toutes les secrétions seront plus libres, mais aussi les principes du sang étant plus étendus, ils occuperont plus d'espace. Le sang doit donc se raréfier, le pouls s'élever, les fibres plus tendues se contracter avec plus de force, & la chaleur se manifestera plus vivement dans l'action des purgatifs médiocres. Il sera de la prudence du médecin de faire précéder la saignée à leur usage, pour prévenir l'inflammation ou le dépôt que l'agitation qu'elles portent dans le torrent de la circulation pourroit occasionnet.

Leur usage convient, lorsqu'on veut purger plus sûrement & plus efficacement, & qu'on ne craint point d'agiter la masse du sang. On les donne aussi dans l'intention de la diviser & d'augmenter son

mouvement, afin que l'effort ſur les canaux obſtrués l'emporte ſur la réſiſtance qu'ils oppoſent à la liberté de la circulation.

On les emploie dans les fievres malignes, putrides, & les fievres intermittentes, cauſées par la pourriture des premieres voies, & entretenues par le tranſport qui s'en fait dans la maſſe du ſang, dans les maladies chroniques-cachectiques, dans les rhumatiſmes, dans les hydropiſies naiſſantes & formées, dans les embarras du cerveau, dans les menaces de léthargie, & lorſque le cerveau eſt inondé de ſéroſité qui relache le tiſſu des nerfs.

Ces purgatifs ne conviendront pas dans les inflammations internes, dans les coliques & dyſenteries, dans les tempéramments vifs, mélancholiques, hypochondriaques, dans les indigeſtions & dans les fievres éphémeres.

Les purgatifs moyens ſont;

Les feuilles de pêcher.
prunier.
ſcammonée de Montpellier, ou *periploca.*
ſenné.
Les racines de belle de nuit, *ou* jalap.
de bryone.
d'hermodacte.
Les racines d'iris
de jalap.
mechoacan.
phytolacca.
L'écorce moyenne de ſureau.
Les follicules de ſenné.
La poudre cornachine.
Les trochiſques d'agaric.
Les pilules angéliques.

Des Purgatifs majeurs ou *violents.*

Les purgatifs majeurs ſe diſtinguent de tous les autres, par la violence avec laquelle ils agiſſent; ils irritent puiſſamment les membranes des inteſtins, procurent des évacuations plus copieuſes, agitent, diviſent & atténuent beaucoup la maſſe

du ſang ; ils cauſent des chaleurs d'entrailles & des tranchées plus vives ; ils vuident les ſéroſités & les eaux des hydropiques ; leur effet eſt plus lent, mais ils ſont ſujets à cauſer des ſuperpurgations, à purger juſqu'au ſang, à enflammer & à excorier les membranes des inteſtins ; ils échauffent & raréfient le ſang extrêmement ; ils cauſent une ſécheresse & une aridité bien plus ſenſible que les autres purgatifs, & ils reſſerrent le ventre après leur opération.

Nous pouvons conclure que leurs parties ſont encore plus roides & plus maſſives que celles des purgatifs ordinaires ; en conſéquence l'irritation ſera beaucoup plus vive, & les effets de cette irritation plus ſenſibles ; mais comme leur opération eſt plus lente, leurs parties actives doivent être embarraſſées dans une matiere qui empêche leur prompt dégagement. Auſſi remarquons nous que les plantes purgatives majeures ſont preſque toutes réſineuſes. Il ne ſera pas difficile de trouver la raiſon pour laquelle ces eſpeces de purgatifs vuident abondamment la ſéroſité ; il faut ſe rappeller que les membranes des inteſtins ſont parſemées d'une infinité de glandes, & que ces glandes filtrent une humeur lymphatique & ſéreuſe. Les parties réſineuſes des purgatifs majeurs s'attachent aux parois des inteſtins, & ne s'y diſſolvent que difficilement ; ainſi l'adhérence de ces parties réſineuſes favoriſe l'action conſtante des parties irritantes, qui ſe dégagent peu-à-peu. Ce n'eſt que ſucceſſivement qu'elles heurtent les fibres des inteſtins, & les fibres dont le tiſſu des glandes eſt compoſé ; mais comme l'irritation eſt vive, la contraction qu'elles excitent, l'eſt pareillement. Ces glandes expriment pour lors, par des ſecouſſes réitérées & très promptes, l'humeur qu'elles filtrent, & la ver-

ſent dans la cavité de l'inteſtin ; plus les vaiſſeaux de ces glandes ſe vuident, plus ces liqueurs ont de facilité à y aborder : ainſi le ſang s'y détermine en plus grande quantité, & y fournit abondamment la matiere d'une nouvelle ſécrétion, d'autant plus que par l'action des purgatifs majeurs, il eſt très diviſé & rendu plus fluide, & que ſa vîteſſe eſt augmentée ; la ſécrétion par les glandes des inteſtins ſera donc très abondante, & ſubſiſtera autant que l'irritation, qui en eſt la cauſe, agira de ſon côté.

L'effet violent des purgatifs majeurs doit laiſſer une ſéchereſſe, une aridité & une altération très grande, & le ventre doit ſe reſſerrer après leur opération.

L'irritation de leurs parties âcres peut corroder les parties des vaiſſeaux, les déchirer, & donner origine à des flux de ſang.

Les convulſions qu'ils occaſionnent, lorſqu'on les donne mal à propos, dépendent de l'évacuation extraordinaire des parties les plus fluides, de la diſpoſition des matieres des ſécrétions, & ſur-tout de celle des eſprits animaux, de l'inanition des vaiſſeaux, & de l'ébranlement trop vif & trop fort du genre nerveux. Il eſt donc très important de n'avoir recours aux purgatifs majeurs, que dans les circonſtances où les autres purgatifs ſeroient de nul effet, & dans leſquelles on n'a point à craindre d'ébranler trop vivement le genre nerveux, ni que l'irritation que ces purgatifs cauſent, puiſſe être ſuivie de fâcheux accidents, & enfin quand il eſt néceſſaire de procurer de grandes évacuations, ou de vuider puiſſamment les ſéroſités, comme dans les affections du cerveau, dans les paralyſies, les hydropiſies, & les maladies où les fibres ſont tombées dans le relâchement, & ſont preſque inſenſibles, dans


Pyrethre.
Pirethrum.
a. 1.
b. 1.
b. 2.
Rhapontic.
Rhaponticum.
a. 3
b. 2.

les maladies chroniques, entretenues par des matieres épaiſſes, gluantes & vermineuſes, qui ôtent aux ſucs digeſtifs leur énergie, qui corrompent le chyle, & relâchent les fibres de l'eſtomac & des inteſtins. Ces matieres paſſant dans les voies de la circulation, & mêlées avec le ſang, le rendent peu coulant, cauſent des engourdiſſements, dès rhumatiſmes & des attaques de goute : dans toute autre occaſion ces purgatifs feroient de grands ravages. [C'eſt ainſi que parle un ſçavant profeſſeur].

Les eſpeces de purgatifs majeurs, violents *ou* mochliques ſont;

Feuilles de chou marin, *ou* ſoldanelle.
concombre ſauv.
gratiole,
hellébore noir:
lauréole.
liſeron *ou* liſeret.
tabac.
tithymale.
bryone.
Racines de cabaret.
hellébore noir.
turbith.
L'écorce ſeche de la racine d'éſule.
de bourgene.
d'iéble.
de ſureau.

Les fruits de coloquinte.
lauréole.
nerprun.
La graine d'épurge.
La ſemence de palme de Ch.
Les grains de pignons d'inde.
de ricin.
La réſine de jalap.
La ſcammonée & ſa réſine.
La gomme gutte.
L'élatérium.
Le verre d'antimoine.
Trochiſques alhandal.
Confection Hamech.
Pilules hydragogues de Bontius.
Le ſafran des métaux.
La poudre d'Algaroth.

PUTPUT. *Voyez* HUPPE.

PYRETHRE. On diſtingue dans les boutiques deux ſortes de pyrethre, ou deux racines de ce nom.

1°. La plante de l'une eſt déſignée ainſi par les botaniſtes; *Chamæmelum ſpecioſo flore, radice longâ, fervidâ*, D. SHAW, Catal. *Pyrethrum vulgò*, &

veteribus Arabibus *Guntufs*, D. SHAW. *Buphthalmum creticum, cotulæ facie, flore luteo & albo*, BREYN. *Buphthalmum caulibus fimpliciffimis, unifloris, foliis pinnato-multifidis*, LINN. *Anthemis caulibus fimplicibus unifloris (decumbentibus) foliis pinnato-multifidis*, LINN. Mat. med.

Cette plante, dit BREYN, qui reffemble à la camomille, a une racine blanche, garnie de plufieurs fibres menues & un peu tortueufes, dont le goût ne fe fait pas fentir d'abord, mais qui eft âcre & pique la langue lorfqu'on la mâche un peu long-temps. Du collet de cette racine fortent des feuilles qui fe répandent en rond fur la terre; elles font légérement velues, & tout à fait femblables à celles de la plante appellée *Pyrethrum bellidis flore*, C. B. Pin. foit par leur grandeur, leurs découpures & leur forme. Du milieu d'entr'elles s'éleve d'un pied & demi & même de deux, une tige cylindrique, molle, plus ferme en vieilliffant, verte, ou d'un verd blanchâtre, à caufe du duvet dont elle eft couverte. Elle eft garnie de feuilles plus petites, qui ont beaucoup plus de rapport à celles de la camomille; mais elles font plus épaiffes & divifées en de petits lobes plus larges: de l'aiffelle de ces feuilles fortent des rameaux plus longs que la tige & en fi grande quantité, principalement vers la racine, que la plante femble former un buiffon épais & arrondi, à caufe de la multitude de fes branches, qui fe répandent obliquement, & fe couchent en tous fens. Les fleurs, qui font environnées d'un calyce écailleux, compofé de trois rangs de petites écailles vertes & velues, ont affez de reffemblance aux fleurs de *buphthalmum* (œil de bœuf) des Alpes, fi ce n'eft que leurs pétales ou demi-fleurons, qui, pour l'ordinaire font au nombre de treize, font plus

larges, plus courts, cannelés & comme plissés, d'un jaune plus clair, sur-tout lorsqu'ils sont prêts à tomber, & d'un jaune soufré à leur partie inférieure, placés autour d'un grand disque formé de plusieurs fleurons jaunes, & un peu creusé dans le milieu. Les premieres fleurs commencent à paroître au mois de Juin, sur la tige qui occupe le milieu de la plante, ensuite d'autres aux extrémités des plus longues branches, & enfin les dernieres sur les rameaux latéraux; de maniere qu'en se succédant ainsi, cette plante paroît garnie de fleurs, non-seulement tout l'été, mais encore pendant toute l'automne. Ces fleurs sont suivies d'une grande quantité de graines applaties, de couleur de pourpre foncé, placées entre des écailles minces, membraneuses, larges & de la même couleur, qui dans les unes & dans les autres deviennent par la suite d'un roux brun; & ces semences servent à multiplier cette plante chaque année dans les jardins. La couleur des demi-fleurons de cette plante varie; ils sont blancs en dessus, & purpurins en dessous.

On transporte à Constantinople & au Grand-Caire, dit M. Shaw, une grande quantité de cette racine : on la mange confite, dans les douleurs de dents & de la poitrine. Les demi-fleurons de la fleur de cette plante sont de couleur de pourpre en dessous, & forment un ample rayon autour d'un grand disque de fleurons jaunes, lequel devient convexe à mesure que les graines mûrissent, & est garni d'écailles roides.

2°. La plante, qui fournit l'autre racine, est nommée, *Leucanthemum canariense, foliis chrysanthemi, pyrethri sapore*, Tournef. Inst. rei herb. *Chrysanthemum fruticosum, foliis linearibus, dentato-trifidis*, Linn. *Chamæmelum canariense, ceratophyllum fruticosius, glauco folio crassiore, sapore fer-*

vido, Magala *ab incolis nominatum*, MORIS. Hist. oxon. *Voyez* la figure de RHAPONTIC, celle de la PYRETHRE y est représentée.

Cette racine, dit MORISSON, est blanche, ligneuse, moins grosse & moins charnue que la pyrethre ordinaire, & n'est pas aussi brûlante : elle pousse des tiges ligneuses, épaisses d'un pouce, couvertes d'une écorce blanche, de la hauteur d'une coudée & davantage, partagées en différents rameaux garnis de feuilles placées sans ordre, semblables à celles de la camomille, mais découpées en lanieres plus larges, plus épaisses, plus charnues, plus fermes, plus obtuses, plus écartées en maniere de corne de cerf, & colorées d'un bleu tirant sur le verd de mer. Aux extrémités des rameaux naissent de petites tiges nues, qui portent à leur sommet des fleurs composées de demi-fleurons blancs, placés autour d'un disque de fleurons jaunes, comme dans la camomille, & renfermés dans un calyce écailleux, dont les écailles sont rondes, dures & saillantes. Toutes les graines sont applaties & bordées des deux côtés d'un feuillet tranchant.

La pyrethre croît, dit M. VOGEL, dans l'Arabie, dans la Syrie, dans l'isle de Candie, dans la Pouille, dans le royaume de Tunis, dans le Voigtland, en Saxe & en Bohême.

Son nom lui vient de ce que sur la langue elle imprime une sensation brûlante, comme le feu (*πῦρ*). Cette racine apportée ordinairement du Levant, est longue, grêle & ridée : il faut qu'elle ne soit pas trop ancienne, ni cariée, & que son action brûlante soit prompte.

On ne l'emploie guere intérieurement ; on prescrit seulement de la tenir dans la bouche, ou de la mâcher. Elle fait couler abondamment la salive, & dissipe les douleurs de dents causées par l'arrêt





Pyrole.
Pyrola.









Le charp.^r fe.

de la sérosité. L'infusion faite dans du vin ou de l'eau de vie, est utile, appliquée chaude à propos sur les membres paralysés. On mâche la pyrethre dans la paralysie de la langue sur-tout. On la prend intérieurement depuis un scrupule jusqu'à un demi-gros, ou en substance, ou unie avec la racine d'arum, de carline, d'impératoire ; elle dissout puissamment la mucosité, & excite aux plaisirs de l'amour.

PYRITES. *Voyez* VITRIOL.

PYROLE *ou* Verdure d'hyver. *Pyrola*, off. *Pyrola rotundifolia major*, C. B. Pin. *Pyrola nostras vulgaris*, PARK. *Limonium sylvestre*, TRAG. *Beta sylvestris*, CORD. *Pyrola à pyri folio*, LOBEL. Icon. *Pyrola staminibus ascendentibus*, *pistillis declinatis*, LINN. *Pyrola vulgatior*, *satis amplo mollique folio*, CLUS. Hist.

De sa racine, qui est déliée, flexible, fibreuse, blanchâtre, traçante, sortent quelques feuilles arrondies, assez semblables à celles du poirier, épaisses, charnues, lisses, portées sur de longs pédicules, d'un verd foncé. Du milieu de ces feuilles sort une tige qui s'éleve d'environ un pied ; elle est anguleuse, simple, garnie de folioles pointues : aux sommités de cette tige sont des fleurs à cinq pétales disposés en rose ; blanches, odorantes, arrondies ; au milieu est un pistil recourbé, environné de dix étamines. Ce pistil se change en un fruit anguleux, à cinq pans arrondis, dont l'intérieur est partagé en cinq loges, où sont contenues des graines roussâtres & très menues.

Cette plante, qui se trouve particulierement dans les pays septentrionaux, croît dans les forêts, & dans les lieux ombragés & un peu humides. Elle donne sa fleur en Juin & en Juillet.

La pyrole, qui a une ſaveur amere, eſt vulnéraire aſtringente; on la preſcrit en décoction ou en infuſion : la doſe eſt d'une pincée des feuilles pour un demi-ſeptier d'eau. On les donne auſſi en poudre. On vante ſa décoction contre les ulceres internes & externes, contre toutes ſortes d'hémorrhagies, & contre les flueurs blanches.

PYROTIQUES; Πυρωτικὰ φάρμακα; *Urentia medicamenta.* On donne ce nom aux remedes qui brûlent & cautériſent; à ces ſubſtances, qui, appliquées ſur une partie, font élever des cloches ſur la peau & y produiſent une eſcare.

Ces remedes ſont de deux eſpeces :

La premiere eſpece comprend les veſſicatoires : la ſeconde comprend ceux qui ſur le champ produiſent inflammation & gangrene.

La plûpart des pyrotiques ou corroſifs tirés du régne végétal ont été rangés par tous les auteurs parmi les purgatifs, les ſternutatoires, les déterſifs ſimples & les vulnéraires déterſifs; & en effet un remede ne peut détruire les mauvaiſes chairs comme font les déterſifs, qu'en empêchant leur régénération; or, pour empêcher leur régénération, il faut les faire mourir; pour les faire mourir, il faut y détruire l'organiſation, y produire eſcare; or c'eſt l'effet des pyrotiques & des cauſtiques; donc les déterſifs ſont à juſte titre regardés comme cauſtiques; & la ſeule différence qu'il y aura entr'eux, c'eſt que les déterſifs agiſſent d'une maniere plus inſenſible : c'eſt donc mal-à-propos qu'on les appelle déterſifs, puiſque leur premier effet eſt de ronger & de détruire.

On met dans cette claſſe toutes les plantes qui, ſoit à l'intérieur, ſoit à l'extérieur, ſont capables de produire une vive inflammation, enfin une eſcare : elles agiſſent par un principe âcre, mordi-

cant, de la nature des salins alkalins, à la différence seule que ce principe se trouve mitigé dans ces plantes par une certaine quantité d'huile & de terre; la saveur de toutes ces plantes est acerbe & brûlante.

Si tôt qu'un tel principe est admis dans nos veines, il agit sur les nerfs : ils entrent en spasme; le mouvement tonique devient outré ; les vaisseaux se trouvent étranglés ; le sang n'y trouve plus son passage libre ; la circulation manque dans la partie ; elle tombe enfin en gangrene. Mais il faut remarquer que la gangrene n'est pas toujours de la même espece ; les corrosifs ou caustiques minéraux causent toujours la gangrene seche ; les végétaux au contraire produisent la gangrene humide, & les uns & les autres n'excitent jamais la gangrene, sans avoir auparavant occasionné inflammation ; c'est ce qui se prouve & par l'expérience & par la raison.

Secondement, les caustiques sont sternutatoires, vomitifs, purgatifs majeurs & des poisons, puisqu'ils produisent la gangrene en si peu de temps ; tels sont le vitriol, le sublimé corrosif & l'arsenic ; mais les plantes n'agissent pas si vivement que les caustiques tirés du régne minéral ; & ainsi elles sont beaucoup de temps à exciter le *momentum* d'une partie & à y produire inflammation.

Puisque les corrosifs sont des poisons, si quelqu'un en avoit pris, le traitement, seroit le même que pour le sublimé corrosif, c'est-à-dire des huileux, des mucilagineux glaireux, du lait & de l'eau : cependant quoique ces remedes empâtent, embarrassent le principe des caustiques minéraux, il n'en est pas tout-à-fait de même de celui des végétaux, parceque le principe de ces

plantes est en partie résineux ; il se colle aux intestins, y agit avec beaucoup de violence ; il faut donc nécessairement avoir recours aux acides qui sont spécifiques dans ce cas ; ainsi dès que pour avoir pris de ces plantes une personne ressent une chaleur vive dans l'estomac ; que la gorge & la langue sont séches ; que la soif est devorante ; le ventre bouffi ; des envies d'aller à la selle, des convulsions, des syncopes : il faut au plutôt lui administrer les huileux, les mucilagineux, enfin les acides, soit minéraux, soit végétaux ; en même temps on lui applique des cataplasmes émollients sur le ventre, on lui donne des lavements du même genre.

Les corrosifs & les caustiques sont employés pour ouvrir des cauteres, quand il s'agit de détourner une fluxion, de rappeller une évacuation supprimée, ou d'y suppléer ; mais comme les corrosifs ou caustiques végétaux produisent une gangrene humide qui peut s'étendre, on peut s'assurer, sans crainte de se tromper, qu'ils ne conviennent pas dans ce cas, & qu'on doit leur préférer les caustiques minéraux ; mais en recompense les végétaux caustiques l'emportent sur les minéraux, lorsqu'il s'agit de détruire les chairs fongueuses & baveuses d'un vieil ulcere : de plus, quelques-uns sont de très bons fondants pour les tumeurs dures & squirrheuses. *Voyez* aussi les articles, Feu, Caustique, Escarotique, &c.



Queue de Pourceau . Peucedanum.



a. 1.



Lil. fe

QUA,

QUADRUPEDES. *Voyez* ANIMAL (RÉGNE).

QUEUE DE CERF. *Voyez* CERF.

QUEUE DE CHEVAL ; plante. *Voyez* PRÊLE.

QUEUE DE POURCEAU ; Fenouil de porc ; Peucédane. *Peucedanum*, off. *Peucedanum germanicum*, C. B. Pin. TOURN. Inst. rei herb. *Peucedanum minus germanicum*, J. B. *Peucedanum*, *Feniculum porcinum*, LOBEL. Icon. *Marathro-phyllum* ; *Cauda porcina*, nonnullorum. *Peucedanum foliis quintuplicato-tripartitis*, *lineari subulatis*, *integerrimis*, LINN. *Peucedanum primis duplicatis pinnatis*, *foliis latiusculis*, *longè trifidis*, HALLER, Helvet.

Sa racine est grosse, chevelue, longue, noire extérieurement, blanchâtre intérieurement, succulente, répandant quand on l'incise une liqueur jaune ; vivace ; d'une odeur désagréable. Il s'en éleve d'environ deux pieds une tige cannelée, creuse, rameuse. Ses feuilles, qui sont plus grandes que celles du fenouil ordinaire & laciniées, sont plates, étroites, longues. Aux sommités de la tige & des rameaux naissent des ombelles garnies de petites fleurs jaunes, à cinq pétales placés en rose. A ces fleurs succedent des graines jointes deux à deux, ovalaires, rayées sur le dos, bordées d'un feuillet membraneux ; d'un goût âcre & un peu amer.

Cette plante, qui donne sa fleur en Juillet & en Août, & dont les semences sont mûres en Automne, croît à l'ombre, dans les endroits élevés & dans les marais.

Sa racine eſt bonne, dit M. Vogel, contre les douleurs de la veſſie & contre la toux; elle remédie aux gonflements & aux enflures; elle amollit doucement le ventre. On en tire le ſuc, qui eſt réſineux gommeux; on le fait ſécher, on le pulvériſe; & après l'avoir incorporé avec du miel, on le preſcrit pour les maux que nous avons indiqués. On en prépare encore une gelée qui poſſéde une vertu emménagogue. Avec l'huile & le vinaigre on en forme un liniment contre les maladies des nerfs, & les douleurs de tête invétérées; ſi l'on inſere de cette liqueur dans le trou d'une dent cariée, elle en appaiſe les douleurs. On répand avec avantage la poudre de queue de pourceau ſur les ulceres ſordides; elle les nétoie & en favoriſe la cicatriſation.

QUEUE DE RENARD des jardins. *V.* Lilas.

QUINQUINA; Poudre de la comteſſe; Poudre des peres; Poudre du cardinal de Lugo. *Kina kina; Cortex peruvianus; Cortex febrifugus*, off. *Cinchona*, Linn. Mat. med. *Voyez* la figure de Cascaril, celle du Quinquina y eſt repréſentée.

C'eſt l'écorce d'un arbre du Pérou, déſigné ſous ces noms; *Quinquina; China chinæ*, & *Ganaperide*, Raii. Hiſt. *Palo de calenturas*, Hiſpanor.

Avant M. de la Condamine, on n'avoit point encore de bonne ni d'exacte deſcription de cet arbre. Ce ſçavant l'envoya du Pérou où il étoit alors, pour être communiquée à l'Académie des ſciences. On peut conſulter les mémoires de cette compagnie, *ann.* 1738, *p.* 226. On y lit que cet arbre, qui croît ſeulement ſur les montagnes, devient fort gros, quand on lui laiſſe prendre ſa croiſſance, les moyens ayant huit à neuf pouces de diametre; ceux que M. de la Condamine a vus, n'étoient guere plus gros que le bras, ni plus hauts que de douze à quinze pieds.

Les feuilles de l'arbre ſont portées ſur une queue d'environ un demi-pouce de longueur; elles ſont liſſes, & d'un beau verd, plus foncé en leur partie ſupérieure, & plus clair en deſſous; leur contour eſt uni & en forme de fer de lance, arrondi par le bas, & ſe terminant en pointe; elles ſont traverſées dans leur longueur d'une côte, arrondie par deſſous, & d'un rouge foncé & brillant, ſurtout dans la moitié voiſine de la queue; les principales nervures ſont alternes & paralleles.

Chaque rameau du ſommet de l'arbre finit par un ou pluſieurs bouquets de fleurs, qui reſſemblent, avant que d'être écloſes, par leur figure & leur couleur bleu-cendrée, à celles de la lavande; les boutons en s'ouvrant changent de couleur; le pédicule commun, qui ſoutient un des bouquets, naît aux aiſſelles des feuilles, & ſe diviſe en pluſieurs pédicules plus petits, leſquels ſe terminent chacun par un calyce, découpé en cinq parties, & chargé d'une fleur de la même grandeur & de la même forme à-peu-près que la fleur de la jacinthe; c'eſt un tuyau long de ſept à neuf lignes, évaſé en roſette, taillée ordinairement en cinq & quelquefois en ſix quartiers: ceux-ci ſont intérieurement d'un beau rouge de carmin, vif & foncé au milieu, & plus pâle vers les bords, & leur couleur ſe termine par un liſéré blanc, en dents de ſcie. Du fond du tuyau ſort un piſtil blanc, chargé d'une tête verte & oblongue, qui s'éleve au niveau des quartiers, & eſt entouré de cinq étamines, qui ſoutiennent des ſommets d'un jaune pâle & demeurent cachées au-dedans; ce tuyau eſt par dehors d'un rouge ſale, & couvert d'un duvet blanchâtre.

La fleur étant paſſée, le calyce renfle dans ſon milieu en forme d'olive; il groſſit & ſe change

en un fruit à deux loges ; il devient plus court & plus rond en se séchant, & s'ouvre enfin de bas en haut en deux demi-coques, séparées par une cloison, & doublées d'une pellicule jaunâtre, lisse & mince, d'où il s'échappe presqu'aussi-tôt des semences roussâtres, applaties & comme feuilletées, dont plusieurs n'ont pas demi-ligne de diametre, très minces vers le bord & plus épaisses vers le milieu, qui est d'une couleur plus foncée, & contient la plantule dans son épaisseur, entre deux pellicules ; ces semences, qui paroissent ressembler un peu à celles de l'orme, sont attachées & disposées, en maniere d'écailles, sur un placenta oblong, & aigu par ses deux extrémités : ce placenta tient de chaque côté à la cloison mitoyenne ; il a la forme à-peu-près d'un grain d'avoine, mais plus long & plus mince, applati, avec une cannelure selon sa longueur du côté qui joint la cloison ; & rond, avec quelques aspérités du côté opposé.

Cet arbre, décrit de la sorte par M. DE LA CONDAMINE, croît sur la montagne de Cajanuma, située à deux lieues & demi environ au sud de Loxa, petite ville du Pérou, bâtie sur la riviere de Catamayo. C'est de là qu'a été tiré le premier qu'on a apporté en Europe.

L'usage du quinquina étoit connu des Américains, dit le même académicien, avant qu'il le fut des Espagnols ; & suivant la lettre manuscrite d'Antoine Bollus, marchand génois, qui avoit commercé à Loxa, citée par SEBASTIEN BADUS (1), médecin génois, les naturels du pays ont longtemps caché ce spécifique aux Espagnols ; ce qui

---

(1) *Anastasis corticis peruviani*, seu *Chinæ chinæ defensio*. Genuæ, 1663, in-4°.

eſt très croyable, vu l'antipathie qu'ils ont encore aujourd'hui (1757) pour leurs conquérants. Quant à leur maniere d'en faire uſage, on dit qu'ils faiſoient infuſer dans l'eau, pendant un jour, l'écorce broyée, & donnoient la liqueur à boire au malade ſans le marc.

Selon une ancienne tradition, dont je ne garantis pas la vérité (continue le même ſçavant), les Américains dûrent la découverte de ce remede aux lions, que quelques naturaliſtes prétendent être ſujets à une eſpece de fievre intermittente. On dit que les gens du pays, ayant remarqué que ces animaux mangeoient l'écorce du quinquina, en uſerent dans les fievres d'accès, aſſez communes dans cette contrée, & reconnurent ſa vertu ſalutaire (1).

Les vertus de l'écorce du quinquina, quoique parvenues à la connoiſſance des Eſpagnols de Loxa, & reconnues & éprouvées dans tout ce canton, ainſi qu'il eſt conſtant par pluſieurs témoignages, furent long-temps ignorées du reſte du monde; & l'efficacité de ce remede n'acquit quelque célébrité qu'à l'occaſion d'une fievre tierce opiniâtre, dont

(1) M. GEOFFROY rapporte une autre origine de cette découverte, en ces termes: Quelques arbres du quinquina étoient tombés dans un étang où ils pourriſſoient. Perſonne ne pouvoit goûter de ſon eau à cauſe de ſon amertume inſupportable: cependant un habitant des environs, ſaiſi de l'accès de la fievre, voulut étancher la ſoif ardente qui le tourmentoit en buvant abondamment de cette eau: l'ayant fait, ſa fievre ſe diſſipa avec ſa ſoif. Ayant éprouvé un ſuccès ſi heureux, il perſuada à tous ceux qui avoient la fievre d'uſer du même remede; ce qui réuſſit également bien: ainſi cette eau déſagréable au goût devint ſalutaire. Dans la ſuite ces arbres étant entierement pourris, cette eau perdit ſa vertu fébrifuge avec ſon amertume. Ayant recherché avec ſoin la cauſe de cette amertume, & de cette vertu, on reconnut enfin qu'elle venoit de l'écorce de ces arbres.

la comtesse de Chinchon, vice-reine du Pérou ne pouvoit guérir depuis plusieurs mois. SEBASTIEN BADUS rapporte le fait (*lib.* j, *cap.* II), sans date, se contentant de dire qu'il pouvoit y avoir trente ou quarante ans dans le temps qu'il écrivoit.

Ce fut en 1638, un an avant la fin de la vice-royauté du comte de Chinchon, qui acheva son gouvernement le 17 Décembre 1639, que ce remede, presque l'unique à qui on puisse donner avec raison le nom de spécifique, sortit de son obscurité : le trait d'histoire est d'ailleurs assez connu : je le rappellerai cependant ici avec quelques circonstances nouvelles. Le corrégidor de Loxa, créature du comte de Chinchon, informé de l'opiniâtreté de la fievre de la vice-reine qu'aucun remede ne pouvoit dompter, envoya au vice-roi son patron, de l'écorce de quinquina, en l'assurant par écrit qu'il répondoit de la guérison de la comtesse, si on lui donnoit ce fébrifuge. Le corrégidor fut aussi-tôt appellé à Lima, pour régler lui-même la dose de la préparation. Après quelques expériences faites avec succès sur d'autres malades, la vice-reine prit le remede & guérit. Aussitôt elle fit venir de Loxa une grande quantité de la même écorce. BADUS ajoute que ce fut à la sollicitation de la ville de Lima, qui lui fit à ce sujet une députation. Quoi qu'il en soit, elle distribuoit elle-même le remede à tous ceux qui en avoient besoin ; & il commença alors à être connu sous le nom de *poudre de la comtesse*. Quelques mois après elle se débarrassa de ce soin, en remettant ce qui lui en restoit aux jésuites, qui continuerent à le débiter gratis, & il prit alors le nom de *poudre des jésuites*, qu'il a long-temps porté en Amérique & en Europe. Peu de temps après, les jésuites de Lima en envoyerent par

l'occasion du procureur-général de la province du Pérou, qui passoit à Rome, une quantité au cardinal de Lugo, de la même société, au palais duquel ils le distribuerent d'abord, & ensuite à l'apothicairerie du college romain, avec le même succès qu'à Lima, & sous le même nom, ou sous celui de *poudre du cardinal*, gratis aux pauvres, & au poids de l'argent aux autres, pour payer les frais du transport; ce qui continuoit encore à la fin de l'autre siecle. On ajoute que ce même procureur de la société, passant par la France, pour se rendre à Rome, guérit de la fievre avec le quinquina Louis XIV, alors Dauphin.

En 1640, le comte & la comtesse de Chinchon étant retournés en Espagne, leur médecin, le docteur JUAN DE VEGA, qui les avoit suivis, & qui avoit apporté une provision de quinquina, le vendit à Seville à cent réaux la livre : il continua d'avoir le même débit & la même réputation, jusqu'à ce que les arbres de quinquina non dépouillés étant devenus rares, quelques habitants de Loxa, poussés par l'avidité du gain, & n'ayant pas de quoi fournir les quantités qu'on demandoit en Europe, mêlerent différentes écorces dans les envois qu'ils firent aux foires de Panama, dans le temps des gallions; ce qui ayant été reconnu, le quinquina de Loxa tomba dans un tel discrédit, qu'on ne vouloit plus donner seulement une demi-piastre de la livre, dont on donnoit auparavant quatre & six piastres à Panama, & douze à Séville. Entre les diverses écorces qu'on a souvent mêlées avec celles du quinquina, & qu'on y mêle encore quelquefois pour en augmenter le poids & le volume, une des principales est celle d'alisier.

Il arrive au quinquina ce qui arrive à presque tous les remedes communs & de peu de valeur

dans ses pays où ils naissent, & où on les trouve pour ainsi dire sous la main. On en fait au Pérou, généralement parlant, peu de cas & peu d'usage: on le craint & on en use peu à Lima, beaucoup moins à Quito, & presque point à Loxa. J'en ai donné quelques prises (dit M. DE LA CONDAMINE), que j'avois apportées de France, à un Créole espagnol, qui avoit depuis plusieurs mois la fievre à Puerto-Viéjo, & je ne trouvai alors en cette ville, distante de Loxa de 60 & quelques lieues, & voisine de Guayaquil, où il se fait un grand commerce de quinquina, aucun habitant qui eût jamais entendu parler de ce remede voisin, & si célébre dans tout le reste du monde.

On dépouille les arbres sur pied de leur écorce; les vieux meurent infailliblement de cette opération; on a reconnu par expérience que quelques-uns des jeunes meurent aussi après avoir été dépouillés, mais non le plus grand nombre.

Dans ce temps de la premiere vogue du quinquina en Europe, les médecins balancerent beaucoup à s'en servir; ils blâmerent même son usage, fondés en cela sur l'aphorisme d'Hippocrate, qui dit que toutes les fievres doivent se juger par une excrétion qui débarrasse la nature de la matiere morbifique; en partant de là, voici comme ils raisonnoient: le quinquina guérit la fievre, mais il ne produit aucune excrétion, donc il ne fait qu'envelopper le levain fébrile, donc ce levain reparoîtra dans la suite avec plus de vigueur. Ces médecins n'étoient pas tout-à-fait condamnables, leurs raisonnements étoient d'autant mieux justifiés, que les accidents prévus arrivoient trop souvent; car dans ces premiers temps, on ne sçavoit ni la dose ni la façon d'administrer le quinquina.

On a fait bien des raisonnements sur la façon d'agir du quinquina; les uns ont dit, il est amer & aromatique, il rétablit donc les premieres digestions; or, le levain fébrile ne dépend que des mauvaises digestions de nature acide, qui, passant dans le sang, l'epaississent, sollicitent la nature à redoubler ses forces pour l'atténuer & s'en débarrasser, d'où ils concluoient qu'après avoir mis en usage les purgatifs, le quinquina, en rétablissant la digestion, empêchoit qu'il ne passât de mauvais sucs dans nos humeurs, & assuroient qu'il agissoit en qualité d'amer & d'aromatique.

Un Anglois a avancé qu'étant ami des nerfs, il agissoit sur eux & sur le fluide nerveux; d'autres ont dit qu'il contenoit un sel astringent, qui, passant dans la masse de nos humeurs, rallioit les globules du sang, & embarrassoit le levain fébrile; enfin, l'on a cru qu'il agissoit spécialement en qualité d'apéritif.

Ce que l'on peut dire de ces raisonnements, c'est que le quinquina agit sur l'estomac & rétablit les digestions; il y a apparence qu'il a une vertu spécifique, par laquelle il opere sur la masse de nos humeurs, mais nous n'avons rien de certain là-dessus.

L'écorce de quinquina nous est apportée en petits morceaux roulés sur eux-mêmes, c'est l'écorce des branches; les plus grands sont sans doute l'écorce du tronc; cette substance est grisâtre en dehors, rougâtre en dedans, roulée sur elle-même, d'une saveur fort amere, un peu aromatique, légerement astringente; elle laisse sur la fin dans la bouche un goût assez agréable : elle est sans odeur.

Quant aux choix, il faut prendre les morceaux moyens, rejetter ceux où il y aura des morceaux du bois, & qui sont trop épais; celui qui est

vieux, vermoulu, filandreux; ſur-tout il ne faut pas qu'il ait un goût glutineux dans la bouche: quelques-uns mêlent avec le quinquina de l'écorce de bouleau, ou d'autres arbres, & les trempent dans le ſuc d'aloës: il eſt facile de découvrir cette fraude: ces écorces prétendues n'ont ni la couleur ni le goût aromatique & aſtringent du quinquina.

Par ce qui vient d'être dit, on voit d'abord que la principale vertu du quinquina eſt d'être fébrifuge à un très haut degré; c'eſt donc avec raiſon que M. Geoffroi a avancé que c'eſt la meilleure choſe qui nous vienne du Pérou.

Le quinquina s'emploie en ſubſtance, en infuſion, ou en décoction; en ſubſtance, on le pulvériſe; & on le donne en bol à demi-gros, ou un gros, qu'on prend trois fois par jour: l'infuſion ſe fait dans le vin blanc ou le vin rouge, mais il ne faut pas ſe ſervir de vinaigre; on en met trois onces par pinte de vin, dont le malade boit demi-ſeptier trois fois par jour; la décoction ſe fait à la même doſe dans de l'eau. L'on ajoute auſſi le quinquina aux bouillons, apozemes & lavements fébrifuges; ainſi adminiſtré, il eſt fébrifuge, ſtomachique, tonique, aſtringent: quelques-uns même le croient ami des nerfs.

Comme fébrifuge, c'eſt un ſpécifique dans les fievres accompagnées de friſſon; mais l'on demande ſi c'eſt le ſeul; on répond que nous avons d'auſſi grands fébrifuges, telles ſont la verveine, la camomille, la chélidoine, le petit chêne, la petite centaurée, la gentiane & la fumeterre; ces remedes agiſſent auſſi efficacement que le quinquina; ce dernier l'emporte dans la fievre quarte, mais les autres l'égalent, le ſurpaſſent même en certains cas: dans les autres fievres intermittentes, on a vu échouer le quinquina contre des fievres

qui ont cédé à ces remedes ; il n'eſt point inutile de les joindre au quinquina, ſoit qu'on le donne en bol, en infuſion, ou en décoction, ou qu'on le mette dans des bouillons ou apozemes fébrifuges. Un habile médecin, en le donnant en bol, y ajoutoit à petite doſe le ſel ammoniac ou d'abſinthe, ou quelques autres ſels de la nature des alkalis fixes ; & dequelque façon qu'il le donnât, il y entremêloit les autres plantes fébrifuges, ſur-tout pour une fievre qui dure depuis long-temps, & contre laquelle on a tenté inutilement des remedes. Il eſt bon d'obſerver que la meilleure façon d'adminiſtrer le quinquina, c'eſt en bol pour les enfants; mais comme on a beaucoup de peine à leur faire prendre des remedes, on le mêle avec des pommes, du ſyrop, ou du jus de pruneaux ; on le leur donne auſſi en lavement qu'on leur fait garder long-temps ; pour cela on ne leur injecte dans l'inteſtin qu'un quart de la décoction à la fois, & l'on réitere à pluſieurs repriſes dans la journée. Cette méthode réuſſit aſſez chez les enfants, dans les gros inteſtins deſquels il y a quantité de vaiſſeaux abſorbants ouverts.

Quoique le quinquina ſoit un grand remede, il ne laiſſe pas d'être dangereux, s'il eſt mal adminiſtré ; il irrite, il échauffe ; ſi on le donne ſans précautions, il criſpe les petits vaiſſeaux, il occaſionne des congeſtions & des obſtructions dans les viſceres, ce qui donne lieu à l'hydropiſie & à quantité d'accidents. Il eſt donc néceſſaire de préparer ſon malade par des ſaignées réitérées, s'il y a pléthore; par des boiſſons délayantes & adouciſſantes, par des potions purgatives & par l'émétique : on reconnoît que le malade a été ſuffiſamment purgé, quand il ſe ſent de l'appétit, alors on lui permet de bons aliments, du rôti, des viandes blanches : quand la fievre eſt paſſée, on continue encore 3 ou 4 jours

à donner le quinquina, & l'on diminue peu-à-peu la dose; si dans l'usage du quinquina le malade perd l'appétit, c'est signe qu'il n'est pas suffisamment purgé. Il ne faut pas insister sur son usage trop long-temps, quinze jours au plus suffisent; s'il ne réussit pas, il faut le cesser, car l'on déssécheroit le malade, & on lui procureroit sûrement quelques obstructions. Il y a des fievres longues entretenues par des obstructions, ou la lenteur de la circulation; on ne doit pas alors, après les remedes généraux, donner le quinquina; on le fait précéder des apéritifs martiaux & mercuriaux, des savons & des alkalis fixes; c'est alors qu'il opere de bons effets.

On voit des fievres longues, contre lesquelles depuis long-temps on a employé inutilement le quinquina; dans ces cas on peut se représenter le sang de ces malades comme desséché, & les traiter d'abord comme d'une fiévre inflammatoire; leur ordonner l'eau de poulet, le petit lait pour boisson; & après avoir délayé les humeurs, l'écorce du Pérou réussit : pendant son usage on ne sçauroit trop recommander l'exercice.

Le quinquina convient dans les fievres intermittentes, spécialement dans la fievre quarte, dans les fievres continues avec accès réguliers; quelques-uns l'ont recommandé dans les fievres continues proprement dites, dans les fievres putrides & malignes, & ils ont rapporté des observations; d'autres médecins, attendu qu'il est irritant, le condamnent dans ces dernieres, ainsi que dans les fievres inflammatoires; & ce qui en a imposé aux premiers, c'est qu'ils ont pris une fievre continue avec accès réguliers, pour une fievre continue proprement dite; une fievre double-tierce où le cerveau se prend, pour une fievre putride maligne.

Le quinquina eſt un ſpécifique pour toutes les maladies périodiques, pourvu qu'elles ne ſoient point inflammatoires, telles ſont la goute, les rhumatiſmes, ou autres maladies, dans les pertes périodiques des femmes; quand elles ſont paſſées, le quinquina les prévient ſûrement; il ſe donne dans ce cas à huit ou dix grains par jour pour rétablir l'eſtomac qui eſt relâché alors; la coqueluche, les toux invétérées des enfants proviennent des viſcoſités dans les premieres voies, le quinquina alors eſt auſſi ſpécifique que l'ipécacuanha; en Angleterre on l'a recommandé pour la gangrene; la Société d'Angleterre fit des expériences alors qui parurent favoriſer ce ſentiment, elles furent répétées en France avec les plus heureux ſuccès.

Le ſyrop ou l'extrait de quinquina ne ſont pas ſi uſités; la meilleure préparation eſt le ſel de la Garaie; ſa doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à deux, lequel poſſede, mais plus foiblement, les vertus du quinquina; ce qui doit faire donner la préférence au quinquina en ſubſtance, en infuſion, ou en décoction : pour faire ce ſel, on met du quinquina concaſſé dans de l'eau, on l'y laiſſe long-temps, & on la fouette bien; après que cette ſubſtance y a bien macéré, on filtre l'eau, on l'évapore, & l'on a le ſel de M. de la Garaie.

Une autre remarque importante, c'eſt que le quinquina eſt un grand remede, même un ſpécifique pour prévenir la malignité de la fievre de ſuppuration, les ſuppurations trop abondantes & mauvaiſes, en un mot, tous les accidents qui ſuivent les grandes opérations de chirurgie. Après une amputation, la fievre de la ſuppuration ne ſe manifeſte que vingt-quatre ou trente heures après; il eſt bon, ſuivant un très habile chirurgien, d'en donner dans cet intervalle demi-once en quatre

prises, sçavoir, un gros à la fois; on entretient par ce moyen les digestions, & la fievre ne se déclare que sous un caractere benin; on en continue l'usage pendant la cure, mais à moindre dose, la suppuration est infiniment moins abondante, toujours louable, il se forme une bonne cicatrice; &, par cette méthode, une opération qui demandoit trois mois de traitement, se trouve guérie radicalement en six semaines, & le malade pendant toute la cure se porte bien; il recommande cette méthode dans les hôpitaux des armées, où les soldats que l'on opere, fatigués par la longueur d'une campagne, sont toujours emportés par l'abondance & la malignité de la suppuration.

Le quinquina, dit M. VOGEL, est une écorce médiocrement amere & astringente, qui d'abord fut seulement employée contre les fievres intermittentes; mais ensuite son usage fut moins borné, il fut appliqué à une infinité d'autres maladies des plus graves, ensorte qu'on lui donneroit volontiers l'épithete de *divin*. On lui reconnoît deux vertus, roborante & antiseptique; cette derniere est telle, qu'elle s'oppose à la putréfaction des chairs, bien plus puissamment que le sel commun & le nitre, suivant M. PRINGLE, *Philos. trans.* n°. 495. Par sa vertu roborante, il est très efficace contre l'hémoptysie; MORTON, *Phthisiol. c.* 12. WAGNER, *Append. ad* A. N. C. *vol.* vij. *p.* 160; & LOESEKE, *p.* 458. Il a été employé contre le flux excessif des régles par HAMILTON, *Prax. reg. p.* 49; pour prévenir l'avortement, par MOEHRING, *Commer. norimb.* 1736, *p.* 164; dans la dyssenterie, après avoir donné auparavant de la rhubarbe, par MORTON. *Pyretol.* ij. p. 161. *Commerc. norimbr.* 1735, *p.* 223. *Prodrom. act. hafn.* p. 84; dans le flux hépatique que BLEGNY, *Zodiac. gallic. ann.* v. *c.* 9. rapporte

rapporte avoir été heureusement guérie par l'usage d'une infusion vineuse de quinquina, après avoir inutilement employé tous les autres remedes; dans les autres flux de ventre invétérés, où Klein a vu qu'il réussissoit mieux que l'écorce du simarouba, *select. remed.* p. 46, pourvu cependant que ces dévoiements ne soient pas colliquatifs, on l'ordonneroit alors en vain, comme je l'ai éprouvé. Le quinquina convient aussi dans le relâchement & la foiblesse des intestins & dans l'ictère, suivant Alex. Camerar. *dissert*; dans la colique convulsive, *primit. phys. polon.* ij. p. 274; dans les vapeurs hypochondriaques, Hoffman, *Med. syst.* IV. *part.* iij. *p.* 239; dans le relâchement excessif des poumons, qui menace de phthisie, suivant les observations de Loeseke, *p. c*; dans les douleurs sciatiques & dans le lumbago, d'après quelques observations que j'ai faites, dit M. Vogel; dans la douleur de tête périodique, Wesprenn. *dissert.*; dans la migraine, *A. N. C. vol.* j. *obs.* 169; dans les sueurs excessives accompagnées de fievre lente, Hoffmann, *Med. systém.* IV. *part.* j. *p.* 574; & Ritter, *A. N. C. vol.* x. *Append. p.* 154; au commencement de la tympanite, Klein, *pag.* 40. & Loeseke, *p.* 441; dans l'épilepsie que Ritter, *l. c.* a vu guérir par son seul usage, & que Gringer, *Hist. febr. anom.* a guérie de même, en le prescrivant tous les jours à la dose de deux gros; dans l'hydropisie, *Comm. norimb.* 1732, *p.* 323. Werlhof, *Obs. de febr. p.* 59, & même dans cette espece d'hydropisie qui vient à la suite de la fievre quarte, Torti, *Therap.* & El. Fr. Heister, *dissert.*; dans la leucophlegmatie, *commerc. norimb.* 1734, *p.* 315. Le quinquina est aussi d'un excellent usage dans les affections vermineuses, Klein, *p.* 55; dans le calcul, Linn. *diss.*; dans

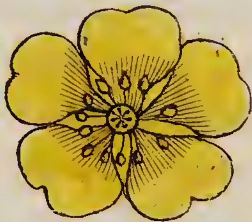
la nyctalopie, ſuivant les expériences de Pye, *Med. obſ. by a ſociet. of. phyſ. in Lond.* j. n°. 14; dans les écrouelles, comme il paroît par les obſervations de Fordyce & de Fothergill, *l. c.* n°. 18 & 26; dans les rétentions d'urine, *ibid*, n°. 11. Il excite encore merveilleuſement la ſuppuration, enſorte qu'il eſt recommandé après toutes les opérations chirurgicales, par M. Falconet, dans ſa theſe: *An legitimæ vulner. ſuppurat. promov. cortex? Pariſ.* 1752; mais par ſa vertu antiſeptique, le quinquina l'emporte ſur tous les autres remedes pour arrêter les progrès de la gangrene, non-ſeulement dans celle qui eſt critique, comme le penſe Sharp, *Enquir. into the pref. ſtate of ſurger*, p. 255, mais encore dans celle qui eſt ſymptomatique & eſſentielle, même dans la ſeche, comme il eſt prouvé par les expériences de Douglass, *Account of mortif.*; de Bouvart, *Hiſt. de l'Acad. des Sc. de Paris*, 1748, *pag.* 60, 526; de van Swieten, *tom.* iij, *pag.* 187; de Kirkland, *Tr. on gangrene*; de Loeseke, *l. c.*; de Klein, *l. c.*; de Marchand, *dans le Recueil périod. de méd. Mars* 1757, n°. 3; lors même qu'il y a dejà des convulſions, & que les excréments ſortent d'eux-mêmes, Kirkland, *l. c.* en le prenant intérieurement, & en l'appliquant extérieurement. Il faut cependant convenir qu'il n'eſt pas toujours utile, comme il eſt prouvé par les expériences de Heister, de Schutzer, & de Detharding. Outre cela on peut dire qu'il n'y a point de remede qui lui ſoit comparable dans les fievres putrides & malignes, comme Morton & Torti l'avoient autrefois obſervé à l'égard des fievres ſimples, & comme je l'ai auſſi moi-même obſervé dans l'épidémie récente: il n'eſt pas moins bon dans les fievres compliquées & exanthématiques, & ſur-tout varioleuſes, ſui-

vant les obſervations de MORAND, & ſuivant celles de ROSEN, *diſſ. de var. cur.* Upſ. 1754, qui en a donné avec ſuccès un ſcrupule d'heure en heure dans une fievre ſecondaire putride, & dans un abattement conſidérable, & ſuivant celles de MONROO, dans les *eſſais of Edimb.* V. *art.* 10; dans la fievre de la rougeole, au rapport de MORTON, *Pyretol.* ij. *pag.* 172. & de CAMERAR. *Genſl. magaz, Decemb.* 1751; dans les pétéchiales, pour leſquelles il eſt loué par HAHN, & que je puis louer auſſi dans ce cas; dans la peſte de moindre malignité, dit SEBAST. BALDUS, *Anaſt. cortic.* N'omettons pas enfin que ſon uſage eſt bon dans le cancer ulcéré des mammelles; DIETRICHS & RITTER, *l. c.* l'ont vanté pour cette maladie, bien qu'il ait été preſcrit deux fois ſans ſuccès par WERLHOF, *commerc. norimb.* 1735, *pag.* 4. D'ailleurs tout le monde ſçait aujourd'hui que pour les fievres apoplectiques, il n'y a point de remedes plus capables de les dompter que cette écorce, ſon efficacité ayant été tant de fois démontrée depuis MORTON, par WERLHOF principalement, *Obſerv. de febr.* & par JOERDENS, *A. N. C. commerc. norimb.* en différents endroits. La meilleure maniere de l'ordonner eſt en poudre ou en décoction, & en clyſtere pour les fievres intermittentes. On remarque chez tous ceux qui en ont pris, un pouls plus élevé, une chaleur plus grande, une tranſpiration marquée, & le ventre plus ouvert, (LOESEKE, *pag.* 441), enſorte qu'ALBERTINI aſſure avoir connu des gens qui ne pouvoient ſupporter le quinquina, parcequ'il ſollicitoit trop fortement le ventre, à moins qu'ils ne l'aient pris dans cette vue, *commerc. bonon.* j. *p.* 405. Il eſt à propos d'avertir que toute écorce du Pérou des boutiques n'eſt pas également bonne, ni également ſalutaire & utile; mais

qu'il faut rejetter celle qui eſt très acerbe, ou inſipide & inodore, ou pourrie, cariée, noirâtre, ou jaune en dedans ou pâle, ou liſſe & comme polie extérieurement; & comme on en rencontre fort ſouvent, non ſéparée du bois, lequel n'a aucune vertu, il faut donc faire choix de celle qui a les qualités contraires, qui, étant machée, donne une légere ſaveur de moiſi, & laiſſe ſur la langue & ſur le palais une ſenſation d'acrimonie & d'amertume avec un peu d'aſtriction; qui intérieurement a une couleur approchante de la cannelle, ou plus obſcure ou ferrugineuſe; qui extérieurement préſente une couleur un peu plus obſcure ſur une ſuperficie raboteuſe, & qui étant maniée ne ſe ſépare pas en fibres ligneuſes, mais ſe caſſe pluſtôt, WERLOF, *obſerv. pag.* 82. *ſeq.* Il eſt inutile de défendre le quinquina des reproches qu'on lui fait; ceux qui le décrient, changeront d'eux-mêmes de ſentiment, lorſque, tout préjugé à part, ils voudront éprouver ſes vertus. Sa décoction mêlée au ſang le rend plus rouge & plus fluide, SCHWENKE, *Hæmatol. pag.* 188, & BRUNNER dans les *A. N. C. vol. j. obſ.* 128.

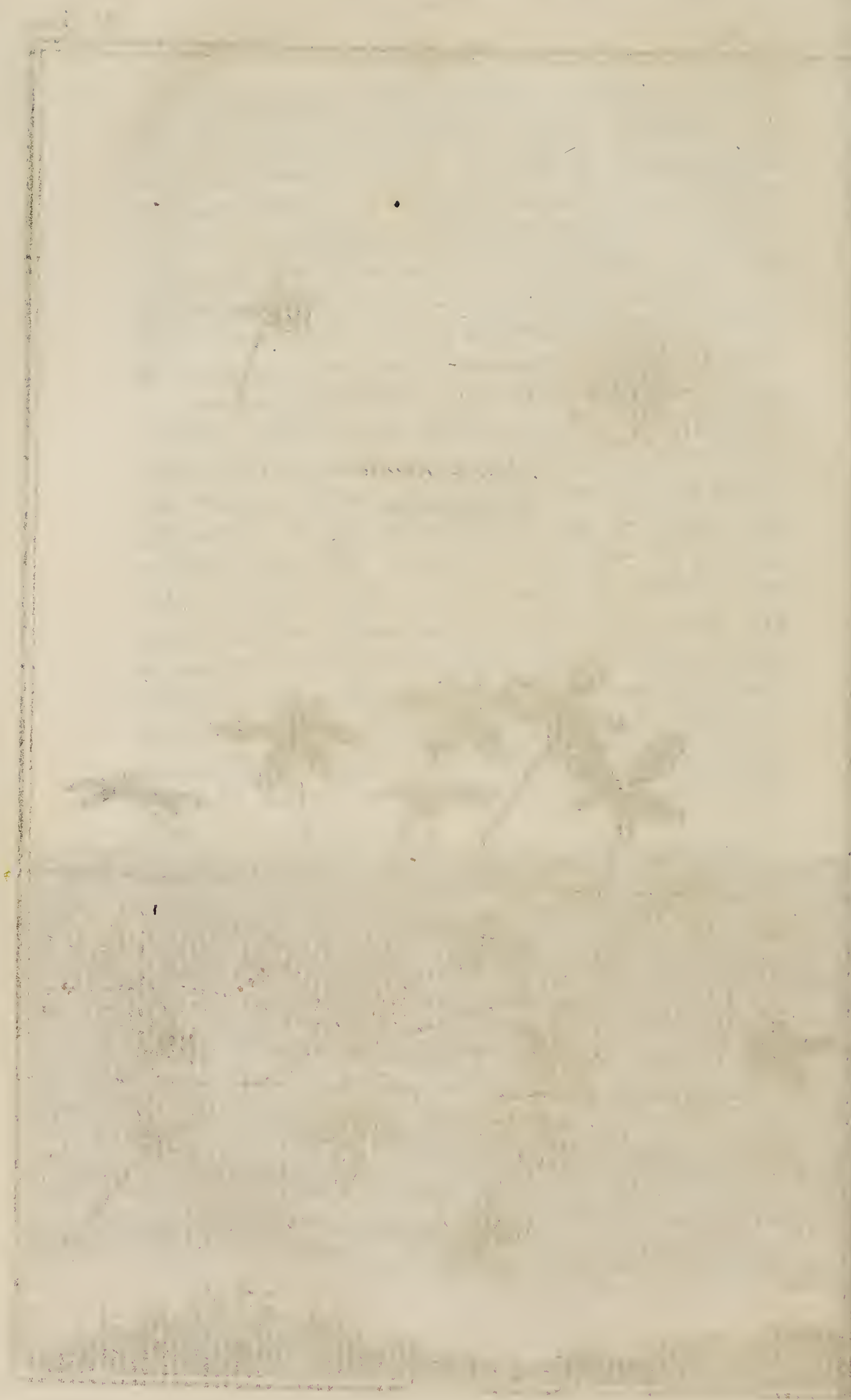
QUINTEFEUILLE commune. *Quinquefolium*, off. *Quinquefolium majus repens*, C. B. Pin. & TOURNEF. Inſt. r. h. *Pentaphyllum*, ſive *Quinquefolium vulgare repens*, J. B. *Potentilla foliis digitatis*, *caule repente*, *pedunculis unifloris*, LINN. *Potentilla foliis quinatis*, *longè petiolatis*, *caule repente*, HALLER, Helvet.

Sa racine eſt longue, groſſe quelquefois comme le petit doigt, fibreuſe, noire à l'extérieur, rouge en dedans, d'une ſaveur aſtringente. Il s'en éleve d'un pied & demi, des tiges rondes, grêles, flexibles, velues, rougâtres; ſes feuilles ſont oblongues, arrondies à leurs extrémités, dentelées ſur leurs





Quinte feuille.
Quinquefolium.



bords, velues, nerveuſes, diſpoſées en main ouverte, le plus ſouvent au nombre de cinq ſur un même pédicule, qui a trois pouces & plus de longueur. Les fleurs, qui naiſſent aux ſommités des tiges, ſont à cinq pétales jaunes diſpoſés en roſe, garnies de vingt étamines ; le pédicule, qui ſoutient ces fleurs, eſt long : le fruit, qui étoit le piſtil de la fleur, eſt arrondi, & renferme pluſieurs graines pointues.

On trouve cette plante dans les lieux incultes & pierreux, dans les champs, dans les prés & dans les forêts ; ſa fleur paroît en mai & en juin.

Les feuilles de la quintefeuille, dit M. Vogel, ſont vulnéraires & aſtringentes, ce qui fait que pluſieurs s'en ſervent contre la foibleſſe des viſceres, contre les fievres intermittentes, contre les flux de ventre & de ſang ; elles ſe donnent pour la même fin en gargariſme ; elles remédient auſſi à l'ulcération des gencives, aux douleurs & à l'ébranlement des dents.

Sa racine poſſede les mêmes vertus. Schroder, *Pharmacop. l.* 4, dit que c'eſt un bon remede contre la goute & contre la douleur de dents. M. Chomel la regarde preſque comme un ſpécifique contre le cours de ventre & la dyſſenterie, & déclare en avoir ſouvent obtenu plus de ſuccès que de l'ipécacuanha ; il en preſcrit une once ſur trois chopines d'eau réduite à une pinte ; il ordonnoit encore cette ptiſanne dans le crachement de ſang, & dans les régles immodérées.



RAC

RACINE du Brésil. *Voyez* IPECACUANHA.

RACINE salivaire. *Voyez* PYRETHRE.

RACINE de serpents. *Radix serpentum. Mungos radix*, KOEMPF, Amœnit. *Ophiorrhiza*, LINN. On en voit la figure dans la matiere médicale de M. LINNÆUS.

Le premier, qui ait fait mention de cette racine, est GARZIAS, lequel lui donne le nom de bois de couleuvre ; il ne faut cependant pas le confondre avec ce bois si connu dans les boutiques; il en différe par le genre & par l'espece. On apporte très rarement en Europe la racine de serpent ; & l'on tient fort souvent dans nos boutiques des morceaux du bois d'un arbre d'une espece bien différente au lieu de la racine de serpent ; & la vraie est simple, n'excédant guère la longueur de cinq à six pouces, & pas plus grosse que le doigt ; du reste elle est ligneuse, tortue, fragile, ondée, blanchâtre, très amere, revêtue d'une écorce fongueuse, ridée & rousse.

Elle est mangée par les Indiens contre la morsure du serpent à lunettes, ou bien on en met un demi-gros, ou un gros entier dans telle liqueur que ce soit : & l'on répand en même temps de cette racine en poudre sur l'endroit des morsures. Les Indiens ont appris cet usage d'une espece de belette, (*mustela glauca*), très ennemie du serpent, laquelle, toutes les fois qu'elle veut l'attaquer, ronge cette racine, & va ensuite au combat. Cette racine est encore bonne contre les fievres putrides & contre les morsures des chiens enragés.

RACINE-VIERGE. *Voyez* SCEAU DE NOTRE-DAME

RAFRAICHISSANTS. *Refrigerantia medicamenta.*

On appelle rafraîchiſſants toute ſubſtance capable de diminuer la chaleur de notre corps ; la chaleur dépend du frottement des liquides, en conſéquence de leur mouvement trop rapide, & ce mouvement reconnoît pour cauſe les battements ou oscillations trop vives & trop réitérées des ſolides ; ainſi, ſuivant ce théorême, tout corps qui relâchera ces ſolides, diminuera leur ton, ſera rafraîchiſſants, c'eſt ce qu'opére l'opium, quand il a une fois ceſſé d'agir ; quant au ſang, une ſubſtance qui bridera ſes ſoufres exaltés, ralliera ſes globules, fera que le liquide oppoſera plus de réſiſtance aux ſolides, les frottements ſeront moins vifs, & la chaleur diminuée. Tels ſont, outre les acides minéraux, les acides végétaux : ſi le ſang contient des molécules âcres qui l'atténuent & irritent les ſolides, les corps, qui les embaraſſeront, émouſſeront leurs pointes, rendront le ſang plus viſqueux, par conſéquent plus d'irritation ſur les ſolides, point de frottement ni de mouvement deſordonnés, ainſi point de chaleur ; tels ſont les huileux, les mucilagineux.

Par-là on comprend qu'il y a trois claſſes de rafraîchiſſants, les *acides*, les *huileux*, les *mucilagineux.*

Les acides brident les ſoufres exaltés du ſang, s'emparent des molécules alkalines qui s'y trouvent : s'il y a quelques molécules tartareuſes qui cauſent quelques obſtructions d'où provient le mouvement deſordonné, les acides s'uniſſent avec elles, levent les obſtructions, & il n'y a plus d'embarras dans la circulation ; enfin leur effet principal eſt de rallier les globules ſanguins, & par conſéquent de diminuer leur mouvement & leur frottement.

Les huileux forment la seconde classe; tels sont la plupart des béchiques, comme le blanc de baleine, les pistaches, l'huile d'amandes douces, & presque tous les résolutifs relâchants : ces remedes ne différent pas beaucoup; cependant les plantes, que les praticiens ont mises au rang des rafraîchissants, paroissent agir par une huile spécialement destinée à relâcher & à rafraîchir, comme sont en général toutes les semences froides; elles embarrassent les molécules âcres des humeurs, rendent le sang plus visqueux, & de plus, en glissant sur les solides, elles les rendent plus mous & plus flexibles.

La troisieme classe des rafaîchissants agit à peu près à la façon des huileux; elles different très peu de toutes les plantes mucilagineuses dont on a parlé jusqu'à présent; cependant leur mucilage, à quelque chose près, paroît être un peu plus fin; & de plus, ce sont les praticiens qui les ont spécialement destinées pour rafraîchir.

Les plantes rafraîchissantes acides donnent spécialement pour l'usage de la médecine leurs feuilles & leurs fruits; les huileuses donnent leurs grains; les mucilagineuses, leurs racines.

Les rafraîchissants, dit un professeur célébre, temperent la chaleur, diminuent le mouvement trop hâté des liqueurs, & donnent de la souplesse aux fibres.

C'est de l'action & de la réaction des fluides & & des solides du corps humain que dépend la chaleur naturelle. Plus cette vicissitude d'action est fréquente & augmentée, plus aussi la chaleur qui en est l'effet devient insupportable. Ce symptôme, dangereux par ses suites, nous avertit de remédier à l'état des solides & des fluides. Dans les solides où l'on trouvera trop de tension & de ressort (ce qui ne peut être occasionné que par sécheresse ou

irritation) ; la ſéchereſſe donne aux fibres plus de tenſion, les rend plus élaſtiques, & les diſpoſe à produire des oſcillations plus fréquentes ; elle chaſſe avec plus de force les fluides ; par conſéquent le mouvement de tenſion augmente par les fibres irritées qui ſe contractent.

Le vice des fluides vient de leur diſſolution, ou du défaut de ſéroſité, ou du développement des parties ſolides & âcres. La diſſolution des parties du fluide nous dénote une décompoſition de leurs molécules, la diſſipation ou la perte de leur mucilage fin qui en faiſoit la liaiſon, & qui donnoit aux parties du fluide plus de cohérence. Les fluides dans cet état ne réſiſtent pas à l'action des ſolides ; ils ſont emportés & mis trop aiſément en mouvement ; & comme, pour que nos corps ſoient dans un état naturel, il faut qu'il y ait une proportion de réſiſtance, la force des ſolides ſe trouvant beaucoup ſupérieure à la réſiſtance des fluides, les ſolides ſe contractent avec facilité, & chaſſent les fluides avec promptitude. Le défaut de ſéroſité laiſſe, pour ainſi dire à ſec, les humeurs ; leurs parties, miſes en mouvement par les efforts des ſolides, s'écartent ſans ſe quitter entiérement, parcequ'elles réſiſtent trop à leur déſunion, elles ſe raréfient. Dans cet état, la réſiſtance des fluides augmente ; la tenſion des ſolides, dépouillés de la ſéroſité qui donnoit de la ſoupleſſe à leurs fibres, eſt plus forte qu'à l'ordinaire. Il eſt aiſé de reconnoître qu'alors l'action & la réaction des ſolides & des fluides leur ſera proportionnée, & en conſéquence la chaleur ſera plus ſenſible, plus vive & plus incommode ; enfin ſi les parties âcres, ſalines & hétérogenes ſe dégagent de la maſſe des fluides, elles irritent les fibres qu'elles heurtent, & les excitent à produire des oſcillations plus fréquentes : elles ſont autant

d'aiguillons qui réveillent leurs forces contractives ; pendant que ces mêmes parties salines, par leurs différents chocs, & par les angles dont elles sont hérissées, rompent la tissure des fluides, & décomposent leurs molécules.

Il y a donc naturellement trois moyens de remédier à ces désordres.

1°. En délayant les fluides, & en leur fournissant la sérosité nécessaire pour étendre leurs principes, pour relâcher en même temps les fibres trop tendues, & pour leur rendre leur souplesse.

2°. En rendant plus visqueuses les parties trop dégagées des fluides par le moyen d'un mucilage fin, capable de rallier leurs principes, de leur donner plus de cohérence, & enfin d'envelopper & d'embarrasser les parties âcres, salines, &c.

3°. Par voie de coagulation, en rapprochant les parties dissoutes des fluides, en donnant plus de corps à leurs molécules : la sérosité pour lors se dégage & se filtre par les différents couloirs, ou bien elle se trouve absorbée dans les pores des parties du fluide coagulé & épaissi.

Les rafraîchissants remplissent les trois vues que l'on se propose. Les uns fournissent abondamment un suc aqueux & fort doux ; d'autres contiennent des parties mucilagineuses ; d'autres enfin se distinguent par un suc aigrelet & acide.

Les rafraîchissants sont distingués en délayants, en incrassants, & en coagulants.

Les délayants sont indiqués dans les tempéraments secs, vifs & bilieux, & dans les chaleurs immodérées d'entrailles, dans les sécheresses de gorge & de poitrine, dans le cas de phlogose ou inflammation, & dans les fievres ardentes.

Les rafraîchissants par voie de coagulation conviennent dans le choléra morbus, les dévoiements



Raphanus.

Raifort des Jardins, ou Rave des Parisiens.

Le ch. sc

caufés par des matieres bilieufes, & dans le cas de diffolution de la maffe du fang.

Les rafraîchiffants incraffants feront d'un excellent ufage dans le cas de marafme, d'épuifement, de fievre lente, de toux excitée par une pituite acrimonieufe, dans les crachements de fang, dans les fueurs colliquatives, dans le flux immodéré d'urine, & enfin pour remédier à l'appauvriffement du fang. L'on a foin de joindre les ftomachiques comme le quinquina, les racines d'acorus, les feuilles d'abfinthe aux incraffants, parceque leur ufage affoiblit l'eftomac, fur-tout lorfqu'on eft obligé de s'en fervir pendant longtemps.

Quant à l'énumération des rafraîchiffants, on peut confulter l'INTRODUCTION, *pag.* 132.

I°. RAIFORT cultivé *ou* des jardins; Rave des Parifiens. *Raphanus minor*, off. *Raphanus minor oblongus*, C. B. Pin. & TOURNEF. Inft. rei herb. *Radicula fativa minor*, DODON. Pempt. *Raphanus minor præcox*; *Raphanus domefticus efculentus*, nonnullorum.

Sa racine eft longue, charnue, tortue, d'une groffeur plus ou moins confidérable, d'un rouge vif en dehors, blanche en dedans, d'une faveur âcre & mordicante. Ses feuilles font amples, rudes, vertes, découpées profondément, finueufes. Ses tiges, qui montent à la hauteur d'un pied & demi ou de deux pieds, font rondes & branchues. Ses fleurs font purpurines, à quatre pétales, difpofées en croix; elles fe changent en des fruits qui reffemblent à des cornes, lefquels font fpongieux intérieurement, & contiennent deux rangs de graines arrondies, féparées par une membrane mince, rouge, d'une faveur âcre.

Cette plante fe cultive dans les jardins potagers;

on en mange les racines. Les eſtomacs délicats doivent s'en abſtenir, parcequ'elles cauſent des flatuoſités, des rapports & des maux de tête.

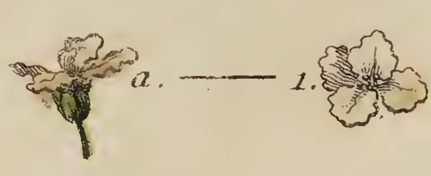
Le ſuc du raifort eſt bon contre les affections des reins & de la veſſie, qui ont pour principes des graviers ou des glaires. On le fait prendre le matin à jeun, à la doſe de trois ou quatre onces, après y avoir mêlé une demi-once de miel. L'eau diſtillée qu'on en tire, eſt apéritive & convient dans l'hydropiſie.

II°. Raifort ſauvage; Grand Raifort; Cram; Moutardelle. *Raphanus ruſticanus*, off. C. B. *Raphanus ſylveſtris*, ſive *Armoracia multis*, J. B. *Raphanus ruſticanus craſſâ radice*, *lapathi folio*, Lobel. Icon. *Armoracia*, vulgò *Rapiſtrum*, Gesn.

Sa racine, dont la ſaveur eſt âcre & brûlante, eſt longue, groſſe, blanche & rampante. Ses feuilles ſont longues, larges, pointues, vertes, rudes. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, eſt droite, ferme, cannelée; à ſon ſommet naiſſent de petites fleurs compoſées chacune de quatre pétales blancs diſpoſés en croix. Elles ſe changent en des ſiliques arrondies, ſéparées en deux loges, dans leſquelles ſont contenues des graines rougeâtres, arrondies, liſſes.

Cette plante, dont la fleur paroît au printemps, croît d'elle-même dans les prairies, ſur le bord des ruiſſeaux & des étangs: elle ſe cultive auſſi dans les jardins. Les payſans en mangent la racine, qui eſt auſſi employée dans les ragoûts comme aſſaiſonnement; on la rape, & on en fait une eſpece de moutarde qui excite l'appétit, & qu'on nomme *moutarde des Capucins*, ou moutarde des *Allemands*.

Le ſel volatil, que contient cette plante, lui donne rang parmi les apéritives, les inciſives, les déterſives:



Raifort Sauvage.

Raplianus rusticanus.



a. 1.

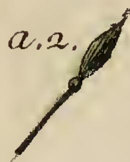
a. 4.

Sisymbrium aquaticum.

Raifort d'Eau.







déterſives, les réſolutives, les antiſcorbutiques, les diurétiques. L'eau diſtillée des feuilles & des racines ſe donne à la doſe de quatre onces, dans une potion convenable. Leur ſuc exprimé nétoie les premieres voies & les reins; il inciſe la matiere épaiſſe qui occaſionne l'engorgement des poumons; il guérit la toux & l'enrouement qui reconnoiſſent pour cauſe une pituite âcre : on le fait prendre le matin mêlé avec du miel, & on ordonne de boire par-deſſus un verre de petit-lait clarifié. On met encore en uſage dans les mêmes cas la décoction de cette racine dans du lait de vache, laquelle eſt bonne auſſi contre le rhumatiſme. Il paroît qu'on peut s'en ſervir avec le même ſuccès contre les vers, contre la phthiſie & contre l'aſthme. Le raifort ſauvage a plus d'énergie que le cochléaria.

III°. RAIFORT noir. *Raphanus major orbicularis*, C. B. *Raphanus ſiliquis teretibus toroſis bilocularibus*, LINN.

La racine de cette eſpece, dit M. VOGEL, eſt très remplie d'un ſuc âcre qui eſt déterſif, apéritif; qui cauſe des vents & les chaſſe, & qui procure la ſortie des urines. Sa propriété contre le ſcorbut & ſur-tout contre le calcul, eſt très vantée par BARTHOL. *Act. haff.* IV. *p.* 130, qui en recommande l'uſage. Ce ſuc n'eſt point moins loué comme un excellent remede contre le poiſon des champignons vénéneux, lorſqu'on en prend auſſi-tôt qu'on a eu le malheur d'en manger, dit STEEGH, *med. pract.* l. vij. cap. xxxix. p. 359.

(*a*) RAIFORT d'eau *ou* aquatique; Creſſon à feuilles de raifort. *Radicula paluſtris*, off. *Raphanus aquaticus alter*, C. B. Pin. *Radicula ſylveſtris*, ſive *paluſtris*, J. B. *Rapiſtrum aquaticum*, *raphani folio*, *ſiliquâ breviori*, Inſt. rei herb. *Siſymbrium foliis ſimplicibus dentatis ſerratis*, LINN. *Raphanus aqua-*

ticus rapistri folio ; Radicula palustris vulgaris, quorumdam.

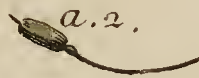
Sa racine, dont la ſaveur âcre eſt approchante de celle du raifort, eſt longue, flexible, garnie de fibres. Il s'en éleve de trois pieds une ou pluſieurs tiges cannelées, creuſes, branchues. Ses feuilles ſont longues, larges, ſinueuſes & dentelés ſur leurs bords. Du ſommet des rameaux ſortent des fleurs petites, ſoutenues ſur de longs pédicules, compoſées de quatre pétales diſpoſés en croix. Elles ſe changent en une ſilique petite, courte, dont le dedans eſt diviſé en deux loges où ſont contenues des graines arrondies, menues.

On trouve cette plante dans les marais, dans les foſſés remplis d'eau, & dans les ruiſſeaux. Elle donne ſa fleur en été.

(*b*) Raifort d'eau *ou* de marais à feuilles laciniées. *Raphanus aquaticus*, off. *Raphanus aquaticus foliis in profundas lacinias diviſis*, C. B. Pin. *Raphanus aquaticus* Tabernæ-Montani, J. B. *Siſymbrium aquaticum foliis in profundas lacinias diviſis, ſiliquâ breviori*, Tourn. Inſt. rei herb. *Siſymbrium ſylveſtre*, Cæsalp. *Raphanus ſylveſtris cum ſiliquis curtis ; Radicula ſylveſtris foliis profundè laciniatis*, quorumdam.

Sa racine, qui eſt de la groſſeur du petit doigt, eſt oblongue, blanche, d'une ſaveur âcre & piquante. Il s'en éleve, de trois pieds & plus, des tiges cannelées, creuſes. Ses feuilles, qui naiſſent alternes le long de la tige, ſont oblongues, pointues, découpées profondément, dentelées en leurs bords. Du ſommet des tiges & des rameaux ſortent de petites fleurs portées ſur des pédicules longs & grêles, compoſées de quatre pétales diſpoſés en croix, & de ſix étamines. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques courtes, petites, dont l'intérieur eſt







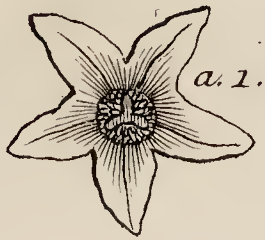
Raifort de Marais.

Sisymbrium palustre.

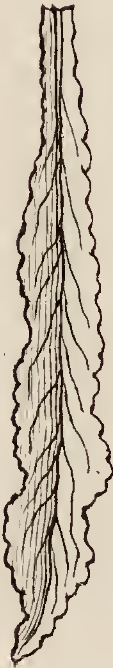




Raiponce. Rapunculus.









partagé en deux loges, dans lesquelles sont renfermées des graines menues, arrondies.

Cette plante, dont la fleur paroît en Juin & en Juillet, se trouve dans les marais, dans les rivieres, & dans les fossés remplis d'eau.

On mange les racines de ces deux especes, qui ont les mêmes vertus que celles de raifort. Elles sont mises au rang des apéritifs, des détersifs, des diurétiques, des atténuants, des antiscorbutiques, des hydragogues; elles sont bonnes pour expulser les graviers des reins, contre l'hydropisie & la néphrétique.

I°. RAIPONCE; Campanule-Raiponce; petite Raiponce de carême. *Rapunculus esculentus*, off. *Rapunculus vulgaris campanulatus*, J. B. *Campanula radice esculentâ, flore cæruleo*, Hort. Lugd. Bat. *Rapunculum vulgare*, TRAGI. *Rapum sylvestre, flore calathi cæruleo*, GESN. *Campanula foliis radicalibus lanceolato-ovalibus, caule ramosissimo patulo*, LINN.

Sa racine, ordinairement simple, est longue & de la grosseur du petit doigt, blanche. Il s'en éleve de deux pieds, une ou plusieurs tiges grêles, anguleuses, cannelées, velues. Ses feuilles sont pointues, étroites, privées de pédicules, légérement dentelées sur les bords, imprégnées d'un suc laiteux. Du sommet des tiges & des rameaux sortent des fleurs formées en cloche, dont les bords sont découpés en cinq parties; bleues, ou purpurines, ou blanches; portées sur un calyce partagé en cinq parties. Chaque fleur devient un fruit membraneux à trois loges, où sont renfermées plusieurs graines menues, luisantes, roussâtres.

Cette plante, qui est laiteuse, ainsi que toutes les autres campanules, donne sa fleur en Juin. On la trouve dans les champs, dans les terres labourées, parmi les bleds, dans les prés, sur le bord des

fossés. Elle se cultive aussi dans les jardins potagers. On la mange en salade.

II°. Raiponce sauvage ordinaire; grande Raiponce. *Rapunculus spicatus*, off. Tourn. Inst. rei herb. *Rapunculus spicatus sive comosus, albus & cœruleus*, J. B. *Rapunculum alopecuron*, Dodon. Pempt. *Rapunculus spicatus alopecuroïdes*, Park. *Rapuntium majus alopecuri comoso flore*, Lob. Icon. *Rapunculus sylvestris communior*, Thal.

De sa racine, qui ressemble à celle de la précédente, sortent des feuilles portées sur de longs pédicules, quelquefois tachetées de noir. Sa tige, qui monte à la hauteur d'un pied & demi, est anguleuse, creuse, laiteuse. Elle porte à son sommet un épi de fleurs bleues, purpurines ou blanches; chaque fleur est d'une seule piece, divisée en cinq parties, & garnie de cinq étamines; le fruit, qui lui succede, est petit, arrondi, séparé en trois loges, où sont renfermées plusieurs graines menues, rougeâtres, luisantes.

Cette plante se trouve dans les prés, sur les montagnes & dans les vallées. Sa fleur paroît en Juin.

Elle se mange aussi en salade, mais moins communément que la précédente.

Quoique la raiponce soit de peu d'usage en Médecine, elle passe pour apéritive, pour diurétique; on dit encore qu'elle rétablit l'estomac, & qu'elle augmente le lait des nourrices; que sa décoction est bonne au commencement des inflammations de la gorge.

RAISIN, fruit de la vigne. *Voyez* Vigne.

Raisin de bois. *Voyez* Airelle.

Raisins de Corinthe. } *Voyez* Vigne.
de Damas. }

Raisin de renard; Herbe à Pâris. *Herba Paris*, off. Dodon. Pempt. *Solanum quadrifolium bacciferum*, C. B. Pin. *Uva versa; Uva lupina; Uva vul-*

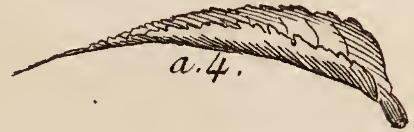
a.1.

Raiponce Sauvage





Rapunculus Spicatus.





a.4.

Raisin de Renard.



Herba Paris.

a. 2.

a. 1.

a. 2.

a. 2.

a. 4.



Mus minor, Souris.

Voy. T. 7. p. 196.

Mus major, Rat.

d. p. Mr De Garsault Gravé par Martinet

pina, German. *Solanum tetraphyllon*, Adverf. Lobel. Icon. *Aconitum falutiferum*, Tabern. Icon. *Aconitum pardalianches monococcon*, Cord.

Sa racine eft longuette, menue, noueufe & articulée. Sa tige eft fimple, folide, haute de dix à douze pouces, cylindrique, de couleur rouge près de la terre, verte vers le haut. Cette tige, vers fon fommet, a quatre feuilles difpofées en forme de croix, étroites dans leur principe, larges enfuite, & finiffant en pointe, ridées, veinées, luifantes en-deffous, noirâtres en-deffus. Il fort du milieu de ces feuilles une fleur en croix, compofée de quatre pétales longs, fort étroits, pointus & verdâtres; fes étamines font au nombre de huit, elles font longues, pointues, vertes, garnies de fommets jaunâtres ou blanchâtres; du milieu du calyce, qui eft de quatre feuilles, fort un piftil qui devient une baie molle très arrondie, de couleur de pourpre foncé, partagée en quatre loges, dans lefquelles font contenues de petites femences oblongues, blanchâtres.

L'odeur de cette plante eft puante & défagréable.

L'herbe à Pâris eft mife au nombre des alexipharmaques, des céphaliques, des réfolutives & des anodynes.

RAQUETTE. Plante fur laquelle vivent les cochenilles : on la nomme autrement Opuntia. *Voy.* Cochenille.

RAMIER (PIGEON). *Voyez* Pigeon.

RAT. *Mus major*, off. *Sorex domefticus*, Charlet. Exerc. *Mus domefticus major*, *Rattus vulgò*, Schwenck. Quadr. *Mus caudâ longâ*, *fubnudâ*, *corpore fufco cinerafcente*, Linn. *Mus caudâ longiffimâ*, *obfcurè cinereus*, Brisson.

Le rat, difent les fçavants auteurs de la defcription du cabinet du Roi, eft plus petit que l'écureuil ; il a la tête allongée, le mufeau pointu, la mâchoire de deffous très courte, & beaucoup moins avancée que celle de deffus, les yeux gros, les oreilles grandes, larges & nues ; le corps eft long, lorfque l'animal s'étend ; mais il paroît court dans l'attitude ordinaire, parceque le dos eft alors voûté ; la queue eft longue, prefque nue, & couverte de petites écailles difpofées fur des lignes circulaires qui l'entourent en forme de bandes ou d'anneaux ; il y a quelques poils courts placés entre ces bandes écailleufes : j'en ai compté, dit M. Daubenton, jufqu'à deux cents cinquante fur une queue de rat qui avoit fix pouces de longueur ; mais il y auroit beaucoup de variété dans ce nombre, fi on l'obfervoit fur plufieurs individus ; car tous les anneaux ne font pas le cercle entier, & ceux de l'extrémité de la queue n'ont que très peu de largeur.

Le poil eft de couleur cendrée noirâtre fur la face fupérieure du mufeau, de la tête & du cou, fur les épaules, fur le dos, fur la partie fupérieure des côtés du corps & fur la croupe ; tout le refte du corps a une couleur cendrée claire & prefque grife ; les mouftaches font noires, & leurs plus grands poils ont les mêmes teintes de couleur, & font garnis de petits poils de couleur cendrée claire.

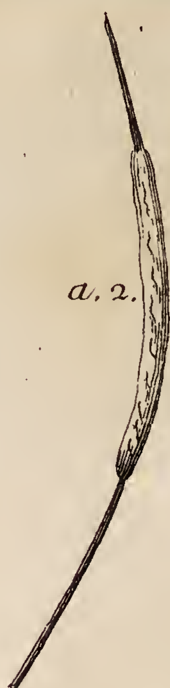
Les pieds & les doigts du rat font à proportion beaucoup moins longs que ceux de l'écureuil ; le pouce des pieds de devant eft très court, on n'y voit que l'ongle ; il y a fur la plante cinq tubercules, trois en avant & deux en arriere ; le pouce eft bien formé dans les pieds de derriere, il fe trouve fort éloigné du premier doigt, comme dans

les ſinges ; les tubercules de la plante des pieds ſont au nombre de ſix, trois derriere les doigts, un derriere le pouce, & deux autres ſur la partie inférieure du métatarſe.

Le rat habite ordinairement les greniers où l'on entaſſe le grain, où l'on ſerre les fruits, & de-là deſcend & ſe répand dans la maiſon. Il eſt carnaſſier & même omnivore, il ſemble ſeulement préférer les choſes dures aux plus tendres : il ronge la laine, les étoffes, les meubles ; perce le bois, fait des trous dans les murs ; ſe loge dans l'épaiſſeur des planchers, dans les vuides de la charpente & de la boiſerie ; il en ſort pour chercher ſa ſubſiſtance, & ſouvent il y tranſporte tout ce qu'il peut traîner ; il y fait même quelquefois un magaſin, ſur-tout lorſqu'il a des petits. Il produit pluſieurs fois par an, preſque toujours en été ; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix. Il cherche les lieux chauds, & ſe niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poiſon, les pieges, les appâts, ces animaux pullulent ſi fort qu'ils cauſent ſouvent de grands dommages : c'eſt ſur-tout dans les vieilles maiſons à la campagne, où l'on garde du bled dans les greniers, où le voiſinage des granges ou des magaſins à foin favoriſent leur retraite & leur multiplication, qu'ils ſont en ſi grand nombre qu'on ſeroit obligé de démeubler, de déſerter, s'ils ne ſe détruiſoient eux-mêmes ; mais nous avons vu par expérience qu'ils ſe tuent, qu'ils ſe mangent entr'eux pour peu que la faim les preſſe ; enſorte que quand il y a diſette à cauſe du trop grand nombre, les plus forts ſe jettent ſur les plus foibles, leur ouvrent la tête, & mangent d'abord la cervelle, & enſuite le reſte du cadavre ; le lendemain la guerre recommence, & dure ainſi juſqu'à la deſtruction du

plus grand nombre ; c'eſt par cette raiſon qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infectés de ces animaux pendant un temps, ils ſemblent ſouvent diſparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en eſt de même des mulots dont la pullulation prodigieuſe n'eſt arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. Aristote attribue cette deſtruction ſubite à l'effet des pluies ; mais les rats n'y ſont point expoſés, & les mulots ſçavent s'en garantir ; car les trous, qu'ils habitent ſous terre, ne ſont pas même humides.

Les rats ſont auſſi laſcifs que voraces ; ils glapiſſent dans leurs amours, & crient quand ils ſe battent ; ils préparent un lit à leurs petits ; & leur apportent bientôt à manger : lorſqu'ils commencent à ſortir de leur trou, la mere les veille, les défend, & ſe bat même contre les chats pour les ſauver. Un gros rat eſt plus méchant & preſqu'auſſi fort qu'un jeune chat ; il a les dents de devant longues & fortes ; le chat mord mal, & comme il ne ſe ſert guere que de ſes griffes, il faut qu'il ſoit non ſeulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite, eſt un ennemi plus dangereux, & que le rat redoute, parcequ'elle le ſuit dans ſon trou : le combat dure quelquefois long-temps, la force eſt au moins égale ; mais l'emploi des armes eſt différent : le rat ne peut bleſſer qu'à pluſieurs repriſes & par les dents de devant, leſquelles ſont plutôt faites pour ronger que pour mordre, & qui étant poſées à l'extrémité du lévier de la mâchoire, ont peu de force ; tandis que la belette mord de toute la mâchoire avec acharnement, & qu'au lieu de démordre elle ſucce le ſang de l'endroit entamé ; auſſi le rat ſuccombe-t-il toujours.







Rave.

Rapa.



On trouve des variétés dans cette eſpece, comme dans toutes celles qui ſont très nombreuſes en individus. Outre les rats ordinaires qui ſont noirâtres, il y en a de bruns, de preſque noirs, d'autres d'un gris plus blanc ou preſque roux, & d'autres tout-à-fait blancs.

La *chair* du rat eſt très peu en uſage ; la néceſſité cependant a contraint d'en manger ; & dans ce cas extrême elle a été trouvée bonne.

On a dit que ſes *excréments* étoient un excellent antiépileptique ; qu'ils étoient utiles dans les vapeurs & dans les convulſions. Ce ſont de pures fables. Néanmoins infuſés dans du vin blanc, ils peuvent bien communiquer une légere vertu confortative & apéritive ; mais nous avons beaucoup d'autres remedes de ce genre, moins dégoûtants & meilleurs.

RATE de bœuf. *Voyez* Bœuf.

RAVE. On en diſtingue deux eſpeces ; l'une mâle & l'autre femelle.

I°. Rave mâle *ou* ronde ; Rave ordinaire ; vraie Rave. *Rapa rotunda ſive mas*, off. *Rapa ſativa, rotunda, radice candidâ*, C. B. Pin. Tournef. Inſt. rei herb. *Rapum ſativum rotundum*, J. B. *Rapum vulgare*, Dodon. Pempt. *Rapum majus*, Ger. *Rapum orbiculatum*, Tabern. *Rapum rotundum ſive ſeſſile*, Matth. *Braſſica radice cauleſcente, orbiculari, depreſſâ, carnoſâ*, Linn.

Sa racine eſt tubéreuſe, ronde, charnue, quelquefois groſſe comme la tête d'un enfant ; verte extérieurement, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, ou noirâtre ; ſa chair eſt ferme, blanche ; d'une ſaveur plus ou moins douce. Ses feuilles, qui ſont couchées à terre, ſont amples, rudes au toucher, profondément découpées,

d'un verd brun, d'une ſaveur herbacée. Du milieu des feuilles s'éleve de deux pieds, & même de cinq, une tige branchue dont la ſommité ſoutient de petites fleurs jaunes, compoſées chacune de quatre pétales diſpoſés en croix, ſoutenues par un calyce attaché ſur un pédicule long & grêle. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques rondes, ſéparées par une cloiſon mitoyenne, où ſont renfermées des graines rougeâtres, arrondies.

Cette plante donne ſa fleur au printemps & en été.

II°. Rave fémelle *ou* oblongue; Rave en navet. *Rapa oblonga ſive femina*, off. *Rapa ſativa oblonga, ſeu femina*, C. B. Pin. *Rapum ſativum oblongum*, J. B. *Rapum oblongius*, Dodon. Pempt. *Rapum minus radice oblongâ*, Ger. *Rapum radice tereti; Rapum exiguum*, nonnullor.

Elle reſſemble en tout à la précédente, excepté que ſa racine eſt oblongue & moins groſſe; on en fait plus de cas, elle eſt auſſi de meilleur goût.

L'une & l'autre plante ſe cultivent dans les champs, à cauſe de leur utilité économique; car elles ſervent de nourriture aux hommes & aux beſtiaux.

Comme aliment, les raves ſont rafraîchiſſantes, tempérantes; mais il faut en manger avec ſobriété, car elles ſont de difficile digeſtion, elles excitent des vents, & donnent naiſſance aux obſtructions.

La décoction de cette racine, de laquelle, ſelon Marcgrave, on peut tirer un ſucre, eſt d'un bon ſecours pour ceux qui ſont incommdés de la toux & de l'aſthme; A. N. C. *vol.* j. *obſ.* 62. La même décoction, auſſi bien que ſon ſuc exprimé, légérement cuit & adouci avec du miel, eſt un excellent remede contre les aphthes; Ketelaer,

de aphthis, *p.* 50. s'eſt en ſervi avec ſuccès pour les déterger. CELSE enfin appliquoit utilement l'une & l'autre ſur les tumeurs & les puſtules que le froid fait naître ſur les pieds & ſur les mains. D'ailleurs les rouelles de cette racine cuites ſous la cendre & appliquées derriere les oreilles ſont bonnes contre l'odontalgie, BAEUMLER.

L'huile exprimée de la ſemence de rave eſt vantée ſur-tout pour les aphthes de la bouche, A. N. C. *t.* IV. *verſ. german.* & contre les mules aux talons; on en oint la partie affectée. Elle eſt bonne intérieurement contre l'aſthme, la toux & la difficulté d'uriner. VOGEL, *mat. med.*

RAVE des Pariſiens, *Voyez* RAIFORT.

RÉALGAR; Orpiment rouge; Sandarach. *Realgar*, & *Riſalgar*, off. Σανδαραχη, Græcor. *Realgar*; *Reſegal*; & *Zarnic ahmer*, Arabum.

C'eſt une ſubſtance arſénicale de même nature que l'orpiment, dont il ne différe que par la couleur.

Le réalgar eſt peſant, brillant comme les métaux, peu diſſoluble dans l'eau, mais qui ſe fond dans les huiles. On le trouve dans les mines d'or & d'argent.

Il ſe diſtingue en naturel & en factice.

Le factice ſe prépare aſſez facilement; il ſuffit de mettre au feu la mine qui en contient; ce qui reſte eſt le réalgar. Il nous vient de la Chine en eſpece de pagodes. Il eſt cauſtique comme l'arſenic, & l'on ne peut s'en ſervir à l'intérieur; c'eſt un poiſon même à l'extérieur.

Suivant les auteurs du dictionnaire de chymie, les noms de réalgar ou réalgal ont été donnés à des compoſés d'arſenic & de ſoufre. Ces deux ſubſtances ſont ſuſceptibles de s'unir enſemble, ſur-tout lorſqu'elles ſont réduites en vapeurs & par la ſubli-

mation. Le blanc de l'arſenic cryſtallin eſt toujours altéré par l'union avec le ſoufre, & le nouveau composé qui en réſulte eſt d'un jaune plus ou moins approchant de l'oranger, ou même du rouge, ſuivant la quantité de ſoufre qui eſt unie avec l'arſenic.

Quand le ſoufre n'eſt que la dixieme partie du mélange, le ſublimé eſt jaune; on le nomme alors réalgar jaune, ou arſénic jaune, ou dans le commerce orpin ou orpiment.

Quand le ſoufre fait la cinquieme partie de la combinaiſon, le ſublimé eſt rouge; on le nomme alors réalgar rouge, ſandaraque, arſenic rouge, &c.... car il y a peu de drogues auxquelles on ait donné une ſi grande quantité de noms différents qu'à l'arſenic & à toutes ſes combinaiſons, comme on peut les voir en détail dans pluſieurs auteurs de minéralogie, & en particulier dans la *pyritologie* d'HENCKEL.

Comme le ſoufre fixe un peu l'arſenic, on peut faire fondre à un feu doux le réalgar rouge; & quand il eſt figé il a de la tranſparence; on le nomme alors rubis de ſoufre, ou rubis arſénical.

Toutes ces combinaiſons ſulphureuſes d'arſénic ne ſe font pas communément en petit dans les laboratoires, parcequ'elles ne réuſſiſſent point, ſuivant les remarques d'HENCKEL, lorſqu'on veut ſublimer enſemble le ſoufre & l'arſenic purs : elles ſe font pour l'uſage des arts dans les pays abondants en mines qu'on exploite en traitant enſemble des minéraux qui contiennent de l'arſenic, tels que la pyrite blanche, avec d'autres qui contiennent du ſoufre, comme les pyrites ſulfureuſes, ou des ſcories & brûlures de ſoufre, dont on proportionne les quantités, ſuivant que la pratique & l'expérience l'indiquent.

Il faut au reste bien distinguer toutes ces combinaisons artificielles d'arsenic & de soufre d'avec celles que la nature nous offre toutes faites, tel que l'orpiment; elles ont été confondues mal à propos par plusieurs auteurs; elles sont les unes & les autres de mauvaises drogues & de grands poisons, quoiqu'HOFFMANN disent le contraire de l'orpiment naturel; mais il y a lieu de croire que les arsenics jaunes & rouges artificiels sont encore plus pernicieux. Le principal usage de ces drogues est dans la peinture.

Quand l'arsenic & le soufre sont ainsi bien combinés ensemble par la sublimation, on ne peut les séparer entiérement l'un d'avec l'autre sans intermede, parceque ces deux matieres sont volatiles; mais on parvient à faire cette préparation par le moyen de l'alkali fixe ou du mercure.

Voici ce que les mêmes auteurs en disent ailleurs : on trouve des composés naturels qui sont une combinaison de soufre & d'arsenic, qui ont à peu près les mêmes nuances que les arsenics jaunes & & rouges artificiels : ils viennent d'Orient, de Transilvanie & de Turquie. On nomme les jaunes orpiment, orpin ou rizigal jaune. Le rouge porte le nom de sandarach, de réalgar, de rizigal rouge.

AGRICOLA, MATTHIOLI, SCHRODER semblent avoir confondu les arsenics jaunes & rouges artificiels avec les naturels; & depuis eux la plupart des chymistes & des naturalistes les ont aussi confondus : confusion sur laquelle HOFFMANN leur fait un très grand reproche, fondé principalement sur ce que des expériences qu'il a faites exprès l'ont convaincu que l'orpiment & le réalgar naturels ne sont pas des poisons comme l'arsenic jaune & l'arsenic rouge artificiels.

Il faut remarquer à ce sujet que malgré les

expériences de HOFFMANN, qui n'ont été faites qu'une fois ou deux sur les chiens, il seroit très imprudent de faire prendre intérieurement de l'orpiment ou du réalgar naturels, d'autant plus que toutes les épreuves chymiques démontrent que ces substances contiennent réellement un principe arsenical; & que HOFFMANN convient lui même que, quand ils ont été exposés au feu, ils deviennent des poisons très violents.

HOFFMANN remarque aussi que les anciens médecins ne faisoient pas difficulté de donner intérieurement l'orpiment & le réalgar, & les disculpe du reproche que les médecins mêmes leur en ont fait. Mais il faut observer à ce sujet que les anciens ne connoissoient point nos arsenics blancs, jaunes & rouges, qui ne sont bien connus que depuis environ deux cents ans; & que s'ils avoient connu les effets de ces poisons, & la ressemblance qu'ils ont avec l'orpiment & le réalgar naturels, ils auroient été vraisemblablement beaucoup moins hardis. La méfiance est aussi louable que la hardiesse est condamnable dans ces sortes de matieres, dans lesquelles des différences presqu'insensibles peuvent occasionner les accidents les plus fâcheux. C'est pourquoi on ne peut approuver la sécurité singuliere avec laquelle un si grand médecin que l'étoit HOFFMANN s'efforce d'inspirer de la confiance pour des drogues aussi suspectes que le sont l'orpiment & le réalgar naturels.

Quant aux accidents qui arrivent à ceux qui auroient eu l'imprudence de faire usage de ces substances, & aux moyens d'y remédier, on consultera l'article ORPIMENT.

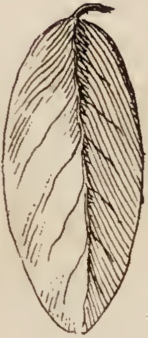
RECISE. *Voyez* BENOITE.

RÉGLISSE. *Glycyrrhiza; Dulcis radix; Liquiritia,* off. *Glycyrrhiza siliquosa, vel germanica,*

Reglisse,

Glycyrrhiza.











C. B. Pin. *Glycyrrhiza radice repente, vulgaris germanica*, J. B. *Glycyrrhiza vulgaris*, Dodon. *Glycyrrhiza leguminibus glabris*, Linn.

Ses racines ſont longues, traçantes, ſarmenteuſes, de la groſſeur du doigt, griſes ou rouſſâtres en dehors, jaunes intérieurement, ſucculentes, d'une ſaveur douce. Elles pouſſent des tiges hautes de quatre à cinq pieds, branchues, ligneuſes. Ses feuilles ſont rangées par paires ſur une côte qui ſe termine par une ſeule feuille; elles ſont arrondies, d'un verd clair, & comme viſqueuſes. Aux extrémités des tiges naiſſent, en maniere d'épi, de petites fleurs, légumineuſes, bleuâtres : le piſtil devient une gouſſe rouſſâtre, liſſe, portée ſur un pédicule, longue d'un demi-pouce, dans laquelle ſont renfermées de petites ſemences applaties, dures, taillées en forme de rein.

Cette plante croît d'elle même en Eſpagne, en Italie, en Allemagne, en Franconie, en Languedoc. Celle d'Eſpagne donne un ſuc plus abondant & plus doux.

Cette racine fort connue entre dans toutes les ptiſannes & apozêmes adouciſſants. Si on l'emploie fraîche, il faut la faire infuſer à froid à la doſe d'une demi-once ſur une pinte de liqueur; ſi on l'emploie ſeche, on la fait infuſer à chaud. Elle donne un mucilage fort épais, ce qui fait qu'elle eſt adouciſſante, incraſſante. On la met auſſi dans les apozêmes pour corriger l'amertume des autres drogues. Son effet eſt marqué dans l'éréthiſme du poumon, & dans l'inflammation des premieres voies; mais il faut remarquer en général ſur cette plante, comme ſur toutes les autres, que ſon uſage immodéré affoiblit l'eſtomac & détruit les digeſtions.

Le ſuc de régliſſe, que tout le monde connoît, ſe fait avec une bonne décoction de racines de

régliſſe qu'on évapore jusqu'en conſiſtance convenable, & à laquelle on ajoute un peu de gomme arabique. Tel eſt le ſuc de régliſſe ſimple, que l'on blanchit, ſi l'on veut, en y ajoutant quelques ingrédients. A l'égard du ſuc compoſé, on y ajoute différentes drogues, comme l'iris de Florence en poudre; ces ſucs, ſpécialement le compoſé, ſont d'aſſez bons expectorants, mais ils ſont de peu d'uſage, & je leur préfere l'infuſion de la racine; on fait ſi l'on veut le ſyrop de régliſſe, mais il n'eſt plus recommandé.

La régliſſe, dit M. VOGEL, abonde en un ſuc mucilagineux, doux & très agréable; ce qui rend cette racine d'une très grande efficacité pour tempérer l'âcreté des humeurs, & déterger les mucoſités; auſſi eſt-elle d'un très grand uſage contre l'aſthme, la toux, la ſtranguríe, la néphrétique cauſée par le calcul. On l'emploie en décoction, en extrait, en petits bâtons, en eſſence & en poudre. Les Scythes mâchoient autrefois cette racine pour appaiſer la ſoif, c'eſt pourquoi ils la nommerent ἄδιψος. On peut préparer avec la cannelle & la régliſſe une liqueur enivrante, dit RAY, *hiſt. plant.*

REGNE ANIMAL. *Voyez* ANIMAL (REGNE).

REGNE MINÉRAL. *Voyez* MINÉRAL (REGNE).

REGNE VÉGÉTAL. *Voyez* VÉGÉTAL (REGNE).

RÉGULE D'ANTIMOINE. *Voyez* ANTIMOINE.

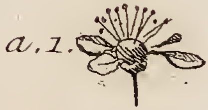
REINE DES PRÉS; petite Barbe de chevre; Vignette. *Ulmaria*, off. *Barba capræ floribus compactis*, C. B. Pin. *Regina prati*, DODON. Pempt. *Ulmaria vulgaris*, PARK. *Barbi capra*, & *Ulmaria vulgi*, LOBEL. Icon. *Filipendula foliis pinnatis, foliolo impari trifido*, LINN.

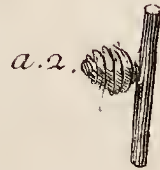
Sa racine eſt groſſe, longue comme le doigt, noirâtre extérieurement, d'un rouge brun intérieu-

Ulmaria. *Reine des prés.*









rement, garnie de fibres rougeâtres, odorante. Il s'en éleve de trois pieds une tige droite, anguleuſe, ferme, rameuſe, liſſe, rougeâtre, creuſe. Ses feuilles compoſées de pluſieurs folioles, ſont alternes, dentelées, ridées, vertes en-deſſus, blanchâtres en-deſſous. Au ſommet de la tige & des rameaux naiſſent de petites fleurs ramaſſées en grappes, compoſées chacune de pluſieurs pétales blancs, diſpoſés en roſe, d'une odeur agréable. Elles ſe changent en des fruits compoſés de pluſieurs graines torſes & ramaſſées en maniere de tête, leſquelles contiennent chacune une ſemence aſſez menue.

Cette plante, qui donne ſa fleur en Juin & en Juillet, & dont les graines ſont mûres en automne, croît dans les prés, ſur le bord des rivieres & des ruiſſeaux; & dans les lieux humides.

Les feuilles de la reine des près ont une ſaveur d'herbe ſalée & gluante; elles donnent au papier bleu une légere couleur rouge; ſa racine, qui eſt ſtyptique & un peu amere, la lui donne très forte.

Cette plante eſt ſudorifique, cordiale & vulnéraire.

L'eau diſtillée des fleurs & des feuilles ſe preſcrit à la doſe de quatre à ſix onces dans les potions cordiales & diaphorétiques.

La décoction de ſa racine faite dans l'eau eſt déterſive, & convient dans les fievres malignes; faite avec le vin, elle eſt bonne contre les flux de ventre, la dyſſenterie & les bleſſures internes On peut préparer avec cette racine pilée un cataplaſme contre les plaies & les ulceres. Felix Wurz recommande de la faire entrer dans les emplâtres pour conſolider & affermir les fractures des os.

REINS de lievre. *Voyez* Lievre.

Reins de Scinc marin. *Voyez* Scinc.

RELACHANS (REMEDES). *Voyez* Introduction, *pag.* 32 *& suiv.*

REMORS DU DIABLE. *Voyez* SCABIEUSE.

RENARD. *Vulpes*, off. Ἀλώπηξ, Græcor. *Canis caudâ rectâ, longitudine corporis*, LINN. *Canis fulvus, pileis cinereis intermixtis*, BRISSON. *Canis sylvestris caudâ rectâ, extremitate albâ*, nonnullor. *Voyez* la figure du LOUP, celle du RENARD y est représentée.

Le renard, dit M. DAUBENTON, ressemble parfaitement au loup & au chien par la conformation des parties intérieures; & quoiqu'il differe de ces animaux par l'habitude du corps, par le port & par le maintien, on ne trouve aucune différence essentielle en observant chacun de ses membres en particulier, & en les comparant à ceux du loup & du chien : il y a même beaucoup plus de variétés entre les chiens de diverses races qu'entre le renard & le loup, ou les chiens qui ont le museau effilé, les os petits, le poil long & la queue touffue.

Le renard est d'une figure plus légere que le loup; les proportions de son corps marquent plus de souplesse : son museau, effilé comme celui du lévrier, annonce la finesse d'instinct dont l'animal est doué; mais le renard a les yeux situés, & les oreilles dirigées comme le loup, & la tête à proportion aussi grosse, tandis que le lévrier ressemble au mâtin par les yeux & les oreilles. La queue du renard est plus touffue que celle du loup

Cet animal, dit M. DE BUFFON, est fameux par ses ruses, & mérite en partie sa réputation : ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, & réussit plus souvent. Il n'est point un animal vagabond, mais domicilié. Il se loge au bord des bois à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles : il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein &

ſa marche, ſe gliſſe, ſe traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou paſſer par-deſſous, il ne perd pas un inſtant; il ravage la baſſe-cour, il y met tout à mort, ſe retire enſuite leſtement en emportant ſa proie, qu'il cache ſous la mouſſe, ou porte à ſon terrier; il revient quelques moments après en chercher une autre qu'il emporte & cache de même, mais dans un autre endroit, enſuite une troiſieme, une quatrieme, &c. . . . juſqu'à ce que le jour ou le mouvement de la maiſon l'avertiſſe qu'il faut ſe retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & dans les boquetaux où l'on prend les grives & les bécaſſes au lacet; il devance le pipeur, & va de très grand matin, & ſouvent plus d'une fois par jour, viſiter les lacets, les gluaux, emporte ſucceſſivement les oiſeaux qui ſe ſont empêtrés, les dépoſe tous en différents endroits, ſur-tout au bord des chemins, dans les ornieres, ſous de la mouſſe, ſous un genievre, les y laiſſe quelquefois deux ou trois jours, & ſçait parfaitement les retrouver au beſoin. Il chaſſe les jeunes levrauts en plaine, ſaiſit quelquefois les lievres au gîte, ne les manque jamais lorſqu'ils ſont bleſſés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mere ſur les œufs, & détruit une quantité prodigieuſe de gibier.

Cet animal reſſemble beaucoup au chien ſur-tout par les parties intérieures, cependant il en differe par la tête qu'il a plus groſſe à proportion de ſon corps; il a auſſi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés: il en differe encore par une mauvaiſe odeur très forte qui lui eſt particuliere, & enfin par le caractere le plus eſſentiel,

par le naturel ; car il ne s'apprivoiſe pas aiſément & jamais tout-à-fait : il languit, lorſqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui quand on veut le garder trop long-temps en domeſticité : il ne s'accouple point avec la chienne : s'ils ne ſont pas antipathiques, ils ſont au moins indifférents. Il produit en moindre nombre & une ſeule fois par an : les portées ſont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de ſix, & jamais moins de trois. Lorſque la femelle eſt pleine, elle ſe recele, ſort rarement de ſon terrier, dans lequel elle prépare un lit à ſes petits. Elle devient en chaleur en hiver, & l'on trouve déja de petits renards au mois d'Avril : lorſqu'elle s'apperçoit que ſa retraite eſt découverte & qu'en ſon abſence ſes petits ont été inquiétés, elle les tranſporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naiſſent les yeux fermés ; ils ſont comme les chiens dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même treize à quatorze ans. Il y a le ſommeil profond ; on l'approche aiſément ſans l'éveiller : lorſqu'il dort, il ſe met en rond comme les chiens ; mais lorſqu'il ne fait que ſe repoſer, il étend les jambes de derriere, & demeure étendu ſur le ventre ; c'eſt dans cette poſture qu'il épie les oiſeaux le long des haies.

La plupart de nos renards ſont roux, mais il s'en trouve auſſi dont le poil eſt gris argenté : tous deux ont le bout de la queue blanc. Dans les pays du nord il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des gris de fer, des gris argentés, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir, des roux avec la gorge & le ventre entiérement blancs, ſans aucun mélange de noir, & enfin des croiſés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, & une autre ligne noire ſur les épaules qui traverſe la premiere. Ces derniers


Cervus Rangifer, Renne.

ſont plus grands que les autres, & ont la gorge noire.

La *chair* du renard peut être mangée, mais elle eſt coriace & de mauvaiſe digeſtion.

Les phthiſiques peuvent faire uſage du bouillon fait avec le *poumon* de renard ; quoiqu'il ne procure pas une guériſon radicale, quelques médecins le préferent au bouillon fait avec le poumon ou mou de veau.

Sa *graiſſe* eſt nervine, adouciſſante, relâchante & réſolutive.

C'eſt une abſurdité que de regarder ſes *teſticules* comme ſpermatopée. Il n'eſt pas moins abſurde de porter au cou le *priape* du renard, pour empêcher la fréquence des accès épileptiques, & pour les diſſiper même ſans retour.

RENNE ; *& en vieux françois*, Rangier *ou* Ranglier. *Tarandus*, GESNER. *Cervus palmatus*, ALDROV. *Cervus mirabilis*, JONSTON. *Cervus rangifer*, RAY. *Cervus cornuum ſummitatibus omnibus palmatis...* Rangifer, BRISSON. *Cervus cornibus ramoſis teretibus, ſummitatibus palmatis*, LINN.

Le ſçavant hiſtorien du cabinet du Roi, penſe qu'il exiſtoit autrefois des rennes dans les forêts des Gaules & de la Germanie ; & qu'à meſure que l'on a défriché les terres & deſſéché les eaux, la température du climat ſera devenue plus douce, & que ces mêmes animaux, qui n'aiment que le froid, auront d'abord abandonné le plat pays, & ſe ſeront retirés dans la région des neiges ſur les hautes montagnes, où ils ſubſiſtoient encore du temps de Gaſton de Foix.

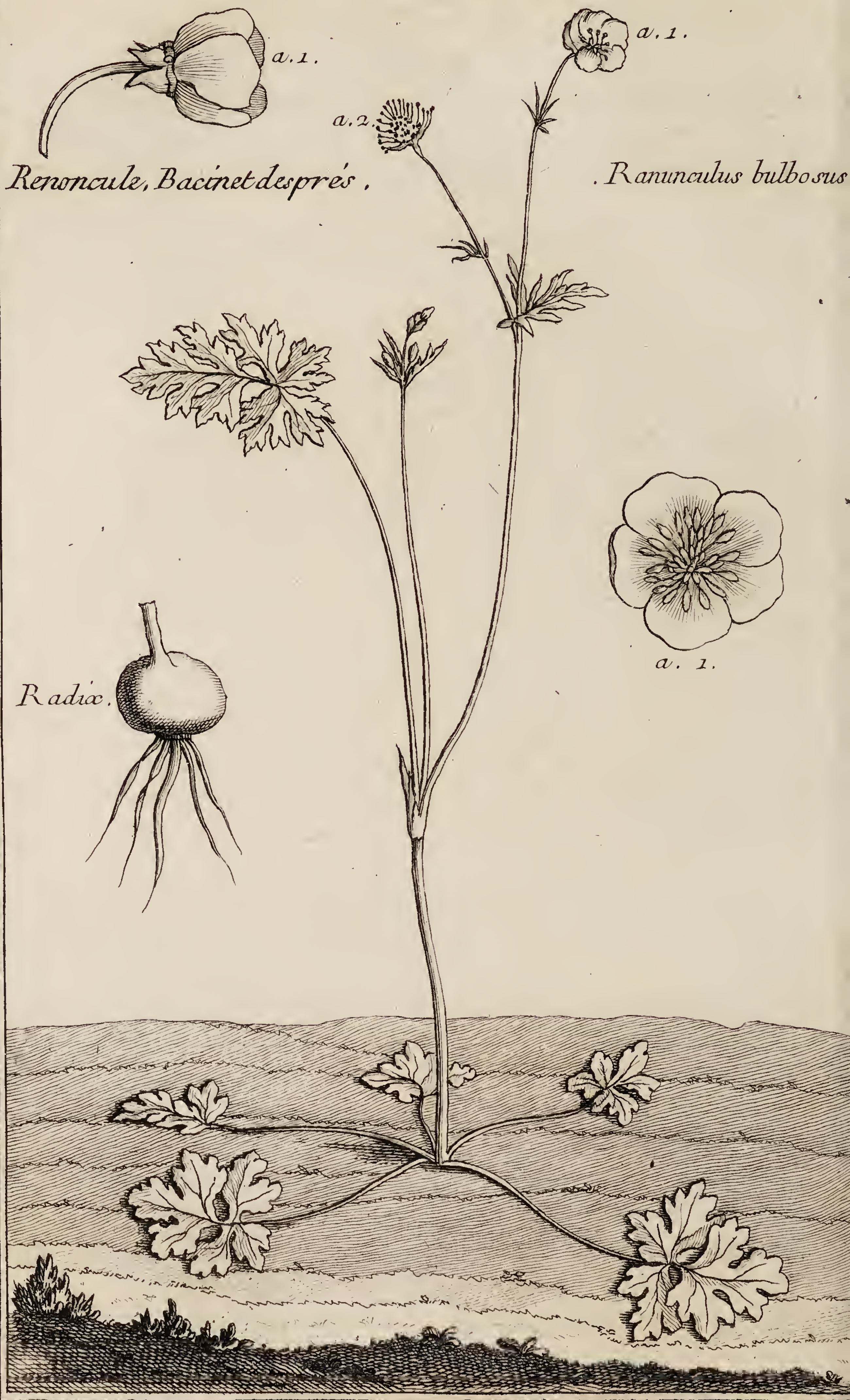
Le renne, dit M. DE BUFFON, eſt plus bas, plus trapu que le cerf ; il a les jambes plus courtes, plus groſſes, & les pieds bien plus larges ; le poil très fourni ; le bois beaucoup plus long & diviſé en

un grand nombre de rameaux terminés par des empaumures ; son poil est long sous le cou, la queue courte, & les oreilles beaucoup plus longues que le cerf.

Les rennes ne vont pas par bonds & par sauts, comme le chevreuil ou le cerf ; leur marche est une espece de trot, mais si prompt & si aisé qu'ils font dans le même temps presqu'autant de chemin qu'eux, sans se fatiguer autant ; car ils peuvent trotter ainsi sans s'arrêter pendant un jour ou deux. Ils se tiennent sur les montagnes, ils se mettent en troupes comme le cerf & vont de compagnie : ils peuvent s'apprivoiser. Les Lappons n'ont pas d'autre bétail. Ils s'en servent, comme du cheval, pour tirer des traîneaux, des voitures. Le renne marche avec bien plus de diligence & de légéreté ; il fait aisément trente lieues par jour, & court avec autant d'assurance sur la neige gelée que sur une pelouse. La femelle donne du lait plus substantiel & plus nourrissant que celui de la vache : la chair de cet animal est très bonne à manger : son poil fait une excellente fourrure, & la peau passée devient un cuir très souple & très durable.

Le renne jette son bois tous les ans comme le cerf, & se charge comme lui de venaison : il est en rut dans la même saison, c'est-à-dire vers la fin de Septembre : les femelles portent huit mois & ne produisent qu'un petit : chaque petit suit sa mere pendant deux ou trois ans ; & ce n'est qu'à l'âge de quatre ans révolus que ces animaux ont acquis leur plein accroissement ; c'est aussi à cet âge qu'on commence à les dresser & les exercer au travail.

Cet animal rumine comme le cerf & comme tous les autres animaux qui ont plusieurs estomacs. La durée de la vie dans le renne domestique n'est que de quinze à seize ans : mais il est à présumer que


a.1.
a.1.
a.2.
Renoncule, Bacinet des prés.
Ranunculus bulbosus
a. 1.
Radix.

dans le renne ſauvage elle eſt plus longue, cet animal étant quatre ans à croître, doit vivre vingt-huit ou trente ans lorſqu'il eſt dans ſon état de nature.

Suivant M. Linnæus, on peut ſe ſervir en médecine des mêmes parties du renne, que de celles du cerf; mais les médicaments, qu'on peut tirer des parties du renne, ont moins de vertu.

RENONCULE. Quatre plantes d'uſage en médecine ſont déſignées ſous ce nom.

I°. Renoncule bulbeuſe; Bacinet; Pied de corbin; Pied de coq à racine ronde, *ou* à tubercule charnu. *Ranunculus bulboſus ſeu tuberoſus*, off. *Ranunculus pratenſis, radice verticilli modo rotundâ*, C. B. Pin. *Ranunculus tuberoſus major*, J. B. *Ranunculus bulboſus*, Lobel. Icon. *Ranunculus* Flammula *dictus*, Gesn. Hort. *Crus galli*, Brunsf. *Ranunculus radicibus retroflexis, pedunculis ſulcatis, caule erecto; foliis compoſitis*, Linn. *Ranunculus radice bulboſâ vel tuberoſâ, flore ſimplici*, Camer. Hort. *Batrachion* Apuleii; *Batrachium exiguum; Radix tuberoſa nucis juglandis magnitudine; Pes corvinus*, nonnullorum.

De ſa racine qui eſt ronde, bulbeuſe, s'élevent d'environ un pied une ou pluſieurs tiges droites, velues, dont le ſommet porte des fleurs ſimples à cinq pétales arrondis & garnis d'un nectar, diſpoſés en roſe, de couleur jaune luiſante; à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis dans leſquels ſont contenues pluſieurs graines arrondies.

Cette plante eſt très commune, & ſe trouve preſque par-tout; elle donne en Mai ſes fleurs, leſquelles deviennent doubles par la culture.

Sa racine eſt très âcre & très cauſtique. Les empiriques ont ſouvent l'imprudence de l'appliquer ſur les parties qui ſont le ſiege de la goute, & ſur

les cors des pieds; & même sur le poignet contre la fievre. Cette application excorie la peau, & y cause une fluxion éréſipélateuſe qui n'eſt pas ſans danger. Il ne faut donc en faire uſage qu'avec beaucoup de circonſpection, peut-être même devroit-elle être abſolument rayée de la liſte des médicaments.

» Cette plante eſt ſi cauſtique & brûlante, dit » VERNY ſur la *pharmacopée* de BAUDERON, *in*-4°. » 1663, *lib.* ij. *pag.* 153, que je vis une femme à » Montpellier en 1654 au temps de la moiſſon, » qui, après en avoir amaſſé uue poignée ou deux, » elle s'aſſit deſſus une demi-heure durant; la vertu » brûlante & cauſtique de cette plante traverſa ſes » habits & ſa chemiſe, & fit un tel effet qu'elle lui » veſſia toutes les feſſes avec une chaleur & une » douleur inſupportables, & rendit grande quan- » tité d'eau; je le puis aſſurer pour l'avoir vue & » traitée ».

II°. RENONCULE des bois; Bacinet blanc ou purpurin; fauſſe Anémone printanniere des forêts. *Ranunculus nemoroſus*, off. *Anemone nemoroſa, flore majore ex purpurâ rubente, vel candido*, C. B. Pin. *Ranunculus phragmites albus & purpureus vernus*, J. B. & TOURNEF. Inſt. rei herb. *Anemone nemorum alba*, GERARD & RAII. *Ranunculus nemoroſus albus ſimplex*, PARK. *Anemone ſeminibus acutis, foliolis inciſis, caule unifloro*, LINN.

Sa racine, qui reſſemble aſſez à celle du polypode de chêne, eſt longue, rampante, groſſe, purpurine ou brune extérieurement; mais jaunâtre étant jeune, blanche intérieurement, d'une ſaveur âcre & légérement aſtringente. Il s'en éleve de huit à neuf pouces, une tige déliée, rougeâtre; le haut de la tige eſt garnie de trois feuilles velues, verdâtres ou purpurines, découpées en trois parties

jusqu'aux

Renoncule des bois.

Ranunculus nemorosus.



Le charp.[er] Sc.











Renoncule des prés.
Ranunculus repens.

jusqu'aux pédicules auxquels elles ſont attachées, & qui ſont eux-mêmes rougeâtres. Au ſommet de cette tige naît une fleur unique blanche, purpurine ou incarnate, dénuée de calyce, compoſée de ſix pétales oblongs; ſes étamines ſont jaunâtres & nombreuſes. A cette fleur ſuccedent pluſieurs graines nues, oblongues, velues, ramaſſées en forme de tête.

Cette plante, dont la fleur qui eſt quelquefois double, paroît au commencement du printemps, croît abondamment dans les bois & dans les lieux un peu humides.

Suivant les obſervations de M. Chomel, l'application des feuilles & des fleurs écraſées de cette eſpece eſt bonne pour guérir la gale de la tête des enfants; on renouvelle deux fois par jour cette ſorte de cataplaſme. Cependant d'autres ont remarqué que cet uſage avoit occaſionné des ſyncopes, des convulſions aux yeux, & des douleurs de tête.

III°. Renoncule des prés; Bacinet rampant & velu. *Ranunculus pratenſis*, off. *Ranunculus pratenſis repens hirſutus*, C. B. Pin. *Ranunculus repens flore luteo ſimplici*, J. B. *Ranunculus hortenſis primus*, Dodon. Pempt. *Ranunculus dulcis*, *Batrachium ſalutiferum*, Tabernæ, Icon. *Pes milvinus*, nonnull. *Ranunculus calycibus patulis*, *pedunculis ſulcatis*, *ſtolonibus repentibus*, *foliis compoſitis*, Linn.

Sa racine eſt petite, rampante, & compoſée de pluſieurs fibres blanchâtres. Il en ſort des tiges couchées à terre, rondes, déliées, velues, creuſes. Ses feuilles ſont découpées profondément en trois ſegments, dentelées ſur leurs bords, velues des deux côtés, d'un verd noirâtre, marquées ordinairement de taches blanches en-deſſus. Les ſommets des tiges portent des fleurs jaunes, luiſantes, à

cinq pétales disposés en rose, soutenus par de longs pédicules; ses étamines, fort nombreuses, sont jaunes, & le calyce composé de cinq feuilles. A ces fleurs succedent des graines noirâtres, ramassées en forme de tête hérissée de petites pointes.

Cette plante, qui donne sa fleur au printemps & en été, croît dans les lieux humides & ombrageux, dans les prés, dans les vignes, sur le bord des ruisseaux. Sa fleur est quelquefois double.

Cette espece est beaucoup plus douce, & bien moins âcre que les précédentes; puisque le peuple en Allemagne en mange les jeunes feuilles au printemps. Les bestiaux la paissent volontiers, & n'en sont point incommodés; on croit même qu'elle est propre à leur donner beaucoup de lait. Elle est bonne d'ailleurs en fomentation contre les hémorrhoïdes.

IV°. Renoncule des marais; Grenouillette d'eau *ou* aquatique; Herbe sardonique. *Ranunculus palustris*, off. *Ranunculus palustris, apii folio, lævis*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Ranunculus palustris flore minimo*, J. B. *Ranunculus sylvestris primus*, Dodon. Pempt. *Ranunculus palustris rotundiore folio*, Lobel. Icon. *Ranunculus palustris rotundifolius*, Ger. & Raii, hist. *Ranunculus palustris, sardonius, lævis*, Park. *Ranunculus fructu oblongo, foliis inferioribus palmatis summis digitatis*, Linn. *Batrachium palustre; Apium hæmorrhoïdum; Herba sardoa*, vel *sardonia; Herba strumea; Herba scelerata*, nonnullor.

Sa racine est très grosse, creuse & garnie de fibres nombreuses, d'une saveur chaude & brûlante. Il s'en éleve plusieurs tiges creuses, cannelées, rameuses. Ses feuilles sont verdâtres, luisantes, & quelquefois marquetées de petits points blancs. Aux sommets des tiges & des branches naissent de très


Ranunculus palustris.
Renoncule des Marais.
a.2
a.1
a.2.
a.4.



petites fleurs composées chacune de cinq pétales jaunes. A ces fleurs succedent des graines lisses, menues, ramassées en têtes oblongues.

Cette plante, qui se trouve dans les endroits humides & marécageux & le long des eaux croupissantes, donne sa fleur au mois de Mai & de Juin.

Son usage intérieur est un poison très dangereux, dont les effets s'annoncent par des défaillances, des anxiétés, & de très vives douleurs à l'orifice supérieur de l'estomac; accidents qu'on peut calmer par le secours d'un vomitif, & des remedes onctueux & mucilagineux.

Extérieurement, ses feuilles passent pour être discussives & résolutives, & sont recommandées comme un topique excellent contre les tumeurs scrophuleuses.

Malgré les vertus qu'on attribue à ces quatre especes de plantes, plusieurs médecins pensent, non sans raison, qu'il faudroit les bannir de la liste des médicaments; ce qui doit au moins rendre très circonspect dans l'usage qu'on en peut faire; & engager à ne les employer que d'après l'avis d'un médecin prudent.

On trouve deux autres especes indiquées par M. Vogel dans sa *matiere médicale*, dans la classe des plantes dont les feuilles ne sont pas d'un usage ordinaire; il les désigne ainsi :

[A] *Ranunculus pratensis, erectus, acris*, C. B. Pin. 178. *Ranunculus calycibus patulis, pedunculis teretibus, foliis bipartito multifidis, summis linealibus*, Linn. Flor. suec. 466. *Ranunculus caule erecto, multifloro, folio pentagono, lobis sessilibus*, Haller. Helv. 324.

Elle croît dans les forêts & dans les prés.

[B] *Ranunculus longifolius, aliis Flammula*, J. B. iij. b. 848. *Ranunculus longifolius minor*, C. B. Pin. 180. *Ranunculus foliis ovato-lanceolatis (integerrimis) petiolatis, caule declinato*, LINN. Hort. Cliffort. 228. HALLER. Helvet. 322.

Elle croît dans les endroits humides & marécageux.

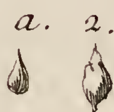
L'une & l'autre plante, ajoute le même auteur; écrasée, mais sur-tout la seconde, à raison de sa trop grande acrimonie, a été regardée comme véficatoire, & employée avec succès contre la douleur de tête, en l'appliquant sur cette partie même, par CHESNEAU, *obs. pag.* 11 & 420; contre la douleur ischiatique par BAGLIVI, *pag.* 113; & par un charlatan, contre les douleurs arthritiques, inutilement traitées par toutes sortes de moyens par FABRICE & par CAPIVACCIUS. En fomentation, appliquée sur le carpe, GABERCHOW, *l. 6. obs.* 112. *p.* 277. dit qu'il a guéri des fievres intermittentes. En décoction faite avec de la bierre, on a guéri l'épilepsie, *Frank. Samml.* j. *p.* 428. L'eau distillée, des fleurs principalement, excite le vomissement & dissipe les fievres; PECHLIN, *obs.* ij. 59: & *Breslav. tentam.* j. *p.* 30.

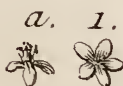
RENOUÉE, Traînasse; Centinode; Corrigiole. *Centinodia*, off. *Polygonum latifolium*, C. B. Pin. *Polygonum*, sive *Centinodia*, J. B. *Polygonum mas*, DODON. Pempt. *Sanguinaria*, seu *Centumnodia*, LOBEL. Icon. *Herba proserpinaca* (*à serpendo*), APUL. *Polygonum caule decumbente herbaceo, foliis lanceolatis, integerrimis*, LINN.

Sa racine est simple, longue, assez grosse, dure, ligneuse, tortue, garnie de plusieurs fibres, rampante, fortement attachée à la terre, d'une saveur astringente. Il en sort plusieurs tiges quelquefois

Polygonum.

Renouée.







Lirh. f.

droites, mais le plus ſouvent rampantes & couchées à terre, longues d'un pied ou d'un pied & demi, grêles, rondes, ſolides, très noueuſes. Ses feuilles, qui ſont alternes & portées ſur de courts pédicules, ſont étroites, oblongues, pointues, d'un verd de mer. De l'aiſſelle des feuilles ſortent de petites fleurs, à un ſeul pétale diviſé en cinq parties; elles n'ont point de calyce; ſes étamines ſont au nombre de huit, blanches, purpurines ou rouges, à ſommets jaunâtres. Chaque fleur ſe change en une graine triangulaire, de couleur de chataigne, contenue dans une capſule.

Cette plante, dont la fleur paroît en été, eſt très commune, & croît preſque par-tout.

La renouée a une ſaveur herbacée, viſqueuſe, & un peu acide; ſon ſuc donne au papier bleu une forte couleur rouge.

C'eſt un des meilleurs aſtringents. On l'ordonne en décoction dans des bouillons ou apozêmes, ou ſon ſuc dépuré depuis une once juſqu'à deux: elle eſt bonne dans les hémorrhagies, crachements, vomiſſements de ſang, le ſaignement de nez, les regles & les hémorrhoïdes immodérées, dans les fleurs blanches, dévoiements, dyſenteries, ſueurs colliquatives, ſalivation trop abondante, l'incontinence d'urine: on la met dans les clyſteres aſtringents. A l'extérieur elle eſt vulnéraire, & convient pour fortifier les parties relâchées, comme dans l'œdême & la paralyſie; ſes préparations ne ſont guere d'uſage.

RÉPERCUSSIFS. *Repercutientia, Repellentia medicamenta.* On donne ce nom à ces remedes, dit un ſçavant profeſſeur, parcequ'il ſemble que par leur action, les fluides ſoient chaſſés & repouſſés.

L'action des topiques répercuſſifs n'eſt pas de

repousser de dehors en dedans, ou de bas en haut, ou de haut en bas, l'humeur qui, par son séjour, cause l'inflammation : leur action est de causer une espece de froncement ou de crispation à la partie d'un ou de plusieurs vaisseaux sanguins qui se trouvent dans l'endroit où est l'inflammation, & sur lequel on pose le topique. Cette partie de vaisseaux, en se resserrant, fait tout à la fois deux choses bien opposées : par cette astriction en effet, l'humeur retenue est forcée de passer ; mais le diametre des vaisseaux étant diminué, le sang & l'humeur, qui y sont poussés, trouvent plus de résistance.

Par l'application des répercussifs sur une partie menacée d'inflammation, on prévient le dépôt qui étoit prêt à se former, & l'on dispose les vaisseaux à soutenir l'effort des liqueurs, & à résister à leur abord trop prompt & trop abondant. Ils augmentent la force & la résistance des solides, en obligeant les fibres à se resserrer & à se contracter avec plus de force ; ils diminuent d'ailleurs le volume des humeurs, parcequ'ils augmentent l'action des solides, & qu'ils condensent les fluides raréfiés.

On doit les employer à froid ; ainsi par la seule fraîcheur, ils doivent faire serrer & froncer les fibres plus fortement, & faire tomber la rarescence des fluides. Ils sont de plus astringents & acides ; ce qui les met encore plus en état de produire cet effet.

De l'action des répercussifs, il suit que les vaisseaux sont moins distendus, & que les humeurs résistent moins à l'effort des solides. La liberté de la circulation doit se rétablir dans la partie où l'impression des fluides l'emportoit auparavant sur la résistance des solides.

Ils conviennent dans le premier instant de l'inflammation, dans les entorses récentes, dans les

hémorrhoïdes douloureuſes & nouvelles. Il faut s'en abſtenir, ſi l'inflammation eſt ancienne, s'il y a contuſion, ſi les vaiſſeaux ſont rompus, & les fluides épanchés, ſi le dépôt eſt formé par un ſang épais & viſqueux.

On peut voir ce qu'on en a déja dit, INTRODUCTION, *pag.* 151.

REPRISE. Plante. *Voyez*. ORPIN.

REPTILES. *Voyez* ANIMAL. (REGNE).

REQUIN; Requien; Requiem; grand Chien de mer *ou* marin; Poiſſon à deux cents dents; Lamie *ou* Poiſſon anthropophage; Tiburon. *Canis carcharias*, off. *Canis carcharias*, ſeu *Lamia*, GESNER. *Canis galeus*, SALVIAN. de aquat. *Squalus dorſo plano, dentibus plurimis ad latera ſerratis*, ARTEDI. *Tiburonus*, recentiorum. *Voyez* la figure de l'ALOSE, celle du REQUIN y eſt repréſentée.

Ce poiſſon, ſuivant WILLOUGHBY, a la tête très large & la gueule extrêmement fendue, ſituée en-deſſous, comme aux autres chiens de mer, garnie de ſix rangs de dents très dures & très aiguës, triangulaires, découpées en maniere de ſcie des deux côtés, de ſorte que les dents du premier rang débordent & avancent en devant; celles du ſecond rang ſont droites, mais celles du troiſieme, du quatrieme, du cinquieme & du ſixieme ſont pour la pluſpart recourbées en dedans, recouvertes dans l'une & l'autre mâchoire d'une chair molle & fongueuſe. Chaque mâchoire contient ſoixante-douze dents; le nombre des dents eſt pourtant fort incertain, vu qu'il varie ſuivant l'âge du poiſſon; car des obſervateurs dignes de foi diſent qu'il croît tous les ans de nouvelles dents à cette eſpece de poiſſon. Le dos du requin eſt court & large en comparaiſon des autres chiens de mer; les nâgeoires des côtés &

du dos beaucoup plus grandes qu'aucun d'eux ; & entre ces nâgeoires, deux sont situées assez près de la queue, l'une au-dessus, l'autre en dedans ; deux vers les ouïes ; deux autres vers l'anus, & une autre encore presqu'au milieu du dos ; la queue moins épaisse, eu égard à la grandeur du corps, applatie sur les côtés, composée de deux aîlerons, longue d'un pied & demi : cette queue, selon Bellon, a ceci de commun avec celle du renard de mer, autrement dit porc marin, que sa partie supérieure, qui est munie de vertebres, s'éleve plus haut que l'inférieure, qui représente la figure d'un croissant ; l'anus caché entre les nâgeoires de dessous ; le corps couvert d'une peau rude ; les yeux très grands, ronds, dont les muscles destinés à les mouvoir en haut, en bas, à droite & à gauche, se voient manifestement ; & quant aux muscles qui tirent en quelque sorte les yeux en dedans, & qui les tiennent fixes & immobiles, comme il arrive, quand ils contemplent ou regardent quelque chose attentivement, ils n'entourent point la racine des nerfs optiques ; mais naissant de la partie supérieure de l'orbite, ils s'étendent en long : il y a encore une chose très remarquable dans les yeux du requin, c'est qu'à la place des nerfs optiques qui se rencontrent dans l'homme & dans tous les autres animaux, on trouve une substance cartilagineuse, dure, sans nulle mollesse ; la cornée est pareillement dure antérieurement & postérieurement, fort polie à sa partie antérieure. Au reste, on distingue dans les yeux du requin, bien plus clairement que dans ceux du bœuf, toutes les humeurs & les tuniques, sur-tout celle qui enveloppe le crystallin, quoiqu'elle soit plus déliée qu'une toile d'araignée, & très transparente. Il a l'estomac
&

& le gosier très vastes ; le foie gros, divisé en deux lobes fort grands.

Le requin se trouve abondamment, tant dans l'Océan que dans la mer Méditerranée ; c'est le plus vorace & le plus féroce de tous les chiens de mer, comme aussi le plus avide de chair humaine : c'est aussi le plus grand, car il parvient quelquefois à une grandeur si considérable, que deux chevaux pourroient à peine le traîner sur une charrette. Rondelet dit avoir vu en Saintonge une lamie *ou* requin, qui avoit la gueule & le gosier si amples qu'un homme gros & gras y auroit pu tenir à l'aise ; d'où il conjecture que ce fut dans le ventre d'un de ces poissons que le prophète Jonas demeura trois jours enfermé, après lesquels il en sortit sain & sauf. Plusieurs auteurs sont du même sentiment à cet égard ; car outre que la baleine a le gosier trop étroit pour pouvoir avaler un homme, il ne s'en trouve que rarement dans la Méditerranée, sur laquelle voguoit le vaisseau qui portoit Jonas.

La principale force de ce poisson consiste dans sa queue, avec laquelle il frappe violemment ; & dans ses scies tranchantes, avec lesquelles il coupe la jambe ou le bras d'un homme aussi nettement que le feroit la hache la mieux acérée.

On prend le requin avec un crochet attaché au bout d'une chaîne, auquel on lie une piece de lard ou d'autre viande. Il est fort dangereux de se baigner dans les endroits où se trouve ce poisson. Si quelqu'un a le malheur de tomber dans la mer, il faut désespérer de le revoir, à moins qu'il ne se trouve alors aucun requin aux environs du vaisseau, ce qui est extrêmement rare. Lorsqu'il mouroit un esclave, dit Bosman, dans sa *description de la Guinée*, & qu'on le jettoit à la mer, on voyoit avec horreur quatre ou cinq de ces affreux animaux qui

ſe lançoient vers le fond pour ſaiſir le corps, ou qui le prenant dans ſa chûte, le déchiroient en un inſtant. Chaque morſure ſéparoit un bras ou une jambe du tronc, & tout étoit dévoré en moins de rien. Si quelque requin arrivoit trop tard pour avoir part à la proie, il paroiſſoit prêt à dévorer les autres; car ils s'attaquent entr'eux avec une violence incroyable: on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau, & ſe porter des coups terribles. Lorſqu'un requin eſt pris & tiré à bord, il n'y a point de matelot aſſez hardi pour s'en approcher. Outre ſes morſures, qui enlevent toujours quelque partie du corps, les coups de ſa queue ſont ſi redoutables qu'ils briſent la jambe, le bras & tout autre membre à ceux qui ne ſe hâtent pas de les éviter.

La femelle eſt vivipare; ſa matrice reſſemble à celle de la chienne.

La peau du requin eſt d'un brun foncé dans toutes les parties du corps, excepté ſous le ventre, où elle eſt blanchâtre. Elle n'a point d'écailles, mais elle eſt revêtue d'une ſorte d'enduit dur, épais, grenu, diviſé par des raies ou des lignes qui ſe croiſent régulièrement. Elle eſt très employée dans les arts.

Sa *chair* eſt maigre, dure, coriace, gluante, fade, de mauvais goût, & très difficile à digérer. Les matelots en mangent dans les temps de néceſſité; les Negres en ſont aſſez friands.

On fait ſécher ſa *cervelle* qui n'eſt pas volumineuſe, & on la pulvériſe: on la regarde comme apéritive & bonne contre la gravelle; elle appaiſe, dit-on, les douleurs de colique, & facilite l'accouchement. Cette poudre ſe donne depuis douze grains juſqu'à un gros, dans un verre de vin blanc.

Ses *dents* pulvériſées peuvent ſervir de dentifriques.

Son *foie* fournit une huile bonne à brûler.

RESEDA. *Voyez* HERBE MAURE. n°. 53.

RÉSINES. *Resinæ*. Pour donner une idée exacte de ces substances, on ne sçauroit mieux faire que de mettre ici sous les yeux ce qu'en a dit le sçavant auteur du *dictionnaire de chymie*.

Si l'on vouloit (disent-ils) généraliser le plus qu'il est possible la dénomination de *résine*, on la donneroit indistinctement à toute substance purement huileuse & en forme solide ou concrete; alors on comprendroit sous ce nom, non-seulement celles qu'on nomme particuliérement résines; telles que le mastic, le sandarach, la poix blanche, &c... mais encore les cires, les beurres & les graisses mêmes. Il y a néanmoins des différences trop marquées entre ces différentes especes de matieres huileuses concretes, pour ne les pas distinguer d'une maniere particuliere les unes des autres.

On peut dire d'abord en général que toute substance purement huileuse, qui se trouve solide & en forme concrete, ne doit cette forme qu'à une suffisante quantité de matiere saline & sur-tout acide; car il est certain d'une part que toutes les fois que l'on combine un acide avec une huile liquide quelconque, elle s'épaissit & prend d'autant plus de consistance, que l'acide lui est plus abondamment & plus intimement combiné; il n'est pas moins certain d'une autre part que, lorsqu'on décompose, par la distillation, des huiles concretes, on en retire d'autant plus d'acide, ou un acide d'autant plus fort, que cette huile est plus épaisse & plus solide, ou du moins qu'on ne retire de l'huile fluide d'une pareille distillation, qu'en quantité proportionnée à la quantité d'acide qu'on en sépare.

Mais toutes les huiles concretes doivent se trouver naturellement combinées avec la quantité d'acide qui leur est nécessaire pour avoir cette forme, de deux manieres; car, ou bien elles ont reçu d'abord de la nature cette quantité d'acide nécessaire, ou bien ne l'ayant pas d'abord, & se trouvant par conséquent fluides, elles ont perdu, par l'évaporation, leur partie la plus tenue, la plus volatile, la moins chargée d'acides, ou plustôt la moins bien combinée avec l'acide; & alors la proportion de l'acide bien combinée, augmentant de plus en plus dans la portion de ces huiles qui ne s'évapore point, ce résidu doit devenir & devient en effet de plus en plus épais & solide.

Cette distinction divise d'abord très naturellement les huiles concretes en deux classes : la premiere comprend celles que nous ne trouvons jamais que dans l'état d'épaississement ou de solidité qui leur est propre; elle renferme les cires, les beurres, & même les graisses figées des animaux; & la seconde renferme les résidus épaissis ou solidifiés de toutes les huiles, qui ayant été d'abord liquides, sont devenues concretes par la dissipation & l'évaporation de leur partie la plus fluide. Cette seconde classe renferme toutes les huiles concretes auxquelles on a affecté plus particuliérement le nom de résine.

Les propriétés de toutes les huiles concretes de la premiere classe démontrent incontestablement que ces huiles ou concrétions huileuses sont de l'espece des huiles les plus douces, les plus onctueuses, les moins inflammables, & les moins volatiles; aussi toutes ces matieres se ressemblent-elles essentiellement, & ne different-elles guere les unes des autres que par leur plus ou moins de solidité. Mais

il n'en eſt pas de même des huiles concretes ou réſines de la ſeconde claſſe : il y en a dont les caractères ſont totalement différents ; les unes ont une odeur forte & aromatique, & ſe diſſolvent facilement en entier dans l'eſprit de vin ; les autres, ou n'ont point d'odeur, du moins à froid, ou n'en ont qu'une très foible, & ne ſe diſſolvent point du tout dans l'eſprit de vin : telle eſt celle que l'on nomme *copale*. Ces propriétés, ſi différentes entre des ſubſtances confondues cependant ſous le même nom général, nous font connoître que les huiles liquides dont elles proviennent ſont de nature eſſentiellement différente : les premieres doivent être regardées comme les réſidus des huiles eſſentielles & des baumes naturels, puiſqu'elles en retiennent viſiblement les principales propriétés ; les ſecondes ne peuvent être que les réſidus de certaines huiles, non volatiles, indiſſolubles dans l'eſprit de vin, mais cependant très ſuſceptibles de ſe rancir, de s'épaiſſir & de ſe deſſécher, telles que ſont les huiles de lin, de chénevis, de noix & autres de même eſpece. En effet, ſi on laiſſe vieillir ces ſortes d'huiles dans un lieu ſec & dans un vaiſſeau évaſé & ouvert, on les verra ſe changer avec le temps en matieres concretes, tranſparentes, privées d'odeur aromatique, & indiſſolubles dans l'eſprit de vin ; comme l'eſt la réſine copale. Les réſines naturelles de cette ſeconde eſpece ſont beaucoup plus rares que celles de la premiere, parcequ'il y a beaucoup plus de végétaux qui ont une ſurabondance d'huile eſſentielle, qu'il n'y en a qui aient une ſurabondance d'huile ſiccative, quoique non volatile, ou du moins que cette ſeconde eſpece d'huile s'épanche & s'évapore plus difficilement que la premiere.

Au reſte, toutes les matieres réſineuſes n'ont

point encore été examinées, à beaucoup près, dans le détail avec les attentions qu'elles méritent. Il est vraisemblable que si on en faisoit un examen bien suivi & bien complet, on en trouveroit plusieurs analogues à la copale, & d'autres qui, provenant des deux especes d'huiles dont nous venons de parler, mêlées & évaporées ensemble, participeroient en même temps de la nature des deux especes de résines qui en résultent ; ensorte qu'elles seroient à ces deux sortes de résines ce que les gommes-résines sont aux gommes & aux résines. Le succin & les autres bitumes solides, qui sont aussi des matieres huileuses concretes, indissolubles dans l'esprit de vin, & dont l'origine est manifestement végétal, ne sont vraisemblablement que des huiles non volatiles, ainsi épaissies & durcies par vétusté, ou par la combinaison intime avec des acides minéraux.

Les résines, n'étant que des baumes épaissis, se recueillent de même que les baumes sur les arbres ou plantes dont elles ont exudé. Il y en a cependant plusieurs qu'on obtient par le travail de l'art ; telle est la poix noire ou goudron, qu'on retire en la faisant fondre & exuder de force, à l'aide du feu & de la chaleur, des pins, sapins & autres bois de même espece, qui en sont tout remplis : telles sont aussi les résines de jalap, de scammonée, de turbith qu'on retire de ces végétaux pour l'usage de la médecine, en les dissolvant dans le végétal même, bien sec, par le moyen de l'esprit de vin, dont on les sépare ensuite par l'intermede de l'eau, dans laquelle on étend beaucoup cet esprit de vin chargé de résine.

Les résines sont employées à beaucoup d'usages ; celles qui sont très communes servent à faire des flambeaux, & à goudronner les navires & les

bateaux : celles qui sont belles & transparentes, entrent dans la composition des vernis. Il y en a un très grand nombre dont on se sert en médecine, soit à l'extérieur, comme celles qui entrent dans les onguents & emplâtres; soit à l'intérieur, comme les résines de scammonée, de jalap, de turbith, qui sont purgatives; d'autres dont l'odeur est très agréable, telles que le benjoin & le storax, qui sont employés dans les parfums.

Enumération des résines.

1°. ANIMÉ. *Voyez* ce mot.
2°. BENJOIN. *Voyez* ce mot.
3°. CAMPHRE. *Voyez* ce mot.
4°. COPAL. *Voyez* ce mot.
5°. ELÉMI. *Voyez* ce mot.
6°. GAÏAC (RÉSINE DE). *Voyez* GAÏAC.
7°. JALAP (RÉSINE DE). *Voyez* JALAP.
8°. KIKEKUNEMALO. *Voyez* ce mot.
9°. LIERRE (RÉSINE DE). *Voyez* LIERRE.
10°. MASTIC. *Voyez* LENTISQUE.
11°. PIN & SAPIN (RÉSINE DE). *Voyez* TÉRÉBENTHINE.
12°. SANDARACH *ou* SANDARAQUE. *Voyez* ce mot.
13°. SCAMMONÉE. *Voyez* ce mot.
14°. SANG DE DRAGON *ou* SANG-DRAGON. *Voyez* ce mot.
15°. STORAX *ou* STYRAX, *Voyez* ce mot.
16°. SUCCIN *ou* KARABÉ. *Voyez* SUCCIN.
17°. TACAMAHACA. *Voyez* ce mot.
18°. TURBITH (RÉSINE DE). *Voyez* TURBITH.
19°. VERNIS *ou* VERNIX. *Voyez* ce mot.

RÉSOLUTIFS. *Resolventia medicamenta.* Ces

remedes, dit un sçavant professeur, divisent & atténuent les liqueurs épaissies qui séjournent dans les vaisseaux. Ils réveillent le jeu & les oscillations des vaisseaux.

Leurs parties sont très mobiles, & assez fines pour pénétrer à travers la tissure des fibres & des vaisseaux de la partie sur laquelle on les applique ; elles réveillent le ressort des solides en les irritant, & divisent les molécules épaissies des fluides, parce-qu'elles ont plus de mouvement, & qu'elles sont plus dures que les molécules des fluides épaissis, & qu'elles augmentent l'action des solides. Ces humeurs, rendues fluides, obéïssent à l'action des solides ; leurs parties atténuées sont en état de continuer leur route, de suivre le torrent de la circulation, & d'enfiler les ouvertures des tuyaux capillaires ; ainsi les embarras de la partie se dissipent.

L'usage des résolutifs est très considérable. Ils conviennent dans une infinité d'occasions, soit que le mal se fasse appercevoir au dehors, soit qu'il ne tombe pas sous les yeux, comme dans la paralysie, dans le rhumatisme, dans les attaques de goutte, pour résoudre les tumeurs froides, lymphatiques. On les applique aussi sur les tumeurs sanguines avec contusion, mais sans inflammation sensible, sur les phlegmons, sur les parties enflammées, lorsque la douleur n'est pas des plus vives. On y a recours aussi pour prévenir la gangrene & en arrêter les progrès, & toutes les fois qu'on a indication de réveiller la force contractive des solides, & d'atténuer les fluides épaissis de quelque partie que ce soit. Cependant on choisit, suivant la nature de la partie, la profondeur du mal, la qualité de l'humeur qui y séjourne, des résolutifs plus ou moins actifs. Ils ne conviennent point lorsque la douleur est très vive, & l'humeur très raréfiée.


Rhapontic.
Rhaponticum.
a 1
a 5

On peut voir ce qui en a déja été dit dans l'INTRODUCTION, *pag.* 145.

RHAPONTIC. *Rhaponticum*, off. Ῥᾶ & Ῥῆον, DIOSCOR. *Rhabarbarum fortè* Dioſcoridis *&* antiquorum, TOURN. Inſt. r. h. *Rhaponticum*, PROSP. ALPIN. Exot. *Rhaponticum folio lapathi majoris glabro*, C. B. Pin. *Rheum foliis glabris, petiolis ſubſulcatis*, LINN.

De ſa racine, qui eſt groſſe, branchue, ſortent des feuilles larges, rondes, garnies de fortes nervures. Du milieu des feuilles s'éleve d'environ deux pieds une tige cannelée, groſſe comme le pouce, creuſe; il part de ſes nœuds des feuilles placées alternativement, longues de neuf pouces, rondes & terminées en pointes. Ses fleurs naiſſent en grappes; elles ſont chacune d'une ſeule piece formée en cloche, blanches, diviſées en cinq ou ſix portions obtuſes: les étamines, qui occupent le centre, ſont courtes & nombreuſes; ſon piſtil, qui eſt triangulaire, devient une graine auſſi triangulaire.

Le rhapontic croît en Thrace ſur le mont Rhodope; il ſe trouve auſſi en pluſieurs lieux de la Scythie; dans la Sibérie.

Pluſieurs botaniſtes ont vu un ſi grand rapport entre la rhubarbe de la Chine & le rhapontic de Thrace, quant à la plante & à la racine, qu'on peut à peine, diſent-ils, les diſtinguer: quelques-uns même y remarquent ſi peu de différence, qu'ils n'y en admettent d'autre que celle du pays. Le rhapontic cependant, ſelon PROSPER ALPIN, MORISSON, HERMAN, eſt la racine du grand *lapathum* de Thrace; mais M. TOURNEFORT en fait un genre particulier.

Sa racine, telle qu'on la trouve dans les boutiques, eſt groſſe, oblongue, rameuſe, branchue,

jaune extérieurement, intérieurement safranée; tachetée, rare & non dense : si on la coupe par rouelles, on y apperçoit des spires. Sa saveur est astringente, légérement âcre, & d'une odeur foible. Le rhapontic se moisit bien plus promptement que la rhubarbe; elle perd aussi plus aisément sa chaleur & ses forces.

Voici comment en parle M. Vogel dans sa matiere médicale.

On ne sçait pas encore bien de quelle plante le rhapontic est la racine, & s'il differe en effet du rheum par le genre, ou seulement par l'espece, ou si c'est seulement une variété produite par la différence du sol, ou enfin si ce n'est qu'une seule & même racine, qui ne differe que par le volume & la dureté, ensorte que le nom de rhubarbe convienne à celle qui est d'un volume très considérable & d'une texture friable; & le nom de rhapontic à celle qui est d'un moindre volume, dure, ligneuse, moins visqueuse & moins amere.

L'une & l'autre rhubarbe est un remede laxatif qui n'entraîne après lui aucun danger, & est également convenable à tout âge & à tout sexe. C'est dans cette vue qu'on le donne en poudre aux adultes, depuis un scrupule jusqu'à un gros; & depuis deux gros jusqu'à une demi-once dans une infusion aqueuse ou vineuse, ou même dans une décoction de café.

La vertu du rhapontic est plus foible que celle de la rhubarbe, aussi en faut-il employer le double, quand on le donne pour purger. Mais l'un & l'autre possede une vertu tonique, plus forte cependant dans le rhapontic que dans la rhubarbe; ce dont tous les auteurs conviennent, à l'exeption de M. Boulduc, *mém. de l'acad. des sc. de Paris* 1710, qui nie cette qualité roborante dans ces deux racines.

Rhinoceros.



RHAPONTIC vulgaire. *V.* CENTAURÉE (grande).

RHINOCÉROS, *& par les Portugais*, Moine des Indes. *Rhinoceros*, off. *Rhinoceros cornu unico*, LINN. ſyſt. nat. *Taurus*, ſeu *Bos æthiopicus*; *Quadrupes naſo cornigero*; *Naſicornis*, quorumdam.

On a débité bien des fables & des abſurdités au ſujet de cet animal. Il eſt plus connu, au moins quant à ſa forme extérieure, depuis que les naturaliſtes ont pu obſerver à loiſir celui qu'on fit voir à Paris en 1748.

Le caractere du rhinocéros, ſuivant M. BRISSON, eſt d'avoir à chaque mâchoire deux dents inciſives très éloignées l'une de l'autre, trois doigts ongulés à chaque pied, & une corne ſur le nez.

La mâchoire inférieure a ſept pouces de largeur. La partie antérieure de chaque mâchoire eſt en quelque façon applatie, ou pluſtôt comme coupée quarrément. La bouche eſt peu fendue, n'ayant environ qu'un demi-pied de chaque côté : on y voit quatre dents inciſives ſemblables à de gros dés à jouer, deux en haut & deux en bas, aſſez près des levres, placées chacune à peu près dans un des angles formés par le devant des mâchoires & de leurs côtés. Le rhinocéros n'a point de dents canines; mais au fond de la bouche il a pluſieurs autres dents fort tranchantes, au nombre de douze, ſix à chaque mâchoire. On avoit dit que ſa langue étoit rude & très rude; elle eſt au contraire mince & déliée comme la langue d'un chien, & extrêmement douce. A proportion de la groſſeur de l'animal, les yeux ſont petits, ſitués vers les narines, fort loin du front, dirigés droit en avant; ils ſont éloignés l'un de l'autre de dix pouces. Ses oreilles ſont grandes & larges, hautes de onze pouces, revêtues d'une peau mince & molle; l'animal les dreſſe & les baiſſe à volonté. Il porte ſur le nez une

corne dure & ſolide, ſans aucune cavité intérieure; elle varie en grandeur ſuivant l'âge & le ſexe; celle de la femelle a un demi-pied ou neuf pouces de hauteur; celle du mâle a deux à trois pieds de longueur, elle eſt auſſi plus pointue & plus groſſe, le diametre de ſa baſe étant d'un demi-pied & même d'un pied. Cette corne eſt ordinairement noire ou cendrée, & quelquefois blanche. Sa peau eſt très épaiſſe & comme cuiracée; apparence que lui donnent ſes différents plis. Sa couleur eſt d'un gris brun. Elle eſt couverte par-tout, excepté à la tête & ſous le ventre, de tubercules qui s'élevent d'environ une ligne au-deſſus de la peau: ceux de la croupe & du derriere ſont les plus apparents: ſa peau eſt abſolument nue, & n'a point de poil; du reſte elle eſt ſi épaiſſe & ſi dure, qu'elle paſſe pour être à l'épreuve du mouſquet, & que, ſuivant Bontius, le couteau de chaſſe des Japonnois a de la peine à l'entamer. Les pieds de cet animal ſont faits chacun de trois fourchons. On croit que le rhinocéros vit environ vingt ans; la femelle a un ſeul pis & deux tettes, qui ne s'apperçoivent aiſément que lorſqu'elle allaite. Cet animal ſe trouve dans le Mogol, dans les royaumes d'Ava, de Bengale, de Cambaie, dans les iſles de Sumatra, de Bornéo, de Java. On peut l'apprivoiſer, & alors on le nourrit de foin, de paille, de pain, de fruits, de légumes, de branches d'arbres; il ne mange ni chair ni poiſſon.

Les Indiens, dit on, mangent la chair du jeune rhinocéros. Ils ſe ſervent de la peau de cet animal pour faire des cottes d'armes, des cuiraſſes, des boucliers.

On dit que le *ſang* de rhinocéros, qui contient beaucoup d'huile & de ſel volatil, eſt un remede contre les maladies contagieuſes, contre les venins,

Vraie Rhubarbe.

Rhabarbarum verum.



a. 1.



a. 1.





a. 2.



& qu'il excite la sueur : on le fait sécher & il se donne en poudre.

Sa *corne*, qu'on a vantée comme un puissant alexitere, n'a pas plus de vertu que celle de cerf; elle est seulement plus chere, parcequ'elle est plus rare.

On attribue, dit M. Vogel, à la corne de rhinocéros préparée, une vertu alexipharmaque & antiépileptique. Amatus de Portugal a donné, dans de l'huile, un scrupule de cette corne pulvérisée à une personne qui avoit pris de l'arsenic; il survint des vomissements, & le malade fut guéri; *comment. in lib.* j. Dioscor. *p.* 205. mais cette guérison ne seroit-elle pas dûe plustôt à l'huile ?

La médecine, comme on voit, ne tire pas beaucoup d'avantage des parties de cet animal; nous avons des secours semblables plus multipliés des animaux de nos climats, qui valent autant, & qui ne perdent dans l'opinion de quelques-uns, que parcequ'ils sont trop communs & à plus bas prix.

RHUBARBE, celle recemment reconnue pour la meilleure espece des vraies rhubarbes. *Reum palmatum*, Linn. figurée dans le premier Fascicule des plantes de Linnæus le fils, & parfaitement dans les Transactions Philosophiques, année 1765.

La graine de cette rhubarbe, envoyée de Chine au Docteur Mounsey, & semée en pleine terre à Edimbourg en 1763, durant l'automne, par M. Hope, a levé en mai. Cette plante parvenue en été à son état de perfection, avoit sa racine rameuse; ses feuilles radicales, longues de deux pieds, & portées sur une queue ou pédicule; ces pédicules longs d'un pied, cylindriques, un peu applatis par leur face supérieure, lisses, verds, avec quelques petites taches pourprès dans certains endroits, & entiérement pourpres dans d'autres places; ces

pédicules terminés à la base des feuilles par trois ou cinq nervures qui s'étendent sur la feuille, & sont saillantes en-dessous. Les feuilles même ovoïdes, profondément divisées; les segments un peu aigus; le dessus de la feuille d'un verd vif, le dessous d'un blanc verdâtre, le dessus & le dessous un peu rudes au toucher. La tige perpendiculaire, presque cylindique, creuse, articulée, lisse, avec quelques stries un peu effacées, haute de huit pieds, épaisse de deux pouces de diametre par le bas, avec quatorze articulations, dont les neuf premieres, en comptant du bas de la tige, avoient chacune une feuille recourbée; ces feuilles naissent alternes, leur grandeur diminue toujours en montant; le pédicule de ces feuilles forme à leur base une gaine membraneuse qui enveloppe la tige.

Il sortoit de l'aisselle des feuilles plusieurs pédicules, ou rameaux de fleurs, presque perpendiculaires, inégaux; celui du milieu étoit deux fois plus longs que les autres; ils étoient tous cannelés, cylindriques un peu applatis à la base. Des côtés de ceux-ci naissoient d'autres pédicules qui se divisoient également, ou des pédicules simples, grêles, qui ne soutenoient qu'une fleur nue.

La racine de cette plante avoit la saveur, l'odeur & la couleur exactement semblables à celle de la meilleure racine de rhubarbe venue de la Chine par la voie du commerce. La fleur avoit une saveur astringente, herbacée, un peu acide, & n'avoit point d'odeur.

La propre substance des feuilles avoit un goût un peu amer, herbacé, astringent: les côtes ou nervures avoient une saveur acide, un peu amere, & quelque chose de très désagréable qui ne peut

pas s'exprimer. La tige avoit une ſaveur foible, un peu acide.

Les parties de la fructification, fleurs & fruits, étoient précisément les mêmes que dans les autres eſpeces de rhubarbe. Cette racine, donnée à la doſe de la meilleure rhubarbe, agiſſoit puiſſamment & ſans cauſer de tranchées.

Rhubarbe, que l'on a cru pendant long-temps être la vraie. *Rhabarbarum ſinenſe folio criſpo, flagellis rarioribus & minoribus*, Amman, herb. 206. *Rhabarbarum folio longiori hirſuto criſpo, florum thyrſo longiori & tenuiori*, Amman, Ruth. 9. *Rheum foliis ſubvilloſis, petiolis æqualibus*, Linn. diſſ. de rhab. 1. t. j.

Aucun de ceux qui ont voyagé en Chine où elle croît, & d'où elle eſt apportée en Europe, ne ſe ſont mis en peine de la voir ſur pied & de la décrire. Les ſoins, que MM. de Jussieu ont pris pour faire croître cette plante au jardin du Roi où elle vient bien, ont fait connoître ſes caracteres. Les voici tels qu'ils ſe ſont préſentés à leurs yeux.

Sa racine eſt groſſe, vivace, arrondie, longue d'un pied & demi & même plus, branchue & rameuſe, d'un roux noirâtre en dehors; mâchée nouvellement tirée de terre, on lui trouve une ſaveur viſqueuſe un peu amere, qui ſe fait ſentir ſur la langue & ſur le palais; & ſur la fin il reſte une impreſſion gommeuſe & un peu aſtringente. Du ſommet de la racine ſortent pluſieurs feuilles couchées ſur la terre, placées en rond les unes ſur les autres; elles ſont entieres, grandes, taillées en forme de cœur, garnies à leur baſe de deux oreillettes, & portées ſur de longs pédicules charnus, garnies de nervures qui ſe partagent en tout

ſens, & vont juſqu'au bord de la feuille, qui eſt ondée & fort pliſſée. Sa tige, qui ſort du milieu des feuilles, & s'éleve d'un pied & demi environ, eſt anguleuſe, cannelée, garnie un peu au-deſſus de ſon milieu de quelques enveloppes membraneuſes, d'où ſortent des fleurs ramaſſées en forme de petites grappes. Chaque fleur, qui eſt ſoutenue par un petit pédicule particulier, blanc & menu, eſt ſans calyce, d'une ſeule piece, en cloche, découpée en ſix parties obtuſes & inégales. Le piſtil, qui eſt triangulaire, ſe change en une ſemence pointue triangulaire.

Cette plante pouſſe au printemps dans nos climats; elle donne ſa fleur au mois de Juin; ſes ſemences ont acquis leur maturité aux mois de Juillet & d'Août.

La rhubarbe croît dans la partie ſeptentrionale de l'empire de la Chine, elle eſt apportée en Europe par les marchands des Indes, & principalement par les Hollandois. Le temps le plus favorable pour tirer de terre cette racine, ſelon BERNARD VALENTINUS, eſt au commencement du printemps, avant que le ſuc renfermé dans la racine ſoit monté dans les nouvelles feuilles; après quoi elle devient moins peſante; on ôte toutes ſes fibres, on la dégage de toutes les impuretés qui l'enveloppent, on la coupe par gros morceaux, on la laiſſe pendant quatre jours ſur des claies à l'ombre, où l'on a ſoin de la retourner trois ou quatre fois le jour, afin qu'elle ſe deſſeche inſenſiblement ſans rien perdre de ſon ſuc; c'eſt pourquoi l'on doit choiſir les morceaux les plus ſecs, compactes, odoriférants, qui communiquent une couleur jaune à la ſalive, lorſqu'on les mâche; & rejetter ceux qui ſont légers, cariés, vieux & ſans odeur.

Toute la véritable rhubarbe, dit M. VOGEL,

vient de la Chine ; elle est transportée par les Calmouks, & par les Calmouks-Buchares dans la Sibérie & la Russie, comme elle l'est par les Buchares-Chinois, partie à Pékin, métropole de la Chine, d'où quelquefois, par échange, elle passe dans la Russie ; & partie dans les contrées maritimes de la Chine, sur-tout à Quanton, où abordent les vaisseaux des Hollandois, des Anglois, des François, des Suédois, des Danois, qui souvent, pour s'en procurer, la font monter à un haut prix, en enchérissant les uns sur les autres ; GMELIN, *dissert.* §. 6. Cette plante ne croît donc point, & n'a jamais crû, comme plusieurs l'ont dit, auprès du Pont-Euxin, ni auprès de ce fleuve, connu autrefois sous le nom de Rha, & aujourd'hui sous celui de Volga. La rhubarbe, qui vient de la Chine par terre, est préférable à celle qu'on apporte en Europe par mer après une longue navigation ; l'air renfermé des vaisseaux, les vapeurs qui s'échappent des différentes marchandises & sur-tout des aromats, l'ardeur du soleil, en altèrent la qualité. Par terre, ce sont les Russes, les Buchares & les Perses qui transportent les racines de rhubarbe sur des chameaux ; elles osnt enveloppées chacune d'étoupe ou de coton, de peur que l'ardeur du soleil ne les gâtent, & qu'une venant à être corrompue, ne transmette l'infection aux autres ; ils la vendent ainsi aux Turcs, qui la revendent enfin dans les Échelles du Levant. C'est principalement l'hiver que les Russes, qui habitent sur les confins de l'empire des Chinois, la transportent sur la neige à Moskow & à Pétersbourg. Cette rhubarbe, qu'on appelle aujourd'hui rhubarbe moscovite, a d'ailleurs ce privilege singulier, que les Russes apportent la plus grande attention lors de

l'achat sur les confins même de l'empire de la Chine; il se fait par l'ordre même de l'impératrice & sous la direction de ceux qu'elle a chargés de ce qui regarde la matiere médicale. Elle envoie donc un apothicaire avec un commissaire, chargé d'acheter toute la rhubarbe, tant bonne que mauvaise, qui est apportée par les Chinois & autres marchands voisins, & de la remettre ensuite à l'apothicaire, dont les dépêches portent expressément qu'il tiendra toute cette provision exactement à l'abri de la pluie & de l'ardeur du soleil, à Kiachta, derniere place de l'empire de Russie, de maniere cependant que la communication de l'air ne soit pas interceptée; qu'il séparera ensuite la bonne d'avec la mauvaise, & qu'après avoir fait cette séparation avec le plus grand soin, il jettera au feu toute la mauvaise, de peur qu'elle ne tombe entre les mains de gens avides & intéressés; pour la bonne, il en fera dissiper, s'il est nécessaire, toute l'humidité à l'air libre; & ce ne sera enfin qu'après être bien séchée & parfaitement nettoyée de ce qui peut être resté d'écorce ligneuse, sale & de toutes sortes d'excroissances, qu'elle sera transportée à Moskow & à Pétersbourg. Dès que la rhubarbe y est arrivée, on la met une seconde fois entre les mains d'un apothicaire, afin qu'il fasse une revue plus exacte & qu'il en ôte ce qu'il pourroit y avoir encore de mal-propre, soit de la substance corticale fibreuse, soit des excroissances. C'est cette rhubarbe bien mondée qu'on envoie dans les autres pays. Je rapporte ceci, dont il n'est fait mention dans aucun traité de matiere médicale, sur la foi de Jo. Bern. de Fischer, qui comme témoin oculaire, & ayant lui-même présidé à cette vente & à cet examen de la rhubarbe, a eu soin de le faire insérer dans les *actes des curieux de*

la nature, *vol.* x. *obs.* 20. Ce qui est encore confirmé par un autre témoin oculaire, Jo. Ge. Gmelin, *de rhabarbaro officinarum*, Tubing. 1742. §. 19.

Les caracteres de la vraie & excellente rhubarbe sont d'avoir une couleur jaune tirant sur le rouge, d'être très seche, mais friable, avec une certaine dureté; épaisse & dense, assez ressemblante en volume & en figure à la corne du pied d'un cheval, ou au moins à une partie; décorée enfin d'un nombre infini de raies circulaires d'un rouge pâle, mêlé d'un peu de blanc, comme la noix muscade. Elle est très sujette à être mangée des vers, à moins qu'on ne la tienne dans un lieu bien sec. Avec le temps elle acquiert beaucoup de sécheresse, plus de légéreté, & une couleur rouge plus foncée. Elle a cela de commun avec les autres végétaux, que sa bonté varie suivant la diversité du sol où elle croît. Sa saveur est amere, glutineuse, avec une légere astriction; elle communique une couleur de safran à la liqueur dans laquelle on la laisse infuser.

On reconnoît dans la rhubarbe une vertu diurétique; en effet, elle donne à l'urine de l'odeur & une couleur de safran : elle rend aussi le lait amer & jaune, si l'on en fait usage long-temps; Paullini, *dissert. med. phys. c.* j. *obs.* 20. Au reste, elle est d'une grande efficacité pour corriger les vices de la bile, pour lever les obstructions des visceres, & pour remédier à plusieurs maladies qui proviennent de la pituite & de l'atonie; on la donne à petite dose, qu'on répete souvent, pendant quelques semaines. Dès que la bile n'est pas assez abondante, Baglivi recommande qu'on en mâche un instant avant le dîner, afin que le chyle ne soit point privé de ce baume, *pag.* 430. Il en a donné avec succès l'infusion dans les convulsions des enfants, qui sont

presque toujours causées par le vice de l'estomac, *pag.* 114. HAMILTON, *de prax. reg. pag.* 26. 29. en recommande l'usage contre l'ulcere des reins, la goute, l'arthritis, & les flueurs blanches. BURGRAVE *de aër. aq. & loc. urb. Francof.* §. 5. 6. a guéri avec la rhubarbe le rhachitis; DETHARDING, *diss.* & BUCHWALD, *diss. de curat. diab. per rhabarb.*, le diabete; RHODIUS, *cent.* ij. *obs.* 2. les vapeurs hypochondriaques; COHAUSEN, *A. N. C. vol.* vij. *obs.* 76, la fievre tierce.

Elle a réussi entre les mains de M. WERLHOF dans les hydropisies, *commerc. norimb.* 1735, *p.* 58. entre celles de CRAMER, *ib. p.* 257. dans les douleurs de colique. On ne fait plus d'usage aujourd'hui de la rhubarbe torréfiée, dont on a autrefois trop loué l'efficacité dans les flux de ventre.

RHUBARBE bâtarde, *ou* Rhubarbe (fausse). *Lapathum rotundifolium; Lapathum montanum; Pseudo-Rha; Pseudo-Rhabarbarum*, off. *Lapathum folio rotundo, alpinum*, J. B. & TOURNEF. Inst. r. h. *Lapathum hortense rotundifolium, sive montanum*, C. B. Pin. *Hippolapathum rotundifolium;* & *Pseudo-Rha* recentiorum, LOBEL. Icon. *Hippolapathum rotundifolium vulgare*, PARK.

De la racine, qui est longue, branchue, ridée, fibreuse, très jaune, d'une saveur amere, s'éleve de quatre à cinq pieds une tige creuse, profondément sillonnée, rougeâtre, rameuse. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la bardane, sont assez larges, arrondies, lisses, d'un verd pâle, soutenues par un pédicule rougeâtre & cannelé. Ses fleurs, qui sont en grand nombre, sont composées de plusieurs étamines : il leur succede des semences légérement rougeâtres, triangulaires.

Cette plante croît sur les montagnes d'Auver-

gne. Elle ſe cultive dans les jardins. Sa racine, qui eſt employée en médecine, approche de la couleur de la vraie rhubarbe; elle eſt panachée de jaune rouge; ſa ſaveur eſt amere, ſtyptique & gluante. Elle change en rouge la couleur bleue du papier.

Elle poſſede, dit-on, les mêmes vertus que la rhubarbe, mais moindres pourtant; ſi l'on veut qu'elle purge, il faut en preſcrire le double. En poudre elle ſe donne à deux gros, & à ſix en infuſion

Rhubarbe blanche. *Voyez* Méchoacan.

Rhubarbe des moines. *Lapathum majus*; *Hippolapathum*; *Rhabarbarum monachorum*, off. *Lapathum hortenſe latifolium*, C. B. Pin. & Tournef. Inſt. rei herb. *Lapathum majus*, ſive *Rhabarbarum monachorum*, J. B. *Hippolapathum*, ſive *Rhabarbarum monachorum* Dodon. Pempt. *Hippolapathum ſativum*, Gerardi, Raii Hiſt. *Lapathum ſativum*, ſive *Patientia*, Park. *Voyez* la figure de la Salse pareille, celle de la Rhubarbe y eſt repréſentée.

De ſa racine, qui eſt longue, épaiſſe, fibreuſe, brune en dehors, fort jaune intérieurement, s'éleve de cinq pieds une tige cannelée, rougeâtre, rameuſe. Ses feuilles ſont larges, longues de douze à dix-huit pouces, pointues, fermes, liſſes, d'un verd foncé, portées ſur de longs pédicules rougeâtres. Ses fleurs, qui ſont ſans pétales, reſſemblent à celles de l'oſeille; il leur ſuccede des ſemences anguleuſes, enveloppées de follicules membraneuſes, pareilles à celles de l'oſeille ou de patience.

Cette plante, qui ſe cultive dans les jardins, poſſede les mêmes vertus que la rhubarbe bâtarde; elle eſt purgative, aſtringente, hépatique, inciſive. Elle ſe preſcrit avec ſuccès en poudre & en décoc-

tion pour le flux de ventre & l'obstruction des viscères.

Rhubarbe des pauvres, c'est le Thalictron. *Voyez* ce mot.

RICIN. On tient dans les boutiques sous ce nom plusieurs sortes de noix ou amandes purgatives, qui viennent des Indes orientales ou occidentales.

1°. Graine de ricin, *ou* Pignon d'inde. *Nucleus ricini vulgaris*; *Cataputia major*; *Cherva major*; *Granum regium*, off. Κίκι & Κρότων, Dioscoridis. *Alcherva*, Arabum.

Cette graine est oblongue, ovoïde, applatie d'un côté, convexe de l'autre, ayant un ombilic au sommet : sous une coque, mince, fragile, lisse, parsemée de raies noirâtres & blanchâtres, est contenue une chair médullaire, blanche, ferme, qui ressemble à une amande divisée en deux, grasse, douçâtre, âcre & nauséabonde.

C'est le produit d'une plante que les botanistes désignent sous les noms de *Ricinus vulgaris*, C. B. Pin. *Ricinus*, sive *Palma Christi*, vel *Kiki*, Gerard. *Nambu quacu*, sive *Ricinus americana*, Pison. *Avanacoe*, sive *Citavanacu*, Hort. malab.

Sa tige, qui s'éleve de cinq à six pieds, est ferme, genouillée, creuse, partagée supérieurement en plusieurs rameaux. Ses feuilles, qui ressemblent à celles du figuier, mais plus grandes, sont lisses, tendres, molles; garnies de nervures, découpées à leur circonférence par des digitations & dentelées, attachées à de longs pédicules, d'un verd foncé. Ses fleurs naissent en grappe, disposées sur un long épi, composées de plusieurs étamines courtes, blanchâtres, portées dans un calyce divisé en cinq parties; les embryons, qui naissent avec elles,

Ricinus vulgaris.



Ricin,



Ricinoides americana.
Médicinier,

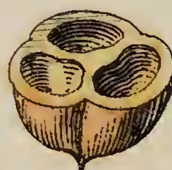
















ſont verds, arrondis, garnis d'une crête à leur ſommet ; ils deviennent des fruits triangulaires, noirâtres, armés d'épines molles, gros comme une aveline, à trois capſules où ſont contenues de petites noix ovoïdes.

Cette plante croît dans les Indes orientales & occidentales, auſſi bien qu'en Egypte.

La graine de ricin eſt un purgatif très violent & fort dangereux qui cauſe le vomiſſement & l'inflammation de la gorge ; auſſi le met-on rarement en uſage en ce pays ci. Quoique pluſieurs médecins aient imaginé différents moyens de la rendre plus douce, il ne faut pas cependant s'y fier, & il vaut mieux ne jamais l'employer.

Les anciens en tiroient par expreſſion & par décoction une huile d'une ſaveur déſagréable, propre à brûler, & qu'ils faiſoient entrer dans les onguents & dans les emplâtres. Pison nous apprend que les habitants du Bréſil s'en ſervent tous les jours contre les maladies froides ſoit internes, ſoit externes : elle réſout les apoſtêmes ; elle chaſſe les vents, calme les coliques, tue les vers, ſi on en frotte le ventre ; elle eſt bonne encore contre la gratelle & les autres maladies de la peau.

II°. Fève purgative ; à S. Domingue, Noix de médecine, Amande du ricin d'Amérique, *ou* ricinoïde, nommé auſſi médicinier, *ou* pignon de Barbarie. *Cureas* & *Faba purgatrix Indiæ occiduæ*, off. *Nuces è Barbados*, Anglorum, Dale & Raii, Hiſt.

Cette graine eſt oblongue, ovoïde, groſſe comme une petite fève, applatie d'un côté, convexe de l'autre ; on trouve ſous une écorce mince, un peu dure, un noyau blanc, huileux, d'une ſaveur douçâtre, âcre & nauſéabonde.

Elle vient d'un grand arbriſſeau nommé par les botaniſtes *Ricinoïdes goſſypii folio*, Tourn. Inſt. r. h. *Ricinus americanus major ſemine nigro*, C. B. *Munduy Guacu* Braſilienſium, Marcg. & Pison.

Cet arbriſſeau, qui s'appelle *Ricin* (grand) *d'Amérique*, Ricinoïde, Médicinier *ou* Médécinier, eſt touffu. Son bois eſt mou, caſſant, rempli de moëlle, & d'un ſuc laiteux & âcre. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles du cotonnier, ſont d'un verd foncé, liſſes, luiſantes. Ses fleurs, qui naiſſent ſur de longues tiges au haut des branches, ſont petites, diſpoſées en paraſol, d'un verd blanchâtre, compoſées de cinq pétales en roſe portés dans un calyce de pluſieurs petites feuilles: elles ſont ſtériles; ſes fruits naiſſent d'un embryon enveloppé dans un calyce. Ils ſont gros comme un marron, par bouquets de trois ou quatre, attachés à de longs pédicules, à trois loges qui s'ouvrent d'elles-mêmes, & renferment chacune une amande de fort bon goût; mais c'eſt un vomitif & un purgatif violent. Elle l'eſt beaucoup moins quand on en a ôté le germe & la pellicule qui ſéparent les deux lobes, dit M. Chevalier, *Hiſt. des plantes de S. Domingue.* Je crois, ajoute-t-il, qu'on pourroit en tirer parti, en ajoutant une amande ou deux dans une émulſion. On m'a ſouvent exhorté à tâcher d'en trouver la doſe; mais je crois, quand on a des purgatifs sûrs, qu'il ne convient point à un médecin d'en eſſayer de douteux: il doit laiſſer faire ces expériences aux autres & en profiter. Si tous les médecins avoient penſé comme ce docteur, nous ſerions privés d'une infinité de remedes qui ſont d'une très grande utilité pour la médecine.

Les Américains, & les habitants du Bréſil, tirent

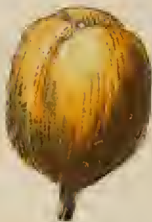
Ricinoides arbor americana.
Médicinier d'Espagne.







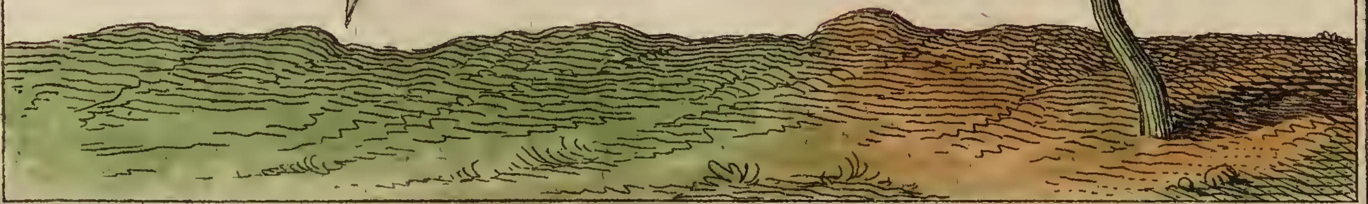
a. 2.











de ces graines une huile bonne à brûler, & employée pour plusieurs maladies ; on s'en sert pour dissiper les vents, pour résoudre les tumeurs ; dans cette vue on en frotte le ventre, aussi bien que dans l'hydropisie : on en fait prendre aussi quelques gouttes dans du vin, ou dans quelque liqueur appropriée. Ils l'emploient encore pour chasser les vers, pour calmer les douleurs d'oreilles, & pour remédier aux maladies de la peau.

III°. Graine du médicinier d'Espagne, *ou* Noix purgative. *Nucula carthartica tertia, Avellana purgatrix*, C. B. Pin. *Avellana purgatrix novi orbis*, J. B. *Be*[illegible] *magnum*, quorumdam.

Cette graine est grosse comme une aveline, arrondie, presque triangulaire, revêtue d'une coque mince, pâle & brune, sous laquelle est une moëlle ferme, blanche, douçâtre, ayant le goût de l'aveline.

C'est le fruit du médicinier d'Espagne, désigné sous les phrases suivantes : *Ricinoïdes arbor americana, folio multifido*, Tourn. Inst. r. h. *Ricinus americanus tenuiter diviso folio*, Breyn.

Cette plante, dit le pere Plumier, a comme tous les arbres, un tronc & des branches, quoiqu'elle ne soit pas bien considérable. Son tronc est gros à peu près comme le bras, & ne s'éleve que de trois à quatre pieds ; il est tendre, couvert d'une écorce cendrée, parsemée de petites veines vertes & en forme de réseau. Vers l'extrémité des branches sont des feuilles au nombre de dix ou de douze, qui se répandent de tous côtés, soutenues sur de longues queues, découpées en plusieurs lanieres pointues, qui sont encore elles-mêmes découpées ; grandes quelquefois d'un pied, lisses, d'un verd blanchâtre en-dessous, & d'un verd plus foncé en-

deſſus : près de l'origine des queues ſont attachées d'autres petites feuilles découpées fort menu, d'où s'éleve une longue tige de couleur d'écarlate, qui porte un beau bouquet de fleurs en paraſol de même couleur ; les unes ſont ſtériles & les autres fertiles ; les unes & les autres ſont en roſe, compoſées de cinq pétales ovalaires ſoutenus ſur un calyce très petit diviſé en cinq parties : les ſtériles contiennent dans leur milieu des étamines garnies de leurs ſommets, de couleur d'or : l'embryon des fertiles eſt ovalaire, à trois angles, verd, lequel devient un fruit pyriforme, preſque de la groſſeur d'une noix, revêtu d'une écorce tendre, de couleur de ſafran, & à trois capſules qui s'ouvrent d'elles-mêmes & renferment chacune une graine ronde de la groſſeur d'une aveline, dont elle a le goût.

Ainſi que les différentes eſpeces, celle-ci eſt purgative. Une ſeule graine ſuffit pour purger ; elle ſe prend avec un peu de beurre, ou écraſée dans du bouillon, ou pilée avec deux ou trois amandes douces, puis délayée dans de l'eau.

Ses feuilles, cuites légérement au nombre de dix ou douze, & mangées en ſalade, purgent doucement ; elles paſſent encore pour être bonnes contre la jauniſſe.

Les feuilles du médicinier ſont auſſi émétiques & purgatives. On trouve dans le *journal de médecine*, 1757 *decemb. pag.* 411, une obſervation de M. Peyssonel (*), qui prouve ces vertus. Nous allons la rapporter ici.

(*) Obſervation ſur les effets pernicieux des pommes de mancenilier, & ſur la vertu ſalutaire des feuilles du médicinier, adreſſée à M. Senac, conſeiller d'état ordinaire, premier médecin du Roi, & ſurintendant des eaux minérales de France, par M. Peyssonel, médecin du Roi à la Guadeloupe.

» Il croît dans l'Amérique un arbre fort beau,
» mais fort dangereux, que l'on appelle *mancenilier*. Il jette un lait très blanc, quand on y fait des
» incisions; mais ce lait cache sous sa blancheur le
» poison le plus funeste. Les Caraïbes trempent
» dedans le bout de leurs fleches qu'ils veulent
» empoisonner pour s'en servir aux combats. Cet
» arbre si beau en apparence, & si terrible par ce
» qu'il produit, porte un fruit qui ressemble beaucoup extérieurement en grosseur, en figure & en
» couleur à nos pommes d'api; c'est également un
» grand poison.

» Le nommé Vincent Tanqui, qui étoit mon
» économe dans mon habitation, n'étant pas instruit des effets dangereux de ces pommes, fut si
» tenté par leur odeur & leur couleur, qu'il eut
» l'imprudence d'en manger deux douzaines. Les
» Negres, à qui il fit part de ce qu'il venoit de faire,
» en furent si effrayés, qu'ils lui dirent qu'il n'en
» pouvoit pas réchapper. Une heure après son ventre se tuméfia considérablement; il sentit dans
» ses entrailles un feu dévorant, avec des tremblements par tout le corps, des sueurs froides,
» des foiblesses & des évanouissements continuels;
» ses levres étoient tout ulcérées, & lui causoient
» des démangeaisons insupportables; dans cet état
» désespéré on ne sçavoit que lui faire; & ce pauvre malheureux attendoit la mort pour mettre
» fin à ces tourments cruels, lorsqu'un de mes Negres
» alla cueillir des feuilles du médicinier. Il les fit
» infuser dans de l'eau tiede, & lui en fit prendre
» plusieurs verres; au bout de quelque temps, il lui
» survint un vomissement qui fut suivi immédiatement après d'une diarrhée des plus vives; le malade fut pendant quatre heures, en rendant pres-

» que toujours par haut & par bas une partie du » poiſon qu'il avoit avalé; enfin cette eſpece de » *cholera-morbus* ſe calma, & les accidents dimi- » nuerent; le malade ne ſentoit preſque plus de » feu dans le bas-ventre, & le lendemain matin on » lui donna du riz pour remettre ſon eſtomac des » fatigues cruelles qu'il avoit éprouvées; inſenſi- » blement il ſe rétablit & heureuſement n'éprouva » aucune ſuite fâcheuſe de ce poiſon redoutable ».

IV°. GRAINE DU RICIN INDIEN; Pignons d'Inde; Pignons de Barbarie; Grains de Tilli ou des Moluques. *Pinei nuclei moluccani, ſive purgatorii, & Grana tiglia*, off.

Ces graines ſont ovalaires, groſſes comme celles du ricin ordinaire, un peu applaties d'un côté, convexes de l'autre, recouvertes d'une coque griſe, mince, marquée de taches brunes, ſous laquelle eſt une amande blanchâtre, ferme, huileuſe, d'une ſaveur âcre, brûlante & nauſéabonde.

La plante, qui les produit, eſt nommée par les botaniſtes, *Ricinus arbor, fructu glabro, grana tiglia officinis dicto*, Parad. bat. prod. *Cadel avenacu*, Hort. mal. *Lignum moluccenſe, foliis malvæ, fructu avellanæ minore, cortice molliore & nigricante*, Pavana, *incolis*, C. B. Pin. *Pinus indica nucleo purgante*, ejuſdem. *Ricinoïdes indica, folio lucido, fructu glabro*, BURM. *Croton foliis ovatis acuminatis ſerratis, caule arboreo*, LINN.

Cet arbriſſeau a des tiges ſimples qui ne donnent point de branches latérales. Ses feuilles ſont ovalaires, pointues, liſſes, finement dentelées, ſoutenues par des pédicules d'un pouce de long, molles, tendres, garnies de nervures. Au ſommet des tiges naiſſent des fleurs en épi; la partie inférieure de l'épi eſt occupée par les fleurs femelles, & la ſu-


a.
1.
a.2.
a.1.
a.2.
Ricinus arbor
grana tiglia.
Ricin Indien
Grains de Tilly.



Ris.
Oryza.



Dessiné par Mr de Sève. Gravé par Martinet

périeure par les fleurs mâles. Les premieres sont portées sur un calyce découpé, avec un embryon triangulaire qui devient un fruit capsulaire, rond, à trois loges, dans chacune desquelles est renfermée une graine oblongue, cannelée, lisse, luisante, applatie d'un côté, recourbée de l'autre; sous une coque mince se trouve une amande blanche, huileuse, d'une saveur âcre & brûlante. Les fleurs mâles qui n'ont ni calyce, ni pistil, & qui ne donnent point de fruit, sont à huit pétales & à huit étamines.

On trouve cet arbrisseau dans le Malabar & dans l'isle de Ceylan, où on le cultive.

Les grains de tilli, dit M. Vogel, purgent violemment par haut & par bas; ils agissent si vivement qu'ils portent le trouble dans l'économie animale, & causent le vertige. Des médecins prudents peuvent cependant les employer dans quelques cas où les plus forts purgatifs sont indiqués. Cohausen s'en est servi avec succès pour procurer la sortie du ver solitaire, *A. N. C. vol.* IX. *obs.* 13. On en donne quatre grains, mêlés avec du sucre, & l'on boit ensuite du lait. Je les ai moi-même prescrits, ajoute M. Vogel, dans une maladie pituiteuse grave, sans que le malade en ait été incommodé.

On en tire une huile par expression dont on frotte le ventre dans les constipations.

RIÈBLE. *Voyez* Gratteron.

RIS *ou* Riz *ou* Ryz. *Oryza*, off. *Oryza italica*, C. B. Pin. *Oryza peregrina*, Tragi. *Hordeum galaticum*, Columellæ, Hermol. & Ruel & Amat. & Tabern. *Hordeum sicilienſe*; *Oryson peregrinum*; *Risum* seu *Rizum*, nonnullor.

De sa racine, qui ressemble à celle du froment, s'é-

levent de trois ou quatre pieds des tuyaux cannelés, noueux par intervalles. Comme celles du roseau, ses feuilles sont longues, assez semblables à celles du porreau, charnues. Ainsi que celles du millet, ses fleurs, placées aux sommets des tuyaux, sont purpurines, & forment des pannicules ; il leur succede des graines oblongues, ovalaires, transparentes, blanches, dures, contenues dans une capsule cannelée, rude, velue.

Cette plante se cultive dans les Indes orientales, en Italie, en Espagne ; elle aime les terres humides & marécageuses.

Le ris est la principale nourriture du Levant ; on en fait du pain, & on mange le grain préparé de différentes manieres. Les Indiens en font des gâteaux, de la bouillie ; ils en préparent aussi une liqueur vineuse qu'ils nomment *arak*, dans laquelle ils mettent beaucoup de sucre & d'aromats : cette boisson est, dit-on, plus enivrante que le vin le plus généreux.

Plusieurs ont prétendu que le ris dont on fait un grand usage comme aliment, nourrissoit peu & étoit de difficile digestion ; d'autres ne sont pas de cet avis, & le croient nourrissant & aisé à digérer. Il faut convenir que l'expérience journaliere semble confirmer ce dernier sentiment : il est vrai pourtant qu'il resserre un peu, qu'il cause des vents, & que son usage trop long-temps continué favorise la naissance des obstructions. On le prescrit néanmoins comme adoucissant & comme épaississant.

On prépare avec le ris une *crême* : pour cela on en pulvérise dans un mortier de marbre deux onces, qu'on met cuire dans une pinte d'eau de fontaine, en consistance de bouillie claire ; on la passe ensuite

avec



Rocambolle.

Allioprasum.





par Martinet

avec expreſſion pour le beſoin, & on en met deux ou trois cuillerées dans un bouillon.

On fait auſſi une *eau de ris*, en laiſſant bouillir une cuillerée de ce grain dans une pinte d'eau pendant un quart d'heure; elle ſe donne dans les diarrhées accompagnées d'irritation; & dans la fievre lente; on peut y ajouter un peu d'eau de cannelle.

Comme aliment médicamenteux, le ris eſt bon pour les perſonnes exténuées par des hémorrhagies, ou en conſomption. Il tempere l'âcreté du ſang, & l'épaiſſit.

ROCAMBOLE. *Alliopraſum; Scorodopraſum; & Ophioſcorodorum*, off. *Allium ſativum alterum*, ſive *Alliopraſum caulis ſummo circumvoluto*, C. B. Pin. & Tour. Inſt. r. h. *Scorodopraſum ſecundum*, Clus. Hiſt. *Allii genus*, Ophioſcordon *dictum quibuſdam*, J. B.

C'eſt une bulbe compoſée de pluſieurs tubercules, & enveloppée de deux ou trois tuniques pareilles à celles de l'oignon, d'un blanc purpurin. Sa tige, qui eſt unique, eſt groſſe comme le petit doigt, élevée d'un pied & demi ou de deux. Ses feuilles, qui entourent la tige juſqu'à une certaine hauteur, ſont au nombre de cinq, & reſſemblent à celles du porreau. Le haut de la tige ſe termine par une tête contenue dans une gaîne blanchâtre; en s'ouvrant, elle laiſſe appercevoir de petites bulbes, raſſemblées comme par pelottons purpurines d'abord, puis blanchâtres, parmi leſquelles ſortent des fleurs ſemblables à celles de l'ail.

Cette plante exhale l'odeur forte de l'ail; comme elle eſt ſouvent employée en cuiſine, elle ſe cultive dans les jardins. Elle poſſede auſſi les mêmes vertus que l'ail.

ROITELET. *Voyez* PASSEREAU TROGLODYTE.

ROMARIN; Encensier. *Ros marinus*, sive *Anthos*, off. *Ros marinus hortensis angustiore folio*, C. B. Pin. & TOURN. Inst. r. h. *Ros marinus coronarius fruticosus sive nobilior, angustiore folio*, J. B. & RAII Hist. *Ros marinum coronarium*, DODON. Pempt. & MATTH. & ANGUILL. & LOBEL. & CAMER. *Ros marinus coronarius*, GERARD. *Libanotis coronaria*, sive *Ros marinum vulgare*, PARK. *Casia nigra* Theophrasti, DALECH. *Ros marinus sativus minor seu tenuifolius; Libanaria; Hyssopus* Hebræorum; *Arbor sanctæ Mariæ*, nonnullorum.

De sa racine, qui est menue & fibreuse, s'éleve de trois ou quatre pieds une tige en arbrisseau, divisée en plusieurs rameaux grêles. Ses feuilles sont entieres, étroites, fermes, d'un verd brun en-dessus, blanches en-dessous, d'une odeur forte, aromatique, agréable; d'une saveur âcre. Sa fleur est petite, en gueule, d'un bleu pâle, d'une odeur moins forte & moins pénétrante que celle des feuilles : il lui succede quatre graines, menues, arrondies ou ovalaires, contenues dans une capsule qui étoit le calyce de la fleur.

Cet arbrisseau croît naturellement & sans culture dans les pays chauds, en Espagne, en Italie, en Languedoc, en Provence; on le cultive dans tous les jardins de l'Europe, où il vient bien, pourvu qu'il soit dans une bonne terre.

L'odeur forte de cette plante & sa saveur aromatique, âcre, dit M. VOGEL, sont dues à l'huile éthérée dont elle abonde. Le romarin possede une vertu échauffante & roborante; c'est un excellent remede dans toutes les maladies de la tête, des nerfs, des visceres, & des parties nerveuses, qui proviennent de cause froide & de l'atonie, soit qu'on l'emploie intérieurement ou extérieurement.







Romarin.

Rosmarinus.

Dessiné par Mr. de Garsault

Gravé par Martinet


Rubus.
Ronce.
a. 2.
a. 1.
a. 3.
a. 2.

Il guérit aussi la jaunisse & les flueurs blanches ; on en fait boire la décoction ; elle favorise aussi l'écoulement des regles, leve les obstructions glanduleuses des enfants, & dissipe les squirrhes ; HEISTER, *Chir. de scirrh.* & *Compend. pract. c.* 12. §. 9. Son huile distillée, donnée à la dose de quatre ou de six gouttes, avant l'accès, emporte la fievre tierce. En examinant la superficie des feuilles de romarin avec le microscope, BOERHAAVE a quelquefois apperçu des tubercules semblables à de la cire ; *Chem.* ij. *p.* 154.

C'est avec les fleurs & les calyces de cette plante, mis en digestion dans l'esprit-de-vin, qu'on fait cette eau distillée, connue sous le nom d'*eau de la reine d'Hongrie* : elle est vulnéraire, stimulante & cordiale ; elle se donne par cuillerées ; on la fait respirer dans la défaillance & la syncope, pour rappeller les esprits : on y détrempe du coton qu'on met dans les oreilles pour en calmer les douleurs.

On trouve encore dans les boutiques du miel préparé avec les feuilles de cette plante ; on l'appelle *miel anthosat* : il y a aussi un syrop qui est céphalique.

RONCE ordinaire *ou* commune ; Mûre de renard *ou* de buisson ; Mûre sauvage. *Rubus*, off. *Rubus vulgaris*, sive *Rubus fructu nigro*, C. B. Pin. TOURN. Inst. r. h. *Rubus major fructu nigro*, J. B. *Morus* sive *Rubus*, ANGUILL. *Rubus caule aculeato*, *foliis ternatis ac quinatis*, LINN.

De sa racine, qui est serpentante, menue, noueuse, vivace, sortent plusieurs tiges foibles, pliantes, anguleuses, moëlleuses, longues, garnies d'épines fort piquantes ; ces tiges se recourbent ensuite vers la terre, où elles s'enfoncent & prennent racines. Ses feuilles sont oblongues, pointues,

dentelées ſur leurs bords, rudes, blanchâtres en-deſſous, d'un verd brun en-deſſus; d'une ſaveur aſtringente. Ses fleurs, qui naiſſent aux ſommités des branches, ſont à cinq pétales rougeâtres diſpoſés en roſe, ſoutenus par de courts pédicules; le calyce eſt diviſé en cinq parties, & le piſtil environné d'un grand nombre d'étamines. Les fruits, qui ſuccedent à ces fleurs, ſont de figure ronde, aſſez ſemblables à des mûres, compoſé de pluſieurs baies ſucculentes, rouges d'abord, noires dans leur maturité, d'une ſaveur douce aſſez agréable, renfermant chacune une graine oblongue.

Cet arbriſſeau, qui donne ſa fleur en Juin, en Juillet, en Août, & dont le fruit eſt mûr en automne, ſe trouve preſque par-tout; il croît dans les haies, dans les buiſſons, le long des chemins, dans les bois.

Le ſuc des feuilles de la ronce change en rouge foncé le papier bleu; celui des fruits lui donne une couleur encore plus foncée.

On ſe ſert du ſuc des feuilles de cet arbriſſeau ou de la décoction, pour baſſiner les ulceres d'un mauvais caractere, les puſtules de la gale, les dartres: quelques uns les vantent pour détruire les ſquirrhes. Suivant Dioscoride, la décoction des branches arrête le cours de ventre & les fleurs blanches.

Les fleurs peuvent s'employer de la même maniere, & dans la même vue.

On fait avec ſes fruits, lorſqu'ils ſont en maturité, un ſyrop aſſez analogue à celui de mûres; mais ſi on les prend avant leur maturité, ce ſyrop eſt aſtringent: il eſt tempérant, & ſe preſcrit dans les maux de gorge & dans l'eſquinancie.

On ſçait que Galien ſe ſervoit de ſa racine contre le calcul.

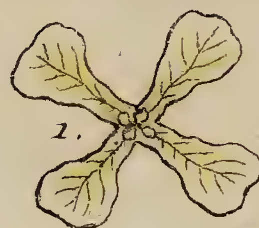


Eruca Silvestris.
Roquette Sauvage.











Roquette, Eruca Sativa.

a. 4. a. 4.

RONCE du mont Ida. *Voyez* FRAMBOISIER.

RONDELLE. *Voyez* CABARET.

I°. ROQUETTE des jardins. *Eruca ſativa*, off. *Eruca latifolia alba ſativa* Dioſcoridis, C. B. Pin. TOURN. Inſt. r. h. *Eruca major ſativa, annua, flore albo, ſtriato*, J. B. *Sinapis alterum genus*, FUCHS. *Sinapi hortenſe*, Lugd. Hiſt. *Braſſica foliis lyratis, caule hirſuto, ſiliquis glabris*, LINN. Hort. upſal. *Siſymbrium foliis pinnatifidis, laciniis exterioribus majoribus, caule hirſuto*, LINN. Hort. cliff.

Sa racine eſt blanche, ligneuſe, vivace, d'une ſaveur âcre. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi ou deux pieds, ſont un peu velues. Ses feuilles ſont longues, étroites, profondément découpées, d'une ſaveur âcre. Du ſommet des tiges ſortent des fleurs en croix à quatre pétales, d'un jaune blanchâtre, marqués de raies noirâtres, ſoutenus par un calyce velu; le piſtil devient une ſilique oblongue, liſſe, diviſée en deux loges par une cloiſon mitoyenne; les graines, qu'on y trouve, ſont jaunes.

L'odeur & la ſaveur de cette plante ſont fortes & déſagréables. Elle ſe ſeme dans les jardins. Elle eſt ſpécialement du goût des Italiens, qui en mêlent dans les ſalades.

II°. ROQUETTE ſauvage. *Eruca ſylveſtris*, off. *Eruca tenuifolia perennis flore luteo*, J. B. TOURN. Inſt. r. h. *Eruca ſylveſtris vulgatior*, PARK. *Sinapi ſylveſtre*, Lugd.

Sa racine, qui eſt longue, blanche, épaiſſe, pouſſe des tiges nombreuſes, cannelées, velues, rameuſes. Ses feuilles & ſes fleurs reſſemblent à celles de la précédente eſpece; ſes fleurs ſont jaunes, odorantes; il leur ſuccede des ſiliques longues, anguleuſes, où ſont contenues des ſemences

pareilles à celles de la moutarde ſauvage, âcres & un peu ameres. Toute la plante exhale une odeur déſagréable & fétide.

La roquette change en rouge le papier bleu.

Comme celle des jardins a une odeur & une ſaveur plus douce, elle poſſede auſſi moins de vertu que la ſauvage ; ce qui fait qu'on emploie plus ſouvent la derniere comme remede.

Sa ſemence réſout les humeurs épaiſſies, dit M. Vogel ; elle favoriſe la digeſtion, provoque l'urine, & eſt utile par conſéquent contre l'hydropiſie, infuſée dans du vin ; elle remédie encore à la paralyſie, au ſcorbut, & détourne l'apoplexie ſéreuſe, Schulz. Mâchée, elle excite l'écoulement de l'urine. Enfin, ſuivant les anciens, elle rend propre aux plaiſirs de l'amour. Tout le monde ſçait ce vers de Columelle.

Excitat ad venerem tardos eruca maritos.

On peut ſubſtituer ſa graine à celle de moutarde ; elle eſt de plus anthelmintique ; mêlée avec du miel, c'eſt un bon remede contre la toux invétérée des enfants, & contre l'aſthme.

ROS VITRIOLI. Voyez Vitriol.

ROSAGE *ou* ROSAGINE. *Voy.* Laurier-rose.

I°. ROSE blanche ordinaire *ou* commune. *Roſa alba*, off. *Roſa alba vulgaris major*, C. B. Pin. & Tournef. Inſt. r. h. *Roſa candida plena & ſemiplena*, J. B. *Roſa alba*, Tabern. Icon. *Roſa anglica alba*, Park. *Roſa candida ſimplex & plena*, Camer. Hort. *Roſa flore albo pleno & ſimplici*, Hort. eyſt.

Sa racine, qui eſt ferme & ligneuſe, pouſſe des tiges hautes quelquefois de huit ou dix pieds, groſſes, ligneuſes, garnies d'épines. Ses feuilles ſont


Rosa. Roses.
a. 1.
a. 1.
Pallida.
Pâle.
b. 1.
alba.
blanche.
a. 3
b. 1
b. 3.

Rosa.

a.1.

a.1.

Muscate.

Moschata.

a.1.

a.3.



ſont oblongues, crénelées, liſſes. De l'extrémité des tiges & des rameaux ſortent des fleurs à cinq pétales blancs, au milieu deſquels ſont pluſieurs étamines à ſommets jaunes. Il leur ſuccede des fruits arrondis, rougeâtres dans leur maturité, dans leſquels ſont contenues des graines oblongues, dures, velues.

Elle ſe cultive dans les jardins : elle fleurit en Mai & en Juin.

Ces fleurs, dit M. VOGEL, qui renferment un principe ſpiritueux très pénétrant, fourniſſent un excellent analeptique. Leur ſuc & leur décoction ſtimulent le ventre & purgent. De plus, ſuivant FERNEL, *p.* 177, elles levent les obſtructions, & ſont par conſéquent très utiles contre la jauniſſe, la cachexie, & l'hydropiſie commençante; on peut en mêler le ſuc & la décoction dans du petit lait. L'odeur ſeule des fleurs opere ſur quelques perſonnes & leur ouvre le ventre, SCHULZ; elle excite chez d'autres l'éternuement, ce qui eſt arrivé à ECHTIUS; *vid.* MELCH. ADAM. *in vit. medic. p.* 72.

Les roſes blanches ſont bonnes encore contre les flueurs blanches; l'eau diſtillée, qu'on en tire, entre dans les collyres contre l'inflammation des yeux.

IIº. ROSE MUSQUÉE *ou* de Damas; Roſe muſcate *ou* muſcade; Roſe muſcatelle *ou* muſcadelle. *Roſa moſcata*, off. *Roſa moſcata ſimplici flore*, C. B. Pin. TOURN. Inſt. r. h. *Roſa moſcata minor flore ſimplici*, J. B. *Roſa moſcata alba*, TABERN. Icon. *Roſa damaſcena quam* Coroneolam *vocant*, Lugd. hiſt. *Nerſin*, *Nerſrim*, vel *Neſrim* Serapionis, ANGUILL. *Roſa alba alexandrina*, quorumdam.

Sa racine, qui eſt ferme & ligneuſe, pouſſe des tiges de dix à douze pieds; elles ſont droites,

fortes, hérissées d'épines. Ses feuilles sont pointues, lisses, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, dentelées sur leurs bords. Ses fleurs sont simples, blanches, composées de cinq pétales, d'une odeur de musc très agréable, d'une saveur amere & un peu astringente.

Cette espece se cultive dans les jardins, où la fleur paroît en automne; le froid lui est très nuisible. On trouve une variété dont les fleurs sont doubles.

Elles sont purgatives; on en met infuser deux pincées dans un bouillon au veau qu'on boit le matin à jeun; on les mange aussi de même que les fleurs de pêcher, & elles ouvrent le ventre. Comme elles ont plus d'odeur & de vertu dans les pays chauds, trois ou quatre de ces fleurs, en infusion ou en conserve, operent quelquefois si violemment, qu'elles excitent des vomissements & des superpurgations. Il ne faut donc les prescrire qu'avec beaucoup de précaution.

L'eau distillée, qu'on en tire, est aussi purgative, à la dose de huit onces.

III°. Rose pâle *ou* incarnate. *Rosa pallida, sive incarnata*, off. *Rosa rubra pallidior*, C. B. Pin. & Tourn. Inst. r. h. *Rosa rubello flore majore multiplicato, sive pleno, incarnata vulgò*, J. B. *Rosa sativa quarta*, Dodon. Pempt. *Rosa holoserica*, Lobel. Icon. *Rosa holosericea simplex & multiplex*, Park. & Raii Hist. *Voyez* la figure de la Rose blanche, celle de la Rose pâle y est représentée.

Sa racine, qui est longue, dure, ligneuse, pousse plusieurs tiges rameuses, longues, fermes, épineuses. Ses feuilles, qui naissent par paires, sont arrondies, dentelées sur leurs bords, rudes au

toucher, d'un verd foncé. Sa fleur, lorſqu'elle eſt ſimple, eſt compoſée de cinq pétales & de ſommets jaunes; elle eſt rouge ou incarnate, d'une odeur douce & agréable. Le calyce de la fleur ſe change en un fruit ovale, qui n'a qu'une ſeule loge, dans laquelle ſont contenues pluſieurs graines anguleuſes, blanchâtres, velues.

Cet arbriſſeau ſe cultive dans les jardins, & fleurit en Mai & en Juin.

On fait avec les fleurs l'eau des neuf infuſions, qui eſt employée à Montpellier ſur-tout pour être la baſe des potions purgatives; elle ſe preſcrit à deux onces. On en compoſe un ſyrop, qui ſe donne à la doſe d'une once ou d'une once & demie; il purge doucement; il ne nuit point à l'eſtomac & convient pour les enfants.

C'eſt encore avec ces fleurs qu'on prépare l'eau-roſe, laquelle eſt bonne contre les maladies des yeux; on la mêle avec de l'eau du plantain. Elle a encore la propriété d'arrêter les cours de ventre, le crachement de ſang, & les autres hémorrhagies; on la preſcrit depuis une once juſqu'à ſix.

Les roſes pâles ſervent encore à faire un ſyrop, une conſerve, un électuaire.

Toutes ces préparations, ainſi que les fleurs, entrent dans pluſieurs compoſitions pharmaceutiques.

IV°. Rose rouge *ou* de Provins. *Roſa rubra ſeu provincialis*, off. *Roſa rubra multiplex*, C. B. *Roſa rubra flore valdè pleno & ſemi pleno*, J. B. *Roſa provincialis major*, Tabern. Icon. *Voyez* la figure de la Rose musquée, celle de la Rose rouge y eſt repréſentée.

Sa racine, qui trace beaucoup, eſt forte & ligneuſe. Ses tiges, moins élevées que celles des précédentes eſpeces, ſont épineuſes, & revêtues

d'une écorce plus verte. Ses feuilles sont lisses, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, dentelées sur leurs bords. Ses fleurs sont d'un rouge foncé & velouté, d'une odeur douce & agréable.

On lui a donné le nom d'une ville de France où elle croît abondamment. Elle se cultive dans les jardins, où elle fleurit en Juin & en Juillet.

Elles sont astringentes, déterfives, stomachiques; elles possedent encore une vertu tonique & analeptique. Elles sont bonnes pour arrêter le vomissement, les cours de ventre & les hémorrhagies.

On compose avec les roses de Provins une teinture, un syrop, des conserves seches & liquides; elles sont encore l'ingrédient de l'huile, du vinaigre & de l'onguent rosat.

V°. Rose sauvage; Rose de chien; Eglantier, *ou* Grattecul. *Cynorrhodos*, seu *Cynosbatos*, off. *Rosa sylvestris vulgaris, flore odorato incarnato*, C. B. Pin. & Tourn. Inst. r. h. *Rosa sylvestris alba cum rubore, folio glabro*, J. B. *Rosa canina vulgò dicta*, Dodon. Pempt. *Sentis canis* & *Cynosbatos*, Brunsfels. *Rosa caule aculeato, petiolis inermibus, calycibus semipinnatis*, Linn. *Rosa folio & fructu rotundo lævibus, calycis foliolis divisis*, Haller. Helv.

De sa racine, qui est longue, traçante, dure, ligneuse, s'élevent fort haut plusieurs tiges, grosses & garnies de longues épines. Ses feuilles sont oblongues, lisses, semblables à celles du rosier commun. Ses fleurs sont à cinq pétales blancs, ou incarnats; odorantes, de peu de durée. A ces fleurs succedent des fruits ovales, d'abord verds, mais rouges lorsqu'ils sont mûrs; leur écorce est charnue, moëlleuse, d'une saveur agréablement & légérement acide; on trouve intérieurement un grand nombre de graines oblongues, anguleuses,


Cynorrhodos.
Rose de Chien.
a. 1.
a. 2.
a. 2.
a. 5.
a. 3.
dessiné par Mr. de Garsault
Gravé par Martinet

dures, blanches, environnées d'un poil roide qui s'attache à la peau, & qui s'y insinuant facilement, y excite des démangeaisons incommodes.

Cet arbrisseau naît de lui-même dans les haies & dans les buissons.

Les fleurs, dit M. Linnæus, *mat. med.* 84, ont une vertu eccoprotique. Le syrop, qu'on en prépare, est plus astringent, & se prescrit par préférence aux autres purgatifs dans les pertes utérines & dans les flueurs blanches.

On recommande dans les diarrhées la conserve de cynorrhodon; elle modere l'effervescence de la bile, tempere l'âcreté de l'urine, & remédie à la dysurie; elle est bonne encore pour redonner des forces à l'estomac, & dans les indigestions.

Les graines séparées de la chair du fruit, étant plus apéritives, sont bonnes pour la gravelle; on en prend deux gros dont on fait une émulsion; ou bien un gros réduit en poudre, qu'on met dans un verre de vin blanc.

L'expérience a appris que des hydropiques ont été guéris en continuant pendant un temps l'usage d'une ptisane faite avec les fruits entiers de cynorrhodon.

On trouve souvent aux troncs & aux branches de cet arbrisseau, une substance spongieuse, du volume d'une grosse noix, légere, rousse: on la nomme *éponge d'églantier*, ou *bédéguar*.

Ce n'est, dit M. Vogel, ni un fungus, ni un végétal, mais un tubercule, couvert d'un duvet, qui est le nid de quantité de vers qui passent l'hiver dans cette retraite, d'où ils sortent au commencement du printemps, lorsqu'ils ont pris la forme de moucherons.

Les anciens en faisoient un très grand cas, & le

vantoient comme un antidote envoyé du ciel contre l'hydrophobie ; PLIN. *Hist. nat. lib.* viij. *c.* 41 *& lib.* xxv. *c.* 2. Il est encore aujourd'hui célebre en Italie, non-seulement contre ce venin, mais encore contre la morsure de la vipere, de la tarentule & autres animaux, ensorte qu'il est nommé en Sicile *sanatodos*. Il y a des superstitieux, dit BOCCONE, *Museo di plant. oss.* 2. qui en font usage contre les sortileges, & contre les maladies causées par la terreur. D'autres disent que c'est un bon remede pour les calculeux, & qu'il guérit les écrouelles. Ces vers passent pour être somniferes, ce qui fait que les Allemands ont donné au bédéguar le nom de *schlafkunz*.

ROSE D'OUTREMER. *Voyez* MAUVE, troisieme espece.

ROSEAU. *Arundo*, off. *Arundo vallatoria*, GER. *Arundo vulgaris palustris*, J. B. *Arundo vulgaris vallatoria*, MERR. Bot. *Arundo vulgaris*, sive *Phragmites* Dioscoridis, C. B. Pin. & TOURNEF. Inst. r. h. *Harundo vulgaris sive vallatoria*, PARK. *Harundo*, *Arundo calamus*, CHABR. 193. *Arundo paniculâ laxâ*, *flosculis quinis*, LINN.

Ses racines sont grosses, nerveuses & entrelacées ; elles s'étendent fort loin, & serpentent obliquement dans la terre. Sa tige devient plus haute qu'un homme ; elle est creuse & a des nœuds d'espace en espace, de chacun desquels sortent des feuilles longues, étroites, de la forme de celles des pailles, lesquelles sont dures & rudes au toucher. La tige est terminée supérieurement par une espece d'épi d'un brun tirant sur le rouge, plein d'une substance molle & cotoneuse. Les tiges meurent tous les hivers.

Le roseau vient le long des rivieres & dans les marais.

Rossolis.

Ros Solis.

a. 2.



Les anciens, dit M. Vogel, le regardoient comme un bon remede, dont ils se servoient pour extraire les épines, les pointes, les échardes; ils en écrasoient la racine, sans aucune addition, si elle étoit tendre; ils la faisoient cuire dans du moût lorsqu'elle étoit trop dure, & l'appliquoient sur la partie; Diosc. *lib.* j. *c.* 15. Cels. *lib.* v. *c.* 26. Unie avec du vinaigre, ils en oignoient les parties luxées; ils l'employoient aussi de la sorte pour appaiser les douleurs des hanches. On en a abandonné l'usage absolument dans ce siecle; on lit cependant dans Deidier, *consult.* ij. que sa décoction rappelle les regles supprimées.

La racine du roseau, dans le rhumatisme & les catarrhes, produit les mêmes effets que le quinquina; Jul. Cæs. Claudinus, *epist.* Vincenzo Tanar. *fol.* 88. Elle est bonne encore pour les personnes qui sont tombées en consomption. Suivant Aetius elle convient dans l'hydropisie. Les pauvres en font bouillir les feuilles dans de l'eau ou de la bierre, à quoi ils ajoutent du miel; & après avoir filtré cette liqueur, ils s'en font une boisson pour les rhumes, l'oppression de poitrine, la consomption.

ROSÉE DU SOLEIL; Rossolis; Herbe de la rosée; Herbe de la goute. *Ros solis*, off. *Ros solis folio rotundo*, G. B. Pin. & Tourn. Inst. r. h. *Rorida*, sive *Ros solis major*, Lobel. Icon. *Rosa solis*, sive *Sponsa solis*, Thal. *Rovella minor*, Tabern. Icon. *Solaria major*, Camer. *Drosera scapis radicatis*, *foliis orbicularibus seu oblongis*, Linn. *Rorella caule simplici*, *foliis rotundis*, *retusis seu ellipticis*, Haller, Helvet.

Sa racine est fibrée & fort menue. Il s'en éleve des pédicules menus, longs, velus, auxquels sont attachées de petites feuilles arrondies, concaves,

garnies de poils rougeâtres, d'où transſudent quelques gouttelettes de liqueur dans les cavités des feuilles; auſſi ces feuilles & ces poils ſont-ils toujours mouillés d'une eſpece de roſée, dans les temps même les plus ſecs, & durant la plus grande chaleu. Du milieu de ces feuilles ſortent deux ou trois tiges, hautes de ſix à ſept pouces, grêles, tendres, rougeâtres, aux ſommités deſquelles ſont de petites fleurs en roſe, blanchâtres, portées ſur de courts pédicules & dans un calyce dentelé. A chaque fleur ſuccede un petit fruit de la figure & de la groſſeur d'un grain de froment.

Cette plante croît dans les lieux humides & marécageux, parmi une mouſſe aquatique. Sa fleur paroît en Juin & en Juillet.

Le roſſolis *ou* roſée du ſoleil, dit M. Vogel, a de l'acrimonie. Ses feuilles poſſedent la vertu de réſoudre les humeurs muqueuſes; l'uſage en eſt recommandé contre la phthiſie par Forestus, *l.* 16. 18; dans les catarrhes, par Siegesbeck. *diſſ.* Elles ſont nuiſibles aux beſtiaux qui en mangent, ſuivant Bartholin, *Act. haffn.* IV. *obſ.* 38. L'eau diſtillée au bain-marie, qui a une couleur citrine, eſt un ſecret héréditaire contre la ſtérilité des femmes; auſſi bien que ſa teinture faite avec de l'eſprit-de-vin, Hartman, *Prax p.* 759, laquelle provoque la ſueur, & poſſede, ſelon Bonfiglio *de plicâ*, *p.* 22. une vertu ſpécifique contre la plique polonoiſe. D'ailleurs, toute la plante a été regardée comme antimagique, Brown, *Pſeudodox. l.* ij. *p.* 549. La roſée ramaſſée dans les feuilles de cette plante eſt recueillie par les alchymiſtes, qui l'eſtiment comme un eſprit univerſel aërien, & comme un remede confortatif univerſel contre toutes les maladies. On la recommande auſſi contre les inflammations des yeux. L'infuſion de ſes feuilles eſt auſſi recommandée

recommandée par Boerhaave contre la migraine & contre l'épilepsie ; elle est encore pectorale & bonne contre l'asthme, la toux invétérée & l'ulcere du poumon. Le syrop fait avec cette plante, & qu'on tient dans les boutiques, a aussi les mêmes propriétés.

ROUCOU. *Voyez* Achiotl.

ROUGEOLE *ou* Rubeole. *Voyez* Garance (petite).

RUBÉFIANTS. *Rubefacientia medicamenta.* On donne ce nom à certains remedes qui excitent de la rougeur sur la peau, & par conséquent une légere inflammation : tels sont les frictions, les fomentations, les emplâtres tenaces & glutineux, les cataplasmes, les suctions, soit qu'elles soient faites par les sang-sues, ou par les ventouses, ou de toute autre matiere, la chaleur, & enfin tous les stimulants âcres qui, venant à s'insinuer entre les fibres de l'épiderme, & dans les conduits qui y aboutissent, s'enfoncent dans les parois des vaisseaux, & les irritent ; de ce genre sont toutes les plantes aromatiques dans lesquelles le sel & l'huile prédomine, comme la rue, la moutarde, le cresson d'eau & de jardin, le cochléaria, le raifort, les orties ; l'analyse chymique a appris que toutes ces plantes contenoient beaucoup d'une huile tenue & de sel ; d'ailleurs les orties examinées au microscope nous montrent des traits doubles qui, poussés dans le corps, y occasionnent des trémoussements & l'inflammation, ce qui fait qu'on les applique avec beaucoup d'utilité sur les membres paralytiques, foibles & engourdis. On en trouve de pareille nature dans les animaux ; car les fourmis, qui donnent beaucoup de sel & d'huile, font le même effet sur notre corps ; ainsi les chairs & les peaux entrant en putréfaction donnent un sel alkali

volatil qui, en picotant, produit une légere inflammation : les pigeons nouvellement tués & appliqués chauds ſur la peau, lorſqu'on les y laiſſe juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient pourris, excitent le prurit, ou une légere inflammation. On remarque les mêmes propriétés dans tous les corps naturels dans leſquels il y a un ſel alkali quelconque, ſoit fixe, ſoit volatil, ſoit muriatique : dans tous les acides qui ne ſont pas trop âcres, ſoit qu'ils ſoient huileux, ou ſalins, de quelque maniere qu'ils ſoient faits, par la fermentation, par la diſtillation, par expreſſion.

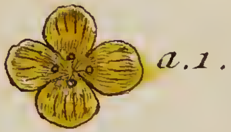
Cette inflammation ou prurit, qui eſt le premier degré de la douleur, & qui eſt produit par les rubéfiants, eſt ſuivie de deux effets ; 1°. du frottement conſidérable des ſolides : 2°. de la dérivation d'une plus grande quantité de liquide dans les vaiſſeaux ſecrétoires & latéraux.

RUBEOLE *ou* ROUGEOLE. *Voyez* GARANCE (PETITE).

RUBIS. *Rubinus*. Il y a déja du temps qu'on a reconnu combien ſont vaines & ſuperſtitieuſes les magnifiques vertus attribuées trop gratuitement par les anciens à cette pierre précieuſe, ainſi qu'à bien d'autres.

I. RUE des jardins ; Rue domeſtique *ou* cultivée ; Rue ordinaire *ou* commune. *Ruta*, off. *Ruta hortenſis latifolia*, C. B. Pin. & TOURNEF. Inſt. rei herb. *Ruta ſativa vel hortenſis*, J. B. *Ruta graveolens vel hortenſis*, DODON. Pempt. *Ruta domeſtica*, TRAGI. *Ruta foliis decompoſitis*, LINN.

De ſa racine, qui eſt jaune, ligneuſe, fort garnie de fibres, ſortent des tiges très élevées, ligneuſes, de la groſſeur du doigt, branchues, revêtues d'une écorce blanchâtre. Ses feuilles ſont diviſées en pluſieurs ſegments, petites, oblon-







Rue.
Ruta.



gues, charnues, liſſes, d'une couleur de verd de mer. Aux extrémités des rameaux naiſſent de petites fleurs, à quatre pétales ovalaires, d'un jaune pâle. A ces fleurs ſuccedent des fruits capſulaires, dans leſquels ſont contenues pluſieurs graines anguleuſes, en forme de rein.

L'odeur de toutes les parties de la plante eſt déſagréable, d'une ſaveur âcre & amere.

Cette plante conſerve ſa verdure pendant tout l'hyver; elle pouſſe au printemps de nouvelles feuilles, & les anciennes tombent. Sa fleur paroît en Juin.

On trouve cet arbriſſeau en Afrique, en Grece, en Toſcane, en France, où il croît naturellement. Il ſe plaît dans les lieux ſecs & expoſés aux rayons du ſoleil.

II°. Rue (grande) ſauvage ou de montagne. *Ruta ſylveſtris*, off. *Ruta ſylveſtris major*, C. B. Pin. *Ruta ſylveſtris graveolens*, Dodon. Pempt. *Ruta montana*, Gerard. *Ruta ſylveſtris majoribus foliis*, Gesner. *Ruta ſylvatica ſive agreſtis*, *Peganium veterum*, quorumdam.

Voici en quoi cette eſpece differe de la précédente. Elle eſt plus petite; ſes feuilles ſont partagées en ſegments plus longs, plus étroits, d'un verd plus obſcur; ſon odeur eſt plus forte; ſa ſaveur a plus d'âcreté.

Elle croît particuliérement aux environs de Nîmes & de Montpellier. On préfere la rue des jardins à la rue ſauvage, pour l'uſage médicinal.

La rue doit à l'huile éthérée qu'elle contient, dit M. Vogel, ſon odeur forte & ſa ſaveur amere, âcre. Elle poſſede un très grand nombre de vertus différentes. Elle eſt alexipharmaque & ſudorifique: elle eſt bonne contre la paſſion hyſtérique: pour la calmer, on fait boire de ſon eau diſtillée pluſieurs

fois cohobée, dit BOERHAAVE, *Chem.* ij. *p.* 77. On s'en sert avec succès dans l'épilepsie, TRALLIAN. *l.* j. *c.* 15. Elle fortifie la vue, appaise les tranchées. Bouillie dans de l'huile qu'on fait prendre ensuite, elle tue les vers, suivant DIOSCOR. Sa décoction dans l'eau remédie à la difficulté de respirer, aux douleurs de la hanche & des articulations, & aux frissons des fievres intermittentes. Elle provoque aussi l'écoulement de l'urine & des regles; resserre le ventre. Son suc enleve les taches des yeux; on y en instille de temps en temps, & de jour à autre une ou deux gouttes : ce suc, dit BAEUMLER, pris souvent à la dose d'une cuillerée, est encore bon contre l'inflammation de l'estomac. Ses feuilles vertes broyées s'appliquent avec avantage sur les condylômes & sur les hémorrhoïdes aveugles, dit FORESTUS, *lib.* xxiij. *obs.* 8. Son eau distillée est utile contre le cancer; VATER, *differt.*

On fait avec la rue différentes préparations officinales.

RUE des prés. *Voyez* THALICTRON.

I°. RUSC. *Ruscus.* Voyez LAURIER alexandrin.

II°. RUSC. *Ruscus.* Voyez HOUX-FRÉLON, deuxieme espece.

FIN du sixieme volume.